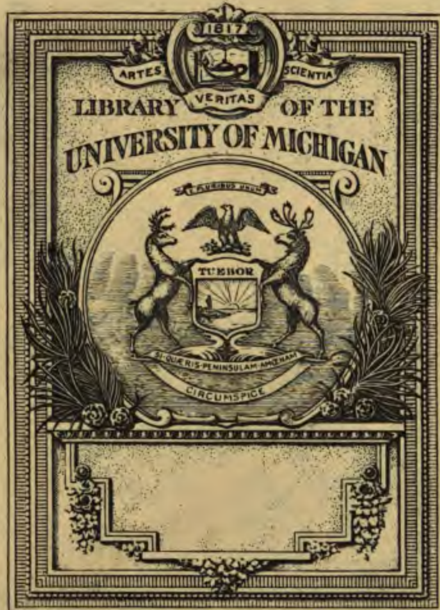
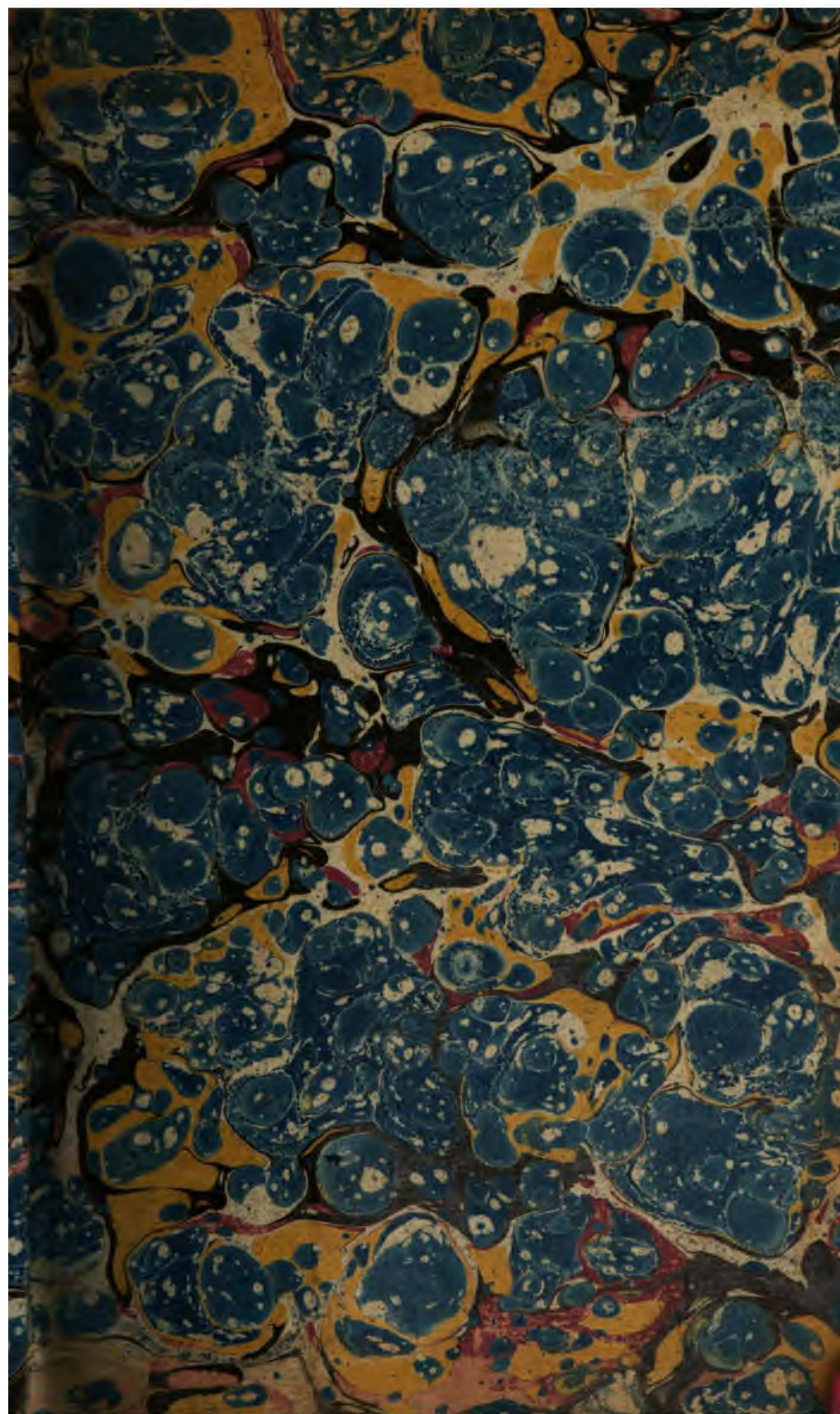

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LE SPECTATEUR
FRANÇAIS
AU XIXme. SIÈCLE.

Se trouve à Paris,

Chez { FANTIN, quai des Augustins, n°. 55.
LENORMANT, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

A Rouen,

Chez { RENAULT, Libraire, rue Ganterie.
VALLÉE, rue Beffroy.
FRÈRES, sur le Port.

A Lyon,

Chez RUSAND, Imprimeur-Libraire.

LE SPECTATEUR
FRANÇAIS
AU XIXme. SIÈCLE,
OU
VARIÉTÉS MORALES
ET LITTÉRAIRES,
RECUEILLIES DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES.

Vis unita fortior.

DOUZIÈME ANNÉE.



A PARIS,

Chez J.-J. BLAISE, Libraire, quai des Augustins, n°. 61, près le Pont-Neuf.

M. DCCC. XII.

Lettres qui servent de signatures aux articles.	*Noms des Auteurs des articles de ce Recueil.*
17, 222, 389. A.	M. de Felets.
179, 214. B...d.	M. de Bonald.
155, 162. M. B.	M. Boutard.
179, 214. B...x.	M. Berchoux.
137. Ch.	M. de Chateaubriand.
287. D.	M. Janin.
87, 95. E. B.	M. Desportes.
1, 57, 69. G.	M. Geofroy.
295. H. G.	M. Gaston.
245, 258. H.	M. Hofman.
74. L.	M. de Fontanes.
108, 116. M.	M. Maltebrun.
230, 234, 284. M...d.	M. Michaud.
101. N.	M. St.-Victor.
369. P. M.	M. Ph. Gueneau.
24, 33. P...t.	M. Petitot.
122, 127. B. V.	M. de Vauxelles.
238, 265. Y.	M. Dussault.
314, 364. Z.	M. Delatot.
383. Ω.	M. Boissonade.
65. D.	*désignent les Auteurs anonymes.*
310. A. D.	
278. De B....e.	
252. T.	
119 *du tome XI.* V.	
128 *ibid.* Mad. ***.	

ERRATA.

Page 24, ligne 6, *non*, lisez : *l'un.*
p. 168, l. 15, *Peryouse*, lisez : *Peyrouse.*
p. 203, l. 22, *barbare*, lisez : *barbares.*
p. 204, l. 23, *la*, lisez : *sa.*
p. 208, l. 7, *sous*, lisez : *sans.*
p. 210, dernière ligne, *ce tootes*, lisez : *de toutes.*
p. 216, l. 7, *e*, lisez *le.*
p. 218, l. 22, *mauvaise*, lisez : *mauvaises.*

TABLE
DES MATIÈRES.

(*N. B.* La date mise à chaque article indique l'époque où il a paru.)

BIOGRAPHIE POLITIQUE, ET VOYAGES.

SCIENCES, LITTÉRATURE, ET BEAUX-ARTS.

FIN DE LA TABLE.

LE SPECTATEUR FRANÇAIS AU XIXme. SIÈCLE,

OU

VARIÉTÉS MORALES, ET LITTÉRAIRES,

RECUEILLIES DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES.

BIOGRAPHIE, POLITIQUE, ET VOYAGES.

I.

Les Vies des Hommes illustres de Plutarque; traduites du grec par Dominique Ricard, *avec des Remarques à la fin de chaque Vie.*

Plutarque est du très-petit nombre des écrivains qui ne sont point des auteurs; c'est un ami qui cause familièrement avec le lecteur, sans prétention, sans morgue et sans artifice : sa conversation annonce le besoin d'une ame qui cherche à s'épancher, et non les combinaisons d'un esprit ambitieux qui veut

éblouir, et qui commande l'admiration. Plutarque, surtout, est philosophe, c'est son principal caractère; il a mis la philosophie en action dans ses Histoires, et en discours dans ses Œuvres morales : aussi donne-t-on la préférence à ses Vies des Hommes illustres, par la raison que les exemples valent mieux que les préceptes.

Quand je dis que Plutarque est philosophe, il ne faut pas entendre par ce mot un sophiste sec, orgueilleux, tranchant, dogmatique, déclamateur, enthousiaste, plein de grands mots et de petites idées; toujours guindé sur des échasses, et sentant son charlatan d'une lieue; ce portrait ne ressemble guère à celui d'un philosophe; et je n'ai jamais pu concevoir par quel renversement de tous les principes, on a pu, de nos jours, donner ce nom à ceux dont les écrits et la conduite étoient en tout diamétralement opposés à la philosophie : Plutarque est doux, simple et naturel; son style a toujours la couleur de ses pensées, il s'élève et s'abaisse avec son sujet, et c'est à lui que convient ce que dit Fénélon de Démosthène : il se sert de la parole pour se faire entendre, comme un homme modeste se sert de son habit pour se couvrir; sans prétendre que son sentiment fasse la loi, il examine les diverses opinions, il pèse les motifs, il sait douter, et partout il se montre si judicieux, si équitable, qu'on est moins entraîné par la force de ses argumens, que par l'estime et la confiance qu'il inspire : il a l'air si raisonnable, qu'on est toujours tenté de lui donner raison, même lorsqu'il a tort : on ne s'ennuie point avec lui, parce qu'il vous promène sans cesse sur des objets nouveaux; tantôt il raconte avec une extrême simplicité, tantôt il est riant et fleuri; quelquefois touchant et pathétique,

souvent imposant et sublime ; ici grave et sentencieux ; là, naïf et bon homme : il cueille sur sa route toutes les fleurs qui se présentent : il se détourne pour vous raconter une anecdote, pour vous faire part d'un bon mot, pour rappeler un trait historique : il aime à citer les passages des auteurs qui ont quelque rapport à l'objet qu'il traite : il s'engage dans des digressions curieuses ; c'est un fleuve doux et paisible, qui fait mille détours dans un beau pays : profondément versé dans la connoissance du cœur humain, il admire peu, invective très-rarement, ne se passionne presque jamais, et voit les choses comme elles sont : sa grande expérience des hommes et des choses le met à l'abri de tout jugement hasardé, de tout enthousiasme puéril, de toute idée romanesque : sobre dans la louange comme dans le blâme, il juge les hommes d'après leurs actions, d'après les circonstances du temps et des lieux : aussi énergique que Salluste, sans affecter une brièveté sèche et dure ; aussi profond, aussi fin que Tacite, avec bien plus de franchise et de clarté ; aussi coulant, aussi agréable que Tite-Live, avec beaucoup moins de fleurs et d'ornemens, il sait à propos mélanger sa manière des qualités de ces grands historiens, et il en a une qui lui appartient en propre, et que parmi nous Lafontaine seul a possédée ; c'est cette précieuse naïveté, cette variété inépuisable, cet admirable talent de prendre tous les tons, de passer du grave au doux, du plaisant au sévère, avec aisance et avec grâce ; d'être l'écrivain de tous les temps et de tous les âges ; d'instruire les ignorans, d'amuser les savans ; de plaire à la jeunesse, de faire les délices des vieillards, et de cacher les oracles de la plus haute sagesse sous le voile de l'ingénuité : c'est chez lui surtout que les

grands hommes se montrent dépouillés de cette pompe et de cet éclat que donnent les dignités et les succès ; et souvent quelques traits de leur vie privée font mieux connoître leur caractère, que les rôles brillans qu'ils ont joués sur le théâtre du monde.

C'est parce qu'Amyot a su conserver cette naïveté, le caractère distinctif de Plutarque, que sa traduction a été si long-temps préférée, malgré son vieux style, à des versions plus modernes : mais on s'aperçoit aujourd'hui, plus que jamais, qu'elle a plus de deux siècles sur la tête ; ce langage gaulois devient de jour en jour plus obscur, plus pénible et plus rebutant : Amyot n'est presque plus lisible, et ce défaut, joint aux contre-sens et aux inexactitudes qui, chez lui, sont assez fréquentes, réclame impérieusement une traduction qui réunisse l'élégance au naturel, et l'agrément du nouveau langage à la naïve énergie du siècle de François Ier. : au reste, les contre-sens nombreux dont on accuse Amyot, ne prouvent rien contre son érudition : il ne faut pas s'imaginer qu'Amyot ne sût pas bien le grec ; mais il n'avoit que de mauvais manuscrits qui l'ont égaré : les secours que nous avons aujourd'hui ne doivent pas nous rendre injustes à l'égard d'un savant qui a lutté avec tant de courage contre des obstacles presqu'invincibles, et qui n'a trouvé que des ronces et des épines dans une carrière que les travaux infatigables de nos pères ont, pour nous, semée de fleurs.

Dans le siècle de Louis XIV, l'abbé Tallemant entreprit de rajeunir Amyot : il ne savoit point le grec, et savoit médiocrement le français ; au lieu de donner plus d'élégance au style d'Amyot, il le rendit sec et flasque ; c'est ce qui lui attira ce vers de Boileau :

« Où le sec traducteur du français d'Amyot ».

Dacier, très-versé dans la langue grecque, mais écrivant plus que médiocrement en français, réussit cependant à faire lire une nouvelle traduction de Plutarque ; c'est la seule aujourd'hui qui soit dans le commerce avec celle d'Amyot, et bien des gens préfèrent, pour leur commodité, le style plat et trivial de Dacier, que tout le monde entend fort bien, au langage naïf d'Amyot, qui auroit besoin d'un commentaire : enfin, M. Dominique Ricard a pensé, avec raison, que Dacier n'étoit pas, en fait d'éloquence, un rival redoutable, et qu'on pouvoit se flatter, sans trop de présomption, d'écrire mieux que lui : il a commencé par les Œuvres morales, la partie la moins intéressante des ouvrages de Plutarque ; et le succès de cet essai l'a, sans doute, engagé à traduire aussi les Vies : il en paroît déjà quatre volumes, l'auteur promet que les autres se succéderont avec rapidité. A la tête du premier volume, est un discours préliminaire suivi d'une Vie de Plutarque, où la multitude des éclaircissemens et des recherches ne laisse rien à désirer.

Plutarque naquit à Cheronée, petite ville de la Béotie ; pays qui n'avoit pas la réputation d'être fécond en grands génies : les sables de l'Attique produisoient des artistes distingués en tout genre ; les gras pâturages de la Béotie ne faisoient éclore que des esprits lourds et grossiers. Lorsqu'Horace veut nous apprendre qu'Alexandre-le-Grand étoit un très-médiocre juge en littérature, il dit :

« *Bœotûm in crasso jurares aere natum* ».

on eût juré qu'il étoit né dans l'air grossier de la Béotie ; mais Pindare, Épaminondas et Plutarque forment une exception à la fâcheuse loi qui condamne les Béotiens à la stupidité. Cette bicoque, l'une des

plus obscures de la Grèce, reçut une triste célébrité de la fameuse bataille de Cheronée, où la liberté de la première nation de l'univers fut opprimée par les armes de Philippe; et depuis, Plutarque, par la gloire immortelle de ses écrits, l'a élevée au-dessus des plus brillantes cités. Lorsque le philosophe de Cheronée vit le jour, il n'y avoit plus dans ce beau pays de la Grèce, ni troubles, ni factions, ni guerres civiles : soumise, avec le reste de l'univers, à des empereurs romains, cette patrie des sciences et des arts, débarrassée des soins politiques, s'occupoit de plaisirs, de jeux, de spectacles, d'entretiens philosophiques : la tribune aux harangues ne retentissoit plus des foudres des Périclès et des Démosthènes; mais le peuple s'assembloit dans les places publiques, pour entendre de jolies phrases, des antithèses bien cadencées, et des riens harmonieux. Des rhéteurs ambulans parcouroient les villes, et lorsqu'ils arrivoient, c'étoit un événement aussi considérable que lorsqu'un acteur de Paris arrive dans une ville de province : on s'assembloit dans le cirque ou dans une place publique, et là, le sophiste étranger étaloit à son aise son éloquence de parade : tels étoient les amusemens innocens de ces peuples qui, dans les jours brillans de leur prospérité, à ces époques fameuses que vante l'Histoire, passoient leur temps à s'égorger : il est vrai qu'ils n'avoient plus alors ni de Sophocles, ni de Ménandres, ni de Platons : mais ils n'avoient plus aussi de trahisons à craindre, de séditions à étouffer, d'ennemis à combattre : les gouverneurs romains, presque tous gens de lettres, respectoient dans la Grèce le berceau des arts, et ne donnoient des lois à cette nation privilégiée, que pour la rendre heureuse, et la dérober à ses propres

fureurs : les tyrans qui souvent opprimoient le sénat, n'étendoient point leur cruauté sur la Grèce ; et la mort des plus grands personnages de Rome étoit pour les Grecs oisifs et curieux, une nouvelle des pays étrangers. Les règnes de Vespasien, de Titus, de Trajan, d'Adrien, des Antonins, sont l'époque de la plus grande félicité du genre humain réuni presque tout entier sous un chef vertueux et sage. Athènes, quoique déchue de sa splendeur, étoit toujours la première école de tous les peuples policés ; Plutarque y étudia la littérature et la philosophie ; il entreprit plusieurs voyages pour perfectionner ses connoissances : enfin il fut député à Rome par sa petite ville ; il passa plusieurs années dans cette capitale du monde ; il y donna aux grands des leçons de vertu et de sagesse ; il y puisa des matériaux pour ses ouvrages : on assure même que Trajan honora son mérite du titre de consul : opinion peu vraisemblable, mais qui du moins atteste la haute estime qu'inspiroit son caractère. De retour dans sa patrie, il y acheva paisiblement sa carrière, occupé à écrire de bons ouvrages, ou à faire de bonnes actions, qui sont toujours les meilleurs ouvrages, même du meilleur écrivain : il ne dédaigna point les emplois les moins brillans que son obscure république lui confia ; il les exerça comme si c'eût été le consulat et la préture ; et peut-être n'eût-il pas changé sa place de commissaire de police à Cheronée, contre la dignité d'empereur romain. On ignore la date précise de sa naissance et de sa mort : mais ses Vies des Hommes illustres sont connues dans toute l'étendue de l'empire des lettres ; elles font les délices des savans et des gens du monde.

Dominique Ricard ne donne encore au public que

quatre volumes des Vies de Plutarque : le premier contient celle de Thésée et de Romulus, l'un fondateur d'Athènes, l'autre de Rome. Ces deux héros sont fabuleux, mais les empires qu'ils ont fondés leur donnent un rang considérable dans l'Histoire : peu importe que la nuit des temps ait enveloppé leurs autres actions, celle-là est bien connue, et leur assure l'immortalité. Lycurgue et Numa sont peut-être deux personnages plus importans aux yeux du sage ; car les législateurs d'un empire sont ses véritables fondateurs : la discipline de Lycurgue réunit le merveilleux d'un roman à la vérité de l'Histoire ; on ne peut pas douter qu'il n'ait existé un homme assez hardi pour organiser une société sans propriété, pour établir une communauté de soldats, et gouverner un peuple comme un couvent de moines : si les monumens les plus authentiques n'attestoient l'existence de cette extravagante constitution, on la regarderoit aujourd'hui comme la plus absurde des fables : Numa, plus sage que Lycurgue, comprit que les intérêts particuliers font la base de la société, et qu'on ne peut pas aimer la patrie, quand on n'aime pas sa famille : le législateur de Sparte ne vouloit cultiver que l'art qui détruit les hommes ; le législateur de Rome préféra l'art qui les nourrit : on verra sans doute, avec plaisir, quelques traits de la comparaison que Plutarque établit entre ces deux grands hommes.

« A l'exemple des musiciens qui montent une lyre, l'un, à Sparte, tendit les ressorts du gouvernement, que le luxe et la mollesse avoient relâchés ; l'autre les relâcha à Rome, où ils étoient beaucoup trop tendus. Le changement que Lycurgue entreprit, présentoit de plus grandes difficultés ; il avoit à persuader

à ses concitoyens, non de se dépouiller de leurs cuirasses et de quitter leurs épées, mais d'abandonner leur or et leur argent, de proscrire leurs lits et leurs tables magnifiques : il ne les obligea pas de renoncer à la guerre, pour passer leur vie dans les fêtes et dans les sacrifices ; mais il leur fit quitter les fêtes et les plaisirs, pour être toujours sous les armes, et passer les journées entières dans les exercices pénibles du Gymnase. Aussi l'un persuada-t-il tout ce qu'il voulut, par le seul ascendant du respect et de la raison ; l'autre, après avoir couru de grands dangers, et reçu même des blessures, eut bien de la peine à réussir. La Muse de Numa, pleine de douceur et d'humanité, adoucit les mœurs des Romains, modéra leur caractère bouillant et emporté, et leur fit aimer la justice et la paix. S'il faut absolument mettre au nombre des ordonnances de Lycurgue, celle qui regarde les Ilotes, et qui est aussi injuste que cruelle, nous reconnoîtrons nécessairement dans Numa un législateur beaucoup plus doux et plus humain, qui voulut que les esclaves, ceux même qui étoient nés dans la servitude, goûtassent un peu de la liberté, en partageant avec leurs maîtres, pendant les saturnales, les honneurs et les plaisirs de la table ; car ce fut, dit-on, Numa qui établit cette coutume, afin que ceux qui avoient contribué de leur travail à l'agriculture, eussent aussi leur part des fruits qu'ils recueilloient tous les ans.

» Tous deux, en admettant la communauté des femmes, voulurent, par une bonne politique, bannir du mariage toutes jalousies ; mais ils ne prirent pas la même voie. Un mari romain qui avoit assez d'enfans, cédoit sa femme à celui des citoyens qui, désirant d'en avoir, venoit la lui demander ; il étoit le maître

de la lui abandonner pour toujours, ou de la reprendre. A Lacédémone, le mari gardoit toujours sa femme chez lui, et laissant subsister le mariage en son entier, il la prêtoit à un citoyen qui vouloit en avoir des enfans; souvent même, comme nous l'avons dit, le mari attiroit chez lui un homme dont il espéroit avoir de bons et de beaux enfans, et il l'introduisoit auprès de sa femme. Quelle différence y a-t-il au fond, entre ces deux coutumes? Celle des Lacédémoniens prouve dans le mari une très-grande indifférence pour une chose qui, chez la plupart des hommes, les irrite contre leurs femmes, et remplit leur vie de jalousie et de chagrin. Celle des Romains annonce une sorte de retenue et de honte qui les faisoit se couvrir du voile du contrat, et avouer par-là qu'ils souffroient avec peine cette communauté.

» Numa mit les filles sous une garde très-sévère; il les assujettit à un genre de vie modeste et convenable à leur sexe. Lycurgue leur laissa une liberté indéfinie, qui les exposa aux railleries des poètes comiques; ils les appeloient *Phénomeride*, qui montre les cuisses. Ibycus, entr'autres, leur reproche d'aimer les hommes avec fureur. Euripide a dit aussi d'elles :

« On les voit, oubliant le soin de leurs maisons,
S'exercer à la lutte au milieu des garçons;
Et par les plis flottans de leur robe entr'ouverte,
Montrer aux spectateurs leur cuisse découverte ».

» Il est vrai que les filles spartiates avoient des tuniques dont les côtés n'étoient pas cousus par le bas, et tellement séparés, qu'elles ne pouvoient faire un pas sans découvrir leur cuisse, comme Sophocle le dit dans ces vers :

« Voyez même aujourd'hui cette jeune hermione ;
Sous cet habit léger qui flotte au gré des vents,
Elle montre sa cuisse aux regards des passans ».

» Aussi dit-on qu'elles étoient très-hardies, surtout contre leurs maris ; qu'elles avoient tout pouvoir dans leurs maisons, et que même dans les conseils elles donnoient librement leur avis sur les matières les plus importantes.

» Numa sut conserver aux femmes romaines la dignité et les honneurs dont elles avoient joui sous Romulus ; lorsque leurs maris cherchoient, à force de bons procédés, à leur faire oublier leur enlèvement. Il les environna d'une enceinte de pudeur, leur interdit toute curiosité, leur apprit à être sobres et à garder le silence ; leur défendit l'usage du vin, et ne leur permit de parler des choses, même les plus nécessaires, qu'en présence de leurs maris.

» On raconte à ce sujet qu'une femme ayant un jour plaidé sa propre cause dans le barreau, le sénat envoya consulter l'oracle d'Apollon, pour savoir ce que présageoit à la ville un pareil exemple. Un grand témoignage de leur obéissance et de leur douceur, c'est le souvenir qu'on a conservé de celles qui furent méchantes. Comme les historiens nous ont transmis les noms de ceux qui, parmi les Grecs, ont les premiers excité des discordes civiles, fait la guerre à leurs frères, et tué de leurs propres mains leur père ou leur mère ; de même les Romains nous ont appris, que le premier d'entr'eux qui répudia sa femme, 230 ans après la fondation de Rome, s'appeloit Spurius Carvillius ; que Thalia, femme de Pinarius, fut la première qui, sous le règne de Tarquin le Superbe, se brouilla avec sa belle-mère Gégania :

tant le législateur avoit réglé avec justice et décence ce qui concernoit les mariages.

» Les ordonnances de l'un et de l'autre, sur l'âge auquel les filles pourroient se marier, sont analogues à l'éducation qu'ils leur donnoient. Lycurgue attendoit qu'elles fussent en état d'avoir des enfans, et qu'elles désirassent un époux. Il vouloit que leur union, formée d'après le vœu de la nature, fût pour elles une source de bienveillance et d'amour; au lieu qu'en prévenant et forçant la nature, elle eût été un principe de haine et de crainte. Il attendoit aussi que leurs corps fussent assez robustes pour supporter les incommodités de la grossesse et les douleurs de l'enfantement; car elles ne se marioient que pour avoir des enfans. Les Romains leur permettoient de prendre un époux à douze ans, et même au-dessous; ils pensoient qu'à cet âge, une femme étant plus chaste et plus pure de corps et de mœurs, se plie plus facilement au caractère de son mari. Il est donc certain que les institutions de Lycurgue étoient plus selon la nature, dont le but, dans le mariage, est d'avoir des enfans; et que les lois de Numa, plus conformes à la morale, avoient en vue de faire régner l'union entre les deux époux ».

Solon étoit un négociant philosophe qui sut tout à-la-fois acquérir des connoissances et gagner de l'argent. Il cultiva la politique et la poésie; il fit des vers et des lois; il concilia la sagesse avec les plaisirs: il fut aussi doux, aussi humain que Lycurgue étoit dur et austère. Son voyage en Lydie et la généreuse liberté avec laquelle il parla à Crésus, sont une des actions les plus célèbres de sa vie: le monarque crut l'éblouir en lui montrant ses trésors; il vouloit lui faire envier son bonheur: le philosophe lui témoigna

qu'il avoit pitié de son erreur. Il affligea Crésus, mais il ne le corrigea point.

« Le fabuliste Esope étoit alors à la cour de Lydie, où Crésus l'avoit attiré et le traitoit honorablement. Fâché que Solon n'eût pas mieux répondu à la faveur du roi, il lui dit en forme d'avis : Solon, il ne faut jamais approcher des rois, ou ne leur dire que des choses agréables. Dites plutôt, lui répondit Solon, qu'il ne faut jamais les approcher, ou ne leur dire que des choses utiles. Crésus eut alors beaucoup de mépris pour Solon; mais lorsque dans la suite, vaincu par Cyrus, il eut vu sa capitale au pouvoir des ennemis; que lui-même fait prisonnier et condamné à être brûlé vif, il montoit déjà, les mains liées, sur le bûcher, en présence de Cyrus et de tous les Perses, il éleva la voix autant que ses forces le lui permettoient, et s'écria trois fois : O Solon!.. Cyrus étonné lui envoya demander quel homme ou quel dieu étoit ce Solon, qu'il imploroit seul dans sa dernière extrémité : Crésus, sans rien déguiser, lui répondit : c'est un des sages de la Grèce que je fis venir à ma cour, non pour l'écouter et pour apprendre de lui ce que j'avois besoin de savoir; mais afin qu'après avoir été témoin de ma puissance et de mes richesses, il allât attester à toute la Grèce une félicité dont la perte me cause aujourd'hui plus de mal, que sa jouissance ne m'a jamais fait de bien : je ne goûtois alors qu'un bonheur idéal; mais le malheur que j'éprouve maintenant me plonge dans un malheur aussi réel qu'irremédiable. Cet homme sage augurant, d'après la manière dont je vivois alors, ce qui m'arrive aujourd'hui, m'avertissoit d'envisager la fin de ma vie, et de ne pas m'enfler d'orgueil par une confiance présomptueuse en un bonheur incertain. Lorsqu'on eut

rapporté cette réponse à Cyrus, ce prince, plus sage que Crésus, voyant la conjecture de Solon confirmée par un exemple si frappant, ne se contenta pas de délivrer Crésus, mais le traita de la manière la plus honorable le reste de sa vie. Ainsi Solon eut la gloire d'avoir, par un seul mot, sauvé la vie à un roi, et donné à un autre une leçon utile ».

On demandoit à Solon s'il avoit donné aux Athéniens les meilleures lois possibles; non pas, dit-il, mais les meilleures qu'ils pouvoient supporter : j'ai consulté, non pas les principes d'une philosophie abstraite, mais les mœurs et le caractère de la nation. Solon redoutoit la perfection et ne croyoit pas à la perfectibilité.

« Parmi les différentes lois de Solon, il en est une fort étrange, qui note d'infamie tout citoyen qui, dans une sédition, ne se déclare pour aucun parti. Apparemment il ne vouloit pas que les particuliers fussent indifférens et insensibles aux calamités publiques; et que, non contens d'avoir mis en sûreté leurs personnes et leurs biens, ils se fissent un mérite de n'avoir pris aucune part aux maux de la patrie. Il vouloit que dès le commencement de la sédition, ils s'attachassent à la cause la plus juste; et qu'au lieu d'attendre de quel côté la victoire se déclareroit, ils secourussent les gens honnêtes, et partageassent avec eux le danger.

» Une autre de ses lois, qui me paroît aussi absurde que ridicule, c'est celle qui permet à une riche héritière dont le mari est impuissant, et ne l'a épousée qu'en vertu de la loi, d'habiter avec celui des parens de son mari, qu'elle préférera. Quelques personnes cependant approuvent cette loi, et trouvent juste qu'on punisse la cupidité de ceux qui, inhabiles au

mariage, épousent de riches héritières, pour jouir de leurs biens, et s'autorisent de la loi pour outrager la nature. Instruits que leurs femmes pourront s'attacher à un autre, ou ils renonceront au mariage, ou ils ne se marieront que pour leur honte, et pour subir la peine de leur avarice et de leur imprudence. C'est, dit-on encore, avec beaucoup de sagesse que dans ce cas le législateur a voulu que la femme ne pût fixer son choix que sur un parent du mari, afin que les enfans qui en naîtroient, fussent du même sang et de la même race. C'est par un semblable motif qu'il ordonne aux nouveaux mariés de se renfermer ensemble pour manger l'un et l'autre du coing, et qu'il obligea le mari de voir sa femme au moins trois fois par mois : quoiqu'il n'en vienne pas d'enfans, c'est toujours un honneur qu'il rend à la vertu de sa femme. D'ailleurs, ces marques de tendresse dissipent les sujets de mécontentement qui naissent si souvent entre les époux, et les empêchent de dégénérer en une rupture ouverte. Il proscrivit les dots pour les autres mariages, et régla que les femmes n'apporteroient à leurs maris que trois robes et quelques meubles de peu de valeur. Il voulut que le mariage fût moins un objet de trafic et de lucre, qu'une société intime entre le mari et la femme, qui n'eût pour but que d'avoir des enfans, et de goûter ensemble les douceurs d'une tendresse mutuelle. La mère de Denis le tyran demandoit à son fils de la marier à un jeune homme de Syracuse. J'ai bien pu, lui répondit-il, usurper la tyrannie de la ville, et en violer les lois; mais il ne m'est pas permis de forcer la nature pour faire de ces mariages que l'âge ne permet pas. Il ne faut pas autoriser dans les villes un pareil désordre, ni tolérer ces unions si disproportionnées, qui ne sauroient avoir aucune

douceur, et qui ne peuvent remplir aucune des fins qu'on se propose dans le mariage ».

C'est du temps de Solon que l'art dramatique fut inventé : le législateur d'Athènes assista aux premières représentations de Thespis ; il n'y vit qu'une imposture dangereuse.

« Dans ce temps-là Thespis commençoit à donner une forme différente à la tragédie, et la nouveauté du spectacle attiroit tous les Athéniens. On n'avoit pas encore établi des concours pour disputer le prix de la poésie : Solon, naturellement curieux de s'instruire, qui, dans sa vieillesse, se livroit davantage aux plaisirs et recherchoit surtout la bonne chère et la musique, alla entendre Thespis qui, suivant l'usage des anciens poètes, jouoit lui-même ses pièces. Après le spectacle, il appela ce poète, et lui demanda s'il n'avoit pas honte de mentir si publiquement. Thespis lui répondit qu'il n'y avoit pas de mal à dire et à faire de ces mensonges par manière de jeu. Oui, reprit Solon, en frappant avec force la terre de son bâton ; mais si nous souffrons, si nous approuvons de pareils jeux, nous les retrouverons bientôt jusque dans nos contrats ».

Solon ne prévoyoit peut-être pas qu'Athènes devroit un jour à son théâtre la plus grande partie de sa gloire ; mais il prévoyoit que son théâtre corromproit ses mœurs et la rendroit esclave des Macédoniens : il étoit bien éloigné de penser que la révolution des siècles amèneroit une époque où l'on seroit persuadé que la prospérité et la puissance d'une nation sont attachées à ses yeux et à ses spectacles.

Le style du traducteur est simple, naturel et sage ; il est beaucoup plus coulant et plus agréable que celu de Dacier : mais il me semble qu'il est trop monotone ;

un peu négligé, et manque souvent de la chaleur et de la force nécessaires : Plutarque a tous les tons; tantôt il s'élève, tantôt il s'abaisse; tantôt il peint, tantôt il raisonne :

En cent façons pour plaire il se replie,
Il est aisé, solide, agréable, profond.

Il cause, il raconte, il disserte, il harangue; tour-à-tour historien, poète, orateur, philosophe, philologue, c'est un prothée. Il falloit que le traducteur essayât de le suivre dans toutes ses métamorphoses, et que son style eût assez de souplesse pour se plier à toutes ces variétés : c'est le principal défaut que je trouve dans cette traduction très-estimable, et qui est incontestablement meilleure que toutes celles qui existent; elle est enrichie d'observations et de recherches savantes qui ne laissent rien à désirer pour la parfaite intelligence de Plutarque, et qui dispensent le lecteur d'aller puiser dans d'autres sources l'explication des endroits obscurs et difficiles. G.

II.

Vies d'illustres Conquérans, comparés l'un à l'autre.

DE tous les auteurs anciens, celui que les modernes ont le moins réussi à imiter, c'est Plutarque. Aucun d'eux n'a pu attraper le secret de ses grâces simples et naturelles, de cette peinture fidèle et naïve des mœurs domestiques, de ce charmant abandon, de

cette bonhomie avec laquelle l'historien grec a l'air de converser avec ses lecteurs ; de ces digressions par lesquelles il explique une tradition, un usage, une coutume antique, il discute un point de morale, il établit quelques principes d'une saine philosophie, à l'appui de laquelle il cite agréablement l'opinion d'un sage, ou les vers harmonieux d'un poète. Une réunion aussi rare de qualités aimables dans un historien, a fait regarder les ouvrages historiques de Plutarque comme un des plus précieux restes de l'antiquité ; et un savant d'un mérite distingué, disoit que s'il falloit sacrifier tous les livres des anciens, pour en conserver un seul, il demanderoit la conservation *des Vies des Hommes Illustres*. Si Hérodote, Thucidide, Xénophon, Tite-Live, Salluste, Tacite, etc., ont donné à l'Histoire ancienne une grande supériorité sur l'Histoire moderne, Plutarque peut être opposé avec une plus grande supériorité encore à tous les biographes qui ont écrit après lui.

On a souvent demandé si c'étoit au défaut d'intérêt dans les événemens, ou au défaut de talent dans les écrivains, qu'il falloit attribuer cette sécheresse de notre histoire ; je crois qu'il faut s'en prendre, tantôt à l'une de ces deux causes, tantôt à l'autre, tantôt à toutes les deux réunies. Il est certainement des époques dans les temps modernes, qui présentent sur la scène autant de mouvemens, des intérêts aussi vifs et aussi variés, d'aussi grandes passions, et des hommes non moins distingués que les plus beaux siècles de l'antiquité. La destruction de l'empire romain, de cet immense colosse, n'est-elle pas aussi intéressante que sa fondation et ses foibles commencemens ? L'origine des vastes monarchies ou des républiques de l'Europe devroit-elle être moins curieuse que l'établissement

de quelques colonies égyptiennes dans le Péloponèse? Quel événement plus fécond en grands résultats, en réflexions philosophiques, plus singulier, plus étonnant, plus poétique même que celui des croisades? quelle époque l'antiquité opposeroit-elle au seizième siècle, marqué par la découverte d'un immense continent, par le schisme de Luther et de Calvin, par la rivalité des maisons de France et d'Autriche, de François Ier. et Charles-Quint, par le pontificat de Léon X, par la renaissance des lettres et des beaux-arts; illustré par des productions sublimes dans tous les genres, la *Jérusalem Délivrée*, Saint-Pierre de Rome, les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël? Et si l'on veut parler des vies particulières, pourquoi celles d'un Charlemagne, d'un Saint-Louis, d'un du Guesclin, d'un Bayard, celles de Henri IV, de Sully, de Turenne et de Condé, de Malboroug, du prince Eugène, de Gonsalve de Cordoue; du marquis de Pescaire et de tant d'autres, ne vaudroient-elles pas les vies de Conon, d'Iphicrate, de Publicola et de Cincinnatus? Toutes les fois qu'un écrivain aura à parler de pareils hommes et de pareils événemens, on ne pourra s'en prendre qu'à l'infériorité de son talent, de l'infériorité de son histoire, comparée avec l'histoire ancienne.

Mais aussi que d'époques stériles où l'art n'a à peindre que des mœurs barbares, des coutumes ridicules, des horreurs dégoûtantes! Les anciens ont eu aussi leur temps de barbarie; mais pour en faire l'histoire, ils ont recours à la fable, aux idées riantes de la mythologie, et c'est un grand avantage de pouvoir séduire l'imagination quand on ne peut intéresser la raison. Ils en trouvoient un très-grand encore dans l'harmonie de leur langue et de leurs noms

propres. L'oreille est un juge dédaigneux dont les arrêts influent plus qu'on ne pense sur ceux de l'esprit. Lorsqu'on lit Homère on sent que les expressions sonores et les vers harmonieux de ce poète font soutenir la lecture de quelques détails, de quelques descriptions peu intéressantes par elles-mêmes. Ainsi on lira avec plaisir une petite expédition dans la Grèce ou l'Asie mineure, parce que les noms du Céphise, de l'Ilyssus, de l'Eurotas, de Thèbes, d'Argos, de Mycène, de la molle Ionie, de Lesbos, de Mytilène, etc., frapperont agréablement l'oreille; tandis qu'on jettera le livre, lorsque dans l'histoire de Tamerlan on verra les Tartares *Manchous* se disputer le *Kat* et le *Kivat*, aller se battre contre les *Siapouches* sur les frontières du *Bedakochan*. Lorsqu'on verra dans la vie de Charlemagne une reine *Eadburge*, fille *d'Osla*, roi de *Mercie*, femme de *Beorhctric*, roi *d'Welster*, on sera très-peu disposé à s'intéresser à la reine *Eadburge* et à toute sa famille.

M. Richer, auteur des *Vies d'Illustres Conquérans*, a eu à lutter contre tous ces désavantages, surtout dans l'histoire de Tamerlan et de Gengiskan. Celle de Charlemagne lui offroit du moins un des hommes les plus étonnans qui aient jamais existé; un grand roi qui a droit à l'intérêt et aux hommages d'une vaste partie de l'Europe, qu'il a sagement gouvernée, et qu'il a civilisée autant que le pouvoit, dans des temps barbares, un homme aussi supérieur à son siècle. Fidèle imitateur de Plutarque, M. Richer entre dans les détails domestiques de la vie de son héros; il nous peint ses mœurs privées; et l'on sait combien ces tableaux plaisent à un lecteur, dont l'esprit, trop souvent fatigué par l'histoire de discordes civiles, de guerres étrangères, de conquêtes et de trophées san-

glans, aime à se reposer sur de plus douces et de plus riantes images.

La vie de Mahomet II, que M. Richer compare avec Charlemagne, présente deux événemens très-intéressans, la prise de Constantinople, et le siége de Rhodes. Par le premier, on vit s'écrouler cet antique empire des Grecs, ce dernier asile de la politesse, de la civilisation et des arts; on vit la plus belle ville de l'univers tomber dans les mains d'une horde de barbares; un nouvel empire, une nouvelle religion, de nouveaux usages, un nouveau peuple, s'établir en Europe, et en devenir la terreur, jusqu'à ce qu'il soit devenu l'objet de sa pitié. Le siége de Rhodes donna le spectacle d'une poignée de braves chevaliers, défendant avec succès une ville contre une armée formidable, commandée par un chef jusques-là invincible, et devant lequel avoit disparu le plus bel empire de l'Univers. Mais si Mahomet est bien choisi, sous le rapport de l'intérêt que présente son règne, l'est-il également bien pour le mettre en parallèle avec Charlemagne? Quel rapport y a-t-il entre un prince grand, généreux et magnanime, et un barbare qui fait étouffer ses frères, étrangler son fils, éventrer quatorze pages, pour découvrir lequel d'entre ces malheureux a mangé un melon? un monstre qui coupe lui-même la tête à sa maîtresse, et qui fait couper celle d'un esclave pour prouver à un peintre qu'il n'a pas bien saisi les traits d'une tête tranchée? L'auteur, à la vérité, révoque en doute quelques-uns de ces faits, et je crois qu'il a raison; mais il en reste encore assez sur le compte du féroce Mahomet, pour que son nom ne doive jamais être prononcé avec celui de Charlemagne.

Le parallèle entre Gengiskan et Tamerlan est beau-

coup plus juste; ils furent tous les deux les fléaux du monde qu'ils parcoururent, pillant, ravageant, exterminant tout sur leur passage, construisant des murailles avec de la chaux, des briques et des prisonniers tout vivans, et élevant des tours avec des têtes d'hommes, qu'ils faisoient égorger par cent mille.

On sent que des princes Tartares, presque toujours à cheval, offrent peu de détails de mœurs privées. Les auteurs Arabes, Petit-de-la-Croix, et la *Bibliothèque Orientale*, en donnent cependant quelques-uns que M. Richer n'auroit pas dû négliger. On y trouve une anecdote qui prouve que les princes les plus féroces entendent raillerie. Tamerlan étant au bain avec quelques-uns de ses courtisans, jouoit à une espèce de jeu qui consistoit à évaluer le prix auquel ils s'estimoient mutuellement. Un capitaine tartare osa donner à Tamerlan une très-mince valeur. La serviette avec laquelle je m'essuie, s'écria Tamerlan, vaut au moins cela. — C'est aussi en comptant la serviette que je vous estime autant, répliqua le capitaine. Tamerlan, témoigna en souriant, qu'il n'étoit pas choqué de la hardiesse de cette plaisanterie.

De tous les *illustres conquérans* dont M. Richer nous donne la vie, celui qui a fait les plus tristes conquêtes, c'est Pélage, qui ne conquit que les rochers de Carogonda, quelques montagnes des Asturies, et la grande caverne d'Auréba, qui lui servit à se cacher, ou à se retrancher contre les Maures; mais enfin il parvint à s'y maintenir, et cette caverne devint la berceau de la vaste monarchie espagnole.

Scanderberg n'a pas fait, non plus, des conquêtes très-étendues; mais on ne l'en placera pas moins au nombre des plus illustres guerriers, si l'on considère la difficulté des entreprises qu'il termina avec gloire,

la foiblesse des moyens qu'il employa, la grandeur des obstacles qu'il eut à surmonter, et le courage avec lequel il se maintint dans son petit et foible royaume, avec une poignée de soldats, contre des armées formidables, commandées successivement par deux des plus puissans et des plus belliqueux empereurs des turcs, qu'il battit à plusieurs reprises.

On regrette que la mort ait arrêté M. Richer dans ses travaux historiques et biographiques dont la plupart sont justement estimés du public. Ce dernier ouvrage mérite également d'être bien accueilli. Si l'auteur eût assez vécu pour en surveiller l'édition, il eût aisément fait disparoître quelques négligences de style qui échappent à la chaleur de la composition. Les mêmes tours reviennent trop souvent. A chaque instant ses héros mettent *tout à feu et à sang*. Je sais que cela n'arrive que trop souvent, mais encore faut-il varier l'expression de ces horreurs. Il ne faudroit pas aussi, toutes les fois que des armées, des guerriers, des rivaux se rencontrent, les faire *lancer* les uns sur les autres. Il y a aussi quelques pensées qui ne peuvent être que des distractions. Ainsi, en parlant d'un complot pour assassiner Charlemagne, l'auteur s'écrie : « Avec quelle douleur les *savans* ne verroient-ils pas l'histoire de France tachée du sang d'un si grand roi! » Ne diroit-on pas que l'assassinat d'un roi est uniquement un objet de science qui n'intéresse que les *savans?* Je crois qu'au mot de *savans* il faudroit substituer celui de *français*. Quelquefois, il veut répandre, sur des descriptions de bataille, une chaleur qui ne leur donne pas de clarté; témoin la phrase suivante : « L'on voyoit un homme sur un cheval, un cheval sur un homme, remplis de sang et de boue, l'un percé d'une flèche, l'autre

l'autre ayant la cervelle fendue; l'un vêtu de sa jacque de maille, baissant la tête frappée d'une masse, l'autre tombé sans tête, ayant encore le sabre à la main ». On ne démêle pas bien ici le rôle respectif de l'homme et du cheval; ainsi, indépendamment de la bizarrerie de ce tableau grotesque, quand on lit ces mots : *non vêtu de sa jacque de maille, baissant la tête frappée d'une masse*, on est persuadé que c'est de l'homme dont il s'agit; mais alors il faut de toute nécessité que ce soit le cheval qui tombe sans tête, *ayant encore le sabre à la main*. A.

III.

Histoire de Pierre du Terrail, dit le chevalier Bayard, sans Peur et sans Reproche; par M. Guyard de Berville.

On ne pouvoit mieux choisir, pour réimprimer une Vie de Bayard, que le moment où la gloire de la France est parvenue à son plus haut degré. Quoique le théâtre de la guerre de Troie fut resserré, les caractères célèbres tracés par Homère ont fait l'admiration de tous les grands hommes qui se sont distingués dans la carrière des armes : Bayard ne doit-il pas inspirer le même sentiment? S'il n'a pu donner à son génie l'essor dont il étoit susceptible, s'il n'a presque jamais commandé en chef, il n'en a pas moins été considéré avec raison comme un des modèles de l'héroïsme militaire.

La Vie de Bayard a été écrite par un contemporain.

Sous le nom du *loyal serviteur*, le secrétaire de ce chevalier nous a transmis non-seulement ses belles actions, mais les détails les plus circonstanciés de sa vie privée. Cette histoire parut, pour la première fois, en 1527, sous ce titre : *La très-joyeuse et plaisante Vie, composée par le loyal serviteur, des faits, gestes et prouesses du bon chevalier sans Peur et sans Reproche.* Théodore Godefroy la réimprima en 1616, en y ajoutant des remarques ; et le président de Boissieu, allié à Bayard par les femmes, en publia une troisième édition en 1650, qui passe pour la plus complète et la plus exacte. Ce livre, peu connu aujourd'hui, a été considéré avec raison comme un modèle de naïveté : le style est plus clair et aussi nourri que celui de Philippe de Commines ; et si l'on pouvoit regreter notre ancien langage, l'ouvrage du loyal serviteur suffiroit pour donner quelque fondement à cette opinion.

M. Gaillard a parlé de ce livre dans deux ouvrages différens. Ses jugemens, très-favorables à l'auteur, doivent être rappelés : « Dans le livre du *loyal serviteur,* dit-il, l'ame du héros paroît réunir toutes les vertus, sans aucun mélange de défauts. On pourroit croire, ou que l'auteur a été aveuglé par son zèle, ou qu'il n'a voulu que présenter aux hommes un modèle chimérique et inimitable, si son récit n'étoit confirmé par celui de tous les historiens contemporains, soit français, soit étrangers .... (*) » « Elle existe cette ame, dit-il dans un autre ouvrage, elle respire tout entière dans ce tableau qu'une main fidèle a tracé, dans ce livre où la vertu est si naïve et si aimable, dans ce livre qui est aussi un bienfait

(*) Histoire de François Ier. tome II.

pour l'humanité : c'est le bréviaire du guerrier, du citoyen, de l'homme (*) ».

M. Guyard de Berville, en écrivant la Vie de Bayard, qui parut pour la première fois en 1760, s'est presque borné à traduire l'ouvrage du loyal serviteur. C'étoit un véritable service rendu aux lettres, parce qu'à cette époque on ne lisoit plus guère les livres dont le style avoit vieilli. En se renfermant dans les modestes fonctions de traducteur, M. Guyard de Berville a conservé autant qu'il lui a été possible le coloris de l'original : il a su faire entrer dans le langage moderne plusieurs tournures anciennes ; et son travail, sous ce rapport, est d'autant plus estimable, qu'on n'y aperçoit aucune bigarure. Il a en outre recueilli tous les renseignemens donnés par les contemporains, et les a fondus dans son ouvrage ; ce qui le rend plus complet que celui du loyal serviteur.

Les principaux traits de la vie de Bayard sont trop connus pour qu'on veuille les rappeler dans un extrait. Il faut les lire dans l'ouvrage de M. Guyard, où l'enchaînement et les circonstances leur donnent plus d'intérêt et plus d'éclat. On se bornera à faire quelques réflexions sur la manière dont du Belloy a peint, dans une tragédie, l'une des époques les plus brillantes de la vie du héros : cela fournira en même temps l'occasion de donner une légère idée du caractère de ce guerrier célèbre.

L'argument historique de la tragédie de *Gaston et Bayard* ne paroît pas très-fécond au premier coup-d'œil. Gaston de Foix, duc de Nemours, nommé récemment vice-roi de Milan, et général en chef de

(*) Éloge du chevalier Bayard.

l'armée que Louis XII avoit en Italie, venoit de chasser les Espagnols, qui avoient voulu s'emparer de Bologne. Pendant son absence, les habitans de Brescia, l'une des villes les plus importantes de l'état vénitien, s'étoient soulevés contre les Français. A la tête des révoltés étoit le comte Louis Avogare, irrité de ce que le vice-roi ne l'avoit pas vengé d'un de ses ennemis. La garnison française fut massacrée, et les Vénitiens, à la tête desquels étoit le provéditeur Gritti, s'emparèrent de la ville. Le château refusa de capituler; et le comte du Lude, qui le commandoit, parvint à faire connoître à Gaston le danger où il se trouvoit. Ce prince vola à son secours avec Bayard. Leur marche fut si rapide, qu'ils prévinrent les Vénitiens, qui, de leur côté, envoyoient des renforts au provéditeur. Gaston et Bayard sortirent bientôt du château. Après un combat opiniâtre, où les assaillans eurent à lutter non-seulement contre les troupes vénitiennes, mais contre les habitans de Brescia, qui les accabloient du haut des maisons, en jetant sur eux des pierres, des meubles, de l'eau bouillante, ils demeurèrent les maîtres, et la ville fut livrée au pillage. Bayard, qui avoit dirigé l'attaque, fut blessé dangereusement d'un coup de pique, et le fer resta dans sa plaie. Ses amis désespérés, n'ayant point de brancard pour le transporter, enlevèrent la porte d'une maison, le mirent dessus, et le conduisirent chez une dame dont la maison n'avoit point encore été forcée, et qui fut très-heureuse d'avoir un pareil hôte.

C'est sur cet événement, qui ne présente qu'un beau fait d'armes, que du Belloy est parvenu à former un canevas de tragédie. On doit convenir qu'il y a employé beaucoup d'art. Il suppose d'abord que Bayard

seul a pénétré dans le château de Brescia. Ce guerrier est dans l'impuissance de résister aux Vénitiens ; mais sa résolution inébranlable est de mourir plutôt que de se rendre. Vainement le duc d'Urbin, neveu du pape, veut le corrompre, et lui offre les plus grands avantages : Bayard rejette avec horreur cette proposition. Cette scène est une des plus belles du théâtre de du Belloy. Cependant Gaston arrive avec son armée : il a surmonté tous les obstacles, et son apparition imprévue produit beaucoup d'effet. Désormais les Français n'ont plus à craindre que les trahisons de leurs ennemis. C'est ici que commence la fable inventée par du Belloy.

Avogare et Altémore, seigneurs bressans, ont formé le projet de faire périr tous les Français. Le premier profite de l'amour que sa fille a inspiré aux deux chefs pour les diviser, et pour les perdre l'un par l'autre. Le second, qui aime aussi Euphémie sans en être aimé, seconde les desseins du comte. Euphémie, comme cela est très-naturel, a préféré le jeune Gaston au sage Bayard ; elle ignore les sinistres desseins de son père. Cependant une dispute qui s'élève entre les deux chefs, à l'occasion de leur amour, se calme d'une manière inattendue par le sacrifice généreux que Bayard fait de sa passion. Avogare et Altémore forment d'autres trames ; Euphémie en est instruite ; elle se trouve entre son amant et son père, et sa situation devient tragique. Heureusement la dernière conspiration, qui est la plus terrible et la plus dangereuse, puisqu'il s'agit de faire sauter en l'air le palais où sont les généraux français, est découverte par un déserteur dont le noble dévouement efface le crime. Ce rôle, très-bien amené, offre une grande leçon aux soldats français qui seroient tentés

de préférer le service étranger à celui de leur patrie. Avogare et Altémore sont punis : comme dans *le Cid*, Gaston et Euphémie conçoivent l'espoir de s'unir quand celle-ci aura pu calmer sa douleur.

Cette intrigue est, comme on le voit, assez commune ; mais du Belloy a eu le mérite de faire entrer dans son cadre de beaux développemens qui servent à peindre les mœurs du temps, et les caractères de ses deux héros. Heureux s'il se fût abstenu des coups de théâtre, et des petits moyens dont il se servoit trop souvent !

Après avoir parcouru la fable un peu romanesque sur laquelle du Belloy a fondé sa tragédie, on ne sera peut-être pas fâché de savoir ce que Bayard fit réellement à Bresse lorsqu'il fut blessé.

On le soigna, comme on l'a dit, chez une dame des premières familles de la ville. Le mari étoit absent, et deux demoiselles fort aimables habitoient la maison avec leur mère. La présence de Bayard empêcha cette famille d'éprouver les désastres qui suivent un assaut. Le chevalier se rétablit après quelques semaines, et voulut aller partager, avec son général, l'honneur de la bataille de Ravennes. La dame chez laquelle il étoit logé crut qu'à son départ il exigeroit une somme immense pour avoir préservé sa maison du pillage. D'ailleurs, suivant les usages du temps, elle se regardoit, elle et son époux, comme les prisonniers de Bayard. A tout hasard, elle mit deux mille cinq cents ducats en or dans un coffre d'acier, et les porta au vainqueur.

« Monseigneur, lui dit-elle, je rendrai grâces à Dieu toute ma vie de ce qu'il lui a plu, dans le saccagement de notre ville, conduire en notre maison un chevalier si généreux ; je vous regarderai toujours

comme notre ange tutélaire, et reconnoîtrai vous devoir la vie et l'honneur, ainsi que mon mari et mes deux filles. Depuis que vous y êtes entré, nous n'avons reçu de vous que bontés et amitiés; vos gens même ne nous ont manqué en rien, et n'ont pas disposé de la moindre chose sans payer. Nous confessons être vos prisonniers : la maison et tout ce qu'elle contient est à vous par droit de conquête; mais vous nous avez laissé voir tant de générosité et de grandeur d'ame, que je viens vous prier d'avoir pitié de nous, et de vous contenter du petit présent que j'ai l'honneur de vous offrir ».

Bayard demanda froidement combien contenoit le coffre : la dame, craignant qu'il ne trouvât la rançon trop modique, le lui dit en tremblant, et offrit d'ajouter ce qu'il désireroit.

« Ce n'est pas ce que je veux dire, répliqua Bayard : quand vous m'offririez cent mille écus, je ne les estimerois pas tant que tout le bien que vous m'avez fait depuis que je suis chez vous, et la bonne compagnie que vous m'avez tenue, vous et votre famille ». En effet, la mère et ses deux filles avoient souvent porté leur ouvrage dans la chambre du chevalier, et s'étoient efforcées de le distraire, soit en chantant, soit en jouant du luth : « Au lieu de prendre votre argent, ajouta Bayard, je vous promets que, tant que je vivrai, vous aurez en moi un gentilhomme pour serviteur et pour ami, et que je conserverai chèrement le souvenir de vos bienfaits ».

La dame, profondément touchée de la générosité de Bayard, insista pour qu'il acceptât le coffre : « Puisque vous le voulez absolument, Madame, répondit-il, je l'accepte; mais, je vous prie, faites venir vos demoiselles pour que je prenne congé d'elles ».

La dame obéit : pendant son absence, Bayard partagea la somme en trois lots, deux de mille ducats, et un de cinq cents. Les demoiselles parurent devant lui avec leur mère ; l'aînée se jeta à ses pieds : « Vous voyez en nous, lui dit-elle, Monseigneur, deux jeunes filles qui vous doivent la vie et l'honneur. Nous sommes bien fâchées de n'avoir pas d'autre puissance pour reconnoître vos grâces, que de prier Dieu toute notre vie pour votre seigneurie, et de lui demander qu'il vous récompense en cette vie et dans l'autre ». Bayard attendri lui répondit les larmes aux yeux : « Vous savez que les gens de guerre ne sont pas ordinairement chargés de bijoux ou autres choses à présenter aux demoiselles ; mais madame votre mère vient de m'obliger de recevoir d'elle deux mille cinq cents ducats que vous voyez là ; je vous en donne à chacune mille pour contribuer à vous marier. Madame, poursuivit-il, en s'adressant à la mère, ces cinq cents ducats sont à mon profit ; et l'usage que j'en veux faire, c'est de les distribuer aux pauvres monastères de filles qui auront le plus souffert du pillage : comme je vais partir, et que vous êtes plus en état que moi de connoître où sera le plus grand besoin, je me repose sur vous de cette bonne œuvre ; et tout de suite je prends congé de vous et de vos filles ».

On imagine l'effet que tant de générosité dût produire sur ces trois femmes. Le lendemain il les fit dîner avec lui, et ne voulut accepter d'elles que de petits ouvrages sortis de leurs mains. Il partit ensuite comblé des bénédictions de cette famille. Ce récit, beaucoup plus développé dans l'ouvrage de M. Guyard, donne une idée du caractère de Bayard.

Ce guerrier, célibataire jusqu'à sa mort, ne fut pas

insensible aux charmes d'un sexe que les lois de la chevalerie lui prescrivoient de servir. S'il fit quelques fautes, elles furent effacées par plus d'un trait digne de celui que nous venons de rapporter.

Très-jeune encore, et lorsqu'il ne faisoit qu'entrer dans la carrière des armes, il fut épris d'une demoiselle de la cour de Savoie. Cette demoiselle partageoit son amour; mais le chevalier appelé par l'honneur, suivit Charles VIII en Italie. Pendant son absence, les parens de la demoiselle la marièrent malgré elle au seigneur de Fluxas, l'un des gentilshommes du pays. Cette dame revit Bayard quelques années après son mariage. La conversation qu'ils eurent ensemble donne une idée des mœurs du temps. Nous ne la puiserons point dans l'ouvrage de M. Guyard de Berville, mais dans les anciens Mémoires du *loyal serviteur*, écrits d'une manière beaucoup plus naïve.

La dame de Fluxas, après avoir félicité Bayard de ses exploits, lui parla ainsi: « Monseigneur de Bayard, mon amy, voicy la première maison où vous avez esté nourry; ce vous seroit grand honte si vous ne vous y faisiez cognoître, aussi bien qu'avez faict ailleurs ».

« Madame, répondit Bayard, vous savez bien que dès ma jeunesse vous ay aimée, prisée et honorée; et si vous tiens à si saige et bien enseignée que ne voulez mal à personne, et encore à moy moins qu'à un autre. Dites-moy, s'il vous plaict, que voulez-vous que je fasse pour donner plaisir à madame votre bonne maîtresse, à vous sur toutes, et au reste de la bonne et belle compagnie qui est céans? »

Cette *bonne maîtresse* étoit Blanche, duchesse douairière de Savoie. Madame de Fluxas demanda à Bayard qu'il lui donnât le spectacle d'un tournois:

« Vrayement, lui répondit-il, puisque le voulez, il sera faict. Vous êtes la dame en ce monde qui a premièrement acquis mon cœur à son service, par le moyen de votre bonne grâce. Je suis asseuré que je n'en auray jamais que la bouche et les mains; car de vous requérir d'autre chose, je perdrois ma peine: aussi, sur mon ame, j'aimerois mieulx mourir que vous presser déshonneur, etc. » Cette réponse de Bayard justifie la familiarité de Madame de Fluxas, qui, dans nos mœurs, seroit au moins imprudente.

L'ouvrage de M. Guyard de Berville se fait lire avec intérêt. On pourroit reprocher à l'auteur d'entrer dans des détails trop minutieux, de manquer de rapidité, et de ne pas écrire assez noblement; mais ces défauts même ont leur agrément: ils tiennent à l'intention qu'a eue l'auteur de peindre l'esprit et les mœurs naïves du siècle. M. Guyard a fait un ouvrage plus important, c'est une vie de du Guesclin. Elle présente plus d'intérêt, parce que, dès le commencement de sa carrière, du Guesclin commande en chef, et parce qu'il fit, par sa valeur et sa constance, une grande révolution en Espagne. P.

IV.

Histoire de Bertrand du Guesclin, Comte de Longueville, Connétable de France; par M. Guyard de Berville.

En rendant compte de cet ouvrage, je chercherai à justifier le jugement que j'ai cru devoir en porter

dans l'article précédent ; et, suivant le même plan que j'avois adopté pour la Vie de Bayard, je rapprocherai des peintures de l'historien, les portraits qui ont été faits de du Guesclin dans deux tragédies, l'une de M. de Voltaire, l'autre de M. du Belloy. Les héros tels que du Guesclin et Bayard appartiennent peut-être plus à la poésie qu'à l'histoire. Celle-ci, nécessairement exacte et sévère, ne peut se livrer à l'enthousiasme qu'inspirent les grandes actions ; la poésie, au contraire, s'élève à la hauteur de l'héroïsme, et trouve dans le beau idéal, qui est son essence, des traits dignes de caractériser ces hommes rares. Pour en donner un exemple, il suffiroit de comparer le Godefroy de la *Jérusalem délivrée*, au Godefroy des historiens.

Deux contemporains de du Guesclin ont écrit sa vie, et, ce qui paroîtra fort singulier, ils l'ont écrite en vers. Ce n'est pas qu'ils aient voulu relever les actions du héros par des fictions poétiques : ils ont, à ce qu'il semble, suivi un usage de leur temps. Vers la fin du quatorzième siècle, Jean d'Estouteville fit mettre en prose l'un de ces ouvrages, et l'autre fut oublié. Il paroît que, jusqu'au commencement du dix-septième siècle, cette Vie de du Guesclin fut la seule que l'on connût. Elle fut imprimée en 1618, par les soins de Ménard, qui, sans corriger la diction, se contenta d'ajouter quelques détails. La langue étant formée, on sentit le besoin de lire cet ouvrage dans le style moderne : du Châtelet le traduisit en 1666 ; mais il se permit d'y joindre des circonstances romanesques indignes de l'histoire. Quelques années après, Lefebvre travailla sur le même sujet, et donna une vie de du Guesclin, sous le même titre d'*Anciens Mémoires du XIVe. siècle*. Son travail est préférable à

celui de du Châtelet, parce qu'il a non-seulement consulté l'ouvrage imprimé par Ménard, mais parce qu'il a eu connoissance des Mémoires écrits dans le temps de du Guesclin, et qu'on avoit oubliés, comme je l'ai dit plus haut.

Cet ouvrage, réimprimé en 1785 dans la grande collection des Mémoires sur l'Histoire de France, étoit auparavant devenu très-rare; et il ne paroît pas que M. de Beryille ait pu le consulter. Il a suivi les Mémoires de du Châtelet qui l'ont entraîné dans quelques erreurs, et qui lui ont fait omettre certains faits intéressans.

Malgré ces défauts que l'on ne doit point attribuer à la négligence, mais à l'impossibilité où s'est trouvé l'auteur de se procurer d'autres Mémoires que ceux de du Châtelet, son ouvrage mérite d'être distingué. Il a fondu avec art dans son récit toute la partie de l'histoire des règnes du roi Jean et de Charles V qui se lioit à la vie de son héros.

On voit, dans les premiers livres, la peinture fidèle des caractères des deux rivaux qui se disputèrent le duché de Bretagne. L'intérêt se fixe sur les nobles épouses de Charles de Blois et du comte de Montfort, héroïnes qui rendent vraisemblables les personnages de Clorinde et de Gildipe dans la *Jérusalem délivrée.* Les livres suivans offrent des caractères encore plus attachans; Charles V rétablit la paix et le bonheur dans ses Etats, long-temps déchirés par les guerres civiles et étrangères; il parvient, après deux règnes flétris par des humiliations et des défaites, à chasser les Anglais de la France. Plus grand encore par la politique que par les armes, il exerce, sur ses voisins, une influence inattendue. Pierre de Castille s'étoit montré l'ennemi de la France; il partageoit les

desseins de Charles-le-Mauvais, qui avoit troublé d'une manière si perfide et si cruelle la régence du Dauphin. Charles V, trouvant le moyen de soulager ses peuples, en même temps qu'il foudroie ses ennemis, envoie contre Pierre ces bandes redoutables, qui, licenciées à la paix, exerçoient des ravages dans les diverses parties de la France. Du Guesclin est mis à leur tête, et marche en Espagne. Ici, une nouvelle carrière s'ouvre à l'historien : son récit offre l'une de ces expéditions lointaines, suivies presque toujours de révolutions importantes : de grands caractères ornent cette scène vraiment dramatique. Pierre-le-Grand, Henri de Transtamare, le Prince Noir y figurent, chacun d'une manière différente. Enfin, après que don Henri est affermi sur le trône d'Espagne, du Guesclin revient en France où il obtient l'épée de connétable. Reprenant le cours de ses exploits contre les Anglais, il leur emporte plusieurs places, et finit par mourir devant Châteauneuf-Randon, dont les clefs sont apportées sur son cercueil.

Il faut en convenir, peu de Vies de Plutarque offrent autant d'intérêt. M. de Berville, sans pouvoir être comparé à l'historien grec, a cependant quelque chose de sa naïveté ; mais les efforts qu'il fait pour se rapprocher de ce grand modèle l'égarent quelquefois. Il prodigue, ainsi que Plutarque, les petits détails et les anecdotes : heureux s'il pouvoit, comme lui, ne choisir que ceux qui contribuent à faire ressortir les caractères et à peindre les mœurs du temps ! On voit, au contraire avec peine, que M. de Berville les adopte presque tous sans examen, et que sa prévention, bien excusable pour son héros, lui fait croire que tout ce qui a rapport à du Guesclin, est également intéressant.

Ce défaut paroît aussi venir de ce que l'auteur a commencé beaucoup trop tard à écrire : au moment où il donna l'histoire de du Guesclin, il avoit plus de soixante-dix ans. A cet âge, si l'on ne s'est pas exercé déjà, on a ordinairement un style diffus : on ne peut se garantir de ce goût pour les détails que montrent les vieillards dans leurs récits, et l'on ne sait point se renfermer dans les bornes que le goût prescrit aux historiens. Mais cette négligence, cet abandon naturel ont leur charme, quand ils ne sont pas poussés trop loin : on doit donc excuser quelques détails inutiles dans l'*Histoire de du Guesclin ;* et je ne releverai que des anecdotés puériles, sur lesquelles la critique la plus indulgente, ne sauroit se taire.

L'enfance de du Guesclin est peinte très-longuement dans l'ouvrage de M. de Berville. On voit le héros annoncer des inclinations qui donnent les plus vives inquiétudes à ses parens. Il est sauvage, brusque, refuse toute espèce d'instruction, et ne se plaît qu'à livrer des combats aux enfans des vassaux de son père. Cette conduite le fait moins bien traiter que ses frères ; il est même exclu de la table paternelle. Selon M. de Berville, une religieuse qui sait l'astrologie, prédit à la mère de l'enfant qu'il deviendra un grand homme, et s'appuie sur des raisonnemens qui paroissent aujourd'hui fort ridicules. Si M. de Berville avoit eu connoissance de l'ouvrage de Lefebvre, il auroit vu que cette prétendue religieuse étoit une juive qui cultivoit les sciences occultes. Avec une saine critique, il n'auroit pas adopté cette anecdote qui sûrement n'a été faite qu'après coup. Il auroit dû se borner à un mot de du Guesclin qui lui échappa à un peu plus de six ans. Rebuté par sa famille, il s'écria : *Mauvais*

est le fruict et rien ne vault qui meurir ne peut (*).

L'ouvrage de Lefebvre offre un pronostic beaucoup plus vraisemblable que celui de la religieuse. On regrette que cette anecdote ne se trouve pas dans la vie du héros. Le jeune du Guesclin, fatigué des mauvais traitemens qu'il recevoit dans la maison de son père, prit la fuite, et alla se réfugier à Rennes, chez un de ses oncles. La femme de ce gentilhomme étoit seule quand le fugitif arriva : elle le reçut fort mal, et l'engagea à retourner chez ses parens. L'oncle de du Guesclin qui rentra dans ce moment, n'approuva point cette *vespérie* : il représenta à son épouse, poursuit Lefebvre, « que les jeunes gens avoient une gourme à jeter, que ces sortes de saillies se rectifioient avec l'âge, et que tous ces mouvemens, quoique déréglés dans le commencement, venant à se tempérer dans la suite, rendoient l'homme capable des plus grandes choses. Il ajouta qu'il ne trouveroit pas mauvais que du Guesclin demeurât auprès d'eux, pour en faire leur élève, et qu'il se promettoit que cet enfant, ayant tant de feu, pourroit devenir un jour un grand capitaine, si on lui laissoit suivre le penchant qu'il avoit pour les armes ». Ces pressentimens, dont les exploits de du Guesclin montrèrent bientôt la justesse, étoient, je le répète, beaucoup plus dignes d'être rapportés que les pronostics de la religieuse.

Du Châtelet avoit aussi raconté une fable digne du siècle où furent écrits les premiers Mémoires de du Guesclin. D'après cette tradition, la première femme du héros étoit astrologue comme la religieuse; et,

(*) M. de Berville a ainsi rendu cette idée : le fruit qui ne mûrit jamais ne vaut rien; mais celui qui mûrit tard est toujours bon.

long-temps avant de l'épouser, elle lui avoit prédit ses grandes destinées. M. de Berville, malheureusement, ne s'est pas fait scrupule d'adopter cette fable.

L'auteur, en s'en rapportant toujours à du Châtelet, a raconté, comme appartenant à du Guesclin, quelques actions qu'il n'a pas faites. Tel est le stratagême employé pendant le siége de Rennes, pour enlever des vivres aux Anglais ; ce fut le gouverneur, et non du Guesclin, qui imagina cette ruse de guerre. Tel est encore le combat contre Troussel : il n'est rapporté par aucun historien contemporain : seulement il se trouve dans un roman qui porte le nom du héros ; c'est-là que du Châtelet l'a pris.

M. de Berville, ayant à peindre un général qui fit de grands changemens dans l'art de la guerre, auroit dû donner des notions exactes sur les armes dont on se servoit alors. On n'aperçoit dans son livre aucune recherche intéressante sur cet objet. En lisant les Mémoires de Lefebvre, j'ai trouvé un fait assez singulier dont je crois qu'aucun de nos historiens n'a fait mention. Il paroît que dans les combats, on se servoit quelquefois du bâton qu'on faisoit tourner à la manière des Bretons. Les Mémoires de Lefebvre parlent d'un Anglais, appelé Folisset, qui, après la bataille de Vire, se défendit long-temps de cette manière, et ne fut vaincu que lorsque Olivier de Clisson lui coupa son bâton d'un coup de hache.

Après avoir relevé ces défauts qui ne sauroient détruire le mérite d'un ouvrage de longue haleine, il est juste de dire que l'auteur a très-bien peint le caractère de son héros. Voici à-peu-près l'idée qui reste de cette lecture vraiment intéressante.

Du Guesclin porta au plus haut degré les qualités

d'un chevalier. Dévoré d'une ardeur guerrière, il s'indignoit de son oisiveté pendant les courts intervalles de repos qui lui étoient accordés; mais il fut toujours humain dans un siècle où le courage dégénéroit souvent en férocité. Jamais il n'attaqua une place sans auparavant parler au gouverneur, et sans lui représenter le péril auquel il s'exposoit. Cette précaution étoit si peu d'usage alors que presque tous les gouverneurs lui répondoient par des railleries insultantes. Commandant des troupes indisciplinées, s'il ne put leur faire perdre entièrement le goût du pillage, il empêcha du moins les cruautés gratuites : et les vaincus trouvèrent en lui un protecteur compâtissant. C'est le témoignage que du Guesclin se rendoit à lui-même dans les derniers momens de sa vie. « En faisant ses adieux aux vieux capitaines qui l'avoient suivi pendant quarante ans, dit le président Hénault, il les pria de ne pas oublier ce qu'il leur avoit dit mille fois, qu'en quelque pays qu'ils fissent la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfans et le pauvre peuple n'étoient pas leurs ennemis ».

Du Guesclin fit en France une révolution dans le militaire. Depuis le règne de Philippe de Valois, les Français avoient toujours été vaincus en bataille rangée : cette suite de malheurs venoit du peu d'accord des chefs et de l'aveugle ardeur dont ils étoient animés. N'ayant que le courage des soldats, sans posséder cet esprit de sagesse et de calcul qui fait les grands généraux, ils se seroient regardés comme déshonorés s'ils avoient évité ou refusé une bataille. Ainsi quelles que fussent leurs positions, ils donnoient le signal du combat, et les ennemis ne manquoient pas de profiter de leur imprudence. Du Guesclin fut le créateur d'une nouvelle tactique. Jouissant de la confiance de

ses soldats, il sut mettre un frein à leur ardeur ; ses plans de campagne furent médités avec profondeur et suivis avec constance. C'est à cette marche prudente et régulière, substituée au désordre et à la présomption, que la France dût les avantages qui donnèrent tant d'éclat au règne de Charles V.

Du Guesclin, après sa mort, fut honoré d'une distinction qui jusqu'alors n'avoit été réservée qu'aux rois : son oraison funèbre fut prononcée par l'évêque d'Auxerre. L'analyse de ce morceau curieux nous a été conservée par du Châtelet : il est très-douteux que ce discours eût la régularité que l'auteur moderne lui prête ; cependant l'extrait qu'il en a fait peut donner une idée des mœurs du temps.

« Après l'Offerte, dit du Châtelet, l'évêque monta en chaire devant la chapelle des Martyrs pour faire l'oraison funèbre, et il ne s'acquitta pas moins heureusement des louanges qu'il devoit à la mémoire de son héros, qu'à l'obligation d'inspirer à toute la noblesse présente, la généreuse émulation d'aspirer à la même gloire. Il prit pour thème : *Nominatus est usque ad extrema terræ : — Sa renommée a volé d'un bout du monde à l'autre,* et fit voir par le récit de ses grands travaux de guerre, de ses merveilleux faits d'armes, de ses trophées et de ses triomphes, qu'il avoit été la véritable fleur de la chevalerie, et que le vrai nom de preux ne se devoit qu'à ceux qui, comme lui, se signaloient également en valeur et en probité. Il prit sujet de passer de là aux qualités nécessaires à la réputation d'un vrai et franc chevalier, et s'il releva bien haut l'honneur de la chevalerie, il fit bien connoître aussi par le discours qu'il fit de son origine, et de sa première institution, qu'on ne l'avoit pas jugée plus nécessaire pour la défense que pour le

gouvernement politique des Etats, et que c'étoit un ordre qui obligeoit à de grands devoirs, tant envers le roi qu'envers le public. Il les exhorta à servir sa majesté avec une parfaite soumission, il leur montra que ce n'étoit que par son ordre et pour son service qu'ils devoient prendre les armes, et qu'il falloit encore que leur intention fût droite et équitable pour les rendre innocens de tous les malheurs et des cruautés de la guerre. Par toutes sortes d'exemples qu'il tira de toutes les histoires, tant saintes que profanes, il leur montra qu'il falloit autant d'honneur et de vertu que de valeur et d'expérience dans les armes, pour mériter dans cette condition la grâce de Dieu et l'estime des hommes, et pour être dignes de la réputation du fidèle chevalier Messire Bertrand qu'il recommandoit à leurs prières, et pour lequel il alloit achever la messe ».

On ne sera probablement pas fâché de comparer ce morceau d'éloquence de la fin du quatorzième siècle, au portrait de du Guesclin qui a été tracé, à la fin du dix-huitième, dans un discours académique (*).

« Charles V, dit l'orateur, avoit reconnu le général dans celui qui, pour le vulgaire, n'eût été qu'un guerrier courageux..... Le connétable, attendu par la nation et redouté par l'Angleterre, ne trompa ni les craintes de l'une ni les espérances de l'autre. Idole des Français, chéri de ceux même de ses ennemis qui avoient assez de mérite pour sentir le sien, né pour commander une armée comme Charles pour gouverner un empire, il joignoit à la valeur, à la franchise, vertus chevaleresques de son temps, des talens qui n'en étoient pas. Il sut le premier en France

(*) Éloge de Charles V; par M. de La Harpe.

assujettir à des combinaisons savantes et à des principes certains les opérations militaires livrées jusque-là à une audace aveugle et ignorante. Il donna peu de batailles, et il connut la science d'une campagne; illustre en ce que la gloire de ses actions fut au-dessus de ses dignités; heureux en ce qu'il vécut sous un prince qui sut le reconnoître et le récompenser ».

J'ai promis de montrer comment deux poètes tragiques français ont cherché à tracer le caractère de du Guesclin: l'éloquence du théâtre convenoit peut-être mieux pour célébrer ce héros que l'éloquence académique.

M. de Voltaire, dans sa vieillesse, fit une tragédie de *Don Pèdre* qui est très-inférieure à ses chefs-d'œuvre. On n'y trouve plus ce coloris brillant et cette chaleur entraînante qui lui assurèrent tant de succès. Son but principal est de soutenir un paradoxe historique. Il veut réhabiliter la mémoire de Pierre-le-Cruel; et cependant la fable de la pièce est entièrement contraire à l'histoire.

M. de Voltaire suppose d'abord que Transtamare est à la cour de don Pèdre, et qu'il dirige les Etats de Castille, révoltés contre leur prince. Cette supposition ne peut s'admettre, parce que don Henri ne reparut plus aux yeux de son frère depuis la bataille de Navarette, et parce que jamais les *Cortes* ne furent assemblés sous le règne de Pierre-le-Cruel. Les deux princes sont non-seulement rivaux de puissance, mais ils sont rivaux d'amour. Une Léonore de la Cerda, qui n'a jamais existé (*), est l'objet de cette passion,

(*) Marie Coronel, femme de la Cerda, fut aimée de don Pèdre; elle se réfugia dans un couvent pour se dérober aux persécutions du prince. Ne s'y trouvant pas en sûreté, elle se

et préfère don Pèdre à Transtamare. Du Guesclin arrive comme ambassadeur et comme général du roi de France : il prend le parti de Transtamare et livre une bataille à la suite de laquelle don Pèdre périt. Du Guesclin mécontent de la conduite de Transtamare, le dégrade du rang de chevalier. Ce dénouement est encore plus contraire à l'histoire que tout ce qui précède : on sait en effet que Transtamare, devenu roi sous le nom de don Henri, accabla du Guesclin de bienfaits, et que ce dernier, dans un moment de dégoût, voulut quitter le service de Charles V pour passer à celui du roi d'Espagne.

M. Gaillard de l'Académie française (*), a très-bien réfuté ce paradoxe que M. de Voltaire soutient dans un Discours historique et critique qui précède sa tragédie. Il observe que *cette licence de conjecturer au hasard et sans aucun commencement de preuves renverseroit toute l'histoire*, il montre, dans une dissertation fort étendue, que M. de Voltaire s'est trompé ; et il ajoute : « Enfin le témoignage de l'histoire contre Pierre-le-Cruel est si constant, qu'il falloit peut-être, pour oser l'infirmer, toute l'autorité que donnoit la gloire, et tous les avantages que donnoit la philosophie à l'illustre auteur de l'*Essai sur l'Histoire générale* ».

Il est aisé de voir que, d'après la combinaison de M. de Voltaire, du Guesclin soutenant une mauvaise cause, ne peut jouer un beau rôle. Cependant on reconnoît le peintre de Couci et de Tancrède dans

déchira le visage, afin de détruire une beauté qui lui étoit si funeste. C'est, à ce qu'il paroit, cette femme que M. de Voltaire rend amoureuse de don Pèdre.

(*) Recherches historiques sur Pierre-le-Cruel et Henri de Transtamare. Œuvres de du Belloy. Tome V.

quelques passages d'autant plus dignes d'être remarqués qu'ils offrent le mérite d'une grande difficulté vaincue. Dans une scène assez développée, du Guesclin déclare à don Pèdre les intentions de Charles V. Le roi de Castille, après avoir peint la politique qu'il suppose au roi de France, fait cette question au guerrier : Votre prince est-il juste ? Du Guesclin répond :

Un sujet doit le croire.
Je suis son général, et le sers contre tous,
Comme je servirois si j'étois né sous vous.
Je vous ai déclaré les arrêts qu'il prononce,
Je n'y veux rien changer, et j'attends la réponse.
Donnez-la sans réserve, il faut vous consulter.
Je viens pour vous combattre, et non pour disputer.
Vous m'appelez soldat, et je le suis sans doute.
Ce n'est plus qu'en soldat que Guesclin vous écoute.
Cédez, ou prononcez votre dernier refus.

Cette réponse est très-conforme aux mœurs du temps, et rappelle fort heureusement le caractère de du Guesclin.

M. du Belloy, dont le talent étoit si inférieur à celui de M. de Voltaire, a cependant mieux peint ce caractère, parce que, sans chercher des paradoxes historiques, il s'en est rapporté aux traditions reçues. Il a réuni dans le même tableau du Guesclin et le Prince Noir, ces deux guerriers les plus célèbres de leur temps. Cette réunion n'a rien d'invraisemblable, parce que l'auteur, profitant du privilége de la poésie, a prolongé un peu la prison du héros français. Ces deux guerriers s'estiment réciproquement, ils font assaut de grandeur d'ame, ils s'adressent des complimens qui rappellent trop Gaston et Bayard, et dont l'excès a été blâmé avec raison dans cette dernière pièce. Mais ces défauts n'empêchent pas que le carac-

tère de du Guesclin ne soit tracé avec beaucoup de vérité. C'est surtout sa générosité et sa bienfaisance que M. du Belloy a voulu peindre. On sait que du Guesclin, prisonnier du Prince Noir, refusa les secours que lui offroient les seigneurs de la cour de ce prince pour acquitter sa rançon, et que, croyant trouver chez lui la somme nécessaire, il apprit que sa femme avoit employé presque toute sa fortune à délivrer d'autres prisonniers. On sait que la princesse de Galles, femme du Prince Noir, voulut contribuer à la rançon de ce héros, et que du Guesclin, se jetant à ses pieds, lui dit: *Madame, j'aurois cru jusqu'ici être le plus laid de France: mais je commence à avoir meilleure opinion de moi, puisque les dames me font de tels présens.* On sait enfin que plusieurs fois du Guesclin disposa de l'argent destiné à le délivrer pour secourir ou mettre en liberté des chevaliers qu'il croyoit plus malheureux que lui. Ces traits si touchans sont rappelés avec beaucoup d'art par M. du Belloy dans une scène entre du Guesclin et le Prince Noir. Ce dernier s'étonne que le héros français n'apporte pas sa rançon:

Cependant, dites-moi qu'elle étrange raison
Vous fait en ces climats revenir sans rançon?
Charles ne doit qu'à vous le salut de la France,
Et n'a pas de Guesclin payé la délivrance.

DU GUESCLIN.

C'est moi qui de ses dons fis un juste refus;
A l'État épuisé ma main les a rendus.
Dans les malheurs publics, un monarque économe
Doit-il prodiguer l'or aux besoins d'un seul homme?
J'ai voulu prendre part à nos communs revers,
Et par mes propres biens me racheter des fers.
J'allai chercher moi-même au fond de l'Armorique,
L'honorable débris de ma fortune antique,

Et des dons de Henri le dépôt précieux;
Lorsque ma digne épouse, accourant à mes yeux:
« Tu vois, m'a-t-elle dit, nos guerres intestines
Ont rempli nos climats de morts et de ruines:
Avant mon triste sort que je n'ai pu prévoir,
A la patrie entière j'ai pensé tout devoir.
Le bien de mes aïeux égal à ma naissance,
Que m'avoit conservé leur modeste opulence,
Et qu'honora l'amour en l'offrant à Guesclin,
Fut le trésor du pauvre et nourrit l'orphelin:
Je leur ai livré tout dans ce temps si funeste:
Ton épée et ton nom, voilà ce qui nous reste ».

ÉDOUARD.

C'est avoir plus encor que le trésor des rois.
Ah! sa bonté prodigue a prévenu tes lois;
Magnanimes époux, quel honneur est le vôtre!
Toujours un de vos cœurs fait la gloire de l'autre.

DU GUESCLIN.

Cher prince, vous goûtez ce bonheur souverain.
Votre épouse elle-même, en nous cachant sa main,
Sous des noms supposés fit compter à mon frère
Cette riche rançon qu'exigeoit votre père:
Mon erreur accepta ces secours imprévus;
Mais trente chevaliers dans Bordeaux retenus,
Couchés sous l'indigence et respirant à peine,
Victime de l'honneur, périssoient dans leurs chaines:
Je leur ai partagé tout l'or de ma rançon,
Et par leur liberté je rentre en ma prison.

Ces vers ne sont ni élégans, ni harmonieux; mais ils ont du moins le mérite de peindre avec fidélité le noble caractère de du Guesclin.

On a critiqué, avec raison, dans la pièce de M. du Belloy quelques citations forcées et peu vraisemblables. Cependant une de ces critiques qui porte sur le principal ressort de la pièce, paroît peu fondée. On a

trouvé extraordinaire que Transtamare vînt sous un déguisement trouver du Guesclin jusque dans le camp de don Pèdre. Cette démarche a paru d'une témérité que rien ne pouvoit justifier. Si l'on avoit bien connu l'histoire de du Guesclin, il est probable qu'on ne se seroit pas permis cette critique. Ce héros étoit prisonnier à Bordeaux, et enfermé dans un château fort : Transtamare parvint dans cette ville déguisé en pélerin, après avoir fait un long et périlleux voyage : il osa même pénétrer dans le château où son ami étoit détenu; et ce fut là qu'ils concertèrent la seconde expédition qui mit don Henri sur le trône. Certainement cette démarche est encore plus imprudente que celle qu'on a critiquée; mais elle est conforme aux mœurs du temps qu'un poète tragique ne sauroit trop chercher à peindre.

Cette digression sur les deux tragédies de MM. de Voltaire et du Belloy, m'a un peu éloigné de l'ouvrage de M. de Berville; mais elle m'a paru pouvoir contribuer à faire connoître du Guesclin. Malgré les défauts que j'ai cru remarquer dans cette histoire, je pense qu'elle est supérieure à celle de Bayard, tant pour l'importance des faits, que pour la manière de les présenter. P.

V.

Histoire de Gustave Wasa, roi de Suède; par M. d'Archenholtz.

Cet ouvrage est bien éloigné d'avoir le caractère que devroit offrir l'histoire d'un homme qui a décidé

de la destinée de plusieurs États, et qui n'a pas peu contribué à répandre, dans le Nord, le germe d'une doctrine dont les trônes et les mœurs se ressentiront long-temps. Lorsqu'il s'agit de juger ces grands événemens qui renferment les semences des révolutions futures, et qui rendent les nations heureuses ou malheureuses pour plusieurs siècles, il seroit à souhaiter que l'historien qui n'a pas reçu un génie assez prévoyant pour devancer les lumières de l'avenir, sût au moins se défier de la précipitation de ses idées et attendre ces *jugemens de la nature*, ou plutôt ces décisions de la Providence, que le temps révèle et confirme tout ensemble. *Opinionum commenta delet dies, naturæ judiciat confirmat.* Car l'histoire est la science et le livre de la société; l'homme qui regarde un moment sur la terre, et qui passe, ne sauroit en juger. La figure de ce monde, par la mobilité perpétuelle, trompe aisément ce spectateur d'un jour, mais la société demeure; elle assiste à toutes les scènes de l'univers; elle suit l'erreur et la vérité dans leurs progrès; elle essaie tous les systèmes; elle éprouve toutes les doctrines; elle recueille toutes les expériences; et c'est à elle qu'il appartient de former son jugement dans la maturité des temps et des connoissances humaines; car la vérité est fille du temps, comme le dit Saint Augustin : *veritas filiæ temporis*. L'homme ne décrit qu'un petit cercle d'idées et de jours; et tandis qu'il tourne sur lui-même, la société roule dans l'immense révolution des siècles et dans le tourbillon des opinions innombrables de l'esprit humain. C'est cette grande mesure d'expérience qui la conduit aux connoissances générales. L'homme vit sur les idées de son temps, il va rarement au-delà : et il est naturel que sa pénétration ne s'étende qu'aux

objets que sa courte expérience peut embrasser. Mais la société s'élève peu à peu aux vérités générales de l'ordre ; et comme c'est pour son instruction que se donnent ses grandes leçons qui remuent l'univers, c'est aussi pour elle que naissent les systèmes vastes, les théories profondes qu'il faut considérer comme des recueils plus ou moins parfaits des idées générales, qui sont le résultat des épreuves de tous les âges.

Ces réflexions s'appliqueront naturellement à l'ouvrage de M. *d'Archenholtz*. On y verra les principes de la société sacrifiés partout aux préventions de l'homme. Cet historien a entrepris de justifier Gustave Wasa d'avoir renversé la religion de son pays, et d'y avoir introduit le luthérianisme. La manière dont il juge cette innovation est remarquable : *La Suède*, dit-il, *ne se seroit jamais relevée, si Gustave n'eût osé, pour la sauver, recourir à ce grand moyen*, (liv. 5). C'est en imposer bien hardiment à la société, dont l'expérience s'élève contre ce jugement ; car outre qu'on pût dire que la Suède luthérienne n'a point acquis la force politique que ses moyens naturels pouvoient lui donner, il est certain du moins qu'elle n'a eu, de ce côté, aucun avantage sur les États catholiques. Si nous voulons avoir quelque connoissance d'un point si important dans l'histoire, écoutons le jugement qu'en a porté un observateur tout autrement profond et tout autrement éloquent que M. *d'Archenholtz*.

« Telle est l'influence irrésistible que la religion exerce sur l'État, que la Suède, depuis la réforme, commença à incliner sensiblement à l'aristocratie, à cet état de gouvernement toujours dans les extrêmes de la servitude ou de la licence ; et la noblesse suédoise, écartée dans ses rapports avec ses rois de cette juste

mesure, que si peu de nations en Europe ont su garder, fut condamnée à tout endurer des rois forts, et à tout oser contre les rois foibles. On vit sous Eric, le fils insensé de Gustave Wasa, un noble suédois poignardé par ce prince, tirer à genoux le poignard de sa blessure, le baiser, le lui rendre, et mourir : et de nos jours on a vu de nobles suédois assassiner Gustave III. L'histoire de la Suède nous montre la noblesse, sous Gustave-Adolphe, et plus encore sous Charles XII, entraînée au fond de l'Allemagne et de la Russie, dans des guerres sans fin et sans objet; et, à la diète de 1755, on voit cette même noblesse traiter avec indignité un roi modéré, lui disputer le droit d'apposer son sceau aux actes publics, et lui ôter jusqu'à l'éducation de son fils (*) ».

Il est difficile de prendre confiance dans le sens d'un homme qui ne sait pas s'accorder avec lui-même.

En effet, lorsqu'il peint la Suède encore inculte et presque sauvage, il avoue que le voisinage de la mer avoit rendu la piraterie extrêmement commune parmi les habitans, et que la licence et les mœurs de cette profession avoient jeté de si profondes racines, que tous les efforts de la politique étoient insuffisans pour civiliser la nation, en sorte que la force même des choses le conduit à dire que ce fut *le christianisme qui eut la gloire de mettre un terme à ces désordres* (pag. 57); et cependant, quelques pages plus loin, vous lisez que, *lorsque les Suédois se firent chrétiens, toutes leurs vertus sociales s'anéantirent* (pag. 71). La suite de ce passage est curieuse. « Le bonheur des

(*) *Voyez* les Disc. polit. sur l'état de l'Europe, par M. de Bonald.

familles, continue l'écrivain, l'avantage de la patrie, la gloire de la nation disparurent devant ce qu'on appeloit le bien de l'église. La méchanceté, la trahison, la cruauté même devinrent vertus, lorsqu'elles purent être utiles à la puissance de Rome ou à la considération de ses ministres ».

Comment donc cette même religion, qui tout-à-l'heure avoit le don de civiliser la Suède, peut-elle actuellement souffrir le reproche de l'avoir dépravée? Voilà un contraste bien étrange. Étoit-ce pour rendre les Suédois pires qu'ils n'étoient, que le christianisme réformoit en eux ce brigandage maritime dont on avoue que leurs anciennes lois n'avoient pu rompre la coutume? C'est pourtant avec cette suite dans les idées, et cette force de raisonnement que M. d'Archenholtz établit la nécessité de la réforme luthérienne. On ne peut que déplorer le sort des peuples, lorsqu'on voit un si fatal déchirement dans le christianisme être l'ouvrage du sophisme pitoyable d'un moine allemand qui représenta les désordres du clergé comme attachés à la religion romaine, et qui fit conclure de là qu'au lieu de réformer simplement ces désordres, il falloit corriger la religion elle-même. C'est ce sophisme honteux que tant d'écrivains, et M. d'Archenholtz à leur suite, n'ont pas craint de reproduire; il n'y a qu'à écouter ce déclamateur, pour comprendre que les évêques suédois étoient ambitieux et avides de richesses, non pas parce qu'ils étoient hommes, mais parce qu'ils étoient catholiques. Certainement la religion sera la cause de tous les maux, toutes les fois qu'elle sera interprétée par un esprit aussi faux que celui-là. Mais ce jugement est d'autant plus inconcevable, que la suite même des faits oblige encore l'historien de convenir, que malheureusement les

ministres luthériens devinrent tout aussi ambitieux et tout aussi intrigans que leurs prédécesseurs, lorsqu'ils eurent saisi le pouvoir (pag. 155, 2e. vol.). C'est une de ces vives leçons que l'histoire offre à chaque pas. Gustave, qui n'avoit appelé les protestans que pour se débarrasser des catholiques, recueillit bientôt le fruit de son changement. Il eut à souffrir une persécution telle qu'aucun prince n'en avoit jamais éprouvée. Les deux émissaires de Luther, qu'il avoit élevés aux premières dignités, devinrent ses plus cruels ennemis. Ils attaquèrent publiquement son administration et jusqu'à sa conduite domestique. Le fond de leur animosité et le sujet de leurs plaintes étoient la modicité de leurs revenus. Le roi leur écrivit pour leur faire sentir combien il étoit étrange qu'ils montrassent tant d'avidité, eux qui avoient si fortement déclamé contre les richesses du culte catholique. Cette lettre existe encore. Enfin, les choses furent poussées si loin, que l'un des confidens de Luther s'engagea dans un plan de haute trahison. Le roi fut obligé de l'abandonner à la justice, et il fut conduit à Stockholm pour y être exécuté.

Voilà quel fut le succès de ce *grand moyen* sans lequel M. d'Archenholtz s'imagine que la Suède ne se seroit jamais sauvée. Mais ce qu'il importe surtout de remarquer, comme une expérience qui intéresse hautement la société, c'est le fruit que la politique des cours et les passions des peuples, ont retiré de ces innovations dans les idées religieuses. Gustave crut avoir tout gagné en prenant les biens des églises, et les cloches des villages. Mais le peuple, qui se vit appelé par cette nouvelle doctrine à examiner et à changer la croyance qui l'avoit lié jusques-là, en tira des conséquences tout autrement importantes pour

son autorité politique. La souveraineté de l'homme s'introduisit dès-lors dans la société, et il fut aisé de voir que la porte s'ouvroit à tous les genres de licence. Car, du moment que vous érigez l'homme en juge dans la religion, par quelle idée empêcheriez-vous le peuple de s'ériger en maître dans l'état ? Faut-il plus de lumières dans le premier cas que dans le second ? Cette conséquence s'échappe si naturellement et si puissamment de son principe, qu'il est impossible de poser l'un et d'arrêter l'autre. Mais il falloit que la folie du principe parût à découvert dans ses effroyables conséquences. C'est ce que la Providence seule pouvoit faire. Elle l'a fait, et d'une manière qui ne souffre point de réplique. Les philosophes ont posé le principe, et la révolution leur a répondu par des flots de sang. C'est ce que j'appelle l'expérience de la société...... Quelles lumières plus vives et plus sensibles peut-elle recevoir que celles d'une leçon si foudroyante ? Ramenés par la puissante main du malheur, aux voies naturelles du bon sens, les esprits les plus emportés finiront par comprendre que si la religion véritable doit être la règle et le lien de l'homme, elle ne doit donc rien laisser en lui qui ne soit réglé : et, sans doute, celle-là ne règle pas l'homme qui laisse à son esprit le droit de juger la loi même qui le doit soumettre, et à ses passions le pouvoir de s'affranchir du nœud indissoluble qui les doit contenir. Peut-être une idée si juste et si simple, aidée des progrès de l'expérience, et de cette indifférence même où l'on est arrivé pour toutes les sectes, finira-t-elle par réunir les cœurs dans la communion de cette foi ancienne, qui, par sa sévérité même, est le frein le mieux approprié à notre indocile nature, et, s'il faut le dire, le premier besoin d'un esprit si superbe

et d'un cœur si inconstant. C'est pour arriver à cette grande vérité, que la société fait effort, et que toutes les nations qui se sont écartées du centre de leur repos, se lasseront perpétuellement dans les voies de l'erreur, soit en souffrant que les esprits s'agitent dans le vague de l'arbitraire, soit en laissant les mœurs se déborder dans la licence. Les hommes et les gouvernemens pourront s'obstiner à se corrompre par leurs lois particulières; mais les lois générales, dont la doctrine est inflexible, ne permettront jamais à la société de se reposer dans le désordre. Elle y sera malheureuse, jusqu'à ce que, fatiguée de trouver la servitude dans son indépendance, elle cherche la vraie liberté de l'homme sous le joug de l'ordre et de la vérité.

Gustave Wasa, malgré les erreurs de sa politique, n'est pas indigne de l'admiration qui s'est attachée à son nom. La première partie de son histoire offre un spectacle du plus grand intérêt. Il est peu d'événemens où la main de la Providence soit marquée d'une manière plus éclatante. Lorsqu'après le massacre des chefs de la nation, on voit les troupes de Christiern se répandre dans toute la Suède, pour perdre le seul homme qui reste, ce même Gustave, dont la tête est mise à prix, et qui se trouve placé entre ses ennemis qui le poursuivent et ses amis qui le repoussent de tous les asiles; lorsqu'on voit cet homme unique qu'aucun malheur n'abat, qu'aucune trahison ne désespère, traverser les armées danoises, enfermé dans un charriot de foin, et les soldats soupçonneux arrêter le charriot pour le sonder à coup de piques, et blesser ce grand homme si grièvement, que son sang se répand et laisse sur la route des traces de sa fuite; c'est au milieu de toutes ces circonstances d'une perte qui paroît inévitable, qu'il faut se dire : voilà l'homme qui doit sortir des mines de la Dalécarlie, pour

délivrer la Suède; tant il est vrai que le salut des nations arrive souvent par des voies inespérées, pour que l'homme ne s'attribue rien de l'ouvrage du ciel.

On peut dire que M. d'Archenholtz a manqué complettement toutes les beautés et toutes les vues de ce tableau. Son histoire est écrite sans agrément comme sans profondeur. On n'y trouve ni cet esprit qui sait animer la narration, ni ce jugement qui sait éclairer les faits par des réflexions pleines de sens; mais l'histoire de Gustave ne nous manquoit point, et nous n'avions pas besoin des dons de l'Allemagne. C'est dans les révolutions de Suède, de l'abbé de Vertot, qu'il faut chercher, sinon l'historien profond, au moins l'écrivain attachant et le grand peintre. Z.

VI.

Sur Pierre-le-Grand, à l'occasion d'un vaudeville intitulé : La jolie fille de Mariembourg.

..... Pierre-le-Grand est très-déplacé à côté de Pierrot et d'Arlequin, et son mariage avec Catherine est un sujet ingrat, rebelle à la gaieté et aux couplets. Qu'on mette sur ce théâtre des poètes et des gens de lettres, à la bonne heure; mais la majesté des empereurs ne s'accommode pas d'une pareille scène : l'action d'un grand prince qui épouse une servante inconnue, est un de ces traits dont le merveilleux n'est point dramatique. Des historiens frivoles et superficiels ont vanté une alliance aussi bizarre, comme un effort sublime de cette philosophie qui, sans égard pour la naissance, ne regarde que le mérite : le sage y voit l'effet du caprice d'un despote qui méprise toute bien-

séance, et dont la volonté asservit l'opinion publique : le despote trouve toujours son esclave assez noble quand il a eu l'honneur de lui plaire : c'est une chose très-remarquable, que le préjugé de la noblesse ait toujours été en vigueur dans les démocraties anciennes et modernes, tandis qu'il est nul sous le despotisme.

Il est bien certain, dit Voltaire, que *la naissance ne met pas plus de différence entre les hommes, qu'entre un ânon dont le père portoit du fumier, et un ânon dont le père portoit des reliques*. C'est un sophisme grossier, exprimé en style plus grossier encore. Il est bien certain que si Alexandre étoit né d'un esclave de quelque marchand de *Pella*, il eût été fort différent de l'Alexandre fils de Philippe : son naturel se seroit corrompu dans la bassesse et dans l'opprobre. Une naissance distinguée favorise le développement d'un noble caractère ; une naissance vile peut l'étouffer dans son germe. C'est un fait attesté par l'histoire, que les peuples qui ont eu le plus de mœurs, de simplicité et de vertus, sont ceux qui ont le plus estimé l'avantage de la naissance : les patriciens romains et les barons suisses estimoient leur noblesse beaucoup plus que l'or. « *L'éducation*, dit Voltaire, *fait la grande différence ; les talens la font prodigieuse, la fortune encore plus* ». Je n'entends pas comment la fortune met plus de différence entre les hommes, que la naissance et les talens : la différence produite par les talens n'est prodigieuse, qu'en raison de la nature de ces talens, et de l'opinion qu'on s'en forme ; c'est, de toutes les différences, la moins apparente et la moins sentie de tout le monde, parce que les gens à talent ne sont pas toujours estimables, et souvent même sont méprisables sous un autre rapport que celui de leur talent. La distinction la plus véritable et la plus essentielle entre les hommes, est celle qui

est fondée sur la vertu; l'inégalité la moins favorable aux mœurs, est celle qui n'a d'autre base que les richesses.

Les politiques vulgaires ont pensé que le czar, frappé des vertus éminentes qu'il découvroit dans Catherine, la jugea digne du rang d'impératrice : il paroît que sa vertu la plus estimable aux yeux de Pierre, étoit le secret qu'elle avoit trouvé de calmer les convulsions violentes et douloureuses auxquelles il étoit sujet. J.-J. Rousseau épousa Thérèse Levasseur, parce qu'elle avoit le secret de faire de bonne soupe ; Pierre-le-Grand épousa Catherine, parce qu'elle faisoit auprès de lui les fonctions de médecin.

Cette fille, qui ne savoit ni lire ni écrire, avoit du caractère, et savoit manier adroitement l'humeur intraitable du czar ; elle étoit son médecin au moral comme au physique. Sa prudence et sa fermeté contribuèrent beaucoup au salut de l'armée, après le combat du Pruth : enfin elle eut ce talent de se rendre nécessaire, sans lequel on ne réussit point auprès des grands. Née dans un village d'Estonie, élevée comme orpheline à Mariembourg, chez un ministre luthérien, nommé Gluk, elle épousa un soldat. Quelques jours après son mariage, enlevée par les russes, elle fut long-temps servante chez les généraux Bauer et Czeremetoff; de là, elle entra au service de Menzikoff, de garçon pâtissier devenu prince. C'est après avoir passé par tant de mains qu'elle arriva dans celles du czar : elle se maria avec lui, sans être bien sûre d'être veuve du soldat son premier époux : le czar, de son côté, avoit encore sa femme *Eudoxie Théodore,* qu'il avoit fait enfermer parce qu'elle étoit trop dévote, et qui étoit alors religieuse à *Lusdal.*

Rarement les mariages disproportionnés réussissent : celui de Pierre et de Catherine fut heureux ; et c'est

la plus grande preuve du mérite de Catherine. Le plus emporté de tous les hommes ne se mit qu'une fois en colère contre elle, à l'occasion d'une grâce qu'elle lui demandoit. Dans son premier mouvement, il cassa une glace de Venise, en disant à sa femme : « Vous voyez qu'il ne me faut qu'un instant pour faire rentrer cette glace dans la poussière d'où elle est sortie ! » Cette petite querelle de ménage a suffi pour qu'on ait accusé Catherine d'avoir accéléré la mort du czar, pour régner à sa place ; mais une pareille accusation auroit besoin de preuves plus solides. G.

VII.

Histoire de la vie de Pierre III, empereur de toutes les Russies, présentant, sous un aspect impartial, les causes de la révolution arrivée en 1762 ; par M. DE SALDERN, ambassadeur de Russie dans plusieurs cours de l'Europe.

VOICI une de ces pages qu'il faudroit arracher de l'histoire pour l'honneur du genre humain, s'il n'étoit nécessaire de la conserver pour son instruction. Puisque les hommes sont condamnés à acheter si chèrement un peu d'expérience et de raison, il importe que les fautes des uns et les malheurs des autres leur soient fidèlement retracés pour qu'ils connoissent l'ouvrage de leurs passions. Combien faut-il qu'il se renverse de trônes pour enseigner à ceux qui gouvernent la droite politique, qui est la science de l'ordre ? et par combien de révolutions les peuples se convaincront-ils que la licence est le chemin de la servitude ?

S'il entre dans les devoirs de l'écrivain d'appro-

fondir ces sources de scandale, ce n'est pas pour le plaisir d'émouvoir les lecteurs par des scènes tragiques, ni d'amuser la malignité de l'esprit humain par les traits d'une censure trop libre, mais pour tirer des grands crimes de grandes leçons, et pour faire ressouvenir ceux qui sont exposés à l'ivresse de la fortune, que tôt ou tard ils arriveront dépouillés de leur pompe, et sans autre cortége que celui de leurs actions, à ce tribunal où on les jugera d'autant plus sévèrement qu'ils auront été flattés avec plus d'empressement pendant leur vie.

Lorsqu'on songe à tout ce que fit Catherine II pour échapper à ce jugement, et pour imposer silence à la postérité, non-seulement par toutes les ressources du génie, mais par tous les moyens de la terreur et de la corruption, on sent quelle crainte profonde la vérité peut inspirer aux plus puissans et même aux plus hardis. Le cœur humain est plein de mystères et de contradictions inexplicables ; qui croiroit que l'audace du crime qui renverse les barrières les plus sacrées, n'est pas incompatible avec le soin délicat de la réputation? On veut jouir du vice avec les honneurs de la vertu ; c'est ce qui fait qu'on persécute la vérité, et qu'on prend soin de l'étouffer dans le sein des gens de bien ; mais par ce soin même on se trahit, car une conscience irréprochable n'est pas si ombrageuse, et la réputation des méchans périt presque toujours par les précautions même qu'ils prennent pour la défendre : c'est en effet un étrange moyen de faire dire du bien de soi que persécuter ceux qui en peuvent dire du mal.

Quand l'ouvrage de M. de Saldern ne serviroit qu'à montrer quels sont les fruits de cette politique, ce seroit une connoissance bien utile qui pourroit

épargner quelques injustices dans ce monde. M. de Saldern étoit un de ces témoins importuns qu'une autorité inquiète ne pouvoit souffrir. Le rôle qu'il avoit joué dans les affaires lui avoit donné plus de pénétration qu'il n'en falloit pour son repos, et il avoit trop de probité pour ménager ses intérêts dans une révolution qui l'obligeoit à choisir entre son devoir et sa fortune. Il perdit sa place, s'exila de sa patrie, et s'ensevelit dans une retraite au fond de l'Allemagne, où il écrivit l'histoire de cette révolution de 1762, dont il n'avoit pu supporter le spectacle. En mourant, il confia ses papiers à un ami, avec ordre de ne les publier qu'après le décès de l'impératrice. Ainsi, c'est en quelque sorte du fond de son tombeau que cet historien a élevé la voix pour déposer dans cette grande affaire.

Sa qualité de contemporain ne permet pas de regarder son ouvrage autrement que comme un mémoire. Un homme ne peut pas écrire l'histoire d'une révolution dont il a été le témoin, et qui, en remuant les fondemens de l'État, a nécessairement agité toutes les passions ; car si cet homme est demeuré étranger aux affaires, il ne peut pas être bien informé ; et s'il y a pris part, on doit le considérer comme témoin dans sa propre cause. On ne peut dissimuler que le livre de M. de Saldern, dans quelques endroits, a moins le ton de l'histoire que celui d'une apologie. Il défend et il accuse tour-à-tour d'une manière qui peut paroître trop véhémente : son indignation et son mépris éclatent dans des termes assez peu ménagés. Mais ce qui en fait un monument d'honneur et de droiture véritablement précieux pour l'histoire, c'est que l'auteur s'est enveloppé lui-même dans la ruine de son prince, pour avoir le droit de défendre sa mémoire. Il auroit pu profiter, comme tant d'autres, d'une

révolution qui n'étoit pas son ouvrage, pour s'élever dans son pays; on ne lui demandoit qu'un peu de complaisance pour le parti victorieux, qu'il pouvoit justifier par la grande raison de la nécessité. Mais après la fin tragique de Pierre III, n'ayant plus rien à espérer de lui, et pouvant tout craindre de ses ennemis, il demeura plus que jamais attaché à la gloire de cet empereur détruit; et par quel lien!... Que ceux qui ne voient que l'intérêt pour unique ressort dans les actions humaines, expliquent cet attachement; mais malheur à celui qui ne sent pas le motif et le prix de cette fidélité! Il n'y a pas de plaisir plus délicieux que de partager les sentimens d'une grande ame; certes, une telle conduite justifie bien noblement la vivacité du zèle et l'ardeur de quelques expressions peu mesurées. Quand on s'est élevé au-dessus de tous les intérêts pour plaider la cause du malheur et de l'innocence, il est permis aux entrailles de s'émouvoir et au cœur de parler. Dans de telles circonstances, bien loin que la chaleur de la passion soit une marque d'injustice, c'en est une de vérité.

On ne peut s'étonner que M. de Saldern se soit cru obligé de réhabiliter la mémoire de son souverain, et qu'il ait pris quelquefois le ton d'un apologiste, et d'un apologiste indigné! On peut juger de la haute idée qu'il avoit de ce devoir, et du sentiment qui l'a porté à le remplir par le morceau suivant, qui fait la conclusion de son livre.

« Lorsque l'heure importante où je devrai quitter le séjour de cette terre pour jouer un autre rôle, selon les plans de la divine Providence, sera arrivée, rien ne m'affecteroit aussi vivement, rien ne pourroit me causer un repentir aussi amer que d'avoir négligé de transmettre à la postérité ce qui peut honorer la

mémoire d'un monarque qui a été victime de l'envie, de la colomnie, de la haine la plus injuste et de la fureur la plus aveugle. Je me sentirois méprisable, même aux portes de l'éternité, si je n'avois pas employé tous les moyens qui sont en mon pouvoir, pour effacer les impressions désavantageuses que la plus grande partie de l'Europe avoit reçues sur le compte d'un prince qui méritoit d'avoir des sujets reconnoissans et un sort plus favorable.

» Prince bon, noble et loyal! lorsque tu es monté dans ces régions où la vertu trouve sa récompense dans l'approbation de l'Être infini, tu as emporté avec toi la conviction que tes intentions pures et généreuses avoient pour but le bonheur du peuple que tu gouvernois. Des demeures élevées, tu aperçois les larmes que ton souvenir arrache encore à quelques-uns de tes sujets fidèles, à ceux qui prononcent avec horreur les noms de tous ceux qui t'ont persécuté ».

Il faudroit plaindre celui qui auroit assez de préjugés, pour regarder un dévouement si rare avec mépris. De tels sentimens, quel qu'en soit l'objet, font honneur à la nature humaine, et plairont dans tous les siècles à ceux qui ont l'ame belle. Il est fâcheux seulement que l'historien n'étende pas toujours ses réflexions à des considérations d'un intérêt plus général et d'une plus grande instruction pour les mœurs. On doit regretter aussi qu'il n'ait pas jeté plus de force et d'éloquence dans son style, de cette éloquence qui est propre à l'histoire, et que le fond des choses demandoit. Il n'y a mis que la force de son ame et de son affection; il étoit trop plein de son sujet pour le méditer à loisir, et y mettre la solidité et la profondeur qu'on y désireroit.

Il faudroit la main d'un Tacite, pour achever ce tableau. L'histoire offre peu de scènes plus terribles et

plus instructives. Ceux qui déclament tant contre les progrès de la civilisation et qui leur attribuent la dissolution des mœurs, doivent avoir bien de la peine à comprendre comment de telles horreurs peuvent se rencontrer dans l'histoire d'un peuple nouvellement sorti de la barbarie : on peut dire que le malheur de Pierre III lui vint de sa philosophie. Il voulut réformer la religion à l'exemple de Gustave, et prendre, comme lui, les biens des églises. On sait que le czar, en sa qualité de patriarche, a tout pouvoir dans la religion comme dans l'état; mais une puissance sans bornes a plus à craindre que toute autre, elle a plus besoin de leçons, et elle les reçoit plus fortes. On se convainc que les affaires de ce monde sont conduites par un bras supérieur, lorsqu'on voit un empereur absolu dans son autorité, tomber du trône en un moment, et se laisser détruire sans résistance, sans même avoir la pensée d'employer pour sa défense les forces qui sont dans sa main; c'est ce qui glace d'épouvante dans la chute de Pierre III. Ce prince étoit sobre, actif, courageux, et il avoit le génie militaire. On le voit à travers toutes les folies que lui prête l'historien français. S'il faut l'en croire, il saluoit souvent le portrait de son ami Frédéric, le verre à la main, et il s'écrioit : *Mon frère, nous conquerrons l'univers ensemble.* Il exerçoit lui-même ses troupes, qui étoient bien tenues, bien disciplinées, et il avoit à son service un excellent homme de guerre, le vieux maréchal Munick, qu'il avoit tiré de la Sibérie, et qui lui étoit tout dévoué.

Cependant à peine fut-il attaqué qu'il sembla que toutes les ressources l'abandonnoient; il se trouva le plus foible des hommes : il ne sut ni rien entreprendre par lui-même, ni se livrer aux conseils du maréchal, qui l'assuroit que rien n'étoit perdu, et qui

ne lui demandoit, pour le sauver, qu'un ordre, qu'il n'eut pas le courage de donner. Il pouvoit se réfugier à Cronstadt, s'il n'eût pas perdu de temps..... Il y trouvoit sa flotte toute équipée; il pouvoit fuir en Prusse, son armée y étoit: il pouvoit rentrer dans ses Etats à la tête de quatre-vingt mille hommes; il y avoit mille chemins pour se sauver, un seul pour se perdre, et il paroissoit même impossible de le prendre. C'étoit de livrer lui-même sa tête à ses ennemis; et c'est ce qu'il fit. Z.

VII.

Des Historiens du 18e. *siècle.*—ŒUVRES DE ROLLIN (*).

CETTE entreprise est maintenant terminée. Nous nous sommes contentés, jusqu'à ce jour, d'annoncer la publication des tomes à mesure qu'ils ont paru; nos éloges ne pouvoient rien pour le succès d'un

(*) 60 volumes *in*-8o. sur beau papier, et un Atlas *in*-4o., chez J.-J. BLAISE, Libraire, quai des Augustins.

Cette Édition, la seule de ce format, tirée à très-petit nombre, ne laisse rien à désirer. L'exécution a été dirigée par les soins de M. Bastien, éditeur de beaucoup d'ouvrages, tous d'un très-bon choix, remarquables par la correction du texte et l'élégance typographique. Celle-ci lui fait honneur, et place cet éditeur parmi le petit nombre de ceux qui ont droit à l'estime des bibliographes et des gens instruits. C'est également M. Bastien qui s'est chargé de la mise en ordre de la nouvelle édition des Œuvres de Buffon *in*-8o. D'après les volumes qui ont déjà paru, nous pouvons assurer que c'est un vrai présent fait aux admirateurs du Pline français.

pareil ouvrage, dont le mérite est trop au-dessus de la louange et de la censure éphémère d'un journaliste, pour en pouvoir ressentir quelqu'effet. Mais il n'en falloit pas moins du courage et du zèle de la part de l'éditeur, pour risquer une entreprise aussi importante sans savoir comment le public la favoriseroit; nous ne parlerons pas des avances considérables que nécessite l'impression de tant de volumes; mais nous remarquerons seulement que, pour apprécier de bons livres, il faut que l'esprit général ait un degré de solidité dont nous n'étions que trop éloignés depuis quelques années; il n'y a pas long-temps qu'un libraire se fût ruiné à réimprimer les Œuvres de Rollin; loin d'estimer la profonde sagesse de ce grand homme, son immense instruction, la justesse et la fermeté de ses principes, sa judicieuse critique, le bon goût, la noblesse et la simplicité de son style, la clarté et la vérité dont brillent ses récits, on ne le regardoit presque plus que comme un pédant de collége fait pour apprendre aux enfans les premiers élémens de l'histoire; on sourioit de pitié de le voir suivre une chronologie qui, à la vérité, met d'accord, par des rapprochemens incontestables, les meilleurs historiens sacrés et profanes, mais qui force à regarder comme fabuleuses ou comme erronées des annales indiennes, chinoises, arabes, égyptiennes, que les nations éclairées n'ont jamais reconnues comme authentiques, et qui, si on les prenoit pour guides, n'offriroient qu'un assemblage de faits absurdes, sans suite et sans coïncidence avec les monumens de tous les âges et avec les grands événemens dont il n'est pas possible de douter. En vain Rollin, nourri, pénétré de toutes les connoissances de l'antiquité, familier avec les auteurs de tous les siècles, s'enfonçoit, à la suite de

Bossuet, dans la nuit des temps anciens, et y portoit la lumière et l'ordre. Ce n'étoit ni la lumière ni l'ordre qu'on cherchoit à cette époque, on étoit enthousiasmé du doute, ivre de l'incrédulité, charmé du désordre; on ne demandoit point à un historien des faits, une méthode, des preuves, du savoir, de l'érudition, mais bien de la hardiesse, du scepticisme, des systèmes, le ton railleur et dédaigneux, des réflexions satiriques, des phrases brillantées, des réticences; avec ces avantages, un écrivain étoit regardé comme un historien philosophe, et eût-il été d'une ignorance absolue, les vaines productions de son esprit novateur et ardent auroient assuré sa réputation mieux que le fruit des plus graves études et des plus profondes recherches.

Il est certain qu'en comparant les livres de Rollin aux histoires publiées peu de temps après, et même par les plus célèbres écrivains du 18e. siècle, on sent que des ouvrages si différens de ton, de principes, d'opinions et d'autorités, ne peuvent être recherchés par les mêmes hommes, ni briller dans le même temps; mais si l'on réfléchit aux résultats de leur lecture, si l'on en rapproche les fruits, on ne sera pas embarrassé long-temps du côté vers lequel doit pencher la balance. On peut prendre pour exemple, soit l'abbé Millot, soit Gibbon. Leur style enchante, leurs systèmes occupent, une foule d'idées naissent, se croisent, se contrarient, lorsqu'on les lit; de riches tableaux se présentent et varient à chaque instant, mais bientôt l'éclat de ce style s'efface de la mémoire; tant d'opinions ne laissent que peu de traces ou qu'un doute pire que l'ignorance; les faits se retracent sans ordre; on ignore leur naissance, leur source, leur enchaînement; on n'a pas la moindre

idée de l'ordre chronologique ni des preuves sur lesquelles il est appuyé. On s'est accusé sans doute, on ne s'est pas instruit; heureux encore si l'on ne s'est point égaré! Quelle différence après la lecture des histoires de Rollin! L'ordre des temps s'est gravé dans la mémoire, la marche des siècles s'est développée avec majesté devant nos yeux, on a écouté la voix de tous les historiens de l'antiquité, on a connu les mœurs, les usages, l'éloquence des nations, il reste une idée juste, fixe et précise des faits et des hommes. Enfin il manqueroit certainement quelque point essentiel à l'éducation d'un homme qui n'auroit pas lu les histoires de Rollin, tandis qu'il seroit bien facile de suppléer à la lecture de celles que nous avons mises en comparaison, ou de tant d'autres qui ne valent pas ces dernières. Voltaire, dans le Temple du Goût, n'a pas osé refuser à Rollin un léger hommage:

Non loin de là, Rollin dictoit
Quelques leçons à la jeunesse,
Et, quoiqu'en robe, on l'écoutoit.......

Et, dans une note, il ajoute « que Rollin est le pre» mier homme de l'Université qui ait écrit purement » en français pour l'instruction de la jeunesse ». Assurément de pareils éloges sont minces; cependant Voltaire crut devoir encore les tempérer par des critiques minutieuses; et dans la même note, il cite deux ou trois passages dont la forme paroît au-dessous de la dignité de l'histoire. Sa censure s'exerça plus vivement contre Crevier, le continuateur de l'Histoire Romaine; il est certain que Crevier est resté à une grande distance de Rollin; cependant on doit reconnoître encore en lui la même solidité

de principes, une égale érudition, la même correction de style; sans doute on s'aperçoit trop que Crevier n'étoit qu'un froid copiste qui se traînoit servilement sur les traces d'un maître habile, dont il cherchoit à imiter le ton et la marche; mais néanmoins, il falloit encore de rares connoissances et un talent distingué, pour suivre avec quelque succès la route savante que Rollin avoit ouverte. L'avertissement que Crevier mit à la tête de sa continuation, prouve que l'amour-propre ne l'aveugle point sur la difficulté de son travail; et rien ne peut l'honorer davantage que l'hommage qu'il rend aux vertus et aux talens de son maître. C'est un beau spectacle que celui d'une réunion si parfaite de qualités, de sciences et de talens; à chaque instant on en trouve la noble empreinte dans les ouvrages de M. Rollin; et ce caractère bien rare, est ce qui les rend aussi utiles pour former le cœur, que pour instruire l'esprit. Heureux les jeunes gens qui puiseront les bienfaits de l'éducation dans de pareils livres! Heureux les hommes qui sauront les apprécier! La nouvelle édition est un monument élevé à la gloire de Rollin, et un don précieux pour l'instruction publique. On ne sauroit trop louer de telles entreprises. D.

VIII.

Sur un Mélodrame intitulé : La Jeunesse de Frédéric II.

FRÉDÉRIC II n'est pas un de ces grands hommes qui ont à se plaindre de la manière dont on les a présentés sur nos théâtres; il y a toujours paru sous l'as-

pect le plus noble et le plus imposant ; il a fait réussir toutes les pièces dont il a été le héros. Un monarque sévère et juste, occupé de ses devoirs, est un objet qui attache toujours fortement le peuple ; mais ce n'est ni le guerrier, ni le monarque qu'on nous présente dans le mélodrame nouveau : c'est Frédéric jeune, vif, étourdi, qui médite une équipée dont il ne sent pas les conséquences, et dont peu s'en faut qu'il ne soit la victime.

Dans les autres mélodrames, on voit toujours un innocent opprimé par un tyran : ici, il n'y a point de tyran, point d'innocent ; à moins qu'on ne prenne pour le tyran un père dont le système d'éducation est d'une extrême rigueur : mais on ne peut pas regarder comme innocent un fils qui veut se soustraire à l'autorité paternelle.

Le gros roi Frédéric-Guillaume, père de Frédéric II, étoit un Vandale uniquement occupé du soin d'amasser de l'argent et d'entretenir une armée. Il avoit levé un régiment de géans : les plus petits du premier rang de sa compagnie n'avoient pas moins de sept pieds. Son unique plaisir, sa seule dépense, étoit de les passer en revue et de leur faire faire l'exercice. Un méchant habit bleu, garni de boutons de cuivre doré, étoit sa plus grande parure ; et quand il se donnoit un habit neuf, il faisoit servir les vieux boutons. Il avoit mis une taxe sur les filles ou veuves qui faisoient des enfans : il en coûta trente mille francs à une certaine comtesse, pour avoir eu cette foiblesse-là. Quand il alloit dans les rues de Berlin, s'il rencontroit une femme, il l'a renvoyoit dans sa maison, à coups de pieds dans le ventre, et à grands coups de canne, en criant : *Va-t-en chez toi, gueuse ; une honnête femme doit être dans son ménage.* Il régaloit de la même ma-

nière les ministres du saint Evangile qui avoient la curiosité de voir la parade. Il vécut en soldat; et avec de telles mœurs, il amassa en vingt-huit ans de règne vingt millions d'écus. Un père si farouche et si barbare avoit un fils aimant les arts et la musique, faisant des vers français, lié avec les gens de lettres les plus distingués de l'Europe, admirateur et ami de Voltaire. Frédéric-Guillaume étoit alarmé de ces goûts frivoles dans un jeune prince destiné à lui succéder, et il accompagnoit quelquefois ses remontrances de gestes peu convenables à la majesté royale.

Fatigué de ce zèle pour son éducation, qui lui paroissoit trop ou trop peu paternel, le jeune prince conçut l'idée de voyager dans l'Europe pour étudier les mœurs des peuples et les intérêts des princes : son projet fut découvert. Le roi son père le traita de désertion, fit trancher la tête à ses complices, et le fit enfermer lui-même dans la même citadelle de Custrin, en attendant le même sort. Il eut la cruauté de lui faire tenir par deux grenadiers la tête à la fenêtre, pendant qu'on exécutoit sous ses yeux son favori Katt. Il fallut que l'Empereur d'Allemagne et les principaux souverains de l'Europe sollicitassent ce nouveau Brutus, ou plutôt ce nouveau Manlius, pour l'empêcher de couper le cou à son fils. Tel est le fond que l'histoire a fourni à l'auteur du mélodrame qui attire aujourd'hui la foule.

On remarque, dans ce mélodrame, une scène fort singulière, où Frédéric-Guillaume reproche à son fils la frivolité de ses goûts, le mauvais choix de ses amusemens et de ses lectures; mais ce qui est étrange, extraordinaire, incroyable, merveilleux, c'est un passage sur M. de Voltaire, où il entre plus de critique que d'éloges. Jusqu'ici on n'avoit proféré sur la

scène le nom de Voltaire qu'avec des transports de fanatisme et d'idolâtrie tout-à-fait dégoûtans pour tout homme équitable et sensé, qui veut qu'on rende à chacun ce qui lui appartient. Quel est l'extravagant qui ne rend pas justice à l'esprit et aux talens de cet auteur fameux? La question n'a jamais été de savoir si Voltaire a fait de beaux vers et de belle prose, mais s'il n'a pas trop souvent abusé de ses vers et de sa prose pour corrompre ses lecteurs.

Le gros bon sens du gros roi Frédéric-Guillaume lui fait aisément sentir ce que tant de beaux-esprits affectent de méconnoître, savoir, qu'un homme n'est point estimable par les talens dont il abuse pour le malheur du genre humain. J.-J. Rousseau, qui disoit des grosses vérités aussi crûment que le roi de Prusse, ne ménage point les termes, et assure très-positivement que l'homme qui abuse de ses talens, ne mérite que *haine* et que *mépris*. Cela est bien fort : *haine* et *mépris !*

Mais voyons comment le Vandale Frédéric-Guillaume parle de Voltaire : (*Vous êtes en correspondance réglée avec un Français qu'on nomme Voltaire.*) Un Français qu'on nomme Voltaire ! Quelle sécheresse, ou plutôt quelle irrévérence, en parlant d'un dieu sur la terre ! Le jeune prince, scandalisé d'une telle impiété, se récrie aussitôt : *C'est un grand homme, Sire !* Frédéric-Guillaume, qui fait plus de cas d'un des grands hommes de son régiment de géans, que d'un grand homme tel que Voltaire, veut bien ne pas contester cette épithète de grand, donnée si gratuitement par son fils à l'idole du jour : « Oui, Monsieur (*lui répond-il*), c'est un grand homme : chacun admire avec raison son esprit, ses talens universels; mais plus tard, on blâmera peut-être l'usage

qu'il en aura fait ». *Peut-être* est de trop : les précautions oratoires que l'auteur a prêtées au roi, sont contraires au caractère donné de Frédéric-Guillaume ; elles ne s'accordent point avec la tirade suivante, laquelle est très-affirmative et très-franche ; mais si Molière a cru devoir mitiger la grosse sincérité du Misantrope par des *je ne dis pas cela*, l'auteur du mélodrame a cru pouvoir adoucir le style sauvage du roi Frédéric-Guillaume, et ne pas lui faire dire crûment, en plein théâtre, tout ce qu'il pensoit de Voltaire. Le passage que je vais citer est bien assez fort, et c'est la première fois qu'on a eu le courage de faire au théâtre de pareilles observations sur l'effet qu'ont produit dans la société les ouvrages de Voltaire : « C'est rendre un mauvais service aux hommes, qu'avilir à leurs yeux les institutions sur lesquelles repose l'édifice de leur bonheur, qui est aussi celui de leur tranquillité ; et par amour pour le peuple que les révolutions ont toujours rendu malheureux, un jeune prince doit éviter de se lier avec ceux dont les idées tendent à affoiblir le respect des nations pour la religion, et pour les mortels que Dieu appelle à les gouverner ».

Le gros roi de Prusse parle fort sensément : il est agréable de lire de jolis vers, sans doute : mais il est bien plus agréable encore de conserver son repos, sa fortune, son état, sa vie, d'échapper aux horreurs de l'anarchie et de la discorde ; et s'il étoit vrai que de jolis vers, de jolis pamphlets eussent été capables d'entraîner tant de maux, au lieu de louer ces jolis vers, ces jolis pamphlets, il faudroit les maudire comme les plus terribles fléaux de la société. G.

IX.

Histoire des principaux événemens du règne de F. Guillaume II, roi de Prusse; et Tableau politique de l'Europe, depuis 1786 *jusqu'en* 1796, *ou l'an* 4 *de la république, contenant un précis des révolutions du Brabant, de Hollande, de Pologne et de France;* par L. P. Ségur aîné, ex-ambassadeur.

L'élévation de la monarchie prussienne étoit, peut-être, le plus mémorable des événemens contemporains, avant que la destruction de la monarchie française, et les changemens qui en ont été la suite, eussent donné moins d'importance à tout ce qui avoit occupé la renommée dans le cours du siècle qui va finir. Frédéric sera toujours regardé comme un grand (*) roi; mais le théâtre qu'il occupa fut moins grand que lui. Les mouvemens politiques dont il étoit l'ame, et les guerres qu'il sut terminer avec tant de gloire, n'occuperont plus la première place dans l'histoire de ces derniers temps. Si ce roi, que les philosophes ont regardé long-temps comme leur chef et leur protecteur, avoit encore vécu quelques années, ils auroient vu les principes de cette même philosophie, défendue par ses écrits et son exemple, renverser le

(*) Il est, au contraire, assez généralement reconnu aujourd'hui, et les derniers événemens ont démontré que Frédéric II a moins été un grand roi qu'un grand capitaine, et qu'il a eu l'art d'agrandir plus que celui de fonder une monarchie.

plus ancien trône de l'Europe, et menacer un moment tous les autres de la même chute. Il est vraisemblable que sa politique auroit alors conçu des alarmes. Déjà le *Système de la nature*, et quelques autres productions du même genre, l'avoient refroidi pour les doctrines nouvelles. De tels systèmes étoient fort rassurans pour une conscience royale qui pouvoit avoir quelque reproche à se faire; mais, en les gardant pour sa propre tranquillité, il sentoit le danger de les rendre trop populaires. Il avoit ri volontiers, tant qu'on s'étoit borné à combattre l'église et les prêtres. Il devint très-sérieux quand on attaqua les rois. Ceux qui ont bien connu sa correspondance secrète avec d'Alembert, n'ignorent pas les ressentimens de ce roi philosophe contre la philosophie. Aussi, toutes les fois que d'Alembert s'entretenoit de ces livres trop audacieux, qui avoient indisposé Frédéric et Catherine, il gémissoit de l'impatience de son parti. *Les philosophes ont fait là*, disoit-il, *une bien mauvaise campagne*. Ce mot plaisant, qu'on a cité ailleurs, a pourtant été bien démenti par les faits; car cette *mauvaise campagne* a puissamment aidé le succès de la révolution.

Les grands hommes, et sur-tout les grands rois, ont rarement des fils ou des successeurs qui leur ressemblent; mais cette remarque ne fut jamais plus frappante qu'à la cour de Prusse. Frédéric-le-Grand avoit été philosophe et athée; Frédéric-Guillaume proscrivit les philosophes, et fut superstitieux. Ce palais de Postdam, encore plein du souvenir de Voltaire, de Dargens, et de la Metrie, qui ne croyoient rien, se peupla d'illuminés qui croyoient tout. On vit succéder l'excès de la croyance à l'excès de l'incrédulité, la foiblesse à l'énergie, l'indolence à l'activité,

le désordre à la règle, la prodigalité à l'économie, la honte à la gloire, et le mépris à l'admiration. Ce contraste se fit apercevoir jusques dans les choses les moins importantes. Frédéric-le-Grand n'avoit aimé que la littérature française; Frédéric-Guillaume n'accueillit que la littérature allemande; et sous son règne, enfin, les femmes s'étonnèrent de commander dans ces mêmes lieux où leurs charmes et leur empire étoient depuis si long-temps méconnus.

Guillaume II, qui est déjà confondu parmi le vulgaire des rois, fut pourtant le témoin, et quelquefois un acteur principal, des événemens les plus extraordinaires. Il vit les révolutions de la Hollande, du Brabant, de la Pologne et de la France. C'est donc pour l'époque où il a vécu, et non pour ses actions; c'est pour la grandeur de sa place, et non pour celle des talens, qu'un tel prince a mérité qu'on offrît ses traits à la postérité.

Ces vues sont supérieurement développées dans l'introduction de l'ouvrage qu'on annonce. L'historien y retrace, d'une main sûre et brillante, et le caractère du premier roi de Prusse, et les faits inouis qui, dans le cours de son règne, ont étonné l'Europe. Voici comme il s'exprime :

« Frédéric-Guillaume, héritier du pouvoir de Frédéric-le-Grand, et non de sa gloire, avoit reçu, de son oncle, toutes les lumières qu'exige le trône; mais il étoit privé du talent qui sait en faire usage. Militaire instruit à la plus grande école, mais guerrier sans génie, il fit la guerre avec méthode, et sans succès; entouré de ministres habiles, possédant tous les plans de son prédécesseur, il inquiéta toute l'Europe par ses projets, épuisa son pays par ses préparatifs, effraya ses ennemis par ses menaces, étonna

ses amis par sa versalité; excité par sa vanité, retenu par son indolence, enchaîné par la superstition, énervé par les voluptés, il n'exécuta rien de ce qu'il vouloit entreprendre, ne finit rien de ce qu'il avoit commencé; et après avoir successivement trompé et irrité toutes les puissances de l'Europe, dans un temps où toutes les passions étoient enflammées au plus haut degré, le sort, qui se plaît souvent à tromper les plus profondes combinaisons de la politique, fit naître, de sa foiblesse, un résultat qui n'auroit dû être que le fruit de l'habileté la plus consommée. Il agrandit ses états, et mourut, en laissant son royaume en paix, au milieu de l'univers embrasé. La Russie, faisant craindre à l'Empire ottoman une destruction totale; Catherine II, prête à être chassée de sa capitale par Gustave; la maison d'Autriche, battue par les Turcs, menacée par les Prussiens, inquiétée par les troubles de la Hongrie, épuisée par la révolte du Brabant; la révolution du Brabant, qui vouloit détruire le stathoudérat, et qui fut forcée par les armes prussiennes, a subi son joug; les efforts de la Pologne, pour reconquérir son indépendance; les malheurs et le partage total de ce royaume; enfin, l'explosion de l'esprit démocratique des Français; la guerre d'un peuple contre les rois, les nobles et les prêtres; la croisade de tous les trônes contre la liberté; l'invasion de la France; la résistance imprévue des Français, et leurs conquêtes presque fabuleuses, au moment où tout présageoit la ruine et le démembrement de leur pays; tels sont les principaux événemens de l'époque dont j'entreprends d'écrire rapidement l'histoire.

» Jamais on ne vit tant de projets conçus et abandonnés, tant d'espérances brillantes et trompées, tant de réputations éclipsées. Jamais le fanatisme de la

religion et celui de la liberté n'allumèrent plus de feux, et n'immolèrent plus de victimes. L'incendie fut d'autant plus effrayant, que le calme qui l'avoit précédé avoit été plus long. Chaque année vit tour-à-tour les rois de l'Europe menacer la France du sort de Troie, et la France ébranlée détruire les trônes. Il est peut-être assez remarquable, au sein de cet embrasement général, de ce délire universel, de cette succession de batailles sanglantes, de siéges meurtriers, de conquêtes rapides, au milieu de ce bouleversement de tous les rangs, de tous les principes, de toutes les puissances, et au bruit de tous les sceptres brisés, de peindre un roi militaire, dégoûté de la gloire, s'endormant dans une paix profonde, sur les volcans qui l'entourent, livrant son imagination affoiblie au prestige fanatique des illuminés, et se laissant conduire doucement dans la tombe, par les rêveries de la superstition, et les caresses de la volupté. »

Ce morceau, qui prouve un talent si distingué, fait attendre, ainsi que le titre de l'ouvrage, une histoire détaillée du feu roi de Prusse. On est surpris de ne la trouver que par fragmens; on la commence; on la quitte; on la reprend; on la perd encore au milieu de nombreuses digressions qui font oublier le sujet principal. Il est vrai que ces digressions sont elles-mêmes des ouvrages importans. C'est tour-à-tour un mémoire approfondi sur les constitutions des Provinces bataves, et sur les longues luttes du parti stathoudérien et du parti patriote; c'est le récit animé des malheurs et du démembrement de la Pologne, ou l'énergique peinture des crimes et des triomphes de la révolution française. Mais le premier fond disparoît trop sous l'abondance des accessoires. Les diverses parties de l'ouvrage n'ont pas un centre assez

marqué, et ne forment pas un tout complet. Quand l'historien voyage en Europe, on oublie la cour de Guillaume; et quand il revient à cette cour, le tableau trop vaste de l'Europe n'a plus de place au milieu des intrigues de quelques maîtresses et de quelques illuminés qui gouvernent Postdam et Berlin.

Un critique ancien dit, avec raison, que le génie de l'épopée doit animer l'histoire; et Voltaire ajoutoit, dit-on, que pour être bon historien, il falloit avoir quelque chose du talent de la tragédie. Ni ce critique, ni Voltaire, n'ont voulu prétendre assurément que le style romanesque ou poétique convînt à l'histoire; mais seulement qu'elle avoit besoin, comme un grand drame, d'unité dans son but et d'ensemble dans ses effets. Il faut toujours, si on veut exciter un intérêt puissant, qu'une idée, qu'une passion, qu'une figure principale, se montre dans les récits historiques comme dans les tableaux et dans les poëmes. Sans citer ici Hérodote, Tite-Live et Tacite, qui ont si bien connu cet art, ouvrez l'histoire de Charles XII, un des chefs-d'œuvres de la prose française; l'auteur remonte d'abord aux anciennes annales de la Suède; il fait connoître, avec une élégante précision, tout ce qu'il y a de remarquable dans les origines, les mœurs et le gouvernement des peuples dont il va peindre le monarque. Il n'omet ni le tableau du Danemarck, ni celui de la Pologne, ni la création de la Russie, ni la fierté des Turcs, ni la simplicité des Tartares, ni enfin aucune des nations avec lesquelles son héros aura quelque rapport. Il marque avec soin tous les grands événemens dont l'Europe fut le théâtre, sous le règne de Charles XII; mais son premier personnage est tou-

jours sur le devant de son tableau, et domine tout le reste. Quoique le siècle de Louis XIV n'ait pas la même perfection, Voltaire y suit pourtant le même dessin, et la tête imposante de Louis XIV s'aperçoit de tous côtés au-dessus de tant de scènes variées, et de tant d'hommes illustres, à qui, du haut de son trône, il semble donner le mouvement.

Le caractère de Guillaume II, ne pouvoit sans doute produire un effet aussi dramatique. Mais si on désespéroit de le placer avec avantage, au milieu des mouvemens de l'Europe, devoit-on l'annoncer comme le premier objet du tableau? Ce personnage tient trop ou trop peu de place. En un mot, si tous les lambeaux de cette histoire sont pleins d'éclats, il me semble que le tissu pouvoit en être mieux uni et plus travaillé. J'ose m'exprimer ainsi sur l'ouvrage de L. P. Ségur, parce que le vrai talent est digne d'entendre toute la vérité. L'homme médiocre seul s'en irrite; et d'ailleurs, après avoir fait cette critique générale que je soumets à l'auteur lui-même, je ne dois que des éloges aux détails instructifs, à l'élégance du style, à la sagesse des idées, à l'élévation des sentimens, qui font le mérite de cet ouvrage.

On a redit plus d'une fois, d'après Voltaire, que *pour bien écrire l'histoire, il falloit consulter les rois et les valets-de-chambre*. Mais comme il est assez difficile de vivre avec les premiers, on a trop souvent écrit sur les mémoires des seconds. De là, tant de méprises et de calomnies grossières.

L. P. Ségur a pu trouver dans les lieux les plus élevés la lumière qui doit guider l'historien, il a vécu près des cabinets où se préparent tous les événemens, il a vu ce qu'il peint; il juge ce qu'il a long-temps

observé. Les cours ont vanté son esprit et ses grâces. On peut l'en croire, quand il dédaigne ce qui leur paroît si grand. Sa philosophie est connue de tous les amis d'une sage liberté. On peut donc l'en croire aussi, quand il venge les ministres et les rois, poursuivis par la calomnie jusques dans leurs tombeaux. L'historien doit se défaire, quand il écrit, de ces préjugés et de ses habitudes. Soit que le hasard l'ait fait naître dans les classes élevées ou dans les classes obscures de la société, il ne doit porter dans ses écrits ni l'orgueil du rang et de l'opulence, ni le ressentiment de la mauvaise fortune, et le souvenir d'une première obscurité. Ce qui paroît distinguer éminemment L.-P. Ségur, c'est une parfaite impartialité.

Il dévoile, avec franchise, les petites causes qui ont tant de fois produit les plus grands événemens. On se rappelle encore le singulier voyage de Catherine II, dans l'ancienne Chersonnèse-Tauride. Toute l'Europe attentive suivit, au milieu des déserts de la Russie, cette souveraine qui traînoit après elle l'empereur lui-même, comme son premier courtisan. On supposa le motif le plus important à cette marche triomphale, qui rappeloit Alexandre et Sémiramis. On crut partout que le rétablissement du trône de Constantin étoit le but de cet appareil extraordinaire. Eh bien! toute l'Europe étoit trompée. Ecoutons un témoin fidèle, un observateur ingénieux.

« Le prince Potemkin d'autant plus envié qu'il étoit plus puissant, avoit trop abusé de sa faveur pour n'avoir pas d'ennemis; et les courtisans, qui n'osoient l'attaquer ouvertement, cherchoient sourdement à ébranler son crédit. Il venoit de triompher avec quelque difficulté d'une intrigue ourdie contre lui par le favori Yermolow; il étoit tranquille sur les vues de

l'aide-de-camp Momonow, qui lui devoit nouvellement sa faveur. Mais s'il ne voyoit pas sans peine, que Catherine, rassasiée de gloire militaire, ne songeât plus qu'à celle de législateur, et il s'apercevoit, avec inquiétude, des efforts que l'on faisoit journellement pour apprendre à l'impératrice que son armée étoit désorganisée, ses sujets mécontens, son commerce sans activité, ses finances épuisées, et que les provinces méridionales, qu'elle avoit conquises, n'étoient que des déserts. Potemkin n'ignoroit pas l'art facile de tromper la vanité des femmes et des rois; et, pour enlever sa souveraine à ses rivaux, il voulut qu'elle fit une marche triomphale dans ses nouvelles possessions, certain de fasciner ses yeux par son charlatanisme, de l'étonner par la rapidité de sa course, de l'entourer de troupes et de peuples de tous pays et de toutes couleurs, de l'enorgueillir par les hommages de plusieurs souverains, et de l'enivrer par l'éclat des prestiges dont il sauroit l'environner.

Tel étoit le motif unique et secret de ce voyage romanesque, qui inquiéta toute l'Europe, et dont une guerre, presque générale, fut le résultat. La suite de ce récit prouvera la vérité de cette assertion, et démontrera que Catherine II ne conservoit sur la conquête de l'Empire ottoman, que des idées vagues et éloignées, qu'elle en ajournoit l'exécution à des temps plus favorables, et que loin de désirer, à cette époque, une rupture, elle la redoutoit, et se résignoit, pour l'éviter, à des sacrifices qui pouvoient paroître incompatibles avec sa fierté.

Ce voyage, annoncé avec éclat, s'exécuta avec la plus grande magnificence, et rien ne fut négligé pour déguiser, aux regards de l'impératrice, de tristes réalités, sous les plus brillantes apparences; les chemins,

illuminés par d'innombrables bûchers, pendant l'espace de cinq cents lieues, faisoient presque oublier l'obscurité des jours dans cette saison rigoureuse. L'obéissance et la curiosité attiroient, sur la route, une foule de marchands, appelés de toutes les provinces, qui donnoient, au pays, un air de population, et au commerce, une apparente activité. Partout, les plaintes étoient écartées, les hommages multipliés les acclamations commandées. Toutes les villes offroient, par des bals et des illuminations, le spectacle de l'allégresse. Le clergé, craignant de perdre ce qui lui restoit de revenus, ne faisoit entendre que la flatterie, dans la chaire destinée au langage de la vérité; et, jusqu'à Kiow, la marche de Catherine ne fut qu'une continuité de fêtes et de plaisirs.

« En entrant dans la province où commandoit le vieux maréchal Romanzow, tout parut changer de face, et prendre un aspect plus sévère. Potemkin, jaloux de ce célèbre général, avoit eu l'adresse de le laisser manquer de tout ce qui étoit nécessaire pour recevoir, avec éclat, sa souveraine. Les fonds, destinés aux réparations des bâtimens, avoient été distribués si tard, que Kiow n'offroit aux yeux que des ruines; les impôts, exigés avec sévérité, excitoient un mécontentement général; les troupes soumises aux ordres du maréchal n'étoient ni complètes, ni habillées à neuf. Le maréchal, incapable de dissimuler, laissa éclater, contre les préventions de Catherine, une humeur qu'elle n'attribuoit qu'à sa jalousie. Elle fut forcée, par les glaces du Boristhène, de demeurer près de trois mois dans ce triste pays, où son amour-propre n'eut d'autre dédommagement que les hommages des étrangers qui

arrivèrent de toutes les parties de l'Europe. Enfin, elle quitta cet ennuyeux séjour, mécontente de Romansow, s'embarqua sur une flotte de galères, aussi magnifique que celle de Cléopâtre, descendit le Boristhène, et arriva dans le gouvernement du prince Potemkin, au moment où la nature, embellie par le printemps, sembloit d'accord avec l'adroit ministre, pour lui faire oublier la tristesse de Kiow, et pour répandre un charme magique sur tous les objets qu'il alloit offrir à sa curiosité. En chemin, elle rencontra le roi de Pologne, qui avoit fait illuminer la rive droite du fleuve, et qui s'étoit efforcé de recevoir, avec pompe, une impératrice qui l'avoit couronné, et qui devoit, quelques années plus tard, le précipiter du trône où elle l'avoit placé. L'entrevue fut courte et sèche; on reçut froidement l'amant oublié; on traita avec hauteur un roi dont on méprisoit la foiblesse: et Stanislas-Auguste, n'ayant obtenu que des promesses vagues de protection, et l'ordre du départ de quelques régimens russes qui tyrannisoient son pays, courut au-devant de l'empereur Joseph, pour lui exposer les craintes qu'il avoit d'un nouveau partage. L'empereur le rassura par une promesse solennelle qui fut, bientôt après, violée par un de ses successeurs ».

Au reste, L.-P. Ségur ne paroît pas avoir conservé pour les Russes l'enthousiasme qu'affectoient, en leur faveur, Voltaire, Diderot, et d'autres philosophes. L'éloge des rois du Nord fut quelque temps à la mode. C'étoit la satire indirecte des rois du Midi. Tous les philosophes étoient ravis, lorsqu'un grand poète disoit, en 1772,

C'est du Nord, aujourd'hui, que nous vient la lumière;

mais cette lumière a bien pâli depuis Souwarow et ses Tartares !

Le nouvel historien retrace avec intérêt la noble résistance des malheureux Polonais, qui ont illustré leur dernière défaite par tant d'exploits. Il ne dissimule point l'inconséquence de ceux qui usurpoient un royaume, en s'élevant contre l'usurpation des démocrates français. Il condamne également les princes despotiques et les tribuns factieux. Le précis qu'il trace de notre révolution eût peut-être été mieux placé dans un autre cadre ; mais il peint à grands traits la chute successive de ces tyrans absurdes qui soulevoient la populace, sans prévoir qu'ils seroient à leur tour les victimes du monstre aveugle et féroce dont ils croyoient diriger la rage contre leurs seuls ennemis. Ces tyrans n'avoient sans doute aucune connoissance de l'histoire. Plus on l'étudie, plus on reconnoît une grande vérité proclamée par d'anciens législateurs, et dont ils firent le premier fondement de la morale. C'est que les contre-coups naturels des passions humaines, et les vicissitudes inévitables des événemens qu'elles produisent, ramènent dans ce monde même un châtiment pour chaque crime, une récompense pour chaque vertu. Voilà tout le secret de ces *réactions*, qu'on a tant redoutées, et que le 18 brumaire a fait cesser pour jamais, en fondant le règne de la justice et des lois.

Rien ne donne plus de prix à cette histoire que le portrait de quelques hommes fameux, qui ont eu, depuis trente ans, une influence marquée sur le sort de l'Europe. On voit que ces tableaux ne sont point faits d'imagination, mais sur le modèle lui-même.

On aimera, sans doute, à voir le jugement qu'un ex-ambassadeur français, portoit du marquis de

Luchésini, avant de savoir que ce dernier devoit se rendre au congrès de Lunéville.

« Luchésini, ministre du roi de Prusse, à Varsovie, eut ordre de multiplier les promesses, de nourrir les espérances, d'enflammer les esprits, et il remplit parfaitement sa mission. Nul homme n'étoit plus propre à jouer un pareil rôle. Son activité ne perdoit jamais un moment, son industrie ne laissoit échapper aucune ressource; ardent pour atteindre son but, prompt à saisir tous les moyens d'y arriver, Luchésini réunissoit toutes les qualités du courtisan adroit, et du politique habile : instruit sans pédanterie, sa mémoire lui fournissoit autant de faits utiles pour son travail, que d'anecdotes agréables pour la société. Son intimité avec le grand Frédéric, lui avoit fait acquérir une haute considération. Son caractère insinuant l'introduisoit dans tous les partis; sa finesse lui en faisoit découvrir promptement tout le secret, et sa chaleur active cachant sa dissimulation, lui donnoit l'air de franchise, etc. etc. ».

On voudroit avoir, de la même main, le portrait de M. le comte de Cobentzel. Le peintre auroit pu réunir à-la-fois, dans ses deux modèles, l'esprit du monde et l'esprit des affaires, les qualités de l'homme d'état et celles de l'homme aimable.

On peut relever, dans cet ouvrage, quelques négligences, quelques incorrections, mais en très-petit nombre. Le style est, en général, plein d'élégance, comme on l'a dit plus haut. On y désire, de temps en temps, quelque chose de plus précis, de plus mâle et de plus sévère. L'auteur n'a point, comme Mirabeau, mis à contribution les récits clandestins, et les scandales secrets. Mirabeau écrivoit un libelle; L.-P. Ségur écrit l'histoire, et, quoiqu'il eût su raconter

les anecdotes fugitives aussi bien que les grands événemens, et l'histoire du jour comme celle du siècle, il n'a point voulu mêler à cet ouvrage ce qui n'est point digne de la postérité. L.

X.

Quelques Traits de la Vie privée de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse; par A.-H. DAMPMARTIN.

IL y a des personnages qui tiennent bien plus d'espace et jettent plus d'éclat dans les rangs de la société, qu'ils n'en méritent dans les pages de l'histoire, soit qu'ils n'aient pas eu le sentiment de leur véritable dignité, ou qu'ils ne se soient pas trouvés de force avec les circonstances dont ils étoient environnés. Tel a paru jusqu'ici aux yeux de la grande majorité de ses contemporains, le monarque dont M. Dampmartin entreprend de relever la mémoire. Il est vrai que la postérité, qui prétend déjà juger Frédéric-Guillaume II, est encore bien jeune pour rendre des arrêts irrévocables. Le procès est à peine instruit, et les défenseurs officieux peuvent encore parler ou écrire dans une cause qui n'est pas entièrement terminée. Mais les faits principaux ont eu un tel éclat, que chaque individu s'est cru en état de prononcer. Aussi M. Dampmartin ne se dissimule-t-il pas que déjà une opinion un peu divergente de la sienne a été prononcée dans l'ouvrage intitulé : *Tableau historique et politique de l'Europe, de 1786 à 1796, avec l'Histoire de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse.*

Il parle avec estime de la personne de l'auteur, qui est revêtu aujourd'hui de l'une des grandes dignités de l'État. Il ajoute qu'on ne trouvera ici que des anecdotes particulières, et « qu'on s'est abstenu de toutes réflexions relatives aux principes du gouvernement, aux combinaisons de la politique, et aux opérations militaires ». Si M. Dampmartin s'est renfermé dans ce plan, on peut considérer son ouvrage comme un supplément nécessaire à l'histoire du monarque prussien ; s'il est entré dans la discussion de quelques actions publiques, il a risqué de se trouver en contradiction avec des opinions déjà connues. C'est ce que nous verrons en suivant la marche qu'il a tenue dans cet écrit.

La jeunesse de Frédéric-Guillaume II fut marquée par des passions aussi inconstantes qu'impétueuses. Neveu du grand Frédéric, qui vivoit encore, et qui lui fit attendre le trône pendant plus de quarante ans, il avoit beaucoup de ménagemens à garder avec un monarque excessivement jaloux de son autorité, et qui, s'étant fait l'arbitre de l'Europe, vouloit aussi rester le maître absolu de sa famille. Soit que Frédéric vît avec quelque déplaisance son héritier dans le fils d'un de ses frères, qui avoit encouru sa disgrâce momentanée pendant la campagne de Silésie, soit qu'il jugeât nécessaire de réprimer les écarts d'une jeunesse fougueuse, soutenue d'une constitution physique très-robuste, le prince royal étoit extrêmement gêné dans toutes les liaisons vers lesquelles l'ardeur de ses sens le portoit avec impétuosité. Son mariage avec la princesse de Brunswick ne le retint pas dans les bornes de la modération. De nombreuses infidélités donnèrent lieu aux plaintes de la jeune épouse ; la haine fut, par degrés, si violente, que

le divorce devint nécessaire. Pendant le cours de ces querelles, au milieu des goûts volages auxquels le jeune prince s'abandonnoit furtivement, mais sans mesure, il distingua néanmoins la fille d'un musicien de la chapelle, nommé Élie Henck. Cette jeune maîtresse l'emporta sur toutes les autres, et on la voit figurer dans presque tous les événemens de la vie de son amant, sous le nom de Mme Rietz, et auprès de son lit de mort, sous le titre de comtesse de Lichtenau.

La politique exigeoit que l'héritier du trône contractât de nouveaux liens qui lui donnassent des successeurs mâles, parce qu'il ne lui restoit de sa première union, qu'une fille, qui est aujourd'hui la duchesse d'Yorck. Le prince royal épousa donc une princesse de Hesse-d'Armstadt. Quoiqu'il la rendit mère plusieurs fois, il ne lui fit pas le sacrifice de ses anciennes amours. De nouvelles liaisons du même genre ne tardèrent pas même à lui faire désirer un second divorce. Une fille d'honneur de la reine fut bientôt sa rivale; elle reçut, sous le nom de comtesse d'Ygenheim, les honneurs de maîtresse en titre, et les hommages de la cour. La négociation du divorce n'étoit pas encore terminée; la nouvelle favorite n'en devint pas moins mère d'un fils qui lui coûta la vie en naissant. Il fallut bien vite une distraction à l'amant désolé, qui, devenu monarque dans l'intervalle de tous ces événemens, connoissoit encore moins de frein à ses désirs. La comtesse Enoff se plaça bien vîte auprès du trône; ce fut pour elle que s'accomplit le divorce tant souhaité. Elle épousa le monarque, d'après une seconde condescendance du clergé calviniste, qui prouva en cette occasion, dit l'auteur, *qu'il n'y a que le premier pas qui coûte*. Ce nouveau lien ne

fut pas exempt d'orages, et fut brisé par un troisième divorce. Pendant la guerre de la révolution, et après la retraite de Champagne, le monarque adressa ses vœux à Mlle. Bettman, fille d'un riche banquier de Francfort; mais il trouva en elle une résistance invincible. Depuis cette époque, ses galanteries ont peu d'éclat, et je me hâte d'en abréger le récit.

J'ai un peu anticipé sur l'ordre des événemens, en m'occupant de cette partie de la vie de Frédéric-Guillaume II. Mais, comme elle est toute entière relative à ses mœurs privées, j'ai cru devoir rassembler, dans un cadre infiniment resserré, tout ce qui peut le faire connoître sous ce rapport. La véracité dont M. Dampmartin fait profession, ne lui a pas permis de rien dissimuler : et il faut convenir, qu'à cet égard, il n'a point flatté son modèle. Si les princes doivent l'exemple de la décence et de l'honnêteté dans les mœurs, le monarque prussien ne contribua que trop à corrompre celles de sa cour et de ses peuples, par la légèreté avec laquelle il se joua des engagemens les plus sacrés.

Pendant la vie de Frédéric, la surveillance qui gênoit toutes les actions du prince royal l'avoient forcé à chercher des distractions que lui offroient la littérature et les arts. Il avoit puisé quelques connoissances assez étendues dans la lecture des poètes français et allemands, et la musique avoit à son tour occupé ses loisirs avec quelques succès. A l'imitation de son oncle, qui excelloit sur la flûte, il avoit fait, sur la basse, des progrès assez marqués pour être écouté avec plaisir par le célèbre Duport; son ame inquiète, avide de tous les genres d'affections, avoit cherché des jouissances plus relevées; il les avoit trouvées dans la doctrine et dans les pratiques d'une certaine

secte obscure, alors persécutée, et qui eut, dès son origine, d'illustres prosélytes. Bischoffwerder, ce ministre qui eut depuis tant d'influence sous le règne suivant, initia le prince royal aux mystères les plus secrets. Un des principes, les plus religieusement observés, étoit la fidélité conjugale. Cette rigueur convenoit peu au royal adepte : il fallut cependant s'y plier; c'étoit Mlle. Henck qui étoit alors en faveur. Il fut convenu qu'on la marieroit, au moins en apparence, à un officier subalterne de sa maison, nommé Rietz. La naissance d'un fils couronna bientôt cette union qui est cependant restée toujours une énigme dont personne n'a découvert le mot. Le sanhédrin des illuminés aima mieux, sans doute, aussi fermer les yeux, que de risquer inutilement de nouvelles remontrances. Cela rappelle parfaitement la conduite du consistoire écossais qui eut à réprimander Charles II, pour une faute à-peu-près du même genre; et qui, après les délibérations les plus graves, les plus animées sur cet horrible scandale, recommanda *à S. M. de fermer au moins les fenêtres dans de semblables occasions.* Quoi qu'il en soit, telle fut l'origine de l'attachement de Frédéric-Guillaume II pour ces sectaires si fameux en Allemagne, et l'on ne voit pas que son affiliation à ces inspirés continuellement en rapport avec les esprits d'un autre monde, l'ait beaucoup gêné dans ses affections pour celui-ci.

Un des personnages les plus marquans dans la famille et dans les annales historiques du règne de Frédéric-le-Grand, c'étoit le prince Henri, son frère. Rien n'est plus digne d'observation que la manière dont le monarque le traitoit. C'étoit une déférence, une considération, une estime, dont les témoignages les plus flatteurs se multiplioient dans toutes les

occasions, et en même temps une attention continuelle à le tenir à une distance respectueuse qui lui ôtât toute influence, et toute espèce de faveur capable d'entraver l'exercice d'une autorité qu'on vouloit conserver sans dépendance et sans partage. « Mon frère, disoit souvent le vieux monarque avec plus de malice que de bonne foi, mon frère est le seul des généraux qui n'ait pas fait aucune faute dans la guerre de sept ans ». Le prince pouvoit dire comme Agrippine :

Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.

Relégué à Reinsberg, il se sentoit digne d'un rôle plus brillant ; et l'ennui, ou le dépit peut-être de se voir resserré trop à l'étroit, lui avoit suggéré l'envie de dissiper ses chagrins dans quelques cours étrangères où il jouiroit du moins de toute sa considération, sans ressentir aucun effet, et surtout sans avoir aucun témoin de ce qu'il regardoit comme une disgrâce, ou du moins comme une injustice. Ce fut en Russie, surtout, qu'il reçut un accueil flatteur de la grande Catherine. Il s'y trouva au moment où le sort de la Pologne alloit changer par une première usurpation. La première idée d'un partage fut suggérée par le prince Henri ; et la cour de Pétersbourg n'eut pas de peine à trouver de complices à Vienne, ainsi qu'à Berlin. Le prince royal vint, à cette même époque, admirer la Sémiramis du nord ; mais il n'en reçut pas un accueil aussi flatteur que son oncle, et peut-être cette différence causa-t-elle quelque secrète animosité. Quoi qu'il en soit, de retour à Reinsberg, le prince Henri, toujours plus négligé par le solitaire de Postdam, sembla reporter toutes ses affections sur l'héritier du trône, en blâmant hautement des préventions injustes ; et son frère avoit à peine fermé les yeux, qu'il accourut

vers son neveu, et tendit la main pour s'emparer du timon de l'Etat; mais le nouveau monarque, instruit par l'exemple de son prédécesseur, et tout aussi jaloux de conserver l'autorité, ne voulut point céder à de hautes prétentions; et ne répondit à l'empressement de son oncle que par des égards respectueux et des accroissemens de revenus, qui ne consolèrent point l'ambition déjouée dans ses projets de puissance. La cour de Reinsberg devint un refuge de mécontens, où le chef répétoit avec aussi peu de mesure que de décence : « Mon neveu est un gros imbécille qui ne respecte pas les mœurs, qui se laisse tour-à-tour subjuguer par des femmes, par des favoris et par des charlatans, qui abhorre le travail, et qui, en un mot, grossira la tourbe des rois fainéans ».

Le duc de Brunswick profita de cette leçon, et sut envelopper, sous des formes douces et sous des prevenances complimenteuses, le désir de gouverner. Mais ses vues n'en furent pas moins promptement pénétrées, et ne lui attirèrent que de légers signes de froideur. Il ne fut rien alors; il ne joua, dans la suite, qu'un rôle trop brillant et trop malheureux.

M. Dampmartin ne manque point de faire le portrait des nouveaux ministres et des principaux favoris qui composoient la nouvelle cour. Il suffit, à cet égard, de citer les noms de Bischoffwerder, Haugwitz, Luchésini, Schullemburg, Lombard, etc. Chacun est peint avec sa physionomie particulière, et les nuances qui les distinguent, attestent le pinceau d'un très-habile observateur.

On ne peut pas reprocher à Frédéric-Guillaume II, d'avoir écarté de ses conseils intimes, la plupart des individus qui se présentèrent dans ces premiers mo-

mens avec des prétentions fondées sur de véritables talens ; mais il se donna un tort réel, en dissipant presqu'aussitôt en vaines prodigalités les trésors amassés par le vieux monarque. Frédéric avoit pensé qu'un pays, d'une fertilité médiocre, d'un commerce resserré, d'une industrie naissante, et privé des ressources offertes par de riches capitalistes, éprouve le besoin impérieux de posséder un trésor. Il y a même des circonstances où cette mesure est salutaire et d'une saine politique dans des pays plus abondans et plus heureux. Telle fut la position de la France à la mort d'Henri IV, dont la sage prévoyance avoit amassé de grands moyens pour abaisser la puissance orgueilleuse de la maison d'Autriche. Mais l'économie naturelle et raisonnée du grand Frédéric avoit, sur les dernières années de son règne, dégénéré en avarice sordide. Les caves du château de Berlin regorgeoient d'or, et cette capitale, ainsi que les provinces, languissoient dans la stagnation qui suit le manque d'espèces. Le nouveau monarque sentit ces abus, et n'y remédia que par un excès contraire. Une masse de numéraire, mise en circulation sans nulle mesure, tourna au désavantage du commerce, et rompit l'équilibre qui doit être maintenu entre le crédit fictif et les richesses réelles. La situation de la Prusse fut alors celle d'un malade, soumis depuis long-temps aux austérités de la diète, et qui seroit trop précipitamment surchargé de nourriture. A cette impolitique effusion de numéraire, le monarque joignit des mesures indiscrètes dans ses bienfaits. Il ne sut pas résister à des sollicitations importunes, et sacrifia quelquefois sa prudence à sa délicatesse et à sa générosité.

Tout ce que j'ai analysé jusqu'ici, est relatif aux ac-

tions privées, à la conduite intérieure de Frédéric-Guillaume II; dans un second article, je parlerai de ce qui peut avoir trait à sa carrière militaire et politique, et à ses derniers momens. E. B.

XI.

Suite du même sujet.

LA carrière militaire et politique de Frédéric-Guillaume II, ne se compose pas d'un grand nombre d'événemens; mais quelques-uns tiennent à des circonstances d'un grand intérêt. Ce fut dans la guerre de Bavière que le neveu du grand Frédéric, n'étant encore que prince royal, fit ses premières armes. Le vieux monarque, *obligé*, comme le dit M. Dampmartin, *de secouer la poussière de ses redoutables armes*, déconcerta, par des manœuvres savantes, la bouillante ardeur de l'impatient Joseph II, qui brûloit de se mesurer avec lui. Cette campagne, toute de positions et de campemens, présenta au jeune prince très-peu d'occasions d'acquérir de la gloire; il saisit du moins toutes celles où il pouvoit déployer de la valeur, et mérita les éloges du grand capitaine, qui lui avoit accordé l'honneur de combattre à ses côtés.

Frédéric mourut en 1786, et son neveu lui succéda au sein d'une paix profonde. Mais, peu d'années après, la révolution française arriva, et bientôt la cour de Prusse qui, grâce aux caprices de la mode, étoit le rendez-vous de tous les *faiseurs* avides de s'instruire aux fameuses manœuvres de Postdam, devint bientôt

le refuge d'une foule de mécontens, et de quelques victimes des premiers excès de la démagogie. Des cris tumultueux, des malheurs qui se multiplioient chaque jour, des espérances fondées sur des calculs chimériques, bouleversèrent toutes les têtes, électrisèrent tous les esprits, et poussèrent le nouveau monarque à une résolution où il engagea son honneur, sa puissance et sa foi. La plus étrange coalition se forma dans un petit château de Chisnic, et les aigles d'Autriche et de Prusse, étonnées de se voir réunies, durent prendre leur essor vers les frontières de la France.

Ce ne sont pas des détails militaires si souvent retracés et si justement célébrés, qu'il faut chercher ici; ce sont les ressorts secrets, les passions individuelles qui ont fait mouvoir les machines, et amené en scène les acteurs principaux. En exposant ces particularités, M. Dampmartin a été un peu obligé de déroger au silence qu'il s'étoit imposé sur *les combinaisons de la politique*; mais il l'a fait avec une mesure qui ne l'établit point en contradiction trop évidente avec lui-même. Il prouve très-bien, par exemple, que les intentions du monarque prussien étoient pures et désintéressées, autant que celles de ses alliés étoient astucieuses et perfides; que le souverain qui amenoit avec tant de magnificence l'élite de ses troupes des rives de la Sprée à celles du Rhin, ne pouvoit avoir d'autre dessein que de déployer l'appareil d'une générosité vraiment royale, sans songer à l'acquisition d'aucune conquête utile. En cherchant à excuser Frédéric-Guillaume II, en cette occasion, M. Dampmartin pense qu'il est inutile de discuter la question de savoir « si le désir bien naturel d'enlever un monarque aux outrages de ses sujets doit se faire entendre

plus haut que le cri menaçant qui commande de sacrifier ses penchans au salut de l'État ». Il me semble que cette défense est bien foible, parce qu'elle ne met qu'un intérêt privé en opposition avec l'intérêt de l'État, au lieu que s'il avoit parlé, par exemple, du salut de la royauté elle-même, les deux objets du parallèle auroient offert un doute plus difficile et une excuse plus légitime.

Au reste, dans de telles entreprises, ce n'est pas la pureté des intentions, ni la droiture du cœur qui peut absoudre de la honte des revers. On se rend coupable des torts même de la fortune, lorsque la maladresse des mesures a influé sur les événemens ultérieurs. Le monarque prussien eut le tort d'embrasser un projet mixte pour lequel les moyens devoient lui manquer. Il se présenta d'abord dans une attitude assez noble, pour ramener des esprits égarés; mais ensuite, il voulut vaincre une résistance opiniâtre avec des forces disproportionnées, et il dût échouer. De là les maladies, la disette, le découragement, la mésintelligence générale, et enfin tous les désastres d'une retraite humiliante à travers un pays ravagé et soulevé de toutes parts. Le généralat confié imprudemment au duc de Brunswick, la publication d'un manifeste outrageant, l'éloignement des subsistances de l'armée, furent autant de fautes capitales qui amenèrent une transaction et une fuite aussi honteuse qu'indispensable. Le grand Frédéric se seroit méfié avec un peu plus de sagacité des conférences fallacieuses de Pilnitz, et ne se seroit pas engagé dans les plaines de Champagne avec une témérité plus digne d'un capitan que d'un général expérimenté. Au reste, M. D. justifie pleinement Frédéric-Guillaume II d'une vénalité honteuse, dont la malveil-

lance l'accusa dans cette occasion. A cet égard, M. D. est d'accord avec l'auteur du *Tableau historique et politique de l'Europe.*

« La réputation du duc de Brunswick et le caractère personnel du roi de Prusse rendent cette hypothèse absolument invraisemblable ; et en supposant même cette avidité possible, la conquête auroit été plus lucrative que la fuite ».

Je passe ici sous silence une foule de traits relatifs aux personnages qui ont joué un rôle dans ces intrigues militaires et diplomatiques, tels que M. de Calonne et le baron de Breteuil, qui se disputoient encore une ombre de crédit sur les ruines d'un trône aux pieds duquel leur inimitié avoit commencé; M. Heiman, d'Aubier, Bischoffwerder, Manstein, Luchésini et tant d'autres que le lecteur sera bien aise de voir représentés sous le pinceau habile de l'écrivain lui-même.

Le roi de Prusse, après avoir repris Mayence en personne, pour réparer en quelque façon ses premières fautes et ses premiers revers, dégoûté d'une guerre qui n'avoit d'autre but, de la part de ses alliés, que le démembrement de la France, se retira de la coalition par le traité de Bâle, pour s'assurer avec plus de facilité des conquêtes plus utiles en Pologne. Cette dernière tentative où, par une condition évidente, ce monarque, après avoir protégé de tous les moyens de sa puissance, un souverain captif, alloit détrôner un roi légitime, dont il n'avoit point reçu d'injure, ne fut pas encore très-glorieuse pour ses armes. Il gagna une bataille à Jakorsim, et manqua le siége de Varsovie. Les généraux prussiens, ceux même qui avoient été formés par Frédéric, sembloient avoir perdu leurs talens depuis qu'ils ne combattoient plus

sous les yeux de leur premier maître. Ce fut Souwarow qui eut le fatal honneur de réduire, ou plutôt d'exterminer cette capitale, dont la perte entraîna la soumission du reste du royaume.

Depuis cette époque, Frédéric-Guillaume II, fatigué d'une lutte pénible, où il avoit recueilli si peu de gloire et de foibles avantages, honteux peut-être d'avoir ainsi foulé aux pieds les premières lois de la morale et de la justice, se retira du théâtre des grandes affaires pour se livrer à toutes les douceurs de la vie privée. A l'ombre de la paix, qui fit désormais toute la base de sa politique, et qui favorisoit d'une manière si attrayante son goût pour les plaisirs, il se fit, au milieu de la cour, une société intime composée de gens aimables, et sur lesquels il répandit des bienfaits. La plupart étoient des émigrés français dont le sort l'intéressa vivement pendant tout le cours de sa vie. D'un autre côté, Mme. de Lichtenau, cette amie fidelle, que nous avons déjà remarquée comme un des premiers objets de ses affections, s'empressa de dissiper les ennuis du trône par des fêtes ingénieuses et variées. Elle eut l'adresse d'attirer chez elle toute la cour, et la famille royale murmura plus d'une fois de la nécessité d'obéir à cette fantaisie du Monarque. Le prince Henri n'étoit pas un des frondeurs les moins animés. La santé du roi ne tarda pas à s'affoiblir par degrés dans les langueurs d'une vie oisive et remplie de délices. Ses enfans lui devinrent presque étrangers. A peine les vit-il une seule fois dans le cours de sa maladie. Sa société devenoit plus restreinte, à mesure que ses derniers momens approchoient. Mme. de Lichtenau vouloit s'en emparer exclusivement, et ce fut avec une peine infinie que l'on parvint à l'empêcher de recueillir son dernier

souffle. Elle paya cher ces soins empressés et douloureux. Elle subit un procès humiliant, fut dépouillée de tous les dons de son royal amant, et enfermée par un ordre exprès du nouveau monarque, dans la forteresse de Glogaw, où elle termina ses jours.

J'ai cru, dans le cours de cette analyse, ne devoir m'attacher qu'au développement du caractère principal. A travers les expressions infiniment louables d'une juste et touchante reconnoissance, M. D. a laissé partout échapper la vérité. Frédéric-Guillaume II étoit né avec des avantages dont il eût pu tirer un meilleur parti ; il n'eut que des connoissances superficielles et très-incomplètes du grand art de gouverner ; il conçut des desseins généreux, mais au-dessus de ses forces, et fit de mauvais choix pour l'exécution ; il fut inconstant dans ses principes politiques, déréglé dans ses mœurs, mais fidèle à l'amitié ; il eut de la valeur et peu de fermeté, de la bonté et de la foiblesse, de la bienfaisance et de la prodigalité, une imagination vive et crédule, du goût, des connoissances et de la légèreté dans l'esprit. En général, les qualités de l'homme privé ne compensent pas les défauts du souverain ; il a dû être vivement regretté par quelques individus attachés à lui par ses bienfaits ; mais il est permis de penser que les éloges donnés à sa mémoire s'affoibliront à mesure que le temps éloignera le souvenir de sa personne.

On remarque quelques lacunes dans cette *Vie privée de Frédéric-Guillaume II*, parmi une foule d'anecdotes très-neuves et très-piquantes. Il semble, par exemple, qu'on auroit pu y trouver quelques particularités de plus sur les mystères des illuminés, dont il paroît certain que le monarque fut un des plus zélés adorateurs. Le ton louangeur se fait un peu trop

remarquer dans le cours de l'ouvrage. Il n'y a pas un individu de la cour de Berlin, soit homme ou femme, qui n'ait eu partage de grandes qualités, des vertus, de la délicatesse dans l'esprit, de la grâce dans les manières, ou des beautés dans les formes. Le style est élégant, mais un peu maniéré, et quelquefois énigmatique. C'est l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit, qui ne sépare point ses sentimens de ses souvenirs. C'est ainsi qu'on excite l'intérêt :

Mais ce n'est pas ainsi que l'on écrit l'histoire.

E. B.

XII.

Vie du Prince Potemkin, feld-maréchal au service de Russie, sous le règne de Catherine II; rédigée d'après les meilleurs ouvrages allemands et français qui ont paru sur la Russie à cette époque.

LA famille de Potemkin étoit d'une noblesse peu illustre, et les commencemens de sa carrière furent loin d'annoncer ce qu'il devoit être un jour. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, à cause de la médiocrité de sa fortune, l'impétuosité et l'inapplication de son caractère découvrirent bientôt, à ses parens, qu'il n'étoit point né pour les vertus douces et tranquilles d'un ministre des autels : il lui fut donc permis de suivre la carrière des armes, vers laquelle un penchant invincible l'entraînoit; et il obtint, au moyen de quelques protections, un emploi dans le régiment des gardes à cheval. Dans ce poste obscur, où il

remplissoit strictement ses devoirs, sans toutefois se faire distinguer, le goût du plaisir, et même de la débauche le mit en relation avec plusieurs jeunes gens des familles les plus dintinguées de Pétersbourg, entr'autres avec les deux frères Orlof, qui, comme on sait, furent les principaux agens de la révolution par laquelle le malheureux Pierre III fut précipité du trône, et remplacé par sa femme, la fameuse Catherine, dont alors l'aîné des deux frères étoit l'amant favorisé. Cette révolution arriva peu de temps après; et quoique Potemkin, au moyen de ses nouveaux amis, eût déjà obtenu le grade de major, et qu'il se fût entièrement dévoué à leurs complots, il ne joua cependant, dans cet événement mémorable, qu'un rôle assez subalterne, et parvint à peine à se faire remarquer de sa nouvelle souveraine. Cependant il obtint le grade de colonel, et l'honneur d'être chargé d'une mission en Suède, relative à ce qui venoit de se passer en Russie.

Si Potemkin n'eût été qu'un brave officier et un sujet dévoué, il est probable qu'il en seroit resté là, et que Catherine, après lui avoir donné quelque part aux récompenses qu'elle prodigua d'abord à tous ceux qui l'avoient servie, l'eût bientôt oublié, et laissé peut-être vieillir dans son emploi. Mais le jeune ambitieux avoit tout ce qu'il falloit pour réussir dans une cour spirituelle et galante : une figure superbe et un esprit aimable et insinuant. Ces qualités charmèrent d'abord quelques courtisans, qui l'introduisirent ensuite dans la société intime de l'impératrice : il plut au premier aspect à la princesse, s'aperçut sur-le-champ de l'impression favorable qu'il avoit fait naître, et dès ce moment aspira à devenir son favori.

Il est assez curieux de lire, dans l'ouvrage même, ce qu'étoient ces favoris, le scandale de leur existence, et par quels moyens honteux on parvenoit à cette place, la plus étrange, sans doute, qui ait jamais été créée dans aucune cour. De tels usages et de telles mœurs sont si étrangers aux nôtres, qu'il nous est presqu'impossible de concevoir qu'il ait existé, dans un grand Empire, un homme destiné aux plaisirs de la souveraine, ayant un titre et des appointemens attachés à sa charge, et qu'une semblable place fût enviée par ce qu'il y avoit de plus grand dans l'État. Cependant, rien n'est plus vrai: Potemkin, qui, comme tant d'autres, faisoit d'un si bizarre emploi l'unique objet de ses vœux, n'y parvint que par une foule de turpitudes et de ruses misérables; et, jusqu'à ce qu'il l'eût obtenu, ne se montra qu'un intrigant peu estimable, et dont il étoit difficile de rien attendre de noble et de grand.

Mais à peine y fut-il parvenu, qu'il devint tout-à-coup un homme nouveau, et fit voir qu'il n'avoit ambitionné un tel poste que dans de plus grandes vues, et pour de plus nobles desseins. Maître du cœur de Catherine, il chercha aussitôt à s'emparer de son esprit, qu'il trouva, par un rare bonheur, amoureux de la gloire, et disposé à saisir tout ce qui avoit de la grandeur et de l'utilité. Dans une telle conformité de goûts et de caractère, il prit bientôt sur elle un ascendant qui ne dépendoit pas seulement des affections du cœur, et bientôt cet ascendant fut tel, que cet homme habile se crut assez fort pour essayer, sans aucun risque, de se rendre indépendant des caprices de l'amour. On le vit avec étonnement employer autant de ruses et d'intrigues pour quitter ce

rôle de favori, qu'il en avoit fait jouer deux ans avant pour l'obtenir; et, maître absolu de l'esprit mâle et vigoureux de sa souveraine, abandonner avec joie un cœur de femme, qui lui étoit d'ailleurs impossible de toujours conserver, à des rivaux subalternes, incapables de faire jamais une conquête entière de celle qui les favorisoit. Ce fut par cette politique supérieure que Potemkin se plaça à la tête des affaires sur une base inébranlable, après avoir brisé lui-même les appuis fragiles qui l'y avoient élevé. Dans ce plan hardi, qui en auroit renversé mille autres, telle fut la justesse de ses vues et la vigueur de sa conduite, que plus d'une fois il eut le pouvoir inconcevable de faire renoncer aux penchans les plus tendres de son cœur, celle dont il gouvernoit si impérieusement l'esprit, et de faire chasser sur-le-champ des favoris qui avoient eu l'audace de lutter contre son pouvoir, ou le malheur de lui déplaire.

C'est de ce moment que l'histoire de Potemkin, liée plus intimement à celle de son pays, acquiert un grand intérêt; c'est alors que commença cette suite d'opérations si hardies, si profondément combinées, conduite avec tant de bonheur, qui illustrèrent le règne de Catherine, et que ce grand ministre sut à-la-fois concevoir et exécuter. Toute sa vie il travailla à l'accomplissement d'un projet glorieux et utile à la Russie, avec une audace mêlée de tant de prudence, et couronnée de tant de bonheur, que s'il n'a pas obtenu un succès aussi complet que l'activité de son esprit ambitieux le lui faisoit désirer, il a fait plus peut-être qu'on ne pouvoit raisonnablement espérer, lorsque l'on considère les obstacles de toute nature que

devoient lui imposer les intérêts divers des grandes puissances de l'Europe. Président du conseil de la guerre, et maître absolu de l'organisation et de la direction des forces d'un aussi vaste Empire, il fit, dans le système essentiel et fondamental de l'armée, des changemens avantageux, et heureusement adaptés au caractère de la nation. Ce fut lui qui traça, dans le cabinet, le plan de ces belles campagnes qui établirent à jamais la prépondérance de la Russie sur l'Empire ottoman, et dans lesquelles, secondé par les généraux les plus habiles qu'ait eus la Russie, et principalement par le fameux Souwarow, il s'illustra lui-même, comme habile général, par l'exploit brillant de la prise d'Oczakof, alors le boulevard de la Turquie, et devenue depuis pour la Russie le rempart qui lui garantit la libre navigation de la mer Noire, et consolide la conquête qu'elle avoit déjà faite de la petite Tartarie et de la Crimée. C'étoit encore à Potemkin qu'elle devoit l'acquisition de ces riches et florissantes provinces; « et quand elle n'auroit tiré que ce seul fruit de son administration, il faudroit encore convenir, dit l'auteur, que jamais sujet ne mérita mieux de son souverain, ni individu de ses compatriotes. Si la Russie est désormais inattaquable au midi et à l'orient; si ses plus belles provinces sont assurées de cultiver en paix les dons précieux que leur a prodigués la nature; si la population, les manufactures, le commerce, peuvent y fleurir avec sécurité, si la délicieuse Asie, la féconde Géorgie, la Perse plus belle, plus variée et plus riche encore, deviennent un jour ou ses provinces, ou ses tributaires; la Russie devra ces immenses avantages à Potemkin, qui, par la con-

quête de la Crimée, l'a garantie des incursions des Tartares, l'a délivrée de son plus grand fléau et de son plus redoutable ennemi, en même temps qu'elle lui a donné une position unique pour étendre sa puissance et sa navigation ».

Ce fut à l'occasion de cette conquête et pour déjouer une intrigue de cour dirigée contre lui, que cet habile ministre provoqua ce voyage si fameux que Catherine fit dans ses nouvelles provinces; voyage qui par sa pompe et les enchantemens continuels qui l'accompagnèrent, a l'air d'une féerie, d'une marche fabuleuse, et dans lequel il ordonna des fêtes avec autant de supériorité qu'il combinoit un plan de campagne. Ce voyage est décrit avec tous ces détails dans l'ouvrage, et il est difficile d'imaginer un récit plus piquant et plus curieux. Il raffermit le crédit de Potemkin, qu'on avoit cherché à ébranler; et ce fut à la suite de cette course triomphale qu'il fit la belle campagne que termina la prise d'Oczakof. Deux autres campagnes, toujours dirigées par cet homme infatigable, achevèrent d'abattre la puissance des Turcs : la Moldavie, la Bessarabie furent conquises; et Souwarow couronna tant d'exploits par la prise d'Ismaïl.

Maître de cette ville importante, Potemkin, qui ne rêvoit que la destruction de Constantinople, vouloit plus que jamais poursuivre le cours de ses victoires; mais les finances étoient épuisées, et il étoit lui-même la principale cause de ce désordre, qui devint l'obstacle le plus puissant à l'achèvement de ses projets. L'impératrice étoit lasse d'une guerre qu'elle ne pouvoit plus continuer que par des moyens plus onéreux que n'étoit grand l'avantage qu'elle en

pouvoit retirer. Des conférences avoient été ouvertes à Yassy pour la paix, et un parti puissant cabaloit à la cour contre les dispositions du ministre général. Il le sut, et partit comme la foudre pour le déjouer; mais il trouva l'impératrice très-refroidie sur ses projets, et décidée à faire la paix malgré lui. Cependant, tel étoit encore l'effet prodigieux de son ascendant sur un esprit qu'il avoit si long-temps gouverné, que Catherine se cacha de lui pour terminer les négociations, et qu'il n'eut connoissance de cette paix que lorsqu'elle eut été signée. Il étoit alors en route pour l'armée, où le ramenoit le bruit des victoires du général Repnin, qu'il détestoit. A cette nouvelle, il fit éclater des transports de fureur difficiles à concevoir; et peut-être seroit-il parvenu à faire rompre un traité fait par sa souveraine elle-même, si la mort ne fût venue le surprendre au milieu de ses nouveaux projets. Il étoit depuis long-temps attaqué d'un mal dangereux, dont il hâtoit les funestes effets, par l'usage continuel des liqueurs fortes, qui lui donnoient une activité factice en épuisant les dernières sources de la vie. Les agitations furieuses qu'il venoit d'éprouver lui portèrent le dernier coup, et il expira sur la route d'Yassy à Oczakof, où il se faisoit transporter.

Sa mort fit voir, plus encore que sa vie, de quelle importance étoient ses services aux yeux de Catherine. A cette nouvelle fatale, elle tomba plusieurs fois en foiblesse, et donna tous les signes d'une douleur qui tenoit en quelque sorte de l'effroi. En effet, Potemkin étoit le plus bel ornement de son trône et le plus sûr appui de sa puissance; et ce règne si brillant, tant qu'il vécut, ne fut signalé depuis que par des fautes et des erreurs.

Tel est l'homme extraordinaire, et remarquable

également pas ses vices et par ses vertus, dont on présente aujourd'hui l'histoire au public. Nous ne craignons pas de dire qu'il en est peu d'aussi intéressante, tant par la multiplicité des événemens, que par leur importance et leur singularité. L'auteur, qui paroît avoir puisé à d'excellentes sources, ajoute un nouveau prix aux choses curieuses qu'il raconte, par la correction et le naturel élégant de son style; qualités si rares aujourd'hui, qu'elles suffiroient seules pour piquer la curiosité. N.

XIII.

Détails sur le caractère du général Suwarow, tirés du Voyage de Pétersbourg à Moscou, etc.; par M. Reinbeck.

Parmi les caractères d'une originalité bizarre que la Russie a produits, le général Suwarow mérite le premier rang, non-seulement comme le plus célèbre, mais encore comme le plus conséquent. Car, supposez même que sa bizarrerie ne fût qu'un masque, il a fallu une ame très-forte pour soutenir un rôle semblable. D'ailleurs, ce rôle, rehaussé par les grandes qualités de celui qui le jouoit, lui servoit encore d'un moyen pour accroître cette célébrité militaire qui étoit le seul but de ses actions, et la seule chose qui lui fût sacrée.

Une petite taille, un corps sec, nerveux, endurci par l'habitude de la fatigue et des privations, assoupli par des exercices gymnastiques; un regard ferme et perçant, un sang toujours bouillonnant, et qui ne

lui permettoit jamais un repos complet, une imperturbable présence d'esprit, un courage inébranlable, beaucoup de finesse et d'esprit, une profonde connoissance du cœur humain, une conduite adroite avec une volonté inflexible, de la modération dans les besoins physiques, le désir le plus immodéré de la gloire, peu de sensibilité, et toutes ces qualités réunies sous les dehors de la bizarrerie, pour ne pas dire de la folie, voilà le portrait de Suwarow.

On assure que ce général a dû à ses formes extravagantes plus d'un genre d'avantages; sa prétendue folie l'a souvent servi auprès du souverain, comme sa prétendue bigoterie auprès du soldat. L'histoire secrète de cet homme extraordinaire seroit certainement aussi curieuse qu'instructive; mais l'individu qui seul en possédoit les matériaux, qui, dans un poste qui le rapprochoit de Suwarow, avoit étudié ce caractère singulier pendant de longues années; cet individu, dis-je, après avoir souffert beaucoup de lui et à cause de lui, l'a suivi au tombeau avant d'avoir rien publié.

Saint Nicolas, étoit le patron particulier de Suwarow; il prétendoit avoir avec ce saint de longues conversations, et il crut, par sa protection, pouvoir se donner des forces physiques sans bornes. Le matin et le soir, il faisoit, devant son image, de longues prières, accompagnées de beaucoup de signes de croix.

Le grand principe militaire de Suwarow étoit d'attaquer toujours le premier, même lorsque l'infériorité du nombre et le désavantage du terrain rendoient l'attaque hasardeuse; genre de tactique nécessaire vis-à-vis des Turcs, et peut-être très-utile contre un ennemi quelconque. Conformément à ce principe, il eut

à peine pris le commandement en chef de l'armée russe dans la dernière guerre contre les Turcs, qu'il fit savoir au général en chef autrichien, « qu'il étoit arrivé, et que, pour le faire savoir aux Turcs, il les attaqueroit sous peu d'*heures* ». L'autrichien, qui, depuis plusieurs mois, se tenoit sur la défensive, demanda un répit de quelques jours. Suwarow répliqua : « Faites-en comme il vous plaira ; moi, j'attaquerai les Turcs sur-le-champ avec mes Russes, et je saurai les battre tout seul ». Il tint parole ; et lorsque les Autrichiens arrivèrent sur le champ de bataille, la victoire étoit déjà décidée. Le général en chef autrichien crut devoir féliciter le vainqueur ; et se rendit dans sa tente. Quand on vint l'annoncer, Suwarow étoit à se faire panser d'une blessure qu'il avoit reçue dans une partie du corps, que l'on ne montre guère à ses amis, et qu'un homme aussi brave n'avoit certainement pu montrer à l'ennemi que par hasard. Le chirurgien alloit mettre l'emplâtre : « Arrêtez, lui crie Suwarow, et qu'on me dise exactement à quelle distance se trouve M. le feld-maréchal ». — A cent pas. — « Et à présent? » — A cinquante pas. — « Et maintenant? » — A deux pas. — « Mettez l'emplâtre! » s'écrie-t-il en tournant la partie lésée vers l'entrée de la tente. — « Mon général, dit-il au feld-maréchal autrichien, excusez l'état dans lequel je vous reçois ; j'ai eu une blessure légère, il faut que je la fasse panser, vous n'en voudrez point à un vieux soldat ».

M. le feld-maréchal fit gravement ses complimens de félicitation, et demanda la permission de les lui réitérer le jour suivant, dans une visite en règle. Suwarow l'invite à déjeuner. Le lendemain, à l'heure fixe, l'Autrichien revint avec une suite brillante et

nombreuse. On l'introduisit dans la tente, où il ne se trouvoit ni chaise, ni table. Suwarow étoit couché par terre, et avoit devant lui quelques pots remplis de bouillie de gruau. Lorsque les Autrichiens entrèrent, il ne se leva presque point, et dit seulement : « Mon général, vous me trouvez déjà à déjeûner ; venez, mettez-vous à côté de moi, et goûtez-en : ce n'est pas si mauvais ». Il ne resta aux Autrichiens d'autre parti à prendre, que de s'asseoir par terre avec leurs beaux habits blancs, et de manger du gruau.

Lorsque pour la première fois, il fut appelé à la cour dans sa qualité de général en chef, il rencontra, sur l'escalier du palais, un *chauffeur de poële* : sur-le-champ il lui donne la main, l'embrasse avec beaucoup de politesse et se recommande à son amitié. « Me voilà à la cour, dit-il à ceux qui l'entouroient ; c'est un pays inconnu pour moi : on m'a appris que le plus petit individu peut souvent nous y devenir nuisible ; ainsi, je dois chercher à avoir tout le monde pour ami ».

Potemkin prit le rôle de fou, que jouoit Suwarow pour son vrai caractère, et chercha souvent à le persuader à l'impératrice. Mais Catherine n'insista pas moins à ce que Suwarow fût présent au conseil, dans lequel on devoit délibérer sur le plan d'opérations pour la prochaine campagne contre les Turcs. Suwarow y dit tant de folies et d'extravagances, que personne n'y put rien comprendre, et que Potemkin s'en alla, en disant à l'impératrice : « Je l'avois prévu qu'on ne tireroit rien de ce fou-là. » A peine étoit-il sorti, que Suwarow, dans un discours plein d'énergie, de raison et de clarté, expose son plan de campagne qui fut adopté, et dont, comme on sait, le

succès le plus brillant prouva le mérite. L'impératrice lui témoigna son étonnement de ce qu'il n'avoit point parlé de cette manière, quand le prince Potemkin étoit présent. « Je parle à chacun dans le langage qu'il entend, répliqua Suwarow ».

Lorsque Paul Ier. voulut introduire, parmi ses troupes, l'uniforme prussien, Suwarow se permit un acte formel de désobéissance ; il refusa d'exécuter les ordres de l'empereur, quant à la portion de l'armée qui étoit sous son inspection, et il lança des sarcasmes amers contre le monarque. Paul Ier. l'exclut du service ; et le dépouilla de ses titres. Suwarow annonça toute de suite la résolution de se retirer dans les environs d'un couvent, et d'y mener une vie monastique. Il promit un certain nombre de paysans à ceux de ses anciens amis et officiers subalternes qui voudroient l'accompagner. En effet, beaucoup d'officiers donnèrent leur démission. L'empereur les fit mettre à la citadelle. Ces pauvres gens, arrachés à toutes leurs affaires, perdirent une partie de leur fortune, et éprouvèrent toutes sortes de chagrins. Très-peu d'entr'eux ont obtenu les récompenses que Suwarow avoit promises à leur fidélité. Rentré en grâce à la cour, il a su éluder sa parole, sous divers prétextes indignes que je ne citerai point.

Ce fut une scène vraiment plaisante, que le départ de Suwarow pour l'exil. Il fit placer sur des chaises les décorations des ordres dont il étoit revêtu, et le nombre en étoit immense ; puis il s'approcha successivement de chacune d'elles, leur fit de profondes révérences, en baisa plusieurs, et leur adressa à haute voix les adieux les plus touchans. Il n'emporta avec lui que le portrait de Catherine, orné de brillans.

Les circonstances obligèrent Paul Ier. à rappeler

Suwarow sur le théâtre de sa gloire. Un chasseur qui lui apportoit une lettre écrite de la main propre de l'Empereur, arrive au moment où il étoit à une promenade solitaire. Ayant l'ordre de faire la plus grande hâte, il se fait conduire auprès du général, et lui présente respectueusement l'auguste missive. Suwarow regarde la suscription, qui contenoit tous ses titres. « Cette lettre n'est pas pour moi, dit-il au courrier. Feld-maréchal-général ! ce n'est pas moi ; chevalier de tel et de tel ordre ! ce n'est pas moi : » et ainsi, il continua à répéter pour chaque titre, ce n'est pas pour moi ! Le courrier le supplia de décacheter la lettre. « Dieu me préserve, s'écria Suwarow, de décacheter une lettre de l'Empereur qui ne m'est point adressée ! » Le pauvre courrier fut obligé de rapporter en tremblant la lettre telle qu'il l'avoit apportée. L'Empereur ne se fâcha point ; il lui écrivit une seconde lettre avec une suscription très-simple. En la recevant, Suwarow se mit à genoux, la baisa respectueusement, et se mit sur-le-champ en route.

Arrivé à Pétersbourg, l'Empereur le fit complimenter par son favori, le comte K...... On l'annonce. « K..... ! s'écrie Suwarow, le comte K.... ! Mais je ne connois point de famille russe de ce nom. Au surplus, qu'il entre ! » Le comte étant entré, il lui demande encore à lui-même son nom, fait toujours l'étonné, et le prie de lui dire de quel pays il est originaire. Le comte, un peu embarrassé, répond enfin : « Je suis natif de la Turquie ; c'est à la grâce du monarque que je dois mon titre ». « Ah! dit Suwarow, vous avez donc sans doute rendu quelques services éminens. Dans quel corps avez-vous servi ? A quelle bataille avez-vous assisté ? — Je n'ai jamais servi dans l'armée. — Jamais ! Vous étiez donc

employé dans les affaires civiles? et dans quel ministère? — Je n'ai servi aucun ministère ; j'ai toujours été auprès de l'auguste personne de S. M. — Ah! mon dieu ! et en quelle qualité ? » — Le comte eut beau rechigner, il fut à la fin obligé d'en venir au fatal aveu que l'impitoyable Suwarow vouloit lui arracher. « J'ai été le premier valet-de-chambre de S. M. I. » — Ah! très-bien, s'écria Suwarow ; et se tournant vers ses domestiques qui étoient présens, il dit à son valet-de-chambre : « Iwan, vois-tu ce seigneur! il a été ce que tu es ; à la vérité, il étoit auprès de notre très-gracieux souverain. Vois-tu quel beau chemin il a fait! il est devenu comte ; il est décoré des ordres de Russie. Ainsi, conduis-toi donc bien, Iwan! Qui sait ce que tu peux devenir un jour? » Cette scène finie, il pria le comte, mortifié et stupéfait, de lui dire ce dont il étoit chargé de la part de l'Empereur.

Suwarow ne vivoit pas sur le meilleur pied avec son épouse, et finit même par s'en séparer. Cependant il continua pendant quelques années à lui témoigner toute sorte d'égards. Une fois, le jour de la fête de son épouse, il s'en trouvoit éloigné de plus de 100 werstes (25 lieues). Il se met en route et arrive de grand matin devant la maison qu'elle habitoit. Il apprend qu'elle dort encore ; ses femmes veulent l'éveiller ; il le défend, et leur ordonne seulement de lui dire à son réveil que Suwarow étoit venu pour lui souhaiter sa fête. Sur quoi, il se mit dans sa voiture et repartit. On peut s'imaginer quel fut l'étonnement de la dame en apprenant cette singulière visite.

Il aima tendrement sa fille ; et en effet, elle étoit digne de toute la tendresse d'un père. Pendant des heures entières, le vieillard lui baisoit les mains et excitoit chacun des individus présens à répéter après lui

qu'elle étoit une excellente fille ; souvent dans ces occasions, il couroit autour de la chambre en sautant comme un enfant.

Lors du retour de Suwarow à Pétersbourg, après la dernière campagne, on lui avoit meublé un appartement au palais impérial, et fait de très-grands préparatifs pour son entrée solennelle. Mais avant qu'il fut arrivé, le vent changea à la cour ; et au lieu du triomphe, il n'y trouva qu'une réception très-froide. Il se logea dans une maison particulière, et l'on fit semblant de ne pas s'apercevoir de lui. Cette ingratitude brisa l'ame de Suwarow ; le chagrin le conduisit bientôt sur son lit de mort. Il est vrai que son corps inanimé fut exposé en public sous un dais, entouré de toutes ses décorations ; mais la salle étoit si petite, qu'il ne pouvoit y entrer à-la-fois que peu de personnes. Il fut inhumé avec tous les honneurs dus à son grade de général-feld-maréchal, et le monarque lui-même assista à cheval à la cérémonie.

Suwarow éprouva la destinée commune à tant de grands hommes, de survivre à sa fortune. Plus tard Paul Ier lui fit ériger une statue sur la place d'exercice, près le jardin d'été, où il y avoit déjà un obélisque en l'honneur de Romanzol ; cependant ce monument ne fut achevé que sous le règne actuel. Alexandre Ier, avec toute sa cour, daigna s'y trouver, lorsqu'en présence du fils de Suwarow, on découvrit solennellement la statue. Elle est insignifiante comme ouvrage de l'art, et les proportions en sont manquées ; d'ailleurs, reculée dans un coin de la place, elle n'est visible que pour les promeneurs qui se rendent au jardin d'été. Dans l'église d'Alexandre Newki, qui est en quelque sorte le Panthéon de la Russie, une simple table de

bronze, avec le nom de Suwarow, et surmontée d'une lampe toujours allumée, marque la place où ce fameux guerrier est enterré. M.

XIV.

Description de Genève; par M. MALLET, ingénieur-géographe.

SI Genève n'eût été qu'une colonie celtique et puis romaine, la résidence de quelques rois peu connus, le siége d'un grand commerce et d'une industrie très-lucrative, enfin, la capitale d'une petite république, et aujourd'hui le chef-lieu d'un petit département, son nom, connu seulement des géographes, des orfévres et des banquiers, ne brilleroit point dans l'histoire du genre humain, à côté de Rome et d'Athènes.

Mais quelle étonnante influence cette petite ville, peuplée de vingt-deux à vingt-trois mille ames, n'a-t-elle pas exercée sur les opinions politiques et religieuses de cette partie du monde qui domine toutes les autres.

C'est du sein de Genève que le picard Calvin a répandu sur l'Europe sa métaphysique si subtile, si audacieuse, si propre à refroidir, et le cœur et l'imagination, et par conséquent à rendre odieux tout culte extérieur et tout dogme mystérieux. Sans doute l'énergie politique des Luther et des Zwingle a seule donné une existence permanente et extérieure au schisme religieux de l'Europe; mais c'est la doctrine

de Calvin qui a le plus profondément agi sur les esprits ; c'est de Genève qu'est sorti ce fanatisme extrême qui, en Hollande, s'est encore signalé de nos jours par une intolérance sans bornes envers les catholiques, tandis qu'en Angleterre il inspira des principes d'anarchie aux presbytériens et aux indépendans.

A une époque plus récente, c'est encore de Genève, comme d'un foyer toujours actif, que s'est répandu l'esprit de l'indépendance politique. C'est en appliquant aux grandes sociétés politiques de l'Europe, à d'immenses empires agricoles et guerriers, les idées puisées dans la constitution d'une petite ruche de commerçans et de fabricans, que J.-J. Rousseau réussit à bouleverser les meilleures têtes de la France et de l'Europe. L'enthousiasme du philosophe genevois se propagea comme une maladie contagieuse parmi ceux que l'élévation de leurs sentimens et l'énergie de leur caractère éloignoient de l'école de Voltaire.

Rousseau, trop fier pour vouloir régner sur la populace des esprits, ne subjuguoit que des hommes d'une trempe extraordinaire, et dont l'ame, soit par une sensibilité exaltée, soit par le vague désir d'une activité indépendante, avoit quelque rapport immédiat avec son ame. Il ne s'amusoit pas à l'art si facile de trouver des ridicules dans l'ordre des choses qui existoit ; il avoit créé, dans ses rêves solitaires, un autre ordre de choses, un monde idéal, un peuple d'Emile et de Julie : il sut donner à cette création de son esprit la vie et l'existence poétique ; il sut étonner et effrayer une génération endormie dans les bras de la mollesse. Tandis que parmi les voltairiens on voit régner la vanité la légèreté, la vénalité, tout est gravité, emphase, fanatisme dans l'école de Rousseau.

*

L'action de J.-J. Rousseau sur l'esprit de son siècle fut non-seulement plus profonde que celle de Voltaire, elle fut aussi plus générale; elle s'étendit dans toutes les contrées de l'Europe et parmi toutes les classes. L'impulsion donnée par Jean-Jacques se fait encore sentir jusque dans des ouvrages qui n'ont aucune tendance directe à la destruction de l'ordre social. Cette influence seroit même très-forte, s'il n'étoit pas arrivé ce qui arrive toujours dans les sectes fanatiques. Les écarts de Rousseau plurent à quelques scélérats, qui vouloient se couvrir d'un masque honorable; le Contrat-Social fut commenté par des brigands; et le nom d'un rêveur qui ne parle que vertu, devint le signal de réunion pour des bourreaux : ce qui a naturellement forcé beaucoup d'enthousiastes à recommencer l'examen d'une doctrine dont ils n'avoient pas prévu une semblable application. Mais ces excès n'ont fait qu'affoiblir et n'ont pas arrêté l'impulsion donnée par le philosophe genevois; c'est aux hommes d'État, aux législateurs, aux vrais philosophes à étudier dans Rousseau même la nature et les causes de cette véritable épidémie des esprits.

La philosophie genevoise a donc eu l'influence la plus active sur le sort de la civilisation de l'Europe. Deux fois elle en a ébranlé le double fondement. Elle peut dire avec Cornélie :

« Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrace ».

Mais Genève a aussi donné le jour à des savans irréprochables, à des érudits célèbres, à des littérateurs pleins de goût et de sagesse. Elle est la patrie de M. de Saussure, l'éloquent historien des Alpes, un des pères

de la géographie-physique moderne ; car en voulant créer la géologie ou la *théorie* de la terre, ce savant a seulement prouvé que la théorie est impossible à une époque où la *description* n'existe pas encore. M. de Saussure a recueilli des matériaux pour la description physique de la terre ; il a tracé des tableaux très-animés de la nature ; il a fait des observations très-piquantes sur la botanique, la minéralogie, l'économie et même la géographie politique.

Un autre naturaliste genevois, M. Bonnet, a, dans ses nombreuses et vastes recherches, toujours dirigé ses vues vers l'utilité morale, et en disséquant minutieusement la matière morte, il a constamment combattu les matérialistes. M. Deluc l'aîné a fait des recherches sur l'atmosphère qui rendront son nom immortel dans le monde savant. Ses systèmes terrestres auront le sort de tous les rêves que l'homme fait sur la nature ; mais ils ont le mérite essentiel de prouver qu'il n'y a dans la Genèse de Moïse rien de contraire à la physique moderne, et que toutes les révolutions naturelles, indiquées par la Bible, peuvent même se combiner dans une *théorie* aussi plausible, aussi ingénieuse qu'aucune des soixante théories inventées par les anciens et les modernes.

La botanique doit à Genève un Senebier qui a tant enrichi la physiologie végétale, et un Decandolle, dont un autre coopérateur de ce journal a retracé le mérite. Les travaux des Odier, des Pictet, des Simonde, des Maurice, de M. de Saussure fils, contribuent journellement au perfectionnement de ces arts utiles à la vie, qui ne sont que des sciences appliquées. Il y a dans les entreprises des Genevois un esprit d'ordre, un tact pour l'utile, qui manque trop souvent aux Français. La bibliothèque britannique,

publiée à Genève, laisse tous les recueils périodiques de Paris loin derrière elle.

Cette ville a donné le jour à tant d'écrivains, que nous ne pouvons pas entreprendre de les caractériser tous. Elle possède deux grands géomètres dans MM. Trembley et l'Huillier, sans parler des écrivains politiques, tels que Delolme, le célèbre Mallet-du-Pan. Elle réclame Casaubon, ce prodige d'érudition et de saine critique ; Turreten, Spanheim, Prevost, le continuateur du théâtre grec de Brumoy ; le géographe Beranger, l'historien Mallet (*), et beaucoup d'autres littérateurs érudits dont les noms survivront, j'espère, à ceux de plusieurs ramasseurs de cailloux et de champignons. La liste des ouvrages publiés par les Genevois vivans, est un véritable ornement de cette description dont l'auteur est octogénaire.

Avouons pourtant que dans toute l'activité scientifique et littéraire des Genevois, on ressent la funeste influence de je ne sais quel esprit de métaphysique qui répand dans tout ce qu'ils écrivent une certaine froideur, une certaine sécheresse, jointe à une grande affectation de profondeur et de subtilité. Tranchons le mot : ils me paroissent tous nés *sophistes*. C'est le défaut de Rousseau, en le considérant uniquement comme écrivain. Saussure gâte quelquefois ses tableaux par des détails et des expressions qui ne viennent pas du cœur et ne vont pas aux cœurs.

Mallet, dans sa savante et exacte histoire de Danemarck, a dépouillé la poétique antiquité de la Scandinavie de tous les charmes qu'elle auroit eus sous la plume d'un Tite-Live. Il n'a pas bien expliqué l'Edda, ce système d'une mythologie allégorique,

(*) Quelques personnes le croient natif de Berne.

antique héritage de l'imagination orientale, conservé par les Goths. Son Edda a pourtant eu beaucoup d'éditions; ce qui prouve combien la mythologie scandinave est intéressante par elle-même.

Si quelqu'un trouvoit cette critique des écrivains genevois trop générale, nous lui répondrions que Rousseau l'a faite avant nous. Voici comme il caractérise le style de conversation qui régnoit de son temps à Genève.

« Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phrases, rarement de la légèreté, jamais de cette simplicité naïve qui dit le sentiment avant la pensée, et fait si bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le français écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent.... Leurs discours sont des harangues, et ils jasent comme s'ils prêchoient. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avec ce ton dogmatique et froid, ils sont vifs, impétueux, et ont les passions très-ardentes; ils diroient même assez bien les choses de sentiment, s'ils ne disoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles; mais leurs points, leurs virgules sont tellement insupportables, ils peignent si posément des émotions si vives, que quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux où est l'homme qui sent ce qu'ils ont décrit ». (Nouvelle Héloïse. VIe. part., lettre 5). M.

XV.

Description de Londres ou Lettres écrites d'Angleterre; par M. B. de V.

Londres, le 28 juin 1768.

C'est une jolie chose de voyager, Madame! c'en est une charmante de raconter ses voyages, surtout le premier! C'est comme en fait d'amour: l'essai est ce qu'il y a de plus agréable et ce qui laisse un plus long souvenir. Je vais donc vous parler de l'Angleterre et des Anglais, non de Wilkes et des Colonies, mais de ce qui s'offre dans les rues et sur les chemins, et dont on dédaigne de parler dans les dépêches politiques ou dans les relations importantes. J'écris comme j'ai voyagé, pour m'amuser et non pour instruire personne.

Nous partîmes de Versailles le lundi 13, à dix heures du soir; nous arrivâmes le jeudi à Calais; nous fûmes le vendredi à Douvres, et le lendemain à Londres. Nous avions un peu vomi sur l'eau; nous fûmes guéris en touchant à terre. Je n'avois jamais vu de port, ni de vaisseaux, ni même la mer. Calais, Douvres, le passage, tout me plut, du moins pour la nouveauté, et surtout parce que cela ne devoit pas être long.

Nous voilà dans les magnifiques auberges anglaises. On nous apporte du thé, des tartines de beurre: de jeunes filles très-propres viennent nous faire le thé dans des vases charmans. Le soir, nous mangeons

du pouddiug, du *rosbif* et de la marée fraîche. On dort à merveille : tout se passe à faire plaisir, jusqu'au quart-d'heure de Rabelais. On trouve alors la manière de vivre anglaise fort agréable, mais un peu chère : la poste l'est aussi ; mais on peut s'arranger, et on va vite. Nous fûmes en neuf heures à Londres, et, dans ces neuf heures, il y en eut six d'enchantement et d'admiration à la vue des beautés naturelles, de la riche culture, de l'opulence des campagnes, de la beauté des auberges, de l'extrême propreté qui règne dans les plus petites maisons.

Une des choses qui nous frappa d'abord fut l'habillement des jeunes personnes : on doit à votre sexe de le faire passer avant tout. Je vais vous dire quelle mine a une petite miss dans son habit du matin, avec lequel elle court les rues tant que bon lui semble. Figurez-vous un petit juste de soie d'une couleur tranchante, un tablier de gaze ou de mousseline très-large, très-blanc et très-fin, qui couvre les deux tiers de ce juste ; un fichu de gaze non moins blanche qui se joint au tablier ; des manchettes courtes et des bras à l'air depuis le coude ; un petit chapeau de soie noire ou de la couleur de l'étoffe, doublé et blanc, surmonté d'une couronne de rubans ; sous ce chapeau, des minois blancs et doux, un teint velouté, des yeux noirs et fiers ; voilà (si vous concevez quelque chose à ma description) le portrait d'environ dix mille anglaises que j'ai vu passer depuis dix jours dans les rues. Pendant les trois premiers jours, on les trouve toutes jolies : après cela, on s'aperçoit qu'elles ont la plupart la marche niaise, le bras gros, le pied mal fait, les dents laides, la tête baissée, l'œil dur, des corsets mal taillés, des cheveux gras à force d'eu

vouloir montrer la couleur naturelle. Cet air altier, dont je vous parlois tout-à-l'heure, ressemble plus à la morgue qu'à une noble fierté; elles vont seules et partout et à toute heure. Les promenades en sont pleines; mais les Anglais (gens délicats) ne font un peu d'attention qu'à celles qu'on appelle *whores*. C'est un nom qui a son équivalent dans notre langue, mais que je ne puis vous rendre décemment. Les honnêtes femmes ont l'air un peu délaissées, et pour une bonne raison : c'est que les filles, comme en France, songent à s'établir, et que les femmes courent de gros risques. Un homme est perdu, s'il s'avise d'avoir trop de goût pour une femme d'honnête condition. Les lois le poursuivent à toute rigueur; les Anglais disent qu'un cocu ne coûte nulle part aussi cher que dans leur pays...

Les hommes n'étant point soutenus par le besoin de plaire, qui anime tout en France, s'abandonnent à une négligence qui ressemble beaucoup à la grossièreté. Vous n'imaginez pas la tournure des ces gens-là chez eux : comme ils sont fagotés dans leurs habits du matin! comme ils sont ridicules dans leurs habits de parure! comme ils se complaisent dans leur mauvaise grâce! comme il se sourient dédaigneusement en voyant un Français! et ils le reconnoissent sous le déguisement le plus anglais, avec le frac et le grand chapeau, les souliers ronds, les gros gants, le bâton d'épine ou la petite canne, avec un assommoir de plomb au bout. Rien ne vous sauve de vous entendre appeler *Frenchman*, et quelquefois par les charbonniers ou les crocheteurs, *French-dog* (chien de Français).

Ses rues sont larges, bordées de trottoirs comme

nos quais, mais mal pavées au milieu. Vous connoissez les carosses anglais; ils sont moins élégans et plus légers que les nôtres. Il semble que, chez nous, on n'a fait attention qu'aux hommes, et, en Angleterre, on n'a pensé qu'aux chevaux et aux chemins : leurs voitures ne pèsent rien; mais elles ne portent sur rien : le bruit des chaînes et la dureté des ressorts m'en ont détrompé pour jamais.

Entre les maisons et les trottoirs, il y a un espace creusé en fossé et bordé de grilles : les cuisines sont sous terre, éclairées par ce petit fossé. Chaque maison a son petit porche orné de colonnes ou d'autres ornemens. Un petit corridor, qui est en même temps la cage de l'escalier, sépare les pièces d'en bas, savoir, la salle à manger et le parloir ou salon. Tout est boisé, peint; les chaises de bois d'une forme antique; les croisées en châssis avec d'assez grands carreaux, et un châssis de gaze adapté à la croisée, pour voir dans la rue sans être vu. Les tables sont toutes d'acajou; les cabarets pour le thé et le café sont le plus souvent aussi d'acajou, et tous leurs petits ustensiles, d'argent ou de porcelaine; l'escalier de bois, les marches couvertes d'une lisière de tapis; les cours petites et pavées de larges pierres, ont chacune leur réservoir d'eau : on lave sans cesse partout, on nettoie tous les huit jours les vitres : la propreté est extrême. Sur la boiserie, on a des tableaux; les riches en ont beaucoup et de très-beaux.

Voilà l'intérieur des maisons. Voulez-vous que je peigne un repas bien anglais ? Imaginez une table ronde chargée, pour premier service, d'un gros jambon rôti, avec des fèves de marais dessous; un énorme *rosbif* de l'autre côté; des choux-fleurs au milieu; deux saucières au coin, l'une de beurre, l'autre de

gingembre et d'herbes aromatiques ; dans un autre plat, un mauvais hochepot mal cuit, qui figure avec deux ou trois poulets rôtis nageant dans le beurre. Voilà l'excellente chère qui est relevée par une oie grasse, une tortue, des petits pois sans sauce, verts comme au sortir de la cosse, et qu'on a seulement passés à l'eau bouillante ; une sorte de croquante bourrée de groseilles à maquereau. Chaque convive a devant lui son assiette, une fourchette à deux branches de fer, un couteau en sabre, arrondi par le bout pour servir de cuiller, et point de serviette. Après le second service, on ôte la nappe, et on met sur la table des fraises, du melon, du fromage et du vin de cinq à six espèces. C'est alors seulement qu'on a des verres à la française ; jusque-là on a bu dans des *vidercome*, ou (si on a voulu de la bière) dans le pot d'argent ou d'étain. On porte les santés en commençant par celle du roi, non sans quelque irrévérence anglaise, puis celle des dames, qu'on appelle grossièrement de son nom propre. On apporte ensuite du *punch*, puis le café, et le thé avec des tartines de beurre ; et, après un repas silencieux de quatre heures, on se quitte bons amis.

J'ai fait deux de ces repas ; j'y ai mangé tant qu'on a voulu, et mon estomac s'y est assez bien prêté. J'ai mangé ailleurs presque à la française. Hier, je dînai à la campagne du chevalier van Eck, millionnaire hollandais, dont un fils, né en Angleterre, est membre de la chambre des communes. Je vous peindrai un de ces jours les campagnes anglaises : c'est toute une autre manière de se loger et de vivre : on y étale une magnificence souvent lourde et bizarre, égale à la grossièreté de la ville. On fit passer en revue devant nous sept ou huit cent mille marcs d'ar-

gent. Nous eûmes de petits couverts, des demi-serviettes, un surtout d'argent et un dessert en règle.

Je m'arrête ici, Madame; voilà deux grandes heures que j'écris, et je ne suis qu'au commencement de mes récits. La première fois, je vous parlerai des églises, des jardins publics et des jardins de campagne; vous ne serez plus tentée de vivre à l'anglaise.

XVI.

Londres, le 30 juin.

Voici un second volume, Madame, car je n'ose dire une seconde lettre. Je vais tâcher de vous donner une idée de Londres, autant que j'ai pu m'en former une en quinze jours; par conséquent, je ne vous dirai pas avec exactitude quelles en sont les dimensions, ni de combien il est plus grand que Paris. J'entendis dire, il y a cinq à six ans, qu'un seigneur danois (je ne sais si ce n'est pas lui-même qui me l'a conté) avoit levé le plan géométrique des deux villes de Paris et de Londres, et que Paris se trouvoit plus grand. Il n'y a rien à répondre à une démonstration géométrique, sinon de la vérifier; c'est ce que je ne puis pas faire et ce que je crois inutile. Les yeux décident en faveur de Londres, et les registres mortuaires annoncent un tiers d'habitans de plus; il est vrai que, dans ces registres, on comprend les *bills de mortalité*, c'est-à-dire, la banlieue de Londres; il est vrai qu'il y a au moins cent mille matelots ou

charbonniers sur la Tamise ; il est vrai enfin que la largeur de Londres n'est pas le quart de sa longueur. Il faudroit pouvoir combiner toutes ces choses pour parvenir à une décision qui vous est fort indifférente, savoir de combien Londres est géométriquement plus grand que Paris.

Plus je parcours Londres, et plus je reconnois qu'il est très-aisé d'en faire la plus superbe ville du monde; les Anglais ont tout ce qu'il faut pour cela, excepté le goût qui leur manquera long-temps. L'incendie de 1666 fit rebâtir la ville. On élargit les rues, ce qui, joint à l'habitude de loger chaque famille dans une maison à part, a resserré les habitations et décidé la forme des logemens. La propreté qui y règne est une suite de la petitesse des demeures, autant que du caractère national. Je ne me lasse point d'admirer cette propreté brillante, qui vaut mieux que la dorure, ces tables d'un si beau bois, ces vitres si claires, ces rideaux en festons, ces cheminées du plus beau marbre, ces feux de l'acier le plus poli. Notre élégance tient plus aux arts et aux dessins; la leur tient plus à la propreté, et fait une autre sorte de plaisir, peut-être plus réel.

La ville a reçu des accroissemens immenses depuis la dernière paix ; on bâtit tous les jours des rues nouvelles d'une largeur incroyable, qui sont habitées aussitôt que bâties, qui se décorent de boutiques bien plus élégantes que les nôtres, de grandes places, de statues dorées, de bassins et de maisons maussades ; tout est en brique, et il n'y a pas un architecte qui se doute des proportions. D'ailleurs, ils bâtissent avec aussi peu de solidité que d'élégance ; ils ne cherchent qu'à étendre leur ville et à la percer ; une autre géné-

ration qui saura ce que c'est que de bâtir, en fera la première ville de l'Europe.

Il n'y a proprement qu'un côté de la rivière habité; il communique à l'autre par trois ponts. Celui de *Westminster* a un mille de long, bâti avec prétention et en belle pierre, mais mal décoré; ses lourdes balustrades dérobent la vue de la Tamise. Le nouveau pont qu'on fait dans la cité sera mieux. Le troisième communique au faubourg ou cité de *Southwark*, par où l'on va au superbe hôpital de la marine de *Greenwich*. Il n'y a pas encore de quais à Londres, chose déplorable sur une si belle rivière, et étonnante dans une ville où l'on a si peu ménagé l'espace.

La reine Anne fit construire dans la cité cinquante paroisses du rit anglican, si vous entendez par église tous les lieux où l'on bénit Dieu et où l'on maudit le pape. Les catholiques n'en ont pas; ils auroient quelques messes chez les ambassadeurs. Les anglicans ont avec les paroisses la cathédrale de Saint-Paul et l'Abbaye de *Westminster*, où j'ai vu des chanoines, de la musique et des cérémonies : ils croient à la présence réelle; mais ils se moquent de nous, parce que nous croyons à la transubstantiation. Vous sentez bien que nous leur disons qu'il y a de l'humeur et de l'inconséquence dans leur conduite, et que deux miracles ne coûtent pas plus à croire qu'un seul. Les Calvinistes et toutes les sectes qui en sont dérivées, arrangent le mystère encore à moins de frais. Les Juifs les maudissent tous, et les Quakers ne maudissent personne, excepté les gens d'armes; ils se dispensent du baptême, mais il ne peuvent consentir à faire la révérence, à ne pas tutoyer le roi, à se battre pour lui, et à mettre des boutons aux manches et aux poches de leurs habits. J'ai été à leur assemblée

pour les voir trembler devant le Seigneur, et entendre leur saint nazillonnement : le Saint-Esprit ne souffla pas ce jour-là ; personne ne parla, pas même les dames ; ce qui montre visiblement que la charité se refroidit, sans compter qu'ils commencent à porter de belles perruques et le bouton au chapeau.

Saint-Paul est une église plus belle, plus grande, plus régulière qu'aucune que vous ayez vu en France ; c'est, avec *Greenwich*, le seul monument estimable de grande architecture à Londres. Le *Muséum*, ou bibliothèqué publique, est le meilleur morceau du second ordre. Il fut construit et décoré par des artistes français ; la bibliothèque et le cabinet d'histoire naturelle sont formés de différentes donations, dont la plus considérable est celle du chevalier *Hans Sloane*. Le nombre des volumes n'est pas de cent mille. Le cabinet d'antiquité et celui de l'histoire naturelle sont dans la même proportion, c'est-à-dire, très-inférieures aussi aux collections du roi de France. Celui d'Angleterre n'a aucune inspection sur le *Muséum* ; il n'y a d'autre titre que celui d'anglais, avec le mérite d'être un des bienfaiteurs.

Si les sciences ont un palais, en revanche le roi habite un vieux couvent, qu'on nomme *Palais de Saint-James*. Le palais de la reine, jadis l'hôtel de Buckingham, bâti en brique, mais un peu plus régulièrement que les autres hôtels, est au bout du parc. Ce parc qu'on devroit appeler le clos, jadis planté par Lenôtre (à ce qu'on prétend), est une grande enceinte bordée de quelques allées, dont une s'appelle le mail, et a un mille de long, ainsi qu'un grand étang qui n'est pas même revêtu de murs, et dont les branches forment des canardières très-sauvages et très-fangeuses, où l'on voit des canards en tout temps. Depuis

Charles II, tel est le palais des rois d'Angleterre. Le malheureux Charles Ier. est le dernier qui ait entrepris de se loger. Il n'acheva point son palais; le feu le consuma presque tout entier après sa mort, et n'épargna que la salle d'où il sortit par une fenêtre pour être décapité. Sa statue est au bout de la même rue, et semble regarder tristement le lieu de l'échafaud, et cette salle funeste que le feu a seule épargnée. Du parc Saint-James, on passe à *Green-Park*, ou *Park-West*, autre promenade aussi champêtre; de là, à *Hyde-Park* qui touche à *Kinsengton*, maison de plaisance du roi, à une demi-lieue de la ville.

Westminster est à l'autre extrémité de la rue où l'on voit la statue de Charles Ier. C'est une ancienne abbaye et un ancien palais qui a donné son nom à la plus belle partie de la ville. C'est une ville à part, qui a sa juridiction et ses magistrats; le *parlement*, la *cour du banc du roi*, la *cour d'équité*, les *communs-plaids* se tiennent dans le palais. J'ai vu les deux chambres du parlement et les trois tribunaux; les avocats sont sans nombre; mais il n'y a pour chaque tribunal, que trois ou quatre juges, en grandes robes, avec d'énormes perruques et de gros bouquets à la main. C'est au banc du roi que la sentence de Wilkes fut prononcée le lendemain de mon arrivée. Le président est le lord Mansfield, orateur, dit-on, très-éloquent. Le chancelier préside *à la cour d'équité*. Nous remarquâmes surtout aux *communs-plaids* que les juges disputoient avec les avocats. Un des juges de ce dernier tribunal cita Shakespear, le Corneille des Anglais.

Un bâtiment bien gothique, une église immense, un doyen et des chanoines en surplis, avec une sorte de toge en écarlate, et des tombeaux célèbres, sont

ce qui m'a frappé à l'Abbaye de *Westminster*. C'est la sépulture des rois et des grands hommes ; mais par malheur, c'est celle aussi de quiconque a la vanité de vouloir avoir des inscriptions et du marbre après sa mort : il suffit de payer pour être enterré parmi tous ces illustres morts. Ce n'est point le roi ni la nation qui décernent cet honneur, c'est l'argent. Pope est enterré dans un village, et des bourgeois obscurs, et la comédienne *Oldfields* le sont à *Westminster*, avec *Newton* et *Shakespear*. Ce dernier a, ce me semble, le plus beau monument de tous ceux que j'ai vus dans cette carrière. La sculpture est d'un peuple qui sort à peine de la barbarie gothique. On vante beaucoup le mausolée d'un mari qui mourut de douleur d'avoir perdu sa femme. La mort, sortant d'un autre souterrain, menace de son dard les deux époux. L'idée est pittoresque, mais elle ne rend pas l'histoire, et l'expression des figures est foible. Roubillac est l'auteur des plus somptueux monumens. Ce Roubillac est bien loin de Girardon, et de Pouget, et de Coustoux, et de Bouchardon, et de Pigalle, et peut-être de leurs bons écoliers.

Je crois de bonne foi qu'il faut désespérer des Anglais, pour les arts qui dépendent du dessin ; et ce qui achève de me le persuader, c'est que par inclination ou par habitude, ou enfin par un effet de leur aversion pour les étrangers qui écartent toujours les artistes, ils se rapprochent tous les jours du gothique; c'est à la rue de *Saint-Paul* et de *Greenwich*, que l'on construit sans cesse les bâtimens les plus barbares, les plus dénués du sentiment des règles, les plus massifs, etc.

Le lord maire de la cité, beaucoup mieux logé que le roi, occupe une espèce de palais, construit, il y

a vingt-cinq ans, pour lui. Vous n'imaginez pas ce que c'est que cette maison, décorée d'un frontispice, comme celui de la paroisse de Notre-Dame de Versailles, où l'on entre par-dessous ce frontispice dans des souterrains immenses, où l'on monte au second pour trouver les appartemens, où l'escalier est en bois, et les cloisons en pierre de taille, où il y a une salle de danse de cinquante pieds de haut, et une salle à manger de quatre-vingt-dix, dont le premier ordre n'a point de piédestal, et le second en a un qui fait la moitié de la hauteur; dont la tribune, au lieu de régner le long des colonnes, est prise dedans; c'est un amas d'absurdité et de grandeur, qui a l'air d'un monument égyptien.

Greenwich me consola. Ce sont les Invalides de la marine anglaise. Leur maison porte le nom modeste d'hôpital, et mérite mieux celui d'hôtel que nos Invalides de Paris. Figurez-vous deux beaux péristyles de la meilleure architecture, en face l'un de l'autre, terminés du côté de la Tamise, l'un, par une chapelle aussi propre que magnifique, l'autre, par une grande salle du conseil, avec un vestibule et un grand salon, ornés également de peintures; le long de ces magnifiques galeries, des corridors d'une propreté qui le dispute aux dortoirs les plus dévots; dans ces corridors, de petites chambres de bois bien ciré, avec tous les petits meubles qui peuvent faire l'aisance d'un matelot; nulle poussière, nulle odeur, pas même de tabac; des hommes habillés tous les ans de beau drap bleu, avec un demi-*scheling* de paie par semaine pour le plus petit matelot, à proportion pour les grades supérieurs; du pain excellent en plus grande quantité qu'ils n'en peuvent manger; la meilleure viande, la bière la plus saine, une infirmerie

magnifique, avec quatre-vingt-trois nourrices (gardes-malades), cent quarante enfans de matelots, nourris et élevés aux dépens de l'État, dix-sept cents invalides toujours complets, des gratifications annuelles du parlement, 50,000 liv. sterl. (1,200,000 liv.) de revenus en belles terres, des finances bien réglées, etc.

Ces braves gens ont pour leur promenade le beau parc d'un palais voisin, appartenant à la reine, et planté par Lenôtre. La Tamise passe sous la terrasse de ce beau bâtiment. Les *yachts* du roi sont vis-à-vis; rien n'égale la délicatesse et la magnificence de ces jolis bâtimens. L'observatoire de la marine est au haut du parc, d'où l'on découvre un pays immense, et les détours de la Tamise, où cent vaisseaux de tous les pays, de toutes les grandeurs, vont et viennent sans cesse; un peu plus loin commence cette forêt de mâts qui vous conduit, par une navigation de près de deux heures, jusqu'au fond de Londres. Ce lieu, je vous l'avoue, est le triomphe de l'Angleterre, et nos arts et notre bon goût, et notre élégance en tout genre, n'ont rien qui vale *Greenwich*.

Je n'ai plus guère à vous parler de Londres; peu vous importe. Le *monument*, qui n'est qu'une grande colonne élevée en mémoire de l'incendie de 1666, qui consuma treize mille maisons, et dont l'inscription accuse les catholiques; c'est une calomnie généralement abandonnée; on n'en parle plus guère sans citer un vers de Pope qui le dément.

J'ai vu la tour, parce qu'il faut l'avoir vue, comme il faut qu'un provincial fasse sa révérence au cheval de bronze; rien n'est plus gothique et plus triste. On y montre, dans une chapelle, les corps décapités de trente-sept rois, reines ou grands seigneurs anglais. Il y a une salle qu'on appelle salle d'armes, où l'on voit

une quantité de fusils, pistolets, épées, lances ; etc., rangés avec beaucoup d'ordre, et sous cent formes différentes de colonnes, de soleils, de palissades, etc. ; dans une autre salle, on voit une quantité d'armes antiques ; on en a formé des espèces de figures armées de toutes espèces, et en y ajoutant des chevaux de carton et des masques de bois peints d'après les portraits des rois ; on en a fait une compagnie de chevaliers accompagnés chacun de leur écuyer. Il est inutile de vous parler de Guild-Hall, où l'on fait l'élection du maire, ni de *Lincoln's Jnn*, qui est un collége de jurisconsultes, ni du temple, qui est une autre maison de jurisconsultes, avec des statuts assez ressemblans à ceux de la maison de Sorbonne. Je vous parlerois des spectacles, si celui de *Garrick* n'étoit interrompu à cause de la saison. J'ai trouvé encore un mauvais opéra, et une comédie bizarre que je n'ai vue qu'une fois, et sur laquelle il n'est pas permis de parler en détail, quand on ne sait pas mieux la langue que je ne la sais.

Pour Fax-Hall (qu'on écrit Vaux-Hall) et Renelagh, je ne veux point vous les décrire ; il faut que vous fassiez le voyage exprès, si vous voulez en avoir une idée. Venez-vous-en avec votre petit frac gris ; vous aurez l'air d'un jeune français, de meilleure grâce que tous les jeunes lords qui sortent du collége d'Oxford. Vous verrez cette illumination de trois ou quatre mille lanternes, ces arcs de triomphe en enfilade, terminés par les ruines de Palmire, cette rotonde de Fax-Hall, entourée par-dehors de deux cents loges illuminées, pleines de gens qui soupent ensemble, cet orchestre en plein air, cette cascade artificielle, exécutée avec des gazes, etc. La salle de Renelagh est immense, et les loges sont disposées

autour de la salle, dans l'intérieur. On paie un écu pour y entrer, et l'on vous y fournit le thé et les tartines de beurre. A Fax-Hall, il n'en coûte qu'un scheling, mais vous soupez à vos frais (et chèrement); la salle est plus petite, mais précédée d'un vestibule, où l'on a représenté les succès de la dernière guerre. Tout cela n'est point de bonne architecture, ni de vrais jardins; mais c'est la plus aimable et la plus magnifique guinguette de l'Europe. Je m'étonne toujours qu'elle ait été imaginée à Londres : elle convenoit à Florence ou à Paris, et non pas à ce climat, à ce peuple-ci, à ce ciel humide, et à ces gens froids. On y va très-tard, et on y reste fort avant dans la nuit. On ne peut représenter une fête nocturne plus riante, mais les Anglais y sont sérieux : ce peuple ne sait point rire.

Voilà Londres tel qu'il est au mois de juillet. La noblesse est presque toute dans ses terres. On n'y voit que celle qui est dans les campagnes voisines. J'ai été invité à Kensington, chez miladi Holland. Il y eut une assemblée et un bal, où l'on dansa force contre-danses, pas un menuet et une seule allemande. Je vous porterai l'estampe d'une des danseuses, *miladi Sara*, une des plus belles personnes d'Angleterre.

B. V.

XVII.

Voyages d'Alex. Mackensie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, fait en 1789, 1792 *et* 1793, *etc.*, *traduits de l'anglais*, par J. Castéra.

Il faut peut-être chercher dans l'inconstance et les dégoûts du cœur humain, le motif de l'intérêt général qu'inspire la lecture des voyages. Fatigués de la société où nous vivons, et des chagrins qui nous environnent, nous aimons à nous égarer en pensée dans des pays lointains et chez des peuples inconnus. Si les hommes que l'on nous peint, sont plus heureux que nous, leur bonheur nous délasse; s'ils sont plus infortunés, leurs maux nous consolent.

Mais l'intérêt attaché au récit des voyages, diminue chaque jour, à mesure que le nombre des voyageurs augmente; l'esprit philosophique a fait cesser les merveilles du désert :

« Les bois désenchantés ont perdu leurs miracles! (*)

Quand les premiers Français, qui descendirent sur les rivages du *Canada*, parlent de lacs semblables à des mers, de cataractes qui tombent du ciel, de forêts dont on ne peut sonder la profondeur, l'esprit est bien plus fortement ému, que lorsqu'un marchand anglais, ou un savant moderne, vous apprend qu'il a pénétré jusqu'à l'océan Pacifique, et que la chute de Niagara n'a que cent quarante-quatre pieds de hauteur.

(*) Fontanes.

Ce que nous gagnons en connoissance, nous le perdons en sentiment. Les vérités géométriques ont tué certaines vérités de l'imagination, bien plus importantes à la morale qu'on ne pense. Quels étoient les premiers voyageurs dans la belle antiquité? C'étoient les législateurs, les poètes et les héros; c'étoient Jacob, Lycurgue, Pythagore, Homère, Hercule, Alexandre, *dies peregrinationis!* (*) Alors tout étoit prodige, sans cesser d'être réalité, et les espérances de ces grandes ames aimoient à dire : « *Là-bas la terre inconnue, la terre immense* ». *Terra ignota! terra immensa!* Nous avons naturellement la haine des bornes; je dirois presque que le globe est trop petit pour l'homme, depuis qu'il en a fait le tour. Si la nuit est plus favorable que le jour à l'inspiration et aux vastes pensées, c'est qu'en cachant toutes les limites, elle prend l'air de l'immensité.

Les voyageurs français, et les voyageurs anglais semblent, comme les guerriers de ces deux nations, s'être partagé l'empire de la terre et de l'onde. Les derniers n'ont rien à opposer aux Tavernier, aux Chardin, aux Parennin, aux Charlevoix; ils n'ont point de monument tel que les *lettres édifiantes;* mais les premiers, à leur tour, n'ont point d'Anson, de Byron, de Cook, de Vancouver. Les voyageurs français ont plus fait pour la connoissance des mœurs et des coutumes des peuples : *Mores cognovit;* les voyageurs anglais ont été plus utiles aux progrès de la géographie universelle : *in mari passus est* (**). Ils partagent, avec les Espagnols et les Portugais, la gloire d'avoir ajouté de nouvelles mers

(*) Gènes.

(**) Odys.

veaux continens au globe, et d'avoir fixé les limites de la terre.

Les prodiges de la navigation sont peut-être ce qui donne une plus haute idée du génie de l'homme. On frissonne et on admire, lorsqu'on voit Colomb s'enfonçant dans les solitudes d'un océan inconnu, Vasco de Gama, doublant le cap des tempêtes, Magellan, sortant d'une vaste mer pour entrer dans une mer plus vaste encore, Cook, volant d'un pôle à l'autre, et resserré de toutes parts par les rivages du globe, ne trouvant plus de mers pour ses vaisseaux!

Quel beau spectacle n'offre point cet illustre navigateur, cherchant de nouvelles terres, non pour en opprimer les habitans, mais pour les secourir et les éclairer, portant à de pauvres sauvages les nécessités de la vie, jurant concorde et amitié, sur leurs rives charmantes, à ces simples enfans de la nature, semant, parmi les glaces australes, les fruits d'un plus doux climat, en imitant ainsi la Providence qui prévoit les naufrages et les besoins des hommes!

La mort n'ayant pas permis au capitaine Cook d'achever ses importantes découvertes, le capitaine Vancouver fut chargé, par le gouvernement anglais, de visiter toute la côte américaine, depuis la Californie jusqu'à la rivière de Cook, et de lever les doutes qui pouvoient rester encore sur un passage au nord-ouest du Nouveau-Monde. Tandis que cet habile marin remplissoit sa mission avec autant d'intelligence que de courage, un autre voyageur anglais, parti du Haut-Canada, s'avançoit à travers les déserts et les forêts jusqu'à la mer Boréale et l'océan Pacifique.

M. Mackensie, dont je vais faire connoître les travaux, ne prétend ni à la gloire du savant, ni à

celle de l'écrivain. Simple trafiquant de pelleteries parmi les Indiens, il ne donne modestement son voyage que pour le journal de sa route.

Le 15, *le vent souffloit de l'ouest : nous fîmes quatre milles au sud, deux milles au sud-ouest*, etc. *Le fleuve étoit rapide : nous eûmes un portage; nous vîmes des huttes abandonnées; le pays étoit fertile ou aride; nous traversâmes des plaines ou des montagnes; il tomba de la neige; mes gens étoient fatigués; ils voulurent me quitter; je fis une observation astronomique*, etc., etc., etc.

Tel est à peu près le style de M. Mackensie. Quelquefois cependant il interrompt son journal pour décrire une scène de la nature, ou les mœurs des sauvages; mais il n'a pas toujours l'art de faire valoir ces petites circonstances si intéressantes dans les récits de nos missionnaires. On connoît à peine les compagnons de ses fatigues; point de transports en découvrant la mer, but si desiré de l'entreprise; point de scènes attendrissantes lors du retour. En un mot, le lecteur n'est point embarqué dans le canot d'écorce avec le voyageur, et ne partage point avec lui ses craintes, ses espérances et ses périls.

Un plus grand défaut encore se fait sentir dans l'ouvrage : il est malheureux qu'un simple journal de voyage manque de méthode et de clarté. M. Mackensie expose confusément son sujet. Il n'apprend point au lecteur quel est ce fort *chipiouyan* d'où il part; où en étoient les découvertes lorsqu'il a commencé les siennes; si l'endroit où il s'arrête à l'entrée de la mer glaciale étoit une baie, ou simplement une expansion du fleuve, comme on est tenté de le soupçonner; comment le voyageur est certain que cette grande rivière de l'ouest, qu'il appelle *Tacoutché-Tessé*, est

la rivière de *Colombia*, puisqu'il ne l'a pas descendue jusqu'à son embouchure ? Comment il se fait que la partie du cours de ce fleuve, qu'il n'a pas visitée, soit cependant marquée sur sa carte, etc., etc. ?

Malgré ces nombreux défauts, le mérite du journal de M. Mackensie est fort grand ; mais il a besoin de commentaires, soit pour donner une idée des déserts que le voyageur traverse, et colorer un peu la maigreur et la sécheresse de son récit, soit pour éclaircir quelque point de géographie. Je vais essayer de remplir cette tâche auprès du lecteur.

L'Espagne, l'Angleterre et la France doivent leurs possessions américaines à trois italiens, *Colomb, Fabot* et *Verazani*. Le génie de l'Italie, enseveli sous des ruines, comme les géans sous les monts qu'ils avoient entassés, semble se réveiller quelquefois pour étonner le monde. Ce fut vers l'an 1533 que François Ier. donna ordre à *Jean Verazani* d'aller découvrir de nouvelles terres. Ce navigateur reconnut plus de six cents lieues de côte, le long de l'Amérique septentrionale ; mais il ne fonda point de colonie.

Jacques Cartier, son successeur, visita tout le pays appelé *Kannata* par les sauvages, c'est-à-dire, *amas de cabanes* (*). Il remonta le grand fleuve, qui reçut de lui le nom de *Saint-Laurent*, et s'avança jusqu'à l'île de *Montréal*, qu'on nommoit alors *Hochélaga*.

M. de Roberval obtint, en 1540, la vice-royauté du Canada. Il y transporta plusieurs familles avec son frère, que François Ier. avoit surnommé le gendarme

(*) Les Espagnols avoient certainement découvert le Canada avant Jacques Cartier et Verazani, et quelques auteurs prétendent que le nom *Canada* vient des deux mots espagnols, *Aça, Nada*.

d'Annibal, à cause de sa bravoure; mais ayant fait naufrage en 1540, « avec eux tombèrent, dit Charlevoix, toutes les espérances qu'on avoit conçues, de faire un établissement en Amérique, personne n'osant se flatter d'être plus habiles ou plus heureux que ces deux braves hommes ».

Les troubles qui, peu de temps après, éclatèrent en France, et qui durèrent cinquante années, empêchèrent le gouvernement de porter ses regards au-dehors. Le génie d'Henri IV, ayant étouffé les discordes civiles, on reprit, avec ardeur, le projet d'un établissement au Canada. Le marquis de la Roche s'embarqua en 1598, pour tenter de nouveau la fortune; mais son expédition eut une fin désastreuse. M. Chauvin succéda à ses projets et à ses malheurs; enfin, le commandeur de Chatte, s'étant chargé, vers l'an 1603, de la même entreprise, en donna la direction à Samuel de Champelain, dont le nom rappelle le fondateur de Québec, et le père des colonies françaises dans l'Amérique septentrionale.

Depuis ce moment, les jésuites furent chargés du soin de continuer les découvertes dans l'intérieur des forêts canadiennes. Alors commencent ces fameuses missions qui étendirent l'empire français des bords de l'Atlantique et des glaces de la baie d'Hudson, aux rivages du Golfe Mexicain. Le père *Biart*, et le père *Enemond-Masse*, parcoururent toute l'Acadie; le père *Joseph* s'avança jusqu'au lac Nipissing, dans le Nord du Canada; les pères de *Brébœuf* et *Daniel* visitèrent les magnifiques déserts des Hurons, entre le lac de ce nom, le lac Michighan et le lac Érié; le père de *Lamberville* fit connoître le lac Ontario, et les cinq cantons iroquois. Attirés par l'espoir du martyre et par le récit des souffrances qu'enduroient

leurs compagnons, d'autres ouvriers évangéliques arrivèrent de toutes parts, et se répandirent dans toutes les solitudes. « On les envoyoit, dit l'historien de la Nouvelle-France, et ils alloient avec joie.....; ils accomplissoient la promesse du sauveur du monde, de faire annoncer son évangile par toute la terre ».

La découverte de l'*Ohio* et du *Meschacebé* à l'occident, du *lac supérieur* et du *lac des bois* au nord-ouest, du fleuve *Bourbon* et de la côte intérieure de la baie de *James* au nord, fut le résultat de ces courses apostoliques. Les missionnaires eurent même connoissance de ces *montagnes rocheuses* (*), que M. Mackensie vient de franchir, pour se rendre à l'océan Pacifique, et du grand fleuve qui devoit couler à l'ouest; c'est le fleuve Colombia. Il suffit de jeter les yeux sur les anciennes cartes des jésuites, pour se convaincre que je n'avance ici que la vérité.

Toutes les grandes découvertes étoient donc faites ou indiquées dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, lorsque les Anglais sont devenus les maîtres du Canada. En imposant de nouveaux noms aux lacs, aux montagnes, aux fleuves et aux rivières, ou en corrompant les anciens noms français, ils n'ont fait que jeter du désordre dans la géographie. Il n'est pas même bien prouvé que les latitudes et les longitudes qu'ils ont données à certains lieux, soient plus exactes que les latitudes et les longitudes fixées par nos savans missionnaires (**). Pour se faire une idée

(*) Ils les appellent *les montagnes des pierres brillantes*.

(**) M. Arrowsmith est à présent le géographe le plus célèbre en Angleterre : si l'on prend sa grande carte des États-Unis, et qu'on la compare aux dernières cartes d'Imley, on y trouvera

nette du point de départ et des voyages de M. Mackensie, voici donc, peut-être, ce qu'il est essentiel d'observer.

Les missionnaires français et les coureurs canadiens avoient poussé les découvertes jusqu'au lac *Ouinipic* ou *Ouinipigon* (*) à l'ouest, et jusqu'au lac des *Assiniboïls* ou des *Cristinaux*, au nord. Le premier semble être le lac *de l'Esclave* de M. Mackensie.

La société anglo-canadienne, qui fait le commerce des pelleteries, a établi une factorerie au fort *Chipiouyan* (**), sur un lac appelé le *lac des Montagnes*, et qui communique au lac de *l'Esclave*, par une rivière.

Du lac de *l'Esclave*, sort un fleuve qui coule au nord, et que M. Mackensie a nommé de son nom. Le fleuve *Mackensie* se jette dans la mer du Pôle par les 69° 14' de latitude septentrionale, et les 135° de longitude ouest, méridien de Greenwick.

La découverte de ce fleuve et sa navigation jusqu'à l'océan Boréal, sont l'objet du premier voyage de M. Mackensie. Parti du fort *Chipiouyan*, le 3 juin 1789, il est de retour à ce fort, le 12 septembre de la même année.

Le 10 octobre 1792, il part une seconde fois du fort *Chipiouyan*, pour faire un nouveau voyage.

une prodigieuse différence, surtout dans la partie qui s'étend entre les lacs du Canada et l'Ohio : les cartes des missionnaires, au contraire, se rapprochent beaucoup des cartes d'Imley.

(*) Les cartes françaises le placent au 50e. degré, latitude nord, et les cartes anglaises au 53e.

(**) 58° 40' latitude nord, et 10° 30' longitude ouest. Mer de Greenwick.

Dirigeant sa course à l'ouest, il traverse le lac *des Montagnes*, et remonte une rivière appelée *Oungigah* ou la rivière *de la Paix*. Cette rivière prend sa source dans les *montagnes rocheuses*. Un grand fleuve descendant du revers de ces montagnes, coule à l'ouest, et va se perdre dans l'océan Pacifique. Ce fleuve s'appelle *Lacoulché - Tesséde* ou la rivière de *Colombia*.

La connoissance du passage de la rivière *de la Paix*, dans celle de *Colombia;* la facilité de la navigation de cette dernière, du moins jusqu'à l'endroit où M. Mackensie abandonna son canot pour se rendre par terre à l'océan Pacifique; telles sont les découvertes qui résultent de la seconde expédition du voyageur. Après une absence de onze mois, il revient au lieu de son départ.

Il faût observer que la rivière *de la Paix* sortant des *montagnes rocheuses*, pour se jeter dans un bras du lac des *Montagnes;* que le lac *des Montagnes* communiquant au lac *de l'Esclave*, par une rivière qui porte ce dernier nom; que le lac *de l'Esclave*, à son tour, versant ses eaux dans l'océan Boréal, par le fleuve *Mackensie*, il en résulte que la rivière *de la Paix*, la rivière de l'*Esclave*, et le fleuve *Mackensie*, ne sont réellement qu'un seul fleuve qui sort des montagnes *rocheuses*, à l'ouest, et se précipite au nord, dans la mer du Pôle. Partons maintenant avec le voyageur, et descendons avec lui le fleuve *Mackensie*, jusqu'à cette mer Hyperborée.

« Le mercredi 3 juin 1789, à neuf heures du matin, je partis du fort *Chipiouyan*, situé sur la côte méridionale du lac des *Montagnes*. J'étois embarqué dans un canot d'écorce de bouleau, et j'avois pour conducteurs un allemand et quatre Canadiens, dont deux étoient accompagnés de leurs femmes.

» Un indien qui portoit le titre de chef anglais, me suivoit dans un petit canot, avec ses deux femmes et deux autres jeunes indiens ; ses compagnons étoient dans un autre petit canot. Les sauvages s'étoient engagés à me servir d'interprètes et de chasseurs. Le premier avoit autrefois accompagné le chef qui conduisit M. *Hearne* à la rivière des *mines de cuivre* ».

M. Mackensie traverse le lac *des Montagnes*, entre dans la rivière de l'*Esclave*, qui le conduit au lac du même nom, cotoie le rivage septentrional de ce lac, et découvre enfin le fleuve *Mackensie*.

« Le cours du fleuve prend une direction à l'Ouest et dans » un espace de vingt-quatre milles ; son lit se rétrécit graduelle- » ment, et finit par n'avoir qu'un demi-mille de large........... ». Depuis le lac jusque-là, les terres du côté du nord sont basses et couvertes d'arbres ; le côté du sud est plus élevé ; mais il y a aussi beaucoup de bois. . . . . Nous y vîmes beaucoup d'arbres renversés et noircis par le feu, au milieu desquels s'élevoient de jeunes peupliers qui avoient poussé depuis l'incendie. Une chose très-digne de remarque, c'est que lorsque le feu dévore une forêt de sapins et de bouleaux, il y croît des peupliers, quoique auparavant il n'y eût dans le même endroit aucun arbre de cette espèce.

Les naturalistes pourront contester l'exactitude de cette observation à M. Mackensie ; car en Europe, tout ce qui dérange nos systèmes est traité d'ignorance ou de rêve de l'imagination ; mais ce que les savans ne peuvent nier, et ce que tout l'art ne sauroit peindre, c'est la beauté du cours des eaux dans les solitudes du Nouveau Monde. Qu'on se représente un fleuve immense, coulant au travers des plus épaisses forêts ; qu'on se figure tous les accidens des arbres qui accompagnent ses rives : des chênes-saules, tombés de vieillesse, baignent dans les flots, leur tête chenue ; des planes d'occident se mirent

dans l'onde avec les écureuils noirs, et les hermines blanches, qui grimpent sur leurs troncs, ou se jouent dans leurs lianes; des sycomores du Canada se réunissent en groupe; des peupliers de la Virginie croissent solitaires ou s'allongent en mobile avenue. Tantôt une rivière accourant du fond du désert, vient former avec le fleuve, au carrefour d'une pompeuse futaie, un confluent magnifique; tantôt une cataracte bruyante tapisse le blanc des monts de ses voiles d'azur. Les rivages fuient, serpentent, s'élargissent, se resserrent; ici ce sont des rochers qui surplombent; là de jeunes ombrages dont la cime est nivelée, comme la plaine qui les nourrit. De toutes parts règnent des murmures indéfinissables; il y a des grenouilles qui mugissent comme des taureaux (*); il y en a d'autres qui vivent dans le tronc des vieux saules (**), et dont le cri répété ressemble tour-à-tour au tintement de la sonnette d'une brebis et à l'aboiement d'un chien (***); le voyageur, agréablement trompé dans ces lieux sauvages, croit approcher de la chaumière d'un laboureur, et entendre les murmures et la marche d'un troupeau. Enfin, de vastes harmonies élevées tout-à-coup par les vents, remplissent la profondeur des bois, comme le chœur universel des hamadryades; mais bientôt ces concerts s'affoiblissent, et meurent graduellement dans la cime de tous les cèdres et de

(*) Bull-Frog.

(**) Tree-Frog.

(***) « Elles font leurs petits dans les souches d'arbres à moitié » pourris....; elles ne coassent pas comme celles d'Europe, » mais pendant la nuit, et elles aboient comme des chiens ». *Le père du Tertre, Hist. natur. des Antilles, tom. III. n°.* 327.

tous les roseaux, de sorte que vous ne sauriez dire le moment même où les bruits se perdent dans le silence, s'ils durent encore, ou s'ils ne sont plus que dans votre imagination.

M. Mackensie, continuant à descendre le fleuve, rencontre bientôt des sauvages de la tribu des *Indiens-Esclaves*. Ceux-ci lui apprennent qu'il trouvera plus bas, sur le cours des eaux, d'autres indiens appelés *Indiens-Lièvres*, et enfin plus bas encore, en approchant de la mer, la nation des Esquimaux.

« Pendant le peu de temps que nous restâmes avec cette petite » peuplade, les naturels cherchèrent à nous amuser en dansant » au son de leur voix.... Ils sautoient et prenoient diverses pos- » tures.... Les femmes laissoient prendre leurs bras, comme si » elles n'avoient pas eu la force de les remuer ».

Les chants et les danses des sauvages ont toujours quelque chose de mélancolique ou de voluptueux. « Les uns jouent de la flûte, dit le père du Tertre, » les autres chantent et forment une espèce de mu- » sique qui a bien de la douceur à leur goût ». Selon Lucrèce, on cherchoit à rendre avec la voix, le gazouillement des oiseaux, long-temps avant que de doux vers, accompagnés de la lyre, charmassent l'oreille des hommes.

« *At liquidas avium voces imitarier ore*
» *Ante fuit multò, quàm lævia carmina cantu*
» *Concelebrare homines possent, auresque juvare* ».

Quelquefois vous voyez une pauvre indienne, dont le corps est tout courbé par l'excès du travail et de la fatigue, et un chasseur qui ne respire que la gaîté. S'ils viennent à danser ensemble, vous êtes frappé d'un contraste étonnant ; la première se redresse et se balance avec une mollesse inattendue ;

le second fait entendre les chants les plus tristes. La jeune femme semble vouloir imiter les ondulations gracieuses des bouleaux de son désert, et le jeune homme, les murmures plaintifs qui s'échappent de leurs cimes.

Lorsque les danses sont exécutées au bord d'un fleuve, dans la profondeur des bois, que des échos inconnus répètent, pour la première fois, les soupirs d'une voix humaine, que l'ours des déserts regarde du haut de son rocher, ces jeux de l'homme sauvage; on ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de grand dans la rudesse même du tableau, de s'attendrir sur la destinée de cet enfant de la nature, qui naît inconnu du monde, danse un moment dans des vallées où il ne repassera jamais, et bientôt cache sa tombe sous la mousse de ces déserts, qui n'a pas même gardé l'empreinte de ses pas, *Fuissem quasi non essem* (*)!

En passant sous des montagnes stériles, le voyageur aborde au rivage, et gravit des roches escarpées avec un de ses chasseurs indiens.

Mais, dit-il, nous n'étions pas à moitié chemin du sommet, que nous fûmes assaillis par une si grande quantité de maringouins, que nous ne pûmes pas aller plus loin. Je remarquai que la chaîne des monts se terminoit en cet endroit.

Quatre chaînes de montagnes forment les quatre grandes divisions de l'Amérique septentrionale.

La première partant du Mexique, et n'étant que le prolongement de la chaîne des *Andes*, qui traverse l'isthme de *Panama*, s'étend du midi au nord, le long de la grande mer du Sud, en s'abaissant

(*) Job.

toujours jusqu'à la rivière de Cook. M. Mackensie l'a franchie sous le nom de *Montagnes - Rochures*, entre la source de la rivière *de la Paix* et de la rivière *Colombia*, en se rendant à l'océan Pacifique.

La seconde chaîne commence aux *Apalaches*, sur le bord oriental du *Meschacebé*, se prolonge, au nord-est, sous les divers noms d'*Allegarys*, de *Montagnes-Bleues*, de *Montagnes-des-Lauriers*, derrière les *Florides*, la *Virginie*, la *Nouvelle-Angleterre*, et va par l'intérieur de *l'Acadie*, aboutir au golfe Saint-Laurent. Elle divise les eaux qui tombent dans l'Atlantique de celles qui grossissent le *Meschacebé*, *l'Ohio*, et les lacs du Canada-Inférieur.

Il est à croire que cette chaîne bordoit autrefois l'Atlantique, et lui servoit de barrière, comme la première chaîne borde encore l'océan indien. Vraisemblablement l'ancien continent de l'Amérique ne commençoit que derrière ces montagnes. Du moins les trois différens niveaux de terrain, marqués si régulièrement depuis les plaines de la Pensylvanie, jusqu'aux savanes de Floride, semblent indiquer que ce sol fut à différentes époques couvert et puis abandonné par les eaux.

Vis-à-vis le rivage du golfe Saint-Laurent (où comme je l'ai dit, cette seconde chaîne vient se terminer), s'élève sur la côte du Labrador une troisième chaîne presque aussi longue que les deux premières. Elle court d'abord au sud-ouest jusqu'à *l'Outaouas*, en formant la double source des fleuves qui se précipitent dans la baie d'Hudson, et de ceux qui portent le tribut de leurs ondes au golfe Saint-Laurent. De là, tournant au nord-ouest, et longeant la côte septentrionale du lac supérieur, elle

arrive au lac *Saint-Ane*, où elle forme une fourche sud-ouest et nord-ouest.

Son bras méridional passe au sud du grand lac *Ouinipic*, entre les marais qui fournissent la rivière d'*Albanie*, à la baie de James, et les fontaines d'où sort le *Meschacebé*, pour se rendre au golfe Mexicain.

Son bras septentrional rasant le lac du *Cygne*, la factorerie d'*Onasburgk*, et traversant la rivière de *Severn*, atteint le fleuve du port *Nelson*, en passant au nord du lac *Ouinipic*, et vient se nouer enfin à la quatrième chaîne des montagnes.

Celle-ci moins étendue que toutes les autres, prend naissance vers les bords de la rivière *Susfcatchiouayne*, se déploie au nord-est, entre la rivière de l'*Elan* et la rivière *Churchhill*, s'allonge au nord, jusque vers le 57° degré de latitude, se partage en deux branches, dont l'une, continuant à remonter au septentrion, atteint les côtes de la mer glaciale, tandis que l'autre, courant à l'ouest, rencontre le fleuve *Mackensie*. Les neiges éternelles dont ces montagnes sont couronnées, nourrissent d'un côté les rivières qui descendent dans le nord de la baie d'Hudson, et de l'autre celles qui s'engloutissent dans l'océan Boréal.

Ce fut une des cimes de cette dernière chaîne que M. Mackensie voulut gravir avec son chasseur. Ceux qui n'ont vu que les Alpes et les Pyrénées, ne peuvent se former une idée de l'aspect de ces solitudes hyperboréennes, de ces régions désolées où l'on voit, comme après le déluge, « *de rares animaux errer sur des montagnes inconnues. Rara per ignotos errent animalia montes* ». Des nuages, ou plutôt des brouillards humides fument sans cesse autour des sommets de

ces monts déserts. Quelques rochers battus par des pluies éternelles, percent de leurs flancs noircis ces vapeurs blanchâtres, et ressemblent par leurs formes et leur immobilité, à des fantômes qui se regardent dans un affreux silence.

Entre les gorges de ces montagnes, on aperçoit de profondes vallées de granit, revêtues de mousse, où coule quelque torrent. Des pins rachitiques, de l'espèce appelée *spruce*, par les Anglais; et de petits étangs d'eau saumâtre, loin de varier la monotonie du tableau, en augmentent l'uniformité et la tristesse. Ces lieux ne retentissent que du cri extraordinaire de l'oiseau des terres boréales. De beaux cygnes qui nagent sur ces eaux sauvages, des bouquets de framboisiers qui croissent à l'abri d'un roc, sont là comme pour consoler le voyageur et l'empêcher d'oublier cette Providence, qui sait répandre des grâces et des parfums juques sur ces affreuses contrées.

Mais la scène ne se montre dans toute son horreur, qu'au bord même de l'Océan. D'un côté s'étendent de vastes champs de glaces contre lesquels se brise une mer décolorée où jamais n'apparut une voile; de l'autre s'élève une terre bordée de mornes stériles. Le long des grèves on ne voit qu'une triste succession de baies dévastées et de promontoires orageux. Le soir le voyageur se réfugie dans quelque trou de rocher, dont il chasse l'aigle marin, qui s'envole avec de grands cris. Toute la nuit il écoute avec effroi le bruit des vents que répètent les échos de sa caverne, et le gémissement des glaces qui se fendent sur la rive.

M. Mackensie arriva au bord de l'océan Boréal, le 12 juillet 1789, ou plutôt dans une baie glacée, où il aperçut des baleines, et où le flux et le reflux se faisoient sentir. Il débarqua sur une île, dont il

détermina la latitude au 69e. degré 14 minutes nord; ce fut le terme de son premier voyage. Les glaces, le manque de vivres, et le découragement de ses gens ne lui permirent pas de descendre jusqu'à la mer, dont il étoit sans doute peu éloigné. Depuis long-temps le soleil ne se couchoit plus pour le voyageur, et il voyoit cet astre pâle et élargi, tourner tristement autour d'un ciel glacé.

« Miserable they
» Who, here entangled in the gath'ring ice
» Take theirlast look of the descending sun!
» While, full of death, and fierce with tenfeld frost,
» The long, long nitght, incomben o'er their head,
» Falls horrible (*) ».

« Malheureux celui qui, embarrassé dans les glaces croissantes, suit de ses derniers regards le soleil qui s'enfonce sous l'horizon, tandis que, pleine de frimats et pleine de mort, la longue, longue nuit, qui pendoit sur sa tête, descend horrible! »

En quittant la baie pour remonter le fleuve et retourner au fort *Chipiouyan*, M. Mackensie dépasse quatre établissemens indiens, qui sembloient avoir été récemment habités.

Nous abordâmes, dit le voyageur, une petite île ronde, très-rapprochée de la rive orientale, et qui, sans doute, avoit quelque chose de sacré pour les Indiens, puisque l'endroit le plus élevé contenoit un grand nombre de tombeaux. Nous y vîmes un petit canot, des gamelles, des banquets, et d'autres ustensiles qui avoient appartenu à ceux qui ne pouvoient plus s'en servir; car, dans ces contrées, ce sont les offrandes accoutumées que reçoivent les morts.

M. Mackensie parle souvent de la religion de ces

(*) Troms. Winter.

peuples, et de leur vénération pour les tombeaux. Donc un malheureux sauvage bénit Dieu sur les glaces du pôle, et tire de sa propre misère des espérances d'une autre vie, tandis que l'homme civilisé renie son ame et son créateur sous un ciel clément, et au milieu de tous les dons de la Providence.

Ainsi, nous avons vu les habitans de ces contrées danser à la source du fleuve, dont le voyageur nous a tracé le cours, et nous trouvons maintenant leurs tombeaux près de la mer, à l'embouchure de ce même fleuve; emblême frappant du cours de nos années, depuis ces fontaines de joie où se plonge notre enfance, jusqu'à cet océan de l'éternité qui nous engloutit. Ces cimetières indiens répandus dans les forêts américaines, sont des espèces de clairières ou de petits enclos dépouillés de leurs bois. Le sol en est tout hérissé de monticules de forme conique, et des carcasses de buffles et d'orignaux, ensevelies sous l'herbe, s'y mêlent çà et là à des squelettes humains. J'ai quelquefois vu dans ces lieux un pélican solitaire perché sur un ossement blanchi et à moitié rongé de mousse, semblable, par son silence et son attitude pensive, à un vieux sauvage pleurant et méditant sur ces débris. Les coureurs de bois qui font le commerce de pelleteries, profitent de ces terrains à demi-défrichés par la mort, pour y semer en passant différentes sortes de graines. Le voyageur rencontre tout-à-coup ces colonies de végétaux européens, avec leur port, leur costume étranger, leurs mœurs domestiques, au milieu des plantes natives et sauvages de ce climat lointain. Elles émigrent souvent le long des collines et se répandent à travers les bois, selon les habitudes et les amours qu'elles ont apportées de leur sol natal; c'est ainsi que des familles exilées choisissent,

de préférence dans le désert, les sites qui leur rappellent la patrie.

Le 12 de septembre 1789, après une absence de cent deux jours, M. Mackensie se retrouve enfin au fort *Chipiouyau*. J'essaierai de rendre compte, dans un autre extrait, de son voyage à l'océan Pacifique, et de montrer ce que les sciences et le commerce ont gagné aux découvertes de ce courageux voyageur, et ce qui reste à faire pour compléter la géographie de l'Amérique septentrionale. Ch.

XVIII.

Voyage de la Peyrouse autour du monde, publié et rédigé par M. L. A. MILET MUREAU, Général de brigade dans le corps du génie, Directeur des fortifications, ex-constituant.

APRÈS plus de vingt-deux ans de silence, après vingt-un ans de recherches infructueuses, l'espoir de jamais revoir, ou seulement d'apprendre comment ont péri M. de *la Peyrouse* et tous ses malheureux compagnons, est bien foible, ou plutôt cet espoir est évanoui.

Cependant les fruits de cette grande entreprise ne sont pas entièrement perdus. Le voyage de M. de *la Peyrouse* étoit fort avancé; il touchoit presqu'à sa fin, à la date des dernières nouvelles expédiées de Botany-Bey, les premiers jours de février de l'année 1788. C'est la troisième fois, depuis son départ, que M. de *la Peyrouse* avoit eu le moyen de commu-

niquer avec la France. Cet envoi renfermoit, comme les deux premiers, l'extrait du journal de l'expédition, les croquis d'un assez grand nombre de cartes, quelques mémoires sur les objets de science, et la correspondance ministérielle des chefs de l'entreprise, des savans et des officiers.

Un décret de l'assemblée nationale du 22 janvier 1791, avoit ordonné l'impression de toutes ces pièces; déjà M. *de Fleurieu*, ministre de la marine, s'étoit chargé de les mettre en ordre et d'en diriger l'édition. Le cours rapide des événemens d'alors ne permit pas même de commencer ce travail, entrepris et mis à fin depuis par M. *Milet-Mureau.*

Le journal d'un voyage si rempli d'événemens, et qui avoit fourni un si grand nombre de sujets différens d'observations, étoit susceptible de divisions; on pouvoit, par exemple, faire un tome à part de ce qui appartient à l'hydrographie. Peut-être M. de *la Peyrouse* auroit adopté ce plan. Son éditeur a craint que le texte ne perdit quelque chose de son exactitude à être ainsi remanié : délicatesse louable dans cette occasion plus qu'en aucune autre, et dont tout éditeur d'œuvres posthumes devroit se faire une loi.

Les géographes, les astronomes, les marins, trouveront donc dans tout le cours de l'ouvrage, rédigé par M. *Milet-Mureau*, beaucoup de choses qui ne seront d'un grand intérêt que pour eux. Néanmoins, les morceaux descriptifs, les aventures, les relations établies avec les sauvages, les détails du régime et de la discipline des deux frégates, où se peint le caractère vraiment admirable des chefs de l'expédition, sont, je puis l'assurer sur ma propre expérience, assez multipliés et assez attachans pour charmer aussi

le lecteur étranger à l'art et au langage de la navigation.

Les instructions données par la cour à M. de *la Peyrouse* sur le but de son voyage, sur la conduite à tenir avec les peuples sauvages, avec ses équipages, avec les habitans amis ou ennemis des établissemens européens sur les côtes lointaines, forment elles seules une pièce extrêmement curieuse.

L'expédition avoit pour objet principal le progrès des sciences, quelques découvertes utiles aux navigateurs de toutes les nations, et l'amélioration du sort des sauvages dans les îles nombreuses du grand Océan. Le détail des soins infinis qu'on avoit pris pour assurer la réussite d'une si noble entreprise, et le succès dont elle parut d'abord accompagnée, rendent plus sensibles encore les malheurs qui l'ont suivie.

L'armement consistoit en deux frégates : *la Boussole*, montée par le commandant en chef, M. de *la Peyrouse*; et *l'Astrolabe*, commandée par M. le capitaine *de Langle*, officier d'un grand mérite. Les équipages étoient ensemble de cent quatre-vingt-sept hommes les plus robustes, les plus sains, les plus intelligens qu'on avoit pu trouver. Il y avoit, comme passagers, des ingénieurs, des savans, des dessinateurs, au nombre de dix-sept. L'abbé *Monges*, chanoine régulier, et le P. *Receveur*, cordelier, embarqués en qualités d'aumôniers, étoient en même temps, l'un physicien, l'autre bonatiste; il en étoit de même des chirurgiens et des officiers, au nombre de dix-sept : tous joignoient à la science de leur profession quelque connoissance ou quelque talent utile à l'expédition.

On avoit les instrumens de physique, de mathé-

matiques, d'astronomie les plus exacts. Le bureau des longitudes d'Angleterre avoit offert deux boussoles d'inclinaison excellentes. Elles avoient servi au capitaine *Cook*, que M. de *la Peyrouse* regardoit comme le modèle parfait des navigateurs.

Les vivres et les médicamens, plus abondans et plus variés que pour les campagnes ordinaires, étoient de qualité supérieure. Outre une quantité suffisante d'objets de traite, on avoit embarqué des graines de toutes sortes d'arbres et de légumes, et un jardinier pour les semer dans les îles où on prendroit terre, sans autre intérêt que celui de procurer aux habitans le bienfait de productions nouvelles. Toutes les sociétés savantes avoient fourni des mémoires ; tous les gouvernemens de l'Europe avoient promis la protection et l'assistance de leur marine.

C'est avec tous ses moyens de succès que M. de *la Peyrouse*, objet des espérances, des vœux et des soins du monde civilisé, partit de Brest, le 1er. août 1785.

Les deux bâtimens se comportoient bien à la mer, mais ils n'étoient pas bons voiliers. On n'avoit pas songé non plus à la précaution dispendieuse, il est vrai, mais bien nécessaire, de faire trouver des gréemens de rechange et des renforts d'équipage à quelque point de relâche déterminé. Un tel secours, préparé à Botany-Bey ou à la Nouvelle-Zélande, eût probablement épargné bien des regrets.

Cependant les frégates étoient entrées dans la mer du Sud, en doublant le cap Horn dès les premiers jours de février ; et quatre mois après, elles atteignirent l'autre extrémité du grand Océan, après avoir visité la Conception, l'île de Pâques et les îles Sandwich.

Nos navigateurs avoient quitté la France, précisément dans le temps où les vertus des sauvages et l'excellence de l'homme de la nature y étoient en plus grande recommandation. M. de *la Peyrouse*, malgré son grand sens, n'étoit pas lui-même tout-à-fait exempt de ce préjugé bizarre; mais si quelquefois on ne peut s'empêcher de sourire de son étonnement, lorsqu'il rencontre des sauvages fourbes, intéressés, voleurs, débauchés, flatteurs, ingrats, on a bien plus de raison encore d'être touché de sa patience, de sa modération, de sa bonté envers ces malheureux; des soins attentifs et vraiment sublimes qu'il ne cesse de prendre pour leur faire concevoir quelques idées de justice, de générosité, d'honnêteté publique.

Sur la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, vers le 58e. degré de latitude nord, et le 139e. de longitude occidentale, les canots, envoyés en reconnoissance, découvrirent l'entrée d'une baie profonde qui n'avoit encore été vue d'aucun navigateur. La passe, hérissée de brisans sous un courant rapide, étoit d'un accès difficile et périlleux; mais l'intérieur promettoit tout ce qu'on peut désirer dans une relâche. Les deux frégates, pressées par le besoin d'eau, de vivres et de bois, en hasardèrent l'entrée sans accident, mais non sans un extrême péril, le plus grand, dit M. de *la Peyrouse*, qu'il eût jamais vu courir à des navires. Cette baie prit, sur la carte de l'expédition, le nom de *Port des Français;* il s'y trouva en effet un excellent mouillage, près d'une petite île inhabitée, mais abondante en bois, en eau, en gibier. Les sauvages du continent n'y venoient, à ce qu'il paroissoit, que pour couper le bois nécessaire à la construction de leurs pirogues. M. de *la Peyrouse* jugea d'abord que

cet endroit seroit très-propre à établir une factorerie ; mais s'en emparer lui sembloit une violation du droit des naturels du pays. Heureusement, un de ces sauvages, chef de la horde, qui venoit souvent à bord des frégates pour demander des présens, imagina de proposer l'échange de cette île contre des barres de fer, des outils de charpentier, quelques aunes de drap rouge : le marché fut fait ; alors seulement M. de *la Peyrouse* se crut en droit de prendre possession au nom du roi de France.

Cependant le temps de la relâche au port des Français s'étoit écoulé ; les provisions étoient faites et embarquées, les gréemens réparés, les équipages reposés et dans le meilleur état de santé. Durant une navigation de onze mois par toutes les latitudes sous lesquelles il est donné à l'homme de pouvoir vivre, les deux frégates n'avoient eu à bord ni morts ni malades. M. de *la Peyrouse* s'en félicitoit comme d'un bonheur au-delà de toute espérance ; il s'applaudissoit aussi de la découverte de cette superbe rade ; il voulut, avant de partir, placer des sondes sur le plan levé par ses ingénieurs. Cette opération, du ressort des officiers de marine, sembloit ne présenter aucune difficulté. On y employa un grand et un petit canot de la *Boussole*, commandés par M. d'*Escures* et par M. *Moneron* ; et un canot de l'*Astrolabe*, commandé par M. de *Laborde-Marchainville*. M. de *Laborde-Boutervilliers*, dont le service n'étoit pas requis dans cette occasion, demanda et obtint la permission d'accompagner son frère ; on avoit fait la partie de déjeûner à terre, et d'aller à la chasse après que les sondes auroient été relevées.

Les trois canots se séparèrent de leur bord à six

heures du matin. A dix heures, le petit canot de *la Boussole* revint seul avec la nouvelle aussi terrible qu'inattendue de la perte des deux autres.

Selon ce récit, M. d'*Escures* avoit été emporté sur les brisans de la passe, par un mouvement de mer dont il ne pouvoit ni prévoir ni éviter l'effet; M. de *Laborde*, encore à plus d'un quart de lieue du danger, s'y étoit précipité volontairement dans l'espoir de sauver ses compagnons; et M. *Boutin*, qui suivoit M. d'*Escures* à la portée de la voix, avoit eu besoin d'une présence d'esprit et d'une connoissance de la mer, extraordinaires, au dire de M. de *la Peyrouse*, pour franchir les brisans sur lesquels il étoit déjà engagé. M. de *la Peyrouse* jugea, contre l'avis de M. *Boutin*, qu'il y avoit eu de la faute de M. d'*Escures*; mais tous deux demeurèrent d'accord qu'on ne pouvoit attribuer la perte du second canot qu'à la grandeur du courage et de la générosité des officiers qui le montoient.

Je n'entreprends pas de peindre la consternation de M. de *la Peyrouse*, au récit de ce malheur qui le frappoit, en quelque sorte, au sein de la prospérité: et pourtant sa douleur eut encore à s'accroître, quand M. de *Langle* vint lui apprendre comment M. de *Laborde-Boutervilliers* se trouvoit aussi du nombre des naufragés. Jusqu'à ce jour, M. de *Langle* avoit eu la prétention de ne jamais exposer les deux frères en même temps aux dangers d'une corvée: mais cette fois, il lui avoit semblé, comme à tous les autres, qu'il ne s'agissoit que d'une partie de plaisir!

Par ce naufrage, *la Boussole* perdoit huit hommes d'équipage et trois officiers, dont un étoit proche parent de M. de *la Peyrouse*, et lui tenoit, dit-il lui-même, *lieu de fils*. La perte de l'*Astrolabe* étoit

de sept hommes d'équipage, et trois officiers, dont M. de *Langle* parle en ces termes, dans sa lettre au ministre, datée de Monterey, deux mois après l'événement : « MM. de *Laborde-Marchainville*, de *Laborde-Boutervilliers* et de *Flassan* ont péri le 13 juillet : un excès de courage et d'humanité a causé leur perte. Ils ont fini leur carrière au moment où ils étoient en état de rendre des services distingués. Les deux premiers surtout, animés du zèle, de la persévérance et de la curiosité qu'il faut pour finir des campagnes du genre de celle que nous avons commencée, avoient tout le talent nécessaire pour se tirer des positions les plus embarrassantes : je perds en eux deux amis dont les conseils m'ont souvent été d'un grand secours ».

Tels furent les commencemens de la navigation et le premier désastre de l'expédition de M. de *la Peyrouse*. Dans un second article, je tâcherai de la suivre jusqu'au point où elle a en quelque sorte disparu. Ce sujet n'est pas de ceux que j'ai coutume de traiter; cette manière de rendre compte d'un livre, sort de l'usage ordinaire; mais j'ai pensé qu'un précis, quel qu'il fût, du voyage de *la Peyrouse*, seroit plus agréable à mes lecteurs qu'un morceau de critique littéraire. M. B.

XIX.

Suite du même sujet.

Les circonstances du naufrage dont on a vu le récit dans la première partie de cet article, laissoient à M. *de la Peyrouse* et aux marins expérimentés des deux

équipages, l'affreuse assurance que personne n'avoit échappé; les recherches les plus soigneuses, qu'on s'empressa néanmoins de faire, confirmèrent trop bien cette opinion. La mer avoit tout englouti, et ne rendit rien de sa proie que quelques débris des canots.

M. *de la Peyrouse* fit élever sur l'île du milieu de la baie un monument au pied duquel on enterra, renfermée dans une bouteille, une inscription portant le nom de ceux qui avoient péri, et cette île prit, sur la carte de l'expédition, le nom d'*île du Cénotaphe*.

Ces soins religieux retardèrent le départ de seize jours, durant lesquels on eut occasion d'observer de plus près les mœurs des naturels du pays. Eux-mêmes avoient perdu il y avoit peu de temps plusieurs de leurs pirogues sur les brisans de la passe; ils parurent d'abord touchés du malheur semblable qui venoit d'arriver à nos compatriotes; mais ce mouvement de sensibilité fut de peu de durée : bientôt ils ne songèrent plus qu'au profit qu'il y avoit à faire pour eux, imaginant toutes sortes de mensonges et de ruses pour être payés des soins qu'ils ne prenoient pas, et des faux renseignemens qu'ils donnoient. On eut aussi une occasion assez singulière de s'assurer que le respect pour la cendre de leurs morts cède comme tout le reste, chez les sauvages, à la passion du gain. M. *de la Peyrouse* leur laissa de beaux exemples sur ce point de morale qu'on croiroit naturelle. Mais les émotions de son ame affligée, secondant, dans cette circonstance, les leçons de l'expérience, ce qui lui restoit de préjugés en faveur des peuples non civilisés, fut entièrement dissipé. Dès-lors il n'eut plus pour les sauvages qu'un sentiment d'humanité et de pitié à toute épreuve.

La sortie du port des Français s'effectua sans acci-

dent, et, selon qu'il paroît, sans difficultés, sans périls. L'expédition dirigeant sa route du nord au sud pour reconnoître la côte occidentale de l'Amérique, prit terre de nouveau à Monterey, vingt-quatre degrés environ plus au midi que le port des Français. Puis, après huit jours de relâche, elle remit à la voile pour traverser le grand océan de l'est à l'ouest. Cette navigation de deux mille quatre cents lieues marines, durant laquelle on ne prit terre, et pour quelques heures seulement, que dans une île inconnue, dura quatre mois et demi.

A Macao, où ils arrivèrent le 3 janvier 1787, nos navigateurs eurent la joie de revoir des compatriotes, des connoissances, des camarades : il s'y trouvoit alors un bâtiment français de marine royale.

M. *de la Peyrouse* se loue de l'accueil du commandant des établissemens portugais ; mais dix ou douze jours qu'il passa à Macao lui donnèrent sur le gouvernement chinois des notions fort différentes de celles qu'on avoit alors en Europe. Ce gouvernement tant vanté lui parut *le plus injuste, le plus oppresseur, et en même temps le plus lâche qui soit au monde* : ce sont ses propres expressions que je rapporte.

De Macao, l'expédition se rendit à Manille, puis elle se reporta au nord par les mêmes latitudes qu'elle avoit parcourues sur la côte d'Amérique ; mais cette fois sa navigation dans des parages sinueux et parsemés d'îles, fut plus longue, plus périlleuse, et remplie de bien plus d'événemens.

M. *de la Peyrouse,* suivant l'usage des navigateurs, imposoit à ses découvertes les noms des compagnons de ses travaux, ou des amis illustres qu'il avoit laissés en Europe. L'île inconnue, où il avoit pris terre en passant de l'un à l'autre hémisphère, avoit reçu de

lui le nom de *Necker*. M. *de Clonard*, premier lieutenant sur *la Boussole;* M. *de Fleurieu* et M. le comte *d'Hector*, chargés, l'un à Paris, l'autre à Brest, des préparatifs de l'expédition, avoient donné leurs noms à divers points jusqu'alors inconnus de la côte d'Amérique. Il en fut de même sur celle d'Asie, où l'on reconnoîtra désormais l'île d'*Agelet*, les caps *Monty* et de *Lesseps*, la baie de *l'angle*, et le détroit *de la Peyrouse*, héros de l'histoire, dont les noms demeureront inscrits sur les plans de la terre, comme on voit ceux des héros de la fable aux tables imaginaires du firmament.

Les deux frégates avoient pris à Macao et à Manille un renfort de deux officiers, trois soldats et six matelots. Ces derniers étoient de malheureux Chinois fuyant leur patrie; les autres provenoient de bâtimens français. Elles arrivèrent encore en bon état à Avatscha, dans la presqu'île du Kamtschatka, le 8 septembre. Cette relâche fut de vingt jours, après lesquels il fallut de nouveau reprendre la mer pour traverser encore une fois le grand Océan, du nord au sud. Dès le 9 décembre, on étoit devant l'une des îles des Navigateurs (*).

Les chaloupes allèrent à terre, et les pirogues des sauvages vinrent à bord en grand nombre. L'île étoit sous un beau ciel, abondante en productions, d'un aspect enchanteur. Les habitans sembloient plus industrieux que ceux de la plupart des autres îles de la mer du Sud, mais ils avoient dans la physionomie quelque chose de féroce, dans le mouvement, quelque chose d'inquiet qui n'échappa pas à l'œil observateur de M. *de la Peyrouse*. Ils étoient assez grands, très-

(*) Les îles des Navigateurs, qu'on ne trouve pas sur les anciennes cartes, sont, par le 13e. degré de latitude australe, et le 172e. de longitude, à l'ouest du méridien de Paris.

vigoureux, et sembloient avoir une extrême confiance dans leur force, dont ils faisoient parade avec une sorte d'ironie. Rien, pas même l'explosion des armes à feu, ne les intimidoit et ne pouvoit réprimer leur pétulance, soit à bord des frégates, où ils montoient hardiment et en foule, soit à terre, où ils s'étoient rassemblés en grand nombre autour des équipages occupés à faire de l'eau. La crainte de quelques rixes avec ces sauvages, et l'état déjà mauvais des câbles, qui rendoit le mouillage peu sûr, engagèrent M. *de la Peyrouse* à lever l'ancre dès le lendemain. Il n'avoit voulu que compléter sa provision d'eau. M. *de Langle*, qui avoit d'autres idées sur les avantages de l'eau fraîche, auroit voulu renouveler cette provision, au moins en partie. Celui-ci avoit découvert une aiguade plus belle encore que celle à laquelle on avoit puisé la veille; il obtint de M. *de la Peyrouse*, à force d'instances et en parlant au nom de la santé de son équipage, qu'on iroit y faire quelques barriques d'eau. Les convalescens des deux frégates, ceux qui ressentoient les premières atteintes du scorbut, les botanistes et les savans qui avoient des recherches à faire à terre, les soldats les plus braves, les matelots les plus expérimentés, en tout soixante personnes, prirent part à cette expédition. On y employa deux grands canots, et les deux chaloupes armées de pierriers. M. *de Langle* la commandoit en personne. Arrivé à l'endroit qu'il avoit reconnu la veille, il trouva que la mer s'étoit retirée, et laissoit presqu'à découvert un très-mauvais fond. Il fallut faire échouer les chaloupes. On mit les futailles à terre. Tandis qu'on les remplissoit, les sauvages s'attroupèrent en grand nombre et tumultueusement autour des travailleurs; cependant l'opération s'achevoit, on eut le temps de rembarquer; mais il

falloit attendre, pour s'éloigner, le retour de la marée. Les équipages se tenoient sur la défensive, sans vouloir commencer les hostilités, dont ils voyoient bien qu'on les menaçoit. Tout-à-coup ils sont assaillis d'une grêle de pierres lancées avec une force et une adresse extraordinaires. M. *de Langle*, atteint le premier, tombe hors de la chaloupe, du côté de terre, et aussitôt il est massacré par d'autres sauvages qu'on avoit laissé approcher. M. *de Lamanon*, l'un des naturalistes, et dix hommes des équipages, renversés de même hors du bord, du côté de terre, sont massacrés de la même manière. Les autres, presque tous blessés, quelques-uns très-grièvement, regagnent à la nage les canots restés à flot. Les sauvages, occupés à dépouiller leurs premières victimes, ne songèrent pas alors à en augmenter le nombre.

Il paroît certain qu'on eût prévenu ce massacre en ne laissant pas approcher les sauvages : mais il eût fallu recourir à la force, et c'étoit une chose à laquelle on ne put se déterminer. M. *de la Peyrouse*, et tous les chefs de l'expédition s'étoient fait un point d'honneur de revenir en Europe sans avoir versé une seule goutte de sang indien. A l'instant où les canots, encombrés de blessés, apportèrent l'affreuse nouvelle aux frégates, d'où l'on n'avoit rien pu voir, celles-ci étoient entourées d'une multitude de pirogues chargées de sauvages. La représaille étoit facile; on eut la grandeur d'ame de n'en point user. M. *de la Peyrouse* convient qu'il lui fallut faire pour cela un grand effort sur lui-même, et qu'il n'eut pas moins de peine à contenir la juste indignation de ses équipages.

M. *de la Peyrouse*, ainsi privé du plus habile de ses officiers, d'une partie de ses équipages et de ses chaloupes, que les sauvages eurent mises en pièces

en un clin-d'œil, prit le parti de se rendre, sans prendre terre nulle part, à la relâche de Botany-Bay. Il y arriva le 29 janvier 1788, près de trente mois après son départ de Brest.

A cette époque, le naufrage au Port des Français, le massacre aux Isles des Navigateurs, et quelques malades qu'on avoit été obligé de débarquer dans les divers relâches, avoient beaucoup affoibli les équipages; depuis long-temps, les câbles et les gréemens étoient en mauvais état. Déjà M. *de la Peyrouse* avoit songé à la nécessité où il pourroit se trouver de détruire une des deux frégates pour compléter l'armement de l'autre. Les vaisseaux anglais qu'il rencontra à Botany-Bay, ne purent lui fournir ni hommes ni gréement, ayant eux-mêmes un voyage de long cours à faire.

On voit par la correspondance de M. *de la Peryouse*, qu'il avoit reconnu la nécessité d'abréger la navigation qui lui restoit à faire sur les côtes de la Nouvelle Hollande, avant de se rendre à l'Isle-de-France, aux termes de ses instructions. Dans le parti qu'il prit sur ce point, sans doute son zèle aura encore été au-delà de ses forces. Il se proposoit de partir de Botany-Bay le 15 mars. Ses lettres sont datées du 7 février : depuis lors on n'a point eu de ses nouvelles.

Cependant, on peut juger par cet itinéraire, qu'à peine j'ai pu tracer dans deux articles assez longs, que ce qu'on connoît de la celèbre et malheureuse expédition de *la Peyrouse,* suffisoit à un auteur judicieux, et que la difficulté de mettre en ordre tant de matériaux n'a pas arrêté, pour faire un livre intéressant. L'édition que j'ai sous les yeux, exécutée avec luxe, comprend un atlas fort curieux sous les rapports géogaphiques, et où se trouvent aussi plusieurs vues pittoresques, et des détails d'histoires

naturelle fort bien exécutés, d'après les dessins envoyés par les artistes et les savans attachés à l'expédition. M. B.

XX.

Lettre écrite des bords du Volga par un missionnaire français, à un de ses amis à Paris.

Vous croyez peut-être que les missions de Saratos sont des missions à la Saint-François Xavier, qu'il y a ici *pericula fluminum, pericula latronum.* Il en est bien quelque chose; mais elles ne leur ressemblent que très-peu sous ce rapport. Nous habitons un pays civilisé, mais seulement depuis trente-huit ans. Auparavant il n'étoit habité que par des hordes de Tartares, qui se retirèrent lorsque Catherine II y plaça des colons allemands, qui ont apporté ici leur industrie, leurs mœurs, leur civilisation. Il est bien vrai qu'ils sont devenus un peu Russes, un peu Cosaques, un peu Calmouks, à cause du voisinage. Au reste, ce sont de bonnes gens, c'est le bon fond, la bonne pâte allemande. Ils n'ont plus cependant toute la simplicité et l'innocence germaines, mais ils sont forts dans la foi. Le défaut de secours spirituels avoit fait tort à leur morale; mais comme ils sont dociles et que l'esprit de nouveauté n'a pas pénétré jusqu'ici, il ne sera pas difficile d'en faire de fervens chrétiens. Il n'y a que vingt mois que la compagnie est chargée de ces missions, et déjà il y a un changement notable. Les cabaretiers et les musiciens se plaignent qu'on ne

boit et qu'on ne danse plus tant ; c'est bon signe. Une seule chose nous met dans l'embarras ; c'est l'extrême pénurie des livres d'école et de piété, et la presque impossibilité d'en avoir. On en a cependant déjà imprimé un bon nombre à Polock, et nous en attendons d'Augsbourg, où un de nos confrères fait une collecte ; mais qu'est-ce pour cent mille catholiques répandus dans le gouvernement de Saratos ? Ils sont divisés en dix missions, dont six sur la rive gauche et quatre sur la rive droite du Volga. Chaque mission est composée de deux, trois, quatre ou cinq colonies ou villages. Les maisons sont de bois ; les colons sont assez aisés. Le missionnaire habite dans une des colonies de sa mission : il a une bonne maison de bois, avec un jardin.

Nous sommes ici comme des curés qui ont des succursales à soigner, seuls et éloignés les uns des autres. Ma mission est à Krasnopolis sur la rive gauche. J'ai neuf cent soixante-deux communians, en quatre colonies, dont la plus éloignée est à sept lieues. Chacune a une assez jolie église de bois. Nous sommes ici tranquilles et en sûreté quoiqu'à soixante-dix ou quatre-vingt lieues d'une horde de tartares voleurs, pires que les Arabes : on les appelle kirguis. Il y a trois ans qu'ils emmenèrent en captivité plus de trois cents personnes de cette mission ; mais à présent un cordon de troupes borde la frontière et rend le passage impossible.

Notre rive gauche est une plaine immense : il n'y a d'inégalités que celles produites par l'écoulement des eaux. Cette plaine s'étend jusqu'aux monts Ourals, c'est-à-dire, l'espace de cent cinquante ou deux cents lieues dans sa largeur. Sa longueur est depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Glaciale. On ne peut pas la

regarder comme interrompue par l'existence de quelques collines parsemées çà et là, auxquelles on fait l'honneur de les appeler montagnes. Nous sommes ici au 50e. degré de latitude. La terre y est pendant cinq mois de l'année couverte de neige; l'été pourtant est aussi chaud qu'en Lombardie, puisque nous cultivons des melons en pleine terre. Il pleut rarement, mais la fonte des neiges y supplée en humectant la terre à une grande profondeur. Nous n'avons ici pas une pierre, pas un caillou, peu ou point d'arbres fruitiers, un peu de bois sur les bords du Volga. En revanche, le pays produit une grande quantité de grains, dont le commerce fait subsister les colons : des prés et des champs sont presque les seuls objets que l'œil découvre.

Somme totale : notre pays ne vaut pas l'Allemagne; les anciens colons la regrettent; les jeunes croient qu'il n'y a rien de plus beau que la vaste plaine où ils ont vu le jour. Quant à moi, qui ai habité de beaux et de bons pays, je suis très-content de celui-ci; et je pense qu'ici bas, aride ou marécageux, beau ou laid, chaud ou froid, c'est toujours une vallée de larmes et un lieu d'exil. Ce n'est pas ici un Japon, ni un pays des Hurons; ce n'est pas non plus un Paraguai : c'est un diminutif de l'Allemagne, quant au moral; et, jusqu'ici, il n'y a pas d'apparence que nous mourions martyrs. Nos occupations nous laissent peu de repos : il faut tous les jours courir d'une colonie à l'autre. Il est vrai que nos braves colons ne laissent pas manquer leurs missionnaires de chariots; mais ces voitures agrestes et conduites assez lestement, secouent et fatiguent terriblement les voyageurs. Heureusement, les traîneaux qui circulent cinq mois de l'année, nous offrent une manière de voyager plus

douce, et remplacent les cahots par une espèce de balancement continuel, d'un côté du chemin à l'autre; mais, ces voitures rapides culbutent au moindre obstacle qu'elles rencontrent. . . . Je suis satisfait, et disposé à rester ici volontiers le reste de ma vie.

XXI.

LE VOYAGEUR.

Discours en vers, par M. A. BRUGUIERE (de Marseille).

Dic mihi, Musa, virum...
Qui mores hominum multorum vidit et urbes.
HORAT., *Ars Poet.*

EN ces jours où les arts allumant leur flambeau,
Remplissoient l'Orient de leur éclat nouveau,
Quand l'Euphrate portoit sur sa rive étonnée
La ville de Bélus de jardins couronnée,
Que du savant Memphis les prêtres révérés
Instruisoient Hérodote en leurs parvis sacrés;
Et que loin de Samos le grave Pythagore
Consultoit le Brachmane aux portes de l'aurore,
La trirême aux cent bras, ignorant l'univers,
N'osoit franchir encor l'immensité des mers,
Et le nocher debout, l'œil fixé sur la rive,
Ne présentoit aux vents qu'une voile craintive.
Ainsi de l'Océan les peuples entourés,
L'un à l'autre inconnus, demeuroient séparés;
Et, seuls, de proche en proche écartant ses barrières,
Quelques sages tentoient l'échange des lumières.
Enfin Colomb paroît, et, guidé par l'aimant,
Subjugue le premier le fougueux élément,

Et, vainqueur des efforts d'un âge plus timide,
Renverse d'un seul coup les colonnes d'Alcide.
La rive a disparu! Ses compagnons muets
Ont baissé sur les mers leurs regards inquiets;
Intrépide, il se rit de leur terreur profonde,
Et son doigt étendu leur montre un nouveau monde.

Plus de bornes pour l'homme; et la terre et les cieux
Dans toute leur grandeur sont livrés à ses yeux;
Des Alpes du vieux monde à des Alpes nouvelles
Il voit se rattacher les chaînes fraternelles;
D'un second Océan il envahit le sein;
Lui-même s'associe un autre genre humain:
Dès-lors le Voyageur, sur un plus vaste espace
S'élance, et des dangers dédaignant la menace,
Recherche, tout entier à l'objet qu'il poursuit,
Si par le péril même il ne peut être instruit.

Tantôt dans les cités il observe en silence,
Leur police, leurs lois, leur active opulence,
Leurs arts industrieux, leurs altiers monumens;
Tantôt, en des remparts renversés par les ans,
Sur d'antiques débris ses yeux cherchent à lire
Le souvenir d'un peuple ou le nom d'un empire,
Souvent au bout du globe, errant dans les forêts,
De la nature libre il contemple les traits;
Et, dans l'immensité d'un éternel ombrage,
Il la voit étaler sa richesse sauvage.

Oh! que si, prenant soin d'embellir ses destins,
Les Muses de leur lyre ont honoré ses mains,
De leur noble fureur si son ame est saisie,
Combien ce grand spectacle et de pompe et de vie
Ce tout majestueux dont la variété
Sans cesse se déroule à son œil enchanté
Ces merveilles sans nombre en tous lieux dispersées,
Échauffent son génie, exaltent ses pensées!
Qu'il chante alors! qu'il cède à ses heureux transports!
Les siècles en fuyant rediront ses accords;

Et le Temps, ce vieillard qui se plaît aux ruines,
Émoussera sa faulx sur ses œuvres divines.

Tel, ayant vu le Nil et le froid Tanaïs,
Les champs où le Scamandre est joint au Simoïs,
Les plaines de Phrygie et les monts de la Thrace,
Et gravi le premier les cimes du Parnasse,
Homère, à la nature empruntant ses pinceaux,
La peignit toute entière en ses vivans tableaux;
Et, le front rayonnant d'une gloire immortelle,
S'élève encor sublime et sans égal comme elle.

Mais c'est en vain qu'aux lieux par l'homme inhabités
La terre étalera ses plus rares beautés,
En vain mille palais de leur splendeur antique
Y montreront encor le reste magnifique,
Bientôt le Voyageur, plein d'un secret ennui,
N'y cherche du regard qu'un être comme lui,
Et du plus humble toit la rencontre imprévue,
S'il couvre son semblable, enchantera sa vue.

L'Europe avec orgueil lui présente ses fils
Au noble frein des lois librement asservis,
Éclairés dans la paix, généreux dans la guerre,
Le modèle, l'envie, et l'honneur de la terre.
L'Asie en rougissant lui découvre les siens,
De ses vastes cités indolens citoyens,
Énivrant de parfums leur oisive mollesse,
Et sur des tapis d'or prosternant leur bassesse.
Dans des plaines de sable et sous un ciel d'airain,
Il entend haleter le stupide Africain,
Père, époux sans amour, et brigand sans courage,
Avec un air brûlant respirant l'esclavage.
Le sombre Américain semble éviter ses yeux;
D'un sexe foible et doux tyran silencieux,
Jamais sans ennemis, constamment en défense,
Et cachant dans les bois sa triste indépendance.

Il suit l'humaine espèce en ses États divers:
Il voit l'âpre Esquimaux que nourrissent les mers,

Dans sa hutte enfumée, au fracas des tempêtes,
Vantant, d'huile abreuvé, le luxe de ses fêtes;
L'Iroquois fait au meurtre, et chasseur indompté;
L'Arabe, au prompt coursier, vagabond redouté
Des Syrthes de Lybie aux Persiques rivages;
Le nomade Mongoul changeant de pâturages,
Et guidant chaque mois vers des bords différens
Sa tente pastorale et ses troupeaux errans;
L'Indou, qui de Brama suit la loi pacifique,
Dans les plaines du Gange agriculteur antique;
Et le Chinois vieilli dans l'enfance des arts,
De ses flots populeux inondant ses remparts.

S'il veut du globe même étudier l'histoire,
Ses éloquens débris en gardent la mémoire:
Dans les humbles vallons, sur les monts orgueilleux,
Ils lui montrent l'empreinte et des eaux et des feux;
D'un désordre apparent naît partout l'harmonie;
Partout il voit la mort alimenter la vie.

Mais vers quelques pays qu'il dirige ses pas,
Il ne s'entoure point de glaives, de soldats;
Étranger, son aspect n'apporte plus d'alarmes;
Son cortège est la paix, les bienfaits sont ses armes:
Semblable à ses mortels, Dieux des siècles lointains,
De qui la voix auguste instruisoit les humains,
Sur un sol sans culture, il vient comme eux encore
Des salutaires arts faire briller l'aurore.

Ah! qu'ils soient expiés, ces effroyables temps
Où des soldats sans nom, vulgaires conquérans,
Couroient chercher au loin, certains de la victoire,
Dans des dangers obscurs des triomphes sans gloire;
A l'aspect du soleil égorgeoient ses enfans
Sur les débris dorés de ses temples fumans;
Du fier Guatimosin, défenseur du Mexique,
Illustroient, par le feu, la constance héroïque;
Et, pour prix des trésors de toutes parts offerts,
Ne donnoient aux vaincus que la mort ou des fers!

Couvrons tous ces forfaits de muettes ténèbres.
Mais éternel honneur aux Voyageurs célèbres,
De qui l'abord tranquille a si bien attesté
Les touchantes vertus, l'utile humanité :
Pierre, cherchant les arts pour son peuple sauvage;
Penn, de la Delaware atteignant le rivage,
Et, disciple de Locke, y portant les bienfaits
Nés de l'heureux accord des lois et de la paix :
Howard, qui des cachots sondant le noir abîme,
Fit luire la pitié, même aux regards du crime ;
Et ces autres encor dont le zèle pieux
Sema dans les forêts la parole des cieux ;
Toi, Las Casas, l'honneur de ce saint ministère,
O des Américains et l'apôtre et le père !
Qui de la même voix dont tu touchois leurs cœurs,
Tonnois au sein des cours contre leurs oppresseurs !
Vous tous, sages mortels, recevez nos hommages.
Puissent vos noms, portés sur le torrent des âges,
Exempts d'injure, aller par un doux souvenir
Des crimes du passé consoler l'avenir !

Mais la Parque, en bornant leurs travaux et leur gloire,
De leur sang trop de fois a rougi leur histoire :
Combien d'entr'eux aussi frappés et sans secours,
Sur des bords ignorés ont terminé leurs jours !
O Muse, de regrets et d'honneurs légitimes
Paie un nouveau tribut à ces nobles victimes :
Magellan par le fer, dans Sébu moissonné ;
D'une troupe rebelle Hudson abandonné
Non loin de ce détroit que fraya son audace,
Et périssant de faim sur une mer de glace !

Archipel de Sandwich ! ô rivage abhorré !
J'y vois le brave Cook d'assassins entouré ;
Il tombe, et ses regards empreints de bienfaisance
A ses soldats armés défendent la vengeance.

Et toi, dont nul avis n'a réveillé le sort,
La Peyrouse, en quels lieux as-tu trouvé la mort ?

Ou peut-être, invoquant sa rigueur salutaire,
Tu vis, et son retard prolonge ta misère.
Dès que les feux du jour percent l'obscurité,
Tu gravis sur le roc où les vents t'ont jeté,
Et ton œil, s'attachant sur la liquide plaine,
Croit voir dans chaque flot une voile lointaine.
Malheureux, tu te plains à l'approche du soir,
Et le soleil suivant réveille ton espoir.
Non, d'un ingrat oubli n'accuse point la France :
Elle a sur l'Océan fait voler l'*Espérance*,
Et des îles de l'Inde au bout de l'univers
Interrogé sur toi les écueils et les mers.
Deux fois pour te chercher, les plages antarctiques
Ont vu se déployer nos drapeaux pacifiques;
Mais l'infidèle écho, des bords où tu gémis,
Hélas, n'a point porté ta voix à tes amis !

Ah ! par ces souvenirs notre ame est trop émue,
Sur de plus doux objets reposons notre vue :
Il s'offre à mes pinceaux, cet heureux Voyageur,
Qui, bercé mollement par des flots sans fureur,
Vole vers sa patrie, et plein d'impatience
De l'haleine des vents accuse l'inconstance.
Il a couru des bords où renaît le soleil
A ceux où l'occident reçoit son char vermeil;
Et sous quelques climats qu'il ait porté sa course,
De l'équateur brûlant aux champs glacés de l'Ourse,
Il a vu les humains, différens de couleurs,
Étendus sur la neige ou couchés sur des fleurs,
Ignorans, éclairés, esclaves, ou sans maître,
Aimer avec transport le lieu qui les vit naître.

Et lui, combien de fois, dans cet éloignement,
Son cœur a tressailli de ce pur sentiment ?
Toujours l'absence accroît l'amour de la patrie
Sans cesse rappelée et par elle embellie !
Ses regards devançant sa flottante prison,
Maintenant sont plongés dans le sombre horizon;

Déjà le nautonier, que la prudence guide,
Sonde les profondeurs de l'abîme liquide :
Un cri s'élève.... Terre! et frappé par cent voix
L'écho de l'Océan le répète cent fois.
O patrie! ô transports que ta présence inspire!
O rive! où tant de vœux rappeloient le navire,
Salut! Le Voyageur sur la proue avancé
Bien au-delà du flot soudain s'est élancé.
Pour lui, dans ses foyers, quel doux accueil s'apprête;
Il court, se précipite, et chaque objet l'arrête :
Incertain, il voudroit, dans son empressement,
Tout chercher, tout revoir en un même moment;
Enfin, du seuil connu franchissant la barrière,
Il retrouve une épouse et peut-être une mère;
Leur bouche, en se hâtant, commence cent discours,
Que leurs embrassemens interrompent toujours :
Sans doute il a souffert sur des plages lointaines,
Mais ce jour de bonheur a compensé ses peines.

Bientôt, dans la retraite occupant son repos,
Sa mémoire préside à d'utiles travaux :
Il trace avec candeur l'imposante peinture
De tout ce qu'à ses yeux révéla la nature.
Il décrit à-la-fois les objets et les lieux,
Les êtres inconnus, vivans sous d'autres cieux,
Du sauvage ignorant l'activité stérile,
De l'homme policé la constance fertile;
Et sage observateur, peintre exact et précis,
Il reproduit le globe en ces vastes récits.
Bien plus, sa main versant des semences fécondes
Enrichit nos guérets des moissons des deux mondes;
Par lui des fruits nouveaux croîtront dans nos vergers,
Nos arts s'associeront à des arts étrangers,
Une heureuse industrie animera nos villes;
Et, suivant à sa voix des routes plus faciles,
Le commerce, aggrandi pour les peuples divers,
Va de sa chaîne d'or embrasser l'univers.

XXII.

De la Richesse des Nations.

AD. Smith a traité longuement de *la Nature et des causes de la Richesse des nations.* J'ouvre son livre, et je vois qu'il y est question des produits du sol et de l'industrie, de commerce, d'arts mécaniques, de manufactures, de distribution de travail, de division de fonds, d'accumulation de capitaux, d'intérêt de l'argent, de salaire, etc., etc.; c'est-à-dire, qu'il y est traité de la richesse des individus qui sont propriétaires, commerçans, capitalistes, banquiers, laboureurs, manufacturiers, artisans, etc., et non de la *Richesse des nations,* qui ne sont et ne peuvent être rien de tout cela.

On dira peut-être qu'une nation étant une aggrégation d'individus, la somme des richesses individuelles forme la richesse nationale; mais on peut nier le principe, et soutenir qu'une nation est, comme société, quelqu'autre chose encore qu'une aggrégation d'individus. D'ailleurs, pour pouvoir appeler, *richesse de la nation*, la somme des richesses individuelles, il faudroit que tous les individus participassent à cette richesse, puisque la nation se compose de tous les individus sans exception, et que la richesse n'étant pas une chose abstraite, il est assez difficile de concevoir qu'une nation soit riche, lorsqu'une partie considérable de ses enfans est dans l'extrême besoin. Cependant, cela est ainsi, et même dans toute

l'Europe il n'y a nulle part plus d'indigence que chez les nations qu'on appelle opulentes ; et M. Malthus, dans son excellent *Essai sur le principe de population*, remarque qu'en Suisse, c'est dans le voisinage des plus riches communes, qu'il a trouvé le plus grand nombre de mendians.

Ainsi, si l'on doit regarder les richesses individuelles comme formant la richesse des nations, il n'y aura, à proprement parler, ni nations pauvres, ni nations riches, autrement que par comparaison, puisque chez les nations riches, il y a toujours un grand nombre d'individus pauvres, et chez les nations les plus pauvres un grand nombre d'individus riches.

Il faut observer que je ne considère ici que les nations civilisées, les seules qu'on puisse comparer entre elles, parce que la richesse s'y compose des mêmes élémens, et que le droit de propriété y repose sur les mêmes lois.

Les *richesses* prises dans un sens général et philosophique, sont les moyens de l'existence et de la conservation; et *opes*, dans la langue latine, signifie également *richesses* et *forces*.

Ces moyens, pour l'individu, être physique, sont les richesses matérielles, les produits du sol et de l'industrie, ou le *signe* qui représente tous les produits et sert à se les procurer.

Pour la société, être moral, les moyens de l'existence et de la durée sont des richesses morales, des forces de conservation; les *mœurs*, pour la société domestique; les *lois*, pour la société publique. Oui, la société est un corps moral; la religion est sa santé; la monarchie, sa force; ses biens sont ses vertus. La guerre, la peste, la famine, ne sauroient la détruire...; et il faut un livre pour la renverser.

Les mœurs et les lois sont donc les vraies et même les seules richesses des sociétés, familles ou nations; c'est-à-dire, les vrais et seuls moyens de leur existence et de leur conservation. Ce sont même les seules richesses dont il soit convenable de traiter. Il ne faut parler aux nations que de vertus; et il est assez superflu de parler à un individu de richesses, parce que l'intérêt personnel, considéré dans la généralité des hommes, de tous les maîtres le plus éclairé, nous apprend assez à tous à nous occuper avec fruit des richesses matérielles et des moyens de les reproduire et de les conserver. Je crois même que, sous ce rapport, l'ouvrage d'Ad. Smith n'enseigne guère que ce qui étoit, depuis l'origine des nations, connu de tous les peuples, et pratiqué par le plus grand nombre des individus. La richesse est la suite naturelle du travail, et il suffit d'occuper les hommes pour les rendre riches, même sans leur parler de richesses.

La force des nations est donc leur véritable richesse, et même uniquement leur force morale, celle qui vient de la constitution et des lois politiques et religieuses. Pour la force physique, qui vient de la population et des subsistances, elle existe nécessairement, plus ou moins dans toute nation, par cela seul qu'elle ne peut être une nation, sans une population considérable, ni avoir une population sans subsistances. C'est cette force morale dont parle Tacite, lorsqu'il oppose la vigueur des mœurs chez les Germains à l'opulence et au faste de l'empire des Parthes : *Quippe,* dit-il, *regno Arsacis acrior est Germanorum libertas.* C'est ce qu'on trouve encore en style poétique, dans le livre où l'on trouve tout. « Les étrangers, dit le

psalmiste (*), dont la droite n'a qu'une force trompeuse, ont dit : Nos enfans croissent dans leur jeunesse comme de nouvelles plantes ; nos filles s'élèvent comme les colonnes d'un temple ; nos celliers et nos greniers regorgent de toutes sortes de fruits ; nos brebis sont fécondes et nos bœufs toujours gras : heureux le peuple qui a tous ces biens! . . . . . (et nous disons), heureux le peuple qui a Dieu pour seigneur! »

On dira peut-être qu'une nation a des richesses ou propriétés publiques, telles que les biens consacrés à quelque service public, les temples de la religion et de la justice, les asiles de la pauvreté, les maisons d'éducation publique, etc., etc. Mais outre que Smith n'a point parlé de ces richesses en traitant de *la Richesses des nations*, il est aisé de voir que ces propriétés publiques rentrent, et même directement, dans la force morale que donnent à un peuple sa constitution et ses lois, puisque les propriétés publiques, dont toutes les nations sont riches en proportion de leurs besoins, sont le moyen nécessaire d'exécution de la constitution et des lois.

Les impôts eux-mêmes ne sont pas une richesse, mais un besoin.

La force morale est donc, je le répète, la vraie richesse d'une nation et le moyen unique de sa conservation. En effet, une nation indépendante cesse de se conserver par le vice de ses lois plutôt que par un défaut de population et de richesses territoriales ou industrielles, parce qu'une constitution vicieuse l'empêche de se servir avec avantage, pour sa défense

(*) Psaume 143.

intérieure et même extérieure, de sa population et des produits de son sol et de son industrie, ou même fait souvent tourner à sa perte tous ses moyens de défense naturels ou acquis. Ce n'est pas assurément faute d'hommes et d'argent que la Turquie est tombée progressivement au dernier degré de foiblesse politique; et la Pologne, seul État appelé à l'indépendance, qui depuis Charlemagne ait été effacé de la liste des nations chrétiennes, avoit certainement assez de population et surtout de subsistances pour se conserver, si elle eût trouvé dans sa constitution quelque principe de conservation, ou plutôt si cette constitution contre la nature de la société n'eût recélé des principes de destruction qui auroient tôt ou tard entraîné ce pays à sa perte, même quand il n'auroit pas eu de voisins.

Ainsi une famille se conserve par ses mœurs plutôt que par ses richesses; et lorsque les mœurs y sont corrompues, je veux dire lorsque les rapports naturels entre les *personnes* qui la composent sont méconnus, les grandes richesses sont aussi bien que l'extrême besoin une cause prochaine de décadence, parce qu'elles offrent aux passions plus d'alimens et de facilités.

Ad. Smith n'a donc pas traité de la *Richesse des nations ;* et il est plus important qu'on ne pense de relever cette erreur de titre, parce qu'elle a eu la plus grande influence sur l'opinion publique et les mesures des administrations dans les divers États d'Europe, dont les gouvernemens se sont accoutumés à regarder l'argent et tout ce qui le reproduit, la richesse en un mot, la richesse matérielle, comme l'unique source de la force des nations, et ont rapporté à ce seul objet toutes leurs déterminations.

Au fond, toute nation comme toute famille qui subsiste des produits de son sol ou de son industrie, est aussi riche qu'une autre, quoique moins pécunieuse; et si l'une ou l'autre ne pouvoit subsister de leurs produits, elles périroient, c'est-à-dire, que la nation tomberoit dans la dépendance réelle d'une nation voisine, et deviendroit province, et la famille, selon le gouvernement, seroit réduite à l'état de domesticité ou d'esclavage. Le prix en argent des choses nécessaires à la vie indique autant l'état de la population que la quantité de subsistances. Abstraction faite des autres circonstances, elles sont à bas prix si la population est foible; elles sont à un prix excessif partout où la population est excessive, parce que le grand nombre des consommateurs met les subsistances à l'enchère. Ce dernier état, s'il est général et long-temps prolongé, menace un Etat de trouble et les individus de misère; et alors une nation est réellement pauvre, même au milieu de l'abondance des métaux.

Il faut, pour observer les changemens survenus dans l'esprit général des gouvernemens européens, relativement à l'économie politique et à leur opinion sur les richesses des nations, reprendre les choses d'un peu plus haut.

L'Europe chrétienne, qu'on peut considérer comme les *états généraux* du monde civilisé, étoit composée de divers ordres de nations; comme les *états généraux* d'une société particulière, sont composés de divers ordres de citoyens.

Il y avoit des nations qu'on pouvoit appeler *nobles*, propriétaires d'un grand domaine, chez lesquelles les sentimens étoient élevés, les caractères généreux, les

habitudes guerrières; mais qui faisoient la guerre pour exercer leurs forces et soutenir leur dignité, plutôt que pour aggrandir leurs possessions; et les plus puissantes d'entr'elles se sont accrues par les lois, bien plus que par les armes.

Il y avoit des nations mercantiles, manufacturières, purement agricoles, même voiturières, qu'on pouvoit appeler *le tiers-état* des nations; riches de leurs capitaux et de leur industrie, et exclusivement occupés du soin de les accroître par toutes sortes de moyens; et si l'on vouloit épuiser cette comparaison, on remarqueroit, peut-être, qu'il y avoit une nation qu'on auroit pu regarder comme *ecclésiastique*.

Ce n'est pas qu'il n'y eût, dans toutes les nations, des individus nobles, commerçans, artisans, membres d'un clergé, etc., mais je ne veux parler que de l'esprit dominant dans chacune d'elles, des habitudes les plus constantes des individus, et de la profession qui, considérée en général, y tenoit le premier rang, et étoit comme le pivot sur lequel rouloit toute sa politique.

A l'époque dont je veux parler, et qui déjà est éloignée de nous de quelques siècles, les premières nations, la France, l'Espagne, l'Allemagne, la Pologne, etc., s'inquiétoient assez peu de savoir si ce qu'on a appelé depuis *la balance du commerce* étoit ou non en leur faveur; si elles avoient chez elles toutes les manufactures nécessaires à leurs besoins ou plutôt à leur luxe, et si les nations secondaires gagnoient sur elles en important ou en exportant sur leurs propres vaisseaux les productions étrangères ou indigènes du sol et de l'industrie. Elles étoient un peu comme de grands seigneurs qui regardent de leur

dignité d'entretenir à leur service une foule d'ouvriers de toute espèce, et qui, occupés des soins importans de la société publique, se reposent sur des mercenaires de la direction de leurs affaires domestiques, et ne pensent pas à gagner sur leurs fournisseurs ou sur leurs fermiers, en employant les gens et leurs chevaux à transporter au marché les denrées qui croissent sur leurs terres, ou à aller querir les objets nécessaires à la consommation de leurs maisons. Il y avoit sans doute moins de numéraire en circulation ; mais il y avoit moins de cupidité, parce que la nature, qui veille sur nos vertus comme sur notre subsistance, ne nous permet pas de garder long-temps ses produits, et que l'avarice ne peut serrer dans les coffres que *le signe* qui les représente. Il y avoit moins d'activité dans les hommes, mais il y avoit moins d'agitation et d'inquiétude dans la société. Il y avoit enfin moins d'événemens dans la société publique ; mais je crois, sur de fortes apparences, qu'il y avoit plus de bonheur, d'aisance, et même de vertus dans la famille. L'histoire étoit moins brillante, et la vie plus commode. O.

XXIII.

Suite du même sujet.

Nous avons parlé, dans un premier article, des idées que s'étoient formées nos ancêtres, des richesses nationales, et des sources de la prospérité et de la force publique. Des idées nouvelles se répandirent en

Europe vers le commencement du quinzième siècle, et il se fit insensiblement dans la politique générale du monde civilisé, et dans la politique particulière de chaque État, une révolution à peu près semblable, dans son principe et dans ses effets, à la révolution française, et qui même n'a pas été sans influence sur ce dernier événement. Tous les grands États rougirent, comme nos premiers parens, de leur nudité qu'ils n'avoient pas soupçonnée dans l'âge d'innocence, et s'empressèrent de la couvrir. Ils furent tout-à-coup possédés de la fureur du commerce et de *l'auri sacra fames;* et voulurent à tout prix avoir chacun leur part des richesses du Nouveau-Monde, récemment découvert. Alors il s'établit naturellement entre tous ces États, grands par leur territoire ou par leur commerce, un système *d'égalité* qu'on décora du nom *d'équilibre politique*, et dans lequel les *voix*, si l'on peut le dire, furent comptées par *tête* plutôt que par *ordre*.

L'Angleterre jusques-là, puissance du second ordre, devoit, par sa position et ses habitudes, tenir le premier rang dans ce nouveau système. La France qui n'eut et qui n'aura jamais l'esprit commercial, y perdit de sa supériorité relative; et même plus tard et sous le plus puissant de ses monarques, elle déchut au point d'être réduite à essuyer les hauteurs de la Hollande, nouveau parvenu, fier de son opulence et du rang qu'il avoit usurpé.

Insensiblement l'administration passa même en France, aux mains du second ordre des citoyens, qui y porta son esprit et ses habitudes. Il ne fut plus question que d'arts, de manufactures, de commerce, de circulation d'argent. On inventa, dans un temps ou dans un autre, les banques, les papiers d'État, les

emprunts, les loteries. Les gouvernemens firent même des banqueroutes. C'étoit le sceau de la profession, et, en quelque sorte, le moyen de *se légitimer* dans le monde politique, en qualité de commerçans. La politique, les yeux constamment fixés sur la balance du commerce, et sur la balance ou l'équilibre politique, mettoit tous ses soins à en fixer en sa faveur les oscillations continuelles, et cherchoit le repos dans le mouvement perpétuel. La science de l'administration en devint plus compliquée, sans être pour cela plus ferme et plus éclairée. On parla du *crédit public*, et la force des États fut, comme les fonds publics, jouée à la *hausse* et à la *baisse;* et toutes ces balances, et tous ces équilibres, et tous ces jeux de hasards, ne produisirent, dans les États, que des balancemens et des fluctuations, ôtèrent à la société toute assiette fixe, aux fortunes particulières toute sécurité, et sapèrent, par ses fondemens, la morale publique et privée.

Quand les États que j'ai appelés *nobles* furent devenus commerçans, c'est-à-dire, fort occupés du commerce des particuliers, on proposa, comme une conséquence nécessaire, de rendre la *noblesse commerçante;* on fit sur ce texte des livres et même des lois pour permettre à la noblesse de trafiquer, sans déroger à sa dignité et à ses devoirs. Heureusement les mœurs repoussèrent ces lois: et ce qui arrive presque toujours dans les innovations qui ont rapport à la morale, le peuple, dont le bon sens naturel n'étoit pas faussé par des systèmes spécieux, se montra plus sensé que ceux qui le gouvernoient. On parloit toujours du commerce comme du lien universel des peuples; et jamais il n'y eut de cause plus active de guerres plus opiniâtres et plus sanglantes, et le but constant des gouverne-

mens étoit d'isoler les États les uns des autres, par des systèmes combinés de prohibitions réciproques, et surtout en cherchant à naturaliser, chacun chez eux, les produits du sol ou de l'industrie qui croissoient ou se fabriquoient chez les autres. Plus tard, le même esprit qui favorisoit outre mesure le goût des arts, n'ayant pu faire des nobles des commerçans, voulut en faire des laboureurs, et l'agriculture, le premier et le plus utile des arts, tant qu'il n'est que la condition naturelle de la classe qui vit en société domestique, proposée comme un devoir, occupa trop souvent, comme une passion, ceux même que leur naissance et leurs emplois appeloient exclusivement aux soins importans de la vie publique.

Alors il étoit naturel qu'on parlât beaucoup de richesses nationales, et qu'on plaçât dans l'argent et le commerce ces moyens de force et de conservation, que nos pères ne voyoient que dans la religion, la monarchie et l'esprit public, et qui, tout seuls, avoient depuis tant de siècles, et à travers toutes les crises politiques, conduit les nations continentales, chacune à leur tour, à un haut degré de gloire et de prépondérance.

Les lois religieuses et politiques qui, jusques-là, avoient gouverné les États d'Europe et formé l'esprit public, parurent peu favorables au commerce et à la circulation rapide de l'argent; et si la *lettre* subsista encore, l'*esprit* tomba en désuétude, et la force de conservation en fut affoiblie dans tous les États. Il n'y a pas, il ne peut même y avoir d'esprit public, ni même d'énergie soutenue chez un peuple commerçant et manufacturier, livré aux calculs de l'intérêt personnel; moins encore aujourd'hui, que le droit de la guerre laisse au vaincu toutes ses propriétés per-

sonnelles, et même par un sentiment d'humanité, fait un crime au citoyen, qui n'est pas soldé, de se mêler de la défense de son pays.

Lord *Feldkirk*, après avoir parlé de l'esprit guerrier, des habitudes généreuses, du caractère exalté et romanesque des montagnards d'Ecosse, se plaint de la disposition qu'ils ont à émigrer en Amérique depuis les changemens survenus dans leur État au milieu du dernier siècle, et après la bataille de *Culloden*, et il ajoute : « S'il y a quelque moyen de retenir ces hommes dans leurs foyers, ce ne peut être que l'introduction de quelque nouvelle branche d'industrie........ Si l'on y réussit, ces hommes prendront le genre de vie et les habitudes des ouvriers de fabrique. Ils pourront, comme d'autres, fournir quelques recrues ; mais ils ne ressembleront plus à leurs ancêtres ». L'Angleterre est la plus puissante et même la plus guerrière des nations commerçantes ; et cependant, malgré ce qu'on dit de son esprit public, qui n'a jamais été mis aux dernières épreuves, et qui n'est au fond que défiance de son gouvernement (*) et jalousie des autres peuples, il n'y a pas un homme sensé en Europe, peut-être pas en Angleterre, qui pense que le peuple anglais trouvât, dans son esprit public et dans son énergie, les moyens de repousser une invasion.

Cet esprit commercial, ces nouveaux moyens de travail et de richesse, partout où ils furent introduits, firent déserter les ateliers de l'agriculture pour les comptoirs du commerce, les campagnes pour les villes ; celles-ci s'aggrandirent, se peuplèrent, s'em-

(*) « Dans la constitution anglaise, dit Hume, le principal « objet de la défiance est le souverain ».

bellirent aux dépens des autres, et les plus grands intérêts des États et les premiers biens des hommes, l'esprit public, les mœurs et la santé ne gagnèrent pas à ce changement.

Et ce ne sont pas ici les maximes outrées d'une philosophie stoïque sur le mépris des richesses : ce sont les leçons de l'histoire, et des vérités politiques confirmées par l'expérience. Dans tous les temps, les nations pauvres ont subjugué les nations opulentes, lors même qu'elles avoient dans leurs richesses et dans le droit ancien de la guerre, les plus puissans motifs de se défendre, et que la victoire mettoit à la disposition du vainqueur le vaincu et tout ce qu'il possédoit : « Biens, femmes, enfans, temples et sépultures même, » comme dit Montesquieu. Les prodigieux succès des armées révolutionnaires de la France ne contredisent point cette grande expérience, puisque c'étoit la partie la plus pauvre de la nation française, que le fanatisme de la *liberté* et surtout de l'*égalité*, précipitoit sur les peuples voisins, et que ces armées elles-mêmes étoient les plus dénuées qu'on eût encore vues, de tout l'attirail et de tout le luxe que les armées des puissances européennes traînent à leur suite.

Je sais que les gouvernemens ne croient plus avoir besoin d'esprit public et d'énergie dans les masses de la nation, depuis qu'ils en ont exclusivement confié la défense aux troupes soldées. Cependant on voit dans l'histoire que les peuples ont toujours opposé une résistance plus opiniâtre que les armées, et même on a pu se convaincre, par l'histoire de de notre temps, que les armées ont paru en général fortes pour attaquer, et foibles pour défendre.

Ainsi, conseiller à une nation de chercher les

richesses que procurent les arts, les manufactures, le commerce, c'est, en d'autres termes, s'exhorter à renoncer à tout esprit public, même à tous sentimens publics d'élévation, de générosité, de désintéressement; et vouloir la corriger de ce noble mépris des richesses qui a toujours caractérisé les grands-hommes et les grands peuples, pour la jeter dans une activité inquiète, dont l'argent est le seul mobile et l'unique but, et qui tourmente la vie bien plus qu'elle ne sert à en jouir, c'est lui ôter sa première et sa plus précieuse richesse et son moyen le plus puissant de force et de durée. A cet égard, on s'est quelquefois trompé. On a pris des peuples indifférens aux richesses, pour des peuples indolens; et l'on a oublié qu'il y a, dans une nation, plus d'esprit public, à mesure qu'il y a moins d'intérêt personnel.

La richesse des particuliers n'est donc pas la *richesse des nations*, si par *richesse* on entend la force d'existence et de conservation d'une société; et loin que l'opulence des individus fasse la force d'une nation, on peut, au contraire, soutenir qu'il n'y auroit pas de nation plus foible que celle dont tous les citoyens seroient opulens.

Mais si l'on s'obstinoit à considérer la richesse des particuliers comme formant la richesse d'une nation, il faudroit au moins que tous les individus participassent à cette richesse, comme ils contribuent tous, sans exception, à former le corps de la nation. Si les partisans rigides de la démocratie pure, conséquens à leurs principes, pensent qu'il n'y auroit pas de volonté générale là où un seul citoyen seroit privé du droit de manifester sa volonté particulière, il est encore plus vrai qu'il ne sauroit y avoir de richesse

nationale partout où une partie nombreuse de la nation est dans un état d'extrême indigence. Or il n'y a nulle part plus de pauvres ni de plus grands besoins que chez les peuples opulens par le commerce, les arts, les manufactures, qui presque toujours élèvent la population beaucoup au-dessus de la quantité de subsistances que le sol peut fournir. L'Angleterre, la plus riche ou du moins la plus pécunieuse de toutes les nations, et celle qui offre le plus de travail et à un plus haut prix, peut nous servir d'exemple. La moitié des citoyens y est à la charge de l'autre moitié. La taxe des pauvres est devenue le plus onéreux des impôts, même pour les riches; et l'on voit, par des écrits récemment publiés en Angleterre sur cette matière, que depuis long-temps la nation cherche les moyens de se soustraire à un fardeau qu'elle ne peut plus supporter.

Nous en trouvons un autre exemple, et plus décisif encore, dans un des petits cantons helvétiques renommés, dans tous les temps, pour le bien-être de leurs habitans; il est tiré d'un discours prononcé par M. Hehr, landamman du canton de Glaris, à la société économique de cette ville.

« L'art de travailler le coton, disoit ce magistrat, avoit été transplanté dans cette vallée; la facilité de l'ouvrage et le prix élevé du travail ne pouvoient manquer d'attirer des ouvriers à ce genre de fabrique. Un rouet étoit une dot. Un tisserand étoit un homme dans l'aisance. On se livroit à cette espèce d'occupation avec empressement. On jouissoit du présent sans s'inquiéter de l'avenir. Qu'est devenue cette richesse? *Le quart de notre population reçoit ou demande l'aumône.* D'honnêtes pères de famille, leurs femmes, leurs enfans luttent péniblement contre la

misère et la faim, supportant leur sort avec fermeté, mais vivant dans l'angoisse et la souffrance. De nouvelles habitudes ont engendré de nouveaux besoins. Les doux travaux de nos ancêtres nous sont devenus étrangers. La vie sédentaire, une mauvaise nourriture, et un séjour habituel dans des lieux humides et mal sains, ont ravi à notre peuple sa santé et sa vigueur naturelles.

» Je m'arrête à regret sur ce spectacle; mais je dois appeler votre attention sur les suites immédiates de cet état de choses; je veux parler de l'accroissement de la population, de la nécessité de pourvoir à son entretien, de la fréquentation plus facile des personnes de différens sexes, de cette facilité de vivre que donnent (momentanément) les manufactures, de ces mariages précoces contractés par des enfans qui auroient encore le plus grand besoin de la surveillance paternelle ».

Ainsi, faites par tous les moyens prospérer dans un pays le commerce extérieur; couvrez-le d'ateliers, de fabriques, de manufactures; rendez plus active la circulation de l'argent, et forcez, à tout prix, la population à s'accroître au-delà de la quantité de subsistances que le sol peut produire ou que le commerce peut importer, et tenez-vous pour assuré qu'il vous faudra bientôt entasser une partie de cette population factice dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les depôts de mendicité, même dans les cimetières, et mettre l'autre au régime; alors l'ordre naturel est interverti. L'homme doit trouver sa subsistance dans la famille qui l'a produit; et lorsqu'il la demande à l'État qui *ne laboure ni ne file*, le gouvernement ne peut la donner aux uns sans l'ôter aux autres, nourrir des familles indigentes sans

appauvrir les familles propriétaires, ni secourir les pauvres sans faire de mal-aisés. La charité particulière devient un subside, et la bienfaisance publique ressemble à l'oppression. Lorsqu'il n'y avoit dans nos sociétés d'Europe ni commerce ni argent, la bienfaisance songeoit à donner au pauvre *la poule au pot.* Aujourd'hui que les nations regorgent d'argent, qu'elles couvrent les mers de leurs bâtimens et les marchés de leurs denrées, la philantropie, obligée de vivre d'industrie, le met à *la soupe économique.* B...D.

XXIV.

Des nations polies et des nations civilisées.

ON confond assez souvent la *politesse* d'un peuple avec sa *civilisation;* et l'Académie française ne les a pas assez nettement distinguées : elle appelle *civilisation* « tout ce qui sert à *polir* les peuples, » et elle dit : « Le commerce des Grecs et des Romains a *civilisé* les barbares ». Il eût fallu dire, « les a *polis*, » car les barbares se sont plutôt corrompus dans le commerce des Grecs et des Romains. En général l'Académie oublie trop souvent que la première condition pour composer un dictionnaire exact, et surtout de la langue française, est le principe aussi simple qu'il est philosophique, que deux mots expriment deux idées.

La *politesse* considérée dans les nations paroît être la perfection ou plutôt les progrès des arts, et la *civilisation* la perfection des lois.

Ainsi, dans un individu, la politesse est l'agrément des manières, qui sont aussi un art; et la vertu, c'est la bonté des mœurs, qui sont la pratique des lois.

On a pu, sans trop d'inconvénient, employer l'une pour l'autre, *politesse* et *civilisation*, tant que les arts et les lois ont été mis, dans l'opinion publique, à la place qu'ils doivent occuper, et traités chacun avec une importance relative à leur objet; mais il devient indispensable de les distinguer, aujourd'hui que certains esprits se font, ou peu s'en faut, une religion des arts, et que l'on a fait pendant dix ans, un jeu des lois, même les plus importantes. Les langues, même grecque et latine, à en consulter la lettre autant que l'esprit, nous mettent sur la voie de la distinction que nous avons établie entre la *politesse* et la *civilisation*. *Civilisation* vient de *civis*, citoyen; et ce sont les lois qui nous font citoyens et non les arts. Le progrès des arts et même leur nécessité naissent du rapprochement des hommes; et le mot *poli* qui en grec signifie ville ou rapprochement et co-habitation d'hommes, a été la racine de *politesse*, *police*, *politique* (*), qui désignent les effets, les moyens ou les remèdes de ce rapprochement.

Le rapprochement des hommes les *polit* et finit par

(*) Il seroit difficile de disputer aux mots *police*, *politique*, leur origine grecque; mais en est-il de même de *politesse?* C'est ce qui nous paroît fort douteux. Il nous semble, en effet, que ce mot vient du verbe latin *polire*, qui, au propre, signifie rendre clair, luisant, et se dit « principalement des corps durs, » et qui, au figuré, se dit de tout ce qui sert à cultiver, orner, » adoucir l'esprit et les mœurs ». (*Dictionnaire de l'Académie.*) C'est ainsi qu'il est employé dans ces vers de Phèdre :

Æsopus auctor quam materiam repperit,
Hanc ego POLIVI *versibus senariis.*

les corrompre, comme le frottement des corps durs, les uns contre les autres, les *polit* aussi, et finit par les user et les détruire; et c'est sans doute cette identité dans les idées qui a introduit cette identité d'expressions au moral et au physique.

Ainsi la *politesse* peut avoir son excès, et cet excès est le luxe pris dans un sens général. La civilisation a son extrême, et cet extrême est la perfection, comme l'extrême de la vertu, bien différent de son excès, est l'héroïsme.

Ainsi la *politesse* tend au luxe ou au désordre, la *civilisation* à la perfection de l'ordre; et par conséquent la *politesse* n'est pas toujours le moyen de la *civilisation*.

Ainsi un peuple *poli* est un peuple chez qui les arts et les manières, qui sont aussi un art, sont dans un état continuel de recherche et de raffinement. Un peuple *civilisé* est un peuple qui a de bonnes lois, peuple bon par conséquent; car si l'individu est bon par ses mœurs, un peuple n'est bon que par ses lois.

Ainsi un théâtre, une académie, sont des institutions d'un peuple poli par les arts; les établissemens destinés au soulagement de toutes les foiblesses de l'humanité, sont les monumens d'un peuple civilisé.

Il y a cette différence entre les arts et les lois, que les progrès des arts sont relatifs, et la perfection des lois absolue. Le sauvage, chez qui les arts nécessaires à la vie sont au premier état de simplicité, vit cependant comme l'homme policé, et même plus indépendant des besoins physiques, et moins sujet aux infirmités corporelles. Même pour les arts d'agrément, le peuple dans les sociétés les plus avancées, s'amuse

à moins de frais que les classes polies et instruites. Il ne bâille pas à une farce de la foire, comme les autres aux meilleures comédies, et la cornemuse d'un pâtre mettra plus de gaîté et de mouvement dans une danse de villageois, que tout l'orchestre de nos *opéras*, dans une réunion d'élégantes et de petits-maîtres. On peut même soutenir qu'il n'y a point de progrès dans une progression qui n'a point de terme, et le voyageur n'avanceroit jamais s'il ne devoit jamais arriver. Les arts changent plutôt qu'ils n'avancent, et leur progrès est nul ou du moins insensible, parce que leur marche est continuelle. J'en excepte toutefois les arts de la pensée, dont l'objet est moral, et dont la perfection tient à la bonté des lois et au caractère moral de la société, et qui, pour cette raison, naissent tôt ou tard de la civilisation. Mais les lois ont un point fixe de départ, et un terme fixé à leur développement. Tous les peuples sont partis des lois *naturelles* ou primitives, tous doivent y revenir, et la perfection de l'ordre social ou de la civilisation, consiste à déduire de la loi primitive, générale, fondamentale, qu'on appelle aussi *loi naturelle*, les lois secondaires, particulières et d'application qu'on appelle lois *positives*, comme des conséquences nécessaires ou *naturelles*, renfermées dans un principe.

Aussi, si l'on place la *civilisation* dans les lois, on a une règle fixe et certaine sur laquelle on peut juger le degré de civilisation des peuples, et évaluer, en quelque sorte, la quantité dont chacun approche ou s'éloigne de la perfection. Mais si on la place dans les arts, on n'a plus de mesure commune. Chaque peuple sera porté à ne voir la civilisation que dans l'art qu'il a cultivé avec le plus de succès. Les Grecs la placeront dans l'art du statuaire et de l'architecture;

les Romains, dans l'art de la guerre; les Anglais, dans l'art du commerce; d'autres peuples, dans d'autres arts. On trouvera beaucoup plus de *civilisation* dans les capitales où les arts sont en honneur, que dans les provinces où il y a de meilleures mœurs; et beaucoup moins chez quelques peuples chrétiens peu avancés dans les arts, que chez les Grecs et les Romains où se trouvoient les lois les plus fausses et les plus corrompues. Chaque homme même prendra pour règle de son opinion à cet égard l'art qu'il cultive, et même le plus frivole, et je doute qu'un poète d'athénée consentît à regarder comme très-civilisé tout peuple qui n'auroit point de réunions littéraires.

Cependant, si un homme appelé par sa naissance, son éducation et sa fortune, à remplir des fonctions publiques dans la société, ne peut, passé trente ans, sans se rendre ridicule ou même coupable, faire une occupation sérieuse de la culture des arts qui ne se rapportent pas immédiatement à l'objet de ses devoirs, pense-t-on qu'un peuple indépendant, un peuple avancé dans la carrière sociale, et qui est appelé aussi à remplir des fonctions publiques dans le monde social, doive attacher une si grande importance aux progrès des arts qui ont amusé la société dans son enfance, et qu'il ne doive pas plutôt employer tout ce qu'il a reçu ou acquis de force et de lumières, au perfectionnement de ses lois; et prendre pour règle de ses opinions, et pour but de ses efforts, la maxime qu'il y a toujours assez de *politesse* dans toute société, où il y a beaucoup de *civilisation*?

Il est vrai que les politiques ou ceux qui croient l'être, trop frappés de désordres passagers et locaux qu'entraîne toujours le changement des lois, prétendent qu'un peuple ne doit jamais changer ses lois

bonnes ou mauvaises, et qu'il suffit à son bonheur et à sa gloire de travailler au perfectionnement de ses arts. Cette opinion de circonstance, plutôt que de raisonnement, est même aujourd'hui assez générale. Mais le conseil seroit fort sage, s'il pouvoit être suivi, et si une société pouvoit conserver des lois qui ne la corservent pas. Ces politiques sont à peu près comme un médecin qui, pour épargner à son malade une crise salutaire, mais douloureuse, lui prescriroit de conserver avec soin une affection au poumon, ou tout autre vice notable de constitution. Toute loi fausse dans la constitution d'un Etat, comme tout vice organique dans la constitution d'un individu, est toujours un germe de maladie et un principe de mort; et après de longs avertissemens, la force des choses et les lois générales de la conservation détruisent, et souvent avec violence, ce que les hommes n'ont pas su corriger.

Il faut cependant distinguer les lois purement civiles, des lois politiques; c'est-à-dire, les lois de régime, des lois de constitution. Cette considération importante fera le sujet d'un second article. B...D

XXV.

Suite du même sujet.

Les lois purement civiles, celles qui statuent sur la possession (car les lois sur la propriété sont des lois politiques) sont à peu près partout également bonnes, par cela seul qu'elles sont fixes, et lorsqu'un peuple a formé ses habitudes sur ses lois, ce qui arrive

toujours à la longue, il n'y a pas de raison de les changer. Une loi civile, par exemple, permet de retirer, après un certain temps, un fonds engagé. La loi seroit également bonne, quand le délai fixé seroit plus ou moins long, ou même qu'elle ne permettroit que l'aliénation et point l'engagement, parce que les habitudes des peuples se seroient formées sur ce mode de loi comme sur l'autre, et qu'il n'y auroit dans l'Etat, ni moins d'ordre public ou domestique, ni moins de familles, ni moins de propriétés, ni moins de productions territoriales ou industrielles; on peut dire la même chose de presque toutes les lois proprement civiles qui ne peuvent être dangereuses que par leur esprit général et non par leurs dispositions particulières; comme, par exemple, si elles étoient en général trop populaires, et qu'elles tendissent à favoriser la classe indigente et mercenaire, heureuse de ne rien être et de ne rien avoir, pour ne rien *pouvoir* et ne rien *devoir*, aux dépends de la classe propriétaire qui supporte à elle seule, dans la société, *le poids du jour et de la chaleur*, et les accidens des saisons, et les erreurs des administrations, et les crimes des révolutions, et le poids des fonctions, et le joug des bienséances, et jusqu'aux chaînes que leur imposent leurs propres vertus.

Mais les lois domestiques de l'unité et de l'indissolubilité du lien conjugal, de l'autorité paternelle, de la primogéniture, de la constitution dotale, des substitutions, etc., etc; mais les lois publiques de l'unité de *pouvoir*, de la nécessité du *ministère*, de la succession héréditaire et masculine, de l'inaliénabilité du domaine public, etc., etc., et les autres de ce genre qui fixent le rapport des personnes sociales, *pouvoir, ministre*, *sujet*, dans la famille et dans l'Etat, sont

toutes des lois politiques, qui doivent être bonnes, c'est-à-dire, parfaites, sous peine de ne conserver ni la société domestique, ni la société publique; et l'habitude de ces lois, lorsqu'elles sont fausses ou imparfaites, n'est qu'une prolongation de désordre, et une expectative assurée de révolutions.

Les Grecs et les Romains qui n'avoient que des arts, parce que tout étoit art chez ces peuples, et même leurs gouvernemens et leurs lois, appeloient *barbares* les peuples qui ne connoissoient pas le luxe de leurs arts, ou même qui avoient des lois domestiques, et même publiques, plus naturelles que les leurs.

Le mot *barbarie* étoit donc chez les anciens synonyme d'ignorance et de simplicité. Pour nous, élevés à une meilleure école, et qui vivons sous de bonnes lois, *barbarie* signifia plutôt corruption et férocité. Mais comme eux aussi nous appelons *barbares* les peuples qui ne sont pas *civilisés*, nous transportons les mêmes idées dans des temps tout-à-fait différens de ceux où nous vivons, nous en appliquons l'expression à des sociétés qui n'ont aucun rapport avec les nôtres, et nous regardons les Grecs et les Romains comme des peuples fort *civilisés*, parce qu'ils appeloient aussi les autres peuples des *barbares*.

Cependant ces Grecs et ces Romains, si policés ou si *polis*, obéissoient aux lois les plus fausses qu'on puisse imaginer. Chez eux, les désordres les plus graves, les plus destructifs de tout ordre public ou domestique étoient constitués par des lois, ou autorisés par des coutumes qui avoient force de loi; et en avouant qu'ils avoient de belles statues, de beaux tableaux, de grands monumens d'architecture, des jardins embellis à grands frais, des modèles de poésie et d'éloquence, même de doctes traités de philosophie, ou

doit reconnoître que les *mœurs des Germains*, telles que les décrit Tacite, étoient de beaucoup meilleures que les lois des Grecs et des Romains, et que les peuples de la nature valoient mieux que les peuples de l'art.

Et si nous pouvions, pour un moment, fermer les yeux à l'éclat imposteur que jettent les arts sur les peuples qui les cultivent, et peser, dans la balance d'une raison indépendante, le mérite de bien tailler les pierres, de représenter sur la toile les scènes que la nature met sous nos yeux, avec bien plus de vérité; même de chercher, à force d'art, à persuader l'erreur plus souvent que la vérité, à émouvoir pour des malheurs imaginaires, plutôt que pour des maux réels : cet art que la nature toute seule inspire, quand il est nécessaire aux passions, aux affections, aux besoins; nous trouverions que ces peuples si vantés, avec les effroyables désordres de leurs mœurs, de leurs lois, de leurs gouvernemens, étoient de vrais barbares et de la pire de toutes les barbaries; de cette barbarie savante et polie qui fait servir tous les arts et même ceux de l'esprit, à outrager la nature et à tourmenter la société; plus barbares que les peuples simples et sans culture qu'ils flétrissoient de ce nom odieux; plus barbares que ces Scythes dont parlent les anciens auteurs ecclésiastiques, qui n'avoient ni arts, ni ville, ni commerce, ni agriculture, qui ne connoissoient pas même l'écriture, et qui avoient reçu la foi chrétienne et pratiquoient dans la simplicité de leurs mœurs, les maximes pures et sévères de sa morale; et certainement il y avoit plus de véritable civilisation dans les missions du Paraguay, ou dans les petits cantons helvétiques, qu'il n'y en a jamais eu à Rome, à Athènes, ou à Corinthe; et il y a moins de barbarie dans le sauvage, qui, sous sa hutte, a

reçu les dogmes de la religion chrétienne ; que dans le Chinois ou le Japonais, sous les lambris de porcelaine.

Le christianisme qui a changé ou perfectionné les mœurs et lois des nations, et qui, en confirmant la divinité de la révélation primitive des lois fondamentales, a fait participer à ce grand caractère les lois secondaires et positives qui en sont l'application et le développement ; le christianisme qui seul a donné aux hommes la raison du *pouvoir* et des *devoirs*, est donc l'unique source de la *civilisation* des peuples, ou plutôt il est toute la civilisation. Dans toute société, où il est à la place qu'il doit occuper ; il est le complément des bonnes lois ou le correctif des mauvaises ; il rend la royauté excellente, et la démocratie même supportable ; il embellit la paix ou adoucit la guerre ; et menant de front toutes les institutions au perfectionnement de l'ordre, il fait des lettres une fonction, des sciences un moyen, et des arts même un instrument. Ainsi, il donne à la société la plus grande force possible de conservation, en la plaçant dans les lois les plus naturelles de l'ordre social. Les peuples qui ne marchent pas à la lumière, ignorans ou polis, sont tous des peuples barbares, foibles par conséquent ; et que la chrétienté chasse devant elle, comme le vent chasse la poussière.

Il semble au premier coup-d'œil qu'il y ait un moyen aussi facile qu'infaillible d'évaluer avec certitude le degré de bonté ou de *civilisation* des peuples, et qu'il suffiroit pour cela de compulser les registres de leurs tribunaux criminels, et de remarquer les pays où il se commet dans le même temps le moins de délits contre l'ordre public. Mais ce seroit se tromper de juger ainsi ; et même en prenant les vices ou

les vertus des particuliers pour mesure unique de la bonté d'une nation, le peuple le meilleur n'est pas celui chez lequel il se commet le moins de crimes, mais celui chez lequel il y a le plus de vertus ; comme le meilleur général n'est pas celui qui a fait à la guerre le moins de fautes, mais celui qui y a eu les plus grands succès. Un peuple sans vices pourroit être sans vertus, *magis extra vitia quam cum virtutibus*, et il seroit un peuple éteint et peut-être le pire de tous les peuples. D'ailleurs, les crimes sont remarqués, parce qu'ils s'écartent de l'ordre commun ; les vertus, conformes à l'ordre et, on peut le dire, au train commun d'une société chrétienne, sont et doivent rester ignorées : et c'est même une preuve de décadence et d'appauvrissement moral dans une nation, que d'y voir les vertus recherchées et même récompensées. La société fait alors comme la pauvre veuve de l'Evangile, allume la lampe et cherche dans tous les coins de sa maison la drachme unique qu'elle a perdue. Le moyen le plus raisonnable de juger de l'état moral d'une nation est d'en examiner les habitudes générales et les vices publics ou les vertus nationales. Ainsi, la fraude et la mauvaise foi sont à la Chine des vices endémiques, comme au Japon la cruauté et la férocité.

L'amour de l'argent, la pire de toutes les passions, est un vice national chez quelques peuples commerçans ; et en général les voyageurs observent entre les mœurs hospitalières et généreuses des provinces reculées, et les mœurs égoïstes et intéressées des habitans des cités maritimes et commerçantes, une différence sensible et qui ne fait pas honneur à l'esprit de commerce. Certains peuples, dans le bouleversement de leurs lois politiques et religieuses, ne regrettent que

leurs jouissances personnelles, que même ils n'osent pas défendre ; d'autres ont l'esprit de courage, de liberté, de désintéressement, de bonne foi, et restent opiniâtrement attachés à leurs mœurs et à leurs lois, disposés à tout sacrifier pour les conserver.

Cependant on pourroit prendre les délits particuliers pour règle de jugement d'un événement particulier, d'une révolution, par exemple, qui auroit changé l'état moral d'un peuple. Ainsi, si l'on vouloit apprécier l'influence morale de la révolution religieuse du 15e. siècle, on pourroit fouiller les tristes archives des foiblesses humaines ; et si cette recherche étoit possible et que les documens nécessaires se fussent conservés, observer la différence qu'il y auroit pour le nombre, l'espèce et le caractère des délits même privés, entre les siècles qui auroient précédé et ceux qui auroient suivi cette époque mémorable, et juger ainsi par des faits si une *réformation* est, ou n'est pas une *réforme*. Mais il seroit plus sûr et plus décisif de consulter l'histoire, l'histoire qui est trop souvent *le greffe criminel* des nations ; et en portant un coup-d'œil impartial sur les événemens religieux, politiques et littéraires des derniers temps, et sur l'esprit général et l'état moral et physique qui en sont résultés pour les nations chrétiennes, on trouveroit peut-être que, depuis l'époque dont nous parlons, il y a eu, en Europe, plus de commerce et plus de cupidité, plus d'argent et plus de besoin, plus d'arts et plus de passions, plus de systèmes et plus d'incertitudes, plus de livres et plus d'erreurs, plus de plaisirs publics et moins de bonheur domestique, plus d'éclat enfin, et moins de stabilité, des guerres interminables, des révolutions sanglantes, des législations monstrueuses,

des attentats inouis contre la royauté, une impiété effrénée; et qu'à tout compter, nous avons perdu en *civilisation*, ce que nous avons gagné en *politesse*.

B...D.

XXVI.

Des lois et des mœurs considérées dans la société en général.

Les mœurs considérées dans l'état social, sont l'observation des lois constitutives de la société, et elles sont domestiques ou publiques comme la société, et bonnes ou mauvaises comme les lois.

Les *mœurs* se prennent aussi dans un sens physique, et pour les habitudes d'un peuple dans la manière de se loger, de se vêtir, de se nourrir : de pourvoir, en un mot, à tous les besoins de la vie. Mais nous ne traitons ici des mœurs que sous le rapport moral.

Ainsi, dans la société domestique ou dans la famille, les mœurs sont l'observation des lois domestiques; et dans la société publique ou l'État, les mœurs sont l'observation des lois publiques, qu'on nomme lois positives ou *écrites*, par opposition aux lois domestiques appelées aussi *lois naturelles*, quand elles sont bonnes, et qui ne sont qu'*orales* ou traditionnelles.

La fidélité conjugale, le respect filial constituent de bonnes mœurs domestiques, comme la *faculté* ou la fidélité des *ministres* ou agens de l'autorité envers

le pouvoir public, et l'obéissance des sujets, constituent de bonnes mœurs publiques.

Ces vertus même constituent presqu'exclusivement les bonnes mœurs domestiques ou politiques, parce que les lois qui prescrivent sont fondamentales de la société domesti ue ou publique, et qu'il ne peut y avoir sous ces lois ni famille, ni État, ni religion, ni aucune forme de société.

Ces vertus, si l'on y prend garde, sont absolument *semblables*, même dans les termes, pour l'une et pour l'autre société : nouvelle preuve que la société domestique est l'élément naturel de la société publique, et doit en être le type, et que la société publique est le développement tout aussi naturel de la société domestique.

Il est même si vrai que la fidélité conjugale est le fondement des bonnes mœurs domestiques, que le mot de *mœurs* appliqué à l'individu, s'entend plutôt, dans l'acception commune de la chasteté, que de toute autre vertu. On dit d'un homme adonné aux femmes, qu'il a de mauvaises mœurs, qu'il est sans mœurs : on ne parle pas ainsi d'un ivrogne ou d'un prodigue.

Nous avons dit que les mœurs étoient l'observation des lois ; et cependant il arrive quelquefois que les mœurs sont meilleures ou plus mauvaises que les lois. Quand les lois positives sont fausses, les mœurs souvent sont droites, parce qu'elles obéissent à d'autres lois, aux lois naturelles qui ont précédé les lois positives, et qui se sont conservées par tradition. Aussi à Rome, les lois permettoient le divorce que les mœurs domestiques repoussèrent long-temps ; les lois politiques divisoient le pouvoir et en favorisoient l'usurpation, et cependant les mœurs publiques

furent long-temps bonnes, l'autorité fut respectée et le peuple soumis.

Quand les lois sont bonnes, c'est-à-dire, parfaites (il n'y a de lois bonnes que les lois parfaites (*)), les mœurs sont souvent plus mauvaises que les lois; mais cet état, contre la nature de la société, ne sauroit toujours durer. Les lois, à la longue, prennent le dessus sur les mœurs, pour les corrompre ou les améliorer; et l'homme est entraîné par la société. Chez les païens, l'homme étoit souvent meilleur que la loi; chez les chrétiens, la loi est toujours meilleure que l'homme : c'est la nature qui veut que la règle soit toujours plus droite et plus fixe que l'objet à régler.

Chez les peuples enfans, où la famille est encore la seule société constituée, et qui, dans l'absence de lois positives, ont mieux retenu la trace des lois naturelles, les mœurs domestiques sont généralement bonnes; et si elles ne l'étoient pas, la famille ne pourroit subsister, ou du moins former un peuple. De là, dans les anciennes histoires, l'innocence des mœurs patriarchales; et dans les antiques fables, l'innocence des mœurs de l'age d'or. Les mœurs étoient bonnes chez les Germains. Elles étoient bonnes chez les Romains des premiers temps, encore aussi peu policés que les Germains, et c'est encore la raison pour laquelle, même dans les sociétés les plus avancées, les mœurs domestiques sont, en général, meilleures dans les classes inférieures, qui sont toujours au premier âge de la société, et qui

(*) C'est une de ces propositions générales répandues dans divers morceaux sortis de la plume de M. de B....d, et dont il faut chercher la preuve dans ses ouvrages. On sent que leur examen excéderoit les bornes d'une note.

appartiennent moins à l'État qu'à la famille. Mais des familles, quel que soit leur nombre, ne forment pas une nation; et si elles ont, en elles-mêmes, les *moyens* de se défendre des passions de leurs voisins et de leurs propres passions, et les *moyens* de subsister, elles n'ont pas encore au milieu d'elles la *cause* puissante qui réunit, dispose et met en œuvre les *moyens* de défense et de subsistance, et que l'on appelle le *pouvoir* public. C'est effectivement à la foiblesse de l'état domestique et à l'absence du pouvoir public, qu'il faut attribuer le succès de ces expéditions moitié historiques, moitié fabuleuses, si célèbres dans l'antiquité, qui formoient au loin des colonies en déplaçant des familles indigènes. C'est à la même cause qu'on doit rapporter encore ces famines fréquentes qui désoloient les premiers âges; car il faut l'apprendre aux partisans des lois *agraires*, à ces *niveleurs* des propriétés, comme des hommes, partout où le territoire, à peu près également partagé, offre à chaque famille sa subsistance annuelle, le peuple est souvent exposé à mourir de faim.

La multiplication des familles, et les événemens intérieurs et extérieurs qui en sont la suite, la nécessité de pourvoir à la défense et à la subsistance communes, des relations de paix et de guerre avec les voisins, amènent donc pour des familles agricoles, et par conséquent établies, beaucoup plutôt que pour des familles pastorales ou nomades qui peuvent, comme celles de Jacob et d'Ésaü (*), se séparer au lieu de se battre, l'époque où la constitution domestique de chaque famille est insuffisante à les protéger toutes; alors il se forme une famille générale ou une nation, ce toutes ces familles par-

(*) Voyez *la Genèse*.

ticuliers; et tous ces hommes *particuliers*, sans lien commun, isolés les uns des autres par leurs besoins et plus encore par leurs passions, sont, tôt ou tard, et quelquefois après des déviations plus ou moins longues de l'ordre naturel, *personnifiés*, dans *un* seul homme, un homme *général* en quelque sorte; car de là vient, dans les langues modernes et les seules exactes, le nom de *particulier* donné à l'individu, et celui de *général* donné à celui qui exerce la première, la plus importante fonction du pouvoir public.

Ce passage de l'état domestique à l'état public, constitue l'état politique de la société, ou simplement l'*État;* alors tout devient public de domestique qu'il étoit; pouvoir, ministre, sujets, lois, mœurs, esprit, administration, religion, hommes enfin; et il y a des hommes publics, et même plus tard, des familles publiques.

La société, qu'on y prenne garde, n'a pas changé de nature; elle n'a fait que se développer et s'étendre. La société publique et la société domestique ne sont pas *égales*, mais elles sont *semblables;* et comme la famille étoit un état en petit, un petit état, l'état lui-même n'est qu'une famille en grand, une grande famille. *Familiæ gentium*, les familles des nations, dit l'écrivain sacré.

Ce passage dangereux est la grande crise des peuples, et décide pour toujours de leur force ou de leur foiblesse. Il n'a jamais été pleinement franchi que par les juifs et par des peuples chrétiens; c'est même là la raison de leur force infinie de conservation; et tout peuple le manque infailliblement, s'il trouble l'opération insensible du temps ou des événemens, c'est-à-dire

de la nature, ou plutôt de son auteur ; en voulant, avant ou après le temps, faire ou refaire sa constitution. De nos jours, les *États-Unis* d'Amérique y ont échoué, et déjà ils en portent la peine. La France, dans sa révolution, n'a pas été plus heureuse, et elle en a long-temps souffert.

Ce passage est, pour un peuple, ce qu'est pour un homme le passage de l'enfance ou de l'adolescence à la virilité ; passage que l'homme ne peut de lui-même, et par ses propres forces, avancer ni retarder, sans contrarier ou arrêter le développement naturel de ses organes.

Il est donc naturel que l'état vienne de la famille, que la constitution politique soit le développement de la constitution élémentaire ou domestique, et qu'une société, en un mot, commence comme le monde lui-même a commencé et pourroit même commencer encore, par une famille.

Jusqu'à ce passage de l'état domestique à l'état public, les mœurs domestiques avoient été à la garde des lois domestiques, comme la famille elle-même étoit sous la protection du pouvoir domestique. Mais une fois l'Etat formé, c'est aux lois publiques ou politiques à maintenir les mœurs même domestiques ; parce que c'est au pouvoir public à conserver et protéger tout, et même la famille.

C'est ce que les anciens n'ont pas compris. A la vue des désordres effroyables de leurs mœurs et de l'inutilité de leurs lois, les plus sages s'écrioient : *Quid leges sine moribus vanæ proficiunt?* Que peuvent les lois sans les mœurs? Et certes, ils avoient raison d'appeler *vaines*, ces lois faites par l'homme, et qui en portoient le nom ; ces lois qui n'avoient, sur

les esprits et sur les cœurs, d'autre autorité que celle qu'avoient pu leur donner des hommes réunis dans un sénat ou attroupés sur la place publique; ces lois, souvent avilies, même avant d'avoir été promulguées, par les motifs connus du législateur, ou la lutte publique des pouvoirs. S'ils eussent été instruits à une autre école; s'ils avoient connu l'origine divine de cette législation élémentaire et naturelle dont toute législation positive et subséquente doit être l'application et le développement, ils auroient retourné leur maxime, et ils auroient pu dire : *Quid mores sine legibus boni proficiunt?* Les mœurs, même les meilleures, ne peuvent long-temps se conserver sans des lois, par la raison que la famille elle-même ne peut se conserver, ni rien conserver de ce qui lui appartient, sans la force et la protection de la société publique.

Aussi, quand les Romains, épouvantés de la licence toujours croissante de leurs mœurs, vouloient en arrêter les progrès, ils invoquoient, et toujours en vain, la sévérité des mœurs antiques dont ils n'avoient conservé que le souvenir. Quand les juifs, tombés dans tous les désordres, vouloient revenir à de meilleures mœurs, ils ouvroient le *livre de la loi*, et y trouvoient la règle toujours vivante de leurs mœurs.

C'est donc avec raison qu'un écrivain de notre temps a dit : « Quand un peuple a perdu ses mœurs en voulant se donner des lois *écrites*, il est obligé de tout *écrire*, et même les *mœurs ;* » et de faire ainsi des lois publiques et positives, même des mœurs domestiques. Et qui oseroit dire tout ce que l'autorité publique, chez ce peuple, seroit obligée, pour conserver la famille, d'ordonner par des lois écrites? Il lui faudroit peut-être, tôt ou tard, *écrire* la fidélité

conjugale, le respect filial, l'obéissance et la probité domestiques, surtout la religion; et commander ainsi aux bons toutes les vertus, comme elle a défendu aux méchans tous les crimes. B... D.

XXVII.

Suite du même sujet.

Nous avons, dans un premier article, développé les principes importans sur lesquelles reposent les lois et les mœurs des sociétés policées : il peut être intéressant et instructif de faire l'application de ces principes à l'état politique des Romains, de ce peuple dont l'histoire n'est toute entière qu'un cours complet et une grande école de politique.

L'Etat, chez les Romains, ne vint pas de la famille; et ils furent une armée étrangère, ou plutôt une horde d'aventuriers avant d'être un peuple. Il leur fallut enlever des femmes pour être des familles; s'adjoindre, de gré ou de force, des nations entières pour être un peuple; conquérir un territoire pour être un Etat. Cette origine contre nature, ce principe de guerre et de violence déposé dans le germe même du corps social, et qu'aucune institution ne put corriger, fut, à-la-fois, *la cause de la grandeur des Romains et la cause de leur décadence*. Nés pour la gloire bien plus que pour le bonheur, *organisés* pour l'aggression, plutôt que *constitués* pour la conservation, les Romains furent toujours plus heureux à s'étendre qu'à se conserver, et cessèrent de se conserver dès

qu'ils ne purent plus s'étendre. Toujours ils furent grands, jamais ils ne furent forts de la force de stabilité. Cet arbre immense étouffa tout ce qui croissoit sous ses rameaux; mais les peuples ne purent jamais se réjouir à son ombre.

La constitution politique ne put donc pas être, chez les Romains, le développement simple et naturel de la constitution domestique.

Le pouvoir domestique est *un;* dans Rome, le pouvoir public fut partagé entre le roi, le sénat et le peuple. La nature constitue; l'homme ne sait qu'organiser. L'opération de la nature est simple et aisée; l'opération de l'homme est travail, effort, et *affliction d'esprit,* dit le sage; et encore aujourd'hui, avec tant de monumens et après tant de recherches historiques, nous pouvons à peine saisir les laborieuses combinaisons de dix constitutions romaines, et cette organisation si savante et si compliquée, de *tribus*, de *comices*, de *centuries*, d'où naissoient des rapports politiques si déliés entre les divers ordres de l'État.

Mais si la constitution politique fut foible chez les Romains, la constitution de la religion fut forte et aussi forte que pouvoit le permettre la religion païenne. La religion, même idolâtre, et c'est une remarque de Bossuet, supplée à la foiblesse des lois politiques. « Elle réunit, dit J.-J. Rousseau, ces brigands en un corps indissoluble » ; « elle fut, dit Montesquieu, l'ancre qui retint ce vaisseau dans la tempête » ; car si l'on y prend garde, la constitution romaine comme tout établissement politique, qui n'est pas fait par des insensés, étoit plus théocratique qu'on ne pense.

L'autorité des pontifes et des augures permettoit ou arrêtoit les délibérations publiques, et décidoit les opérations même militaires. Les juifs consultoient la

volonté de Dieu dans son tabernacle ; les Romains interrogeoient leurs Divinités dans le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, l'appétit des poulets sacrés ; ridicules erreurs qui n'étoient que le travestissement de grandes vérités !

Le pouvoir, dans l'Etat, étoit foible par défaut ; e pouvoir, dans la famille, fut foible par excès ; car tout excès aussi est foiblesse.

Le pouvoir public laissa ou donna au pouvoir domestique, et presque exclusivement, le droit de glaive, premier attribut, attribut naturel du pouvoir même domestique, tant que la famille est indépendante, mais qui y est inutile ou même monstrueux, lorsque la famille est sujette de l'Etat, et les premiers temps de Rome en virent de mémorables exemples.

Bientôt le pouvoir royal fut aboli. La lutte entre trois pouvoirs finit toujours d'une manière ou d'une autre par la réunion nécessaire de deux pouvoirs contre un seul ; et c'est là l'unique sauve-garde de la constitution d'Angleterre. Mais la lutte entre deux pouvoirs seulement est interminable, ou ne peut finir que par l'extermination d'un pouvoir et quelquefois de tous les deux ; c'est ce qui arriva à Rome : et même les divisions éternelles et quelquefois sanglantes du sénat et du peuple, des consuls et des tribuns, auroient étouffé la république dans son berceau, sans l'institution éminemment conservatrice de la dictature, véritable monarchie qui faisoit taire toutes les rivalités en réunissant tous les pouvoirs. Ce grand pouvoir ne paroissoit pas toujours dans l'Etat, mais il étoit toujours au fonds de la constitution, d'où il sortoit au besoin ; et comme il n'étoit confié que pour un temps limité, et ordinairement dans de grands dangers, il eut long-temps toute la vigueur d'une insti-

tution récente, et le dictateur fut presque toujours un homme d'un grand caractère et quelquefois d'une grande habileté.

Il y eut long-temps à Rome des mœurs domestiques. Le terrible droit de vie et de mort, laissé au père de famille, y maintenoit la chasteté dans les femmes, la soumission dans les enfans et les esclaves; et la pauvreté y conservoit la tempérance et la simplicité. Il y eut des mœurs publiques; c'est-à-dire, du courage et de l'amour de la patrie, au moins tant que Rome eut à craindre pour sa sûreté: « car il faut, comme dit Montesquieu, qu'une république ait toujours quelque chose à redouter ». Au fonds cet amour de la patrie n'étoit chez les peuples de l'antiquité qu'une haine féroce de tous les autres peuples; et même dans la langue des premiers romains, le mot d'*étranger* étoit synonyme de celui d'*ennemi*. *Hostis apud majores nostros is dicebatur, quem nunc peregrinum dicimus*, dit Cicéron. D'ailleurs l'état de guerre est plus favorable que contraire aux mœurs, tant que la guerre ne s'éloigne pas des foyers domestiques, parce que des dangers plus présens font taire les passions, et rendent les affections plus vives, entre les membres d'une famille et entre citoyens, et Rome combattit long-temps à ses portes; mais en laissant à part les qualités guerrières « qui restèrent, dit Montesquieu, après qu'on eût perdu toutes les vertus », quelles étoient les mœurs publiques dans un état populaire et aristocratique, où le peuple même, dès les premiers temps, se retiroit de l'Etat et se séparoit du gouvernement, pour se soustraire aux usures excessives des patriciens; où les tribunaux ne retentissoient que des accusations des provinces contre leurs proconsuls, qui, avec les fruits de leurs exactions, en

achetoient l'impunité, et où un citoyen étoit réduit à poignarder sa fille de sa propre main devant le peuple assemblé, pour la soustraire aux violences d'un premier magistrat?

Cependant, ce qu'il y avoit encore de mœurs dans la famille et dans l'Etat, crouloit de toutes parts. Rome étoit devenue l'univers entier. Des richesses monstrueuses, un luxe effréné, des arts de toute espèce, une jalousie furieuse entre les chefs de la république : car elle avoit des chefs, cette république, comme toutes les républiques du monde, en attendant qu'elle eût un maître, une ambition insatiable, une corruption effroyable dans les jugemens, fruits inévitables d'une constitution populaire, vengeoient l'univers de sa défaite et de l'orgueil de ses vainqueurs; et cette Rome si forte, surtout contre les foibles, si foible elle-même au milieu de toute sa force, étoit bouleversée par les phrases de quelques démagogues; elle fut ébranlée par l'audace de quelques gladiateurs, et presque renversée par une conspiration de quelques débauchés, qui ne seroit dans nos sociétés qu'une intrigue ridicule.....

La découverte d'une conjuration tramée, par une femme de mauvaise mœurs et par un jeune dissipateur sans considération et sans crédit, immortalisa un grand homme, et il fallut toute l'éloquence de Cicéron, et plus même que les lois, pour sauver ces maîtres du monde, des fureurs d'un insensé qui ne méditoit la ruine de sa patrie que pour échapper aux poursuites de ses créanciers.

A mesure que les mœurs se perdoient, les lois se multiplioient. C'étoient des étais à un édifice qui tombe en ruine. Les lois civiles, j'entends celles qui statuent sur les propriétés; ces lois auxquelles les jurisconsultes

attachent plus d'importance que les hommes d'État, toujours et partout assez bonnes, quand elles sont fixes, étoient en général bonnes à Rome; mais n'y furent pas plus fixes que les tribunaux, que les Romains ne surent trop où placer dans leur constitution; et ce sont les lois politiques qui conservent les mœurs ou les rétablissent.

Il n'étoit plus temps. Les dernières et horribles convulsions de Rome expirante y avoient détruit le peu de mœurs qui avoient résisté à l'influence des lois et à la dissolution de l'État, et notre Corneille a peint en quatre vers l'anéantissement total des mœurs privées et publiques, lorsqu'il a dit :

« Le fils, tout dégoûtant du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main, demandant son salaire !
Romains contre Romains, parens contre parens,
Combattoient follement pour le choix des tyrans ».

Auguste parut enfin. Il auroit conservé ou rétabli, s'il y eût eu à Rome quelque chose à conserver, ou s'il eût été possible de rien rétablir de cette société décomposée jusque dans ses derniers élémens. « Ces terres sans consistance, pour me servir d'une belle expression de Bossuet, crouloient de toutes parts, et ne laissoient voir que d'effroyables précipices ». La famille étoit dissoute par l'égoïsme qui réduit la société au *moi* individuel, son premier et indestructible élément. Les anciennes familles qui faisoient autrefois l'honneur et la force de l'État, avoient péri; l'esprit religieux des vieux Romains avoit été remplacé par un épicuréisme universel, que des malheureux ou des coupables embrassoient pour étouffer des remords ou adoucir des regrets, comme ces breuvages assoupissans que l'on prend pour calmer des douleurs.

Auguste voulut rétablir la famille, et il ne put qu'ordonner, par des édits, le mariage aux citoyens. Il voulut rétablir le sénat, et ne put y faire entrer que des affranchis. Il voulut rétablir la religion, et ne put rétablir que ses temples. Il n'y avoit plus à Rome que des beaux esprits, et tout ce qu'Auguste auroit pu y instituer, c'eût été une académie. En vain, pour réussir, il s'étoit armé de tous les titres de la puissance, et avoit réuni sur sa tête la puissance dictatoriale, la puissance consulaire, la puissance tribunitienne, la puissance même pontificale. Il étoit à lui seul le peuple et le sénat; il étoit tout, il fut même un dieu; et avec tant de puissance il n'eut pas le pouvoir de créer une société, et il lui fut plus aisé de se faire adorer que de se faire obéir. Ses successeurs ne furent pas plus heureux, et ils eurent tous la même puissance et jusqu'aux honneurs divins; car, bons ou mauvais, le sénat se dépêchoit de les mettre au rang des dieux, pour n'avoir plus à parler d'eux comme princes ou même comme hommes, et échapper au danger de maudire leur mémoire devant un successeur, ou au danger plus grand de la louer. Mais tel étoit l'état de ce peuple, que les vices des plus mauvais maîtres ne pouvoient pas plus hâter sa ruine, que les vertus des meilleurs ne pouvoient la retarder.

Rome n'étoit quelque chose dans le monde politique, que par ses légions; mais ces légions cantonnées aux extrémités de l'Empire, avoient découvert le dangereux secret de faire des empereurs ailleurs qu'à Rome : *Evulgato imperii arcano posse principem alibi quàm Romæ fieri.* Devenues étrangères à leur propre patrie, elles y accouroient de l'orient et de l'occident, comme des tempêtes, portant au peuple romain un maître à reconnoître, et bientôt à égorger;

et elles s'en retournoient dans leurs camps éloignés, méditant déjà d'en nommer un autre, que quelquefois elles faisoient en chemin. *Suscepère duo manipulam imperium romanum transferendum et transtulerunt.* Il ne falloit que deux soldats pour donner un maître à l'univers; il n'en falloit qu'un pour ouvrir à toutes les ambitions cette succession ensanglantée; et encore telle étoit l'horrible dépravation des mœurs publiques et privées, même dans les rangs les plus élevés, que si le choix des armées donna des tyrans, la succession héréditaire donna des monstres.

Cependant toutes les richesses de l'Empire ne suffirent plus à ces soldats qui jadis avoient servi sans paie. Ils se faisoient payer par des largesses prodigieuses, une fidélité de quelques mois ou même de quelques jours. Ils se faisoient payer l'Empire, même lorsqu'ils ne le vendoient pas; et à la fin ils le vendirent; et ces généraux qui avoient acheté l'empire de leurs soldats, le revendoient en détail à des hordes étrangères qu'ils n'avoient plus la force de repousser.

La société étoit finie dans l'univers policé, et il fallut pour la recommencer *cet esprit nouveau qui renouvelle la face de la terre.* Il fallut recevoir une nouvelle religion de ces chrétiens qu'on étoit las d'égorger, et de nouveaux gouvernemens de ces nations lointaines qu'on avoit cent fois exterminées; et cette Rome qui avoit fait peser sur l'univers le joug de ses lois et le scandale de ses mœurs, finit par demander des lois à des proscrits, et des mœurs à des barbares.

B... D.

pas sans intérêt, et j'avoue que quelque peu astronome que je sois, j'ai lu ces détails avec plaisir; d'ailleurs, ils ont une autre source d'intérêt, ils rappellent et confirment sinon l'histoire du temps, du moins les caractères des principaux personnages qui y ont figuré. Un monarque qui ne manquoit ni de vues droites, ni d'intentions excellentes, mais dont les premiers mouvemens, presque toujours dirigés vers le bien, étoient aussi presque toujours paralysés par un caractère peu énergique et les viles intrigues qu'on semoit autour de lui; des grands seigneurs, aimables, polis, favorisant d'abord, avec une sorte d'exaltation, tout ce qui étoit noble et patriotique, mais légers, dissipés, faciles à décourager, et oubliant bien vite l'objet de leur premier enthousiasme; des ministres pour la plupart indignes de la confiance du souverain, peu amis des lettres, des sciences et des arts. M. de Cassini n'en excepte guère qu'un, M. le baron de Breteuil, à qui il rendit, lorsqu'une pareille conduite étoit dangereuse, une éclatante justice dont il se plaît à répéter les témoignages aujourd'hui, où, quoiqu'on puisse être juste impunément, il est assez beau et assez rare de l'être.

Non moins animé du zèle du patriotisme que de celui de l'astronomie, M. de Cassini voyoit avec peine cette préférence accordée aux instrumens mathématiques et astronomiques faits en Angleterre, sur les mêmes instrumens fabriqués en France : préférence souvent injuste, et portée au point de faire payer, au poids de l'or, un instrument anglais, même médiocre, tandis qu'on vouloit acheter à vil prix un très-bon instrument fait à Paris. Ne pouvant se dissimuler cependant qu'à cette époque, nos artistes n'avoient pu arriver, dans la confection de leurs ma-

ce nom ; c'est, je crois, dans les annales des savans, une illustration unique qu'a obtenue cette famille à qui d'autres illustrations ne manquoient pas dans sa première patrie. Ainsi, ce Jean-Dominique Cassini, que le génie de Colbert et les bienfaits de Louis XIV conquirent sur l'Italie, peut être regardé comme le premier anneau de cette longue chaîne de célèbres astronomes français, parmi lesquels lui et ses descendans ont toujours été comptés au premier rang.

Ce fut dans les premiers mois de 1669 qu'il vint commencer en France cette suite de savans du même nom, non interrompue jusqu'à nos jours. Louis XIV ne l'obtint que par une véritable négociation et même assez longue et assez difficile, et dans laquelle il se crut obligé de mettre un peu de ruse et de supercherie ; tant la France et l'Italie attachoient de prix, l'une à l'attirer, l'autre à le conserver. Professeur de mathématiques à l'Université de Bologne, surintendant des fortifications du fort Urbin, il dépendoit du sénat de Bologne et du pape ; l'envoyé de France ne le demanda à ces deux souverains, que pour quelques années : « Mais ce fut apparemment une adresse, dit Fontenelle. On lui fit l'honneur et de croire cet artifice nécessaire et de vouloir bien s'en servir ». Le pape et le sénat ne manquèrent point de le redemander avec chaleur ; mais Colbert n'en mit pas moins à le disputer et à le retenir ; et secondé sans doute par les secrètes intentions de celui qui étoit l'objet d'une contestation si honorable pour lui, il eut l'avantage de l'emporter : ainsi Cassini resta en France, se maria en France, et devint Français.

Il avoit trouvé, à son arrivée à Paris, l'Observatoire déjà commencé, et même élevé jusqu'au premier étage : il en désapprouva beaucoup le plan et

la construction. Cet édifice avoit été élevé sur les dessins et le plan de Perrault, homme qui n'étoit nullement étranger aux sciences physiques et à l'astronomie; mais qui, encore plus architecte que savant, avoit sacrifié la science à l'architecture. Il lui falloit avant tout du *beau style*, un *caractère grave*, du *grandiose*, de *l'accord*, de *l'ensemble*; il n'eût rien souffert qui rompît ses lignes, il n'eût jamais voulu consentir à blesser les règles de l'architecture, pour favoriser quelques observations astronomiques. Cassini, au contraire, plus astronome qu'architecte, fut choqué de ces murs épais, de ces voûtes fermées, qui ne permettoient pas de découvrir le méridien, depuis l'horizon jusqu'au zénith, et d'un plan de construction qui avoit bien d'autres inconvéniens encore. Cassini demandoit la réforme de ce plan; mais le crédit de Perrault, et peut-être les dépenses déjà faites pour élever l'édifice au premier étage, où il étoit alors, rendirent ses réclamations inutiles, quoiqu'appuyées par le ministre Colbert. L'Observatoire fut continué sur les dessins et le plan de l'architecte; et tout ce que l'astronome put obtenir, furent quelques modifications dans la forme d'une tour, et l'addition d'un pavillon carré et isolé, construit sur la plate-forme, et d'où l'on peut apercevoir tout le ciel, et suivre, avec un même instrument, et de la même place, le cours entier d'un astre.

Lorsqu'on créa le titre de directeur général de l'Observatoire, ce fut M. Cassini de Thury, petit-fils de Jean-Dominique Cassini, et père de M. de Cassini, membre de l'Institut, et auteur de ces Mémoires, qui en fut revêtu; c'étoit une juste récompense de ses propres travaux, de ceux de ses pères, et de ceux qu'on pouvoit espérer de son fils: espérance qu'il n'a

point trompée. Ce fut en 1765, que cette charge fut créée. L'Observatoire, bâti depuis un siècle, laissé long-temps sans réparations, par la faute de ministres insoucians, et alors plus encore par le malheur des temps, et la pénurie du gouvernement après une guerre très-dispendieuse, très-malheureuse, offroit des ruines, et même des dangers à ceux que la curiosité ou le désir de s'instruire et d'observer, amenoit dans ses salles et sous ses voûtes. Lorsque le premier directeur-général de l'Observatoire fut nommé, dit l'auteur de ces Mémoires, *il n'y avoit plus ni observateurs, ni instrumens à diriger.* M. Cassini de Thury, et bientôt après, M. son fils, qui lui succéda dans la place de directeur de l'Observatoire, mirent à réparer ses ruines, à le fournir d'instrumens nécessaires, à le rendre enfin digne de sa grande et utile destination, une ardeur infatigable, une persévérance à toute épreuve, et offrirent même, pour vaincre les obstacles qu'opposoient à leur zèle des ministres indifférens et un gouvernement épuisé, une partie de leur fortune : offre généreuse qui fut généreusement refusée avec les expressions convenables de reconnoissance. Quelques-uns des Mémoires contenus dans ce volume, sont consacrés à exposer les soins infinis de MM. Cassini, pour obtenir le noble bien qu'ils s'étoient proposé, leurs démarches multipliées, leurs plans de réforme et d'amélioration, les nombreuses contradictions qu'ils ont essuyées, leurs espérances souvent trompées ; enfin, leur succès tardif, mais réel. On voit qu'il ne s'agit guère que de l'histoire d'un vaste bâtiment, de gros murs et de grosses tours ; mais lorsqu'un édifice a une noble destination, qu'il rappelle d'honorables souvenirs, qu'il a eu et qu'il conserve encore une grande utilité, son histoire n'est

pas sans intérêt, et j'avoue que quelque peu astronome que je sois, j'ai lu ces détails avec plaisir; d'ailleurs, ils ont une autre source d'intérêt, ils rappellent et confirment sinon l'histoire du temps, du moins les caractères des principaux personnages qui y ont figuré. Un monarque qui ne manquoit ni de vues droites, ni d'intentions excellentes, mais dont les premiers mouvemens, presque toujours dirigés vers le bien, étoient aussi presque toujours paralysés par un caractère peu énergique et les viles intrigues qu'on semoit autour de lui; des grands seigneurs, aimables, polis, favorisant d'abord, avec une sorte d'exaltation, tout ce qui étoit noble et patriotique, mais légers, dissipés, faciles à décourager, et oubliant bien vite l'objet de leur premier enthousiasme; des ministres pour la plupart indignes de la confiance du souverain, peu amis des lettres, des sciences et des arts. M. de Cassini n'en excepte guère qu'un, M. le baron de Breteuil, à qui il rendit, lorsqu'une pareille conduite étoit dangereuse, une éclatante justice dont il se plaît à répéter les témoignages aujourd'hui, où, quoiqu'on puisse être juste impunément, il est assez beau et assez rare de l'être.

Non moins animé du zèle du patriotisme que de celui de l'astronomie, M. de Cassini voyoit avec peine cette préférence accordée aux instrumens mathématiques et astronomiques faits en Angleterre, sur les mêmes instrumens fabriqués en France : préférence souvent injuste, et portée au point de faire payer, au poids de l'or, un instrument anglais, même médiocre, tandis qu'on vouloit acheter à vil prix un très-bon instrument fait à Paris. Ne pouvant se dissimuler cependant qu'à cette époque, nos artistes n'avoient pu arriver, dans la confection de leurs ma-

chines, au point de perfection où les avoient portées les Dollon et les Ramsden, il résolut de leur enlever cette supériorité; et avec l'agrément de M. de Breteuil, il partit pour Londres avec d'autres missions réelles et apparentes, mais avec l'intention de visiter, avec un artiste français, les magnifiques ateliers du célèbre Ramsden. Son zèle national et son patriotisme ne le rendent point injuste envers l'artiste anglais : « Je doute, dit-il, qu'il puisse exister un homme dont le génie dirige mieux la main, et dont la main seconde mieux le génie : géomètre, astronome, mécanicien, opticien, M. Ramsden étoit tout ce qu'il falloit être pour s'élever au-dessus de tous les artistes, ses contemporains et ses prédécesseurs. Sa conversation croissoit toujours d'intérêt par la finesse de ses aperçus et la nouveauté de ses idées; il répondoit à toute question, résolvoit toute difficulté, et vous portoit toujours au-delà du but où vous désiriez d'arriver. Sortant un jour d'un de ses entretiens, où j'aimois tant à m'engager avec lui et à m'instruire, je dis à un étranger, non moins enthousiasmé que moi du mérite de M. Ramsden, en vérité, cet homme est une machine électrique qu'il suffit de toucher pour tirer une étincelle. Rien de plus juste, que votre comparaison, reprit vivement l'étranger, car vous pourriez bien ne tirer ici que des étincelles ». En effet, cet étranger sollicitoit depuis deux ans à Londres quelques instrumens que M. Ramsden lui promettoit avec toute la politesse imaginable, et ne lui remettoit jamais. On le voyoit sans cesse commencer et ne point finir : une idée nouvelle, une difficulté à vaincre, un instrument d'un nouveau genre, attiroient toute son attention, et lui faisoient oublier ce qu'il avoit entrepris, et même avancé. Un

désir de perfection, porté à l'excès, l'engageoit à briser un instrument achevé, dont tout autre se seroit fait honneur, mais que lui seul trouvoit d'une exécution imparfaite. M. de Cassini éprouva, pour son compte, la vérité de ce que lui avoit dit l'étranger : M. Ramsden lui fit l'accueil le plus poli, lui dit qu'il seroit flatté de travailler pour le roi de France, pour l'Observatoire de Paris, pour un astronome comme lui; promit d'exécuter et d'envoyer incessamment à Paris, plusieurs instrumens : et ce n'est que quinze ans plus tard, et quatre ans après la mort de M. Ramsden, qu'on a pu en obtenir un, sur lequel l'artiste anglais avoit reçu dès-lors un à-compte. Cependant M. de Cassini et l'artiste qui l'avoit accompagné, avoient rapporté, pour fruit de leur voyage, des notions qui leur faisoient espérer de pouvoir former à Paris d'habiles ouvriers qui ne laissassent rien envier à l'Angleterre : cette école étoit déjà formée à l'Observatoire, lorsque la révolution vint déranger tous ses projets. On regarda les caves de l'Observatoire, comme des souterrains où l'on enfouissoit des farines, où l'on recéloit des poudres; les télescopes comme des canons braqués sur Paris : on attaqua le directeur, et bientôt il n'y eut plus ni directeur, ni école, ni corps d'artistes, ni Académie de Sciences : *fut artiste et savant qui voulut*, dit M. de Cassini.

Un de ces Mémoires a pour objet l'exécution de la carte générale de France, travail immense et infiniment utile par lequel la France en entier est transportée sur cent quatre-vingt feuilles, qui, étendues à côté les unes des autres, forment un espace de trente-six pieds carrés, où tout est représenté, non-seulement avec une grande exactitude géométrique,

mais avec le dessin d'une topographie assez détaillée pour présenter à l'œil le tableau de la nature de chaque pays : « Villes, villages, hameaux, fermes, châteaux, abbayes et moulins; grandes routes et principaux chemins de communication ; rivières, ruisseaux et lacs; montagnes, côteaux, vallons et plaines ; bois, vignes, landes et friches : tout, dans ce vaste tableau, a un caractère distinctif ». Tel est l'ouvrage entrepris encore par M. Cassini de Thury, et poursuivi par M. son fils à travers mille obstacles. Le gouvernement épuisé ne peut plus en faire les fonds ; une souscription de cinquante seigneurs ou riches particuliers y supplée, des contradictions sans nombre s'élèvent dans les provinces, et les Bas-Bretons se distinguent entre tous les autres : là, ils tirent des coups de fusil à M. de Cassini, qui établissoit ses triangles du haut d'un clocher ; ici, des magisters de village, fiers de savoir un peu arpenter, lui font des objections ridicules ; enfin, ces immenses travaux étoient à-peu-près terminés, lorsqu'un décret de la convention en enlève le fruit et non la gloire à M. de Cassini. Tout cela, ainsi que les objets traités dans les autres Mémoires, est raconté un peu longuement peut-être ; mais on peut dire, pour les autres Mémoires, qu'il est difficile que M. de Cassini ne s'étende pas avec quelque complaisance sur tout ce qui a rapport à l'Observatoire et à l'astronomie ; et pour celui-ci, que j'ai chargé des affaires et des fonds de la souscription pour l'exécution de la carte générale de France, il devoit aux souscripteurs un compte détaillé de sa gestion, de son administration ; et après avoir lu le Mémoire, on dira, en lui appliquant un mot de l'éloge de son illustre aïeul par Fontenelle,

qu'il a défendu leurs intérêts et administré leurs affaires *avec une exactitude dont on ne le croyoit capable que pour le ciel.* A.

XXV.

Lettre à MM. les rédacteurs de la Gazette de France, sur un ouvrage intitulé : De l'impossibilité du système astronomique de Copernic et de Newton, par M. Mercier.

......M. Mercier s'est montré, depuis long-temps, l'adversaire de Newton et de Copernic. Il appelle ces deux grands génies des *magnétiseurs*, des *mystificateurs*, des *charlatans*, des *somnambules*, des *grands Lamas*. Un géomètre disoit, en sortant d'une tragédie de Racine : *qu'est-ce que cela prouve!* Ne pourroit-on pas en dire autant des ingénieuses qualifications qu'emploie M. Mercier! Il y a trois ans que cet écrivain attaquoit Newton et Copernic dans les journaux ; mais ce théâtre ne lui paroît plus assez vaste pour son génie ; il a pensé que la victoire qui se déclaroit ordinairement pour les *gros bataillons*, devoit aussi se déclarer pour les gros livres, et je viens de lire un vol. de 450 pag., où il se vante d'avoir mis en poudre le monde de Copernic et de Newton.

M. Mercier a cru, comme la marquise dans les Mondes de Fontenelle, qu'il étoit ridicule d'être *sur quelque chose qui tourne ;* il en a conclu que la terre ne tournoit point autour du soleil ; il ne veut pas

qu'on puisse la comparer à une *dinde aux truffes* qui est à la broche et qui tourne autour du feu. On pourroit croire que M. Mercier plaisante ; mais ce n'est pas sa faute s'il n'est jamais plus plaisant que lorsqu'il veut être sérieux. « Jusqu'ici, nous dit-il, tous les moyens employés par les sectateurs de Copernic pour donner la démonstration du mouvement annuel de la terre, n'ont paru aux bons esprits que de ridicules fanfaronades, que certains savans se permettent dans leurs écoles. Un corps solide comme la terre, ajoute-t-il, ne peut avoir dans un fluide comme est composé notre atmosphère, un mouvement aussi rapide sans y occasionner un bruit continu ». On pourroit objecter à M. Mercier que la terre ne se meut point dans l'atmosphère, mais avec l'atmosphère, que le bruit n'est occasionné que par le choc de plusieurs corps, et que la terre tourne dans le vide ; mais cette objection n'arrête point l'adversaire de Copernic ; il a prêté l'oreille autour de notre globe, et il n'a rien entendu : il a conclu de ce silence que le savant Copernic n'est qu'un *magnétiseur armé de chiffres*.

M. Mercier fait un autre raisonnement qui n'est pas moins concluant que le premier : « Si la terre, comme on le dit, parcouroit autour du soleil une espace de six cents mille lieues en vingt-quatre heures, et si elle faisoit trois cents lieues à l'heure, du levant au couchant, il est évident que les corps qui s'élèveroient au-dessus de sa surface par la force de projection, retomberoient à une distance prodigieuse du lieu où ils auroient été lancés, ou resteroient dans le vide comme un corps qui est jeté hors d'un vaisseau, reste à la même place où il est tombé, tandis que le navire sillonne les ondes et fuit emporté par la rapidité des vents ». Il est aisé de voir, par cette objection,

que c'est pour son repos et pour ne pas changer de place, que M. Mercier combat le systême de Copernic; M. Mercier ne peut se faire à l'idée de tourner avec la terre, et de faire ainsi six cent mille lieues tous les jours, sans compter les trois cents lieues à l'heure, de l'orient au couchant; et puisque M. Mercier ne veut pas tourner, il faut bien que le soleil tourne; il faut que l'astre de la lumière parcoure un espace incommensurable, et qu'il se fasse suivre dans sa marche par toutes les planettes, respectant toujours le repos de M. Mercier, et prenant en quelque sorte le fauteuil de notre philosophe pour le centre de tous ses mouvemens. Nous serions fort heureux si, à cette condition, M. Mercier veut bien convenir que nous sommes dans le meilleur des mondes possibles : pour éviter tout accident fâcheux, je ne serois pas étonné qu'il fît soutenir la terre comme les Indiens par quatre éléphans.

M. Mercier a toujours fait preuve d'un esprit original; mais l'amour des paradoxes l'emporte à la fin trop loin. Quelle est son autorité dans les sciences, pour entreprendre de réformer la croyance des savans! A-t-il jamais dirigé des lunettes vers la région éthérée? A-t-il donné son nom à une planette, comme Herchel? A-t-il, comme Lalande, enregistré vingt-huit mille étoiles? A-t-il, comme Matthieu Lansberg, immortalisé un almanach? A-t-il découvert une comète, prédit une éclipse? Non, il n'a étudié ni les mathématiques, ni l'astronomie, et il a la prétention d'éclairer les hommes! Croit-il donc être comme le soleil, (je lui demande pardon de la comparaison), qui, dans son opinion, n'est point un corps lumineux, et qui cependant répand la clarté dans l'espace?

Je sais que l'esprit de système a fait dire aux

philosophes beaucoup de sottises; combien de chimères n'ont pas enfantées ces hommes qui ont regardé un coin du ciel, et qui sont venus nous parler, comme s'ils avoient assisté au conseil de Dieu; le ciel, où roulent les soleils et les planettes, a déjà reçu plus de trente-trois *constitutions* de ces grands législateurs. Copernic est venu, et il a changé le monde; son systême est le plus raisonnable de tous, et quoiqu'il ne soit pas aussi bien démontré que l'existence de Dieu, à laquelle certains astronomes ne veulent point croire, il explique assez de choses, il est appuyé d'un assez grand nombre d'observations pour qu'on puisse le soutenir sans passer pour un *magnétiseur*, et l'adopter, sans être comparé à un *adorateur du grand Lama*.

Le sage Fontenelle disoit du système de Copernic, qu'il ne falloit employer que *la moitié de son esprit à croire ces choses-là*, et réserver l'autre pour croire le contraire, si le contraire étoit démontré. M. Mercier est loin de suivre la maxime du normand Fontenelle; il emploie tout son esprit à ne pas croire, et il pousse l'incrédulité jusqu'à la passion; quant à moi, je crois au monde arrangé par Copernic, non-seulement parce que son systême me paroît vrai, mais parce que je n'aime point les révolutions dans l'univers. Il en est des systêmes comme des gouvernemens; il suffit d'avoir une constitution pour être bien gouverné; on achète toujours trop cher le plaisir d'en avoir une nouvelle. Si le systême de Copernic venoit à nous manquer, Dieu sait ce que le monde deviendroit, lors même que M. Mercier voudroit bien se charger du soin d'y rétablir l'ordre. Vous allez rire, messieurs, de mon opinion; mais je suis persuadé que lorsque nous serons arrivés à la fin des siècles, lorsque nous

toucherons au dernier jour du monde, lorsque Dieu voudra anéantir son ouvrage, il appellera les philosophes, et il les chargera de donner de nouvelles lois à l'univers. M....D.

XXX.

Seconde Lettre sur l'ouvrage de M. Mercier, intitulé : De l'impossibilté du système de Copernic et de Newton.

« MESSIEURS, c'est parce que je crois en Dieu, dit M. Mercier. que je ne crois pas à Newton : » Je conviens que la Divinité pouvoit à la rigueur, se passer de ce grand homme; mais il me semble que l'idée de Dieu et l'idée de Newton ne sont point incompatibles : Newton fut un philosophe modeste et religieux ; il cherchoit de bonne foi la vérité, il découvroit sa tête avec tous les signes du plus profond respect, toutes les fois qu'il entendoit prononcer le nom de Dieu. Je m'étonne même, d'après cela, que nos philosophes modernes aient embrassé son système avec tant d'ardeur.

Il faut cependant que nous en venions aux preuves de M. Mercier. C'est de l'attraction, suivant Newton, que proviennent la plupart des mouvemens ; c'est par elle que les corps pesans descendent, et que les corps légers montent ; c'est par elle que les projectiles sont dirigées dans leur course, que les vapeurs s'élèvent et que la pluie tombe ; c'est par elle que les fleuves coulent, que l'air presse, que l'Océan a un flux et reflux : l'attraction dont Newton n'a jamais prétendu expliquer le mystère, est une loi générale de la nature ;

tout nous atteste sa présence dans le monde physique; on en retrouve partout les effets, et c'est par elle que l'esprit humain a essayé d'expliquer la marche et l'ordre de l'univers. Cette idée est grande et simple, mais elle n'a pas frappé M. Mercier, qui consentiroit plutôt à expliquer la nature par *l'horreur du vide* que par les lois de la pesanteur, et qui préfère les cieux de cristaux inventés par Ptolomée, au système de Copernic et de Newton. Malheureusement il se contente d'opposer des assertions à des calculs, des déclamations à des raisonnemens, des calembourgs à des expériences; il nous dit que les comètes échappent aux lois de l'attraction, que Newton est un *romancier* qui s'est donné pour le secrétaire de Dieu, et que les *paraboles des géomètres ne valent pas celles de l'Evangile*. Cette manière de raisonner n'est pas la plus persuasive; mais M. Mercier a d'autres preuves. Il se plaît, nous dit-il dans une note, à converser avec les gens du peuple, et les gens du peuple se moquent de Newton et de Copernic, ce qui a perdu ces deux grands génies dans l'esprit de M. Mercier, et ce qui lui a prouvé que leur système étoit faux. Il ne s'en est pas tenu là; il a entendu des dames d'une grande imagination, qui, en matière d'astronomie, ont une longueur de vue que n'égalent pas toujours les télescopes de vingt et quarante pieds. Or ces dames, dit M. Mercier, préfèrent les almanachs de Mathieu Lansberg à tous les traités d'astronomie moderne; elles pensent que le Créateur a doué les astres de sympathie ou d'antipathie, que le soleil est placé dans le ciel comme le cœur dans la machine humaine, que les étoiles portent vers lui tous leurs désirs, que la lune est l'épouse du soleil, et que l'astre de Vénus est le modèle de l'amour dans la nature; telle est l'astronomie des dames à *grande*

imagination, qui ont fait adopter leur système à M. Mercier.

Tout fier d'une pareille autorité, et bien sûr d'avoir foudroyé le système de Newton et de Copernic, M. Mercier s'écrie: « Pauvres humains, revenez donc de votre erreur; soufflez sur ces géans, ils s'évanouiront comme un étincelle légère ». Notre philosophe a soufflé sur les géans, et il croit les avoir terrassés : mais avant d'enfoncer le glaive, il croit devoir, comme les héros des poëmes épiques, adresser quelques injures à ceux qu'il va plonger dans l'abîme des ténèbres. « O princes de l'Algèbre, s'écrie-t-il, que votre science m'inspire de doutes ; vous ressemblez à l'arlequin qui donne à son chapeau toutes les formes possibles; c'est toujours le chapeau d'arlequin ».

Il faut avouer que Newton et Copernic doivent se tenir pour morts, et je pourrois reprocher à M. Mercier d'abuser de sa victoire ; car il combat encore les géans, après les avoir pourfendus. Il attaque surtout, avec une espèce de fureur, l'explication que ses adversaires ont donnée du flux et reflux de la mer; en vain, les marées sont-elles constamment d'accord avec la marche de la lune, M. Mercier ne peut croire que la lune ait une influence sur les eaux de l'Océan. Il rejette avec mépris l'opinion de Newton ; il aime mieux croire que les vents, qui n'ont aucune direction fixe, produisent un phénomène qui est constamment le même : il a recours aux explications des poètes, et il explique tout par le sceptre d'Eole et par le trident de Neptune, ce qui est fort concluant, et ce qui dispense du moins de l'étude des mathématiques. Si la lune vient à lui donner un démenti, je ne doute pas qu'il ne lui fasse un procès comme il en a fait un à l'astre du jour; je dois cependant lui faire

observer qu'il chercheroit en vain à décrier le flambeau mélancolique des nuits. La lune est à la mode, il est du bon ton d'aimer la luue, et je suis tenté d'en dire la cause. L'Arioste nous a révélé que tout ce qui se perd sur la terre, se retrouve dans la lune; c'est là que sont les veilles de nos poètes, les louanges des courtisans, les *prospectus* des livres et des journaux, les maximes des moralistes, les espérances des gens de bien, les calculs des géomètres et la raison des philosophes. Tous ces gens-là redemandent à la lune ce qu'ils ont perdu, et la regardent amoureusement. Je ne dirai pas précisément ce que M. Mercier pourroit demander à *l'épouse du soleil*, mais je suis assuré qu'il a perdu quelque chose.

Mais, puisque j'en suis sur le chapitre de la lune et du soleil, je crois devoir vous dire, MM., ce que pense aujourd'hui M. Mercier de l'astre brillant du jour; notre philosophe devient beaucoup plus traitable envers le soleil; il s'engage presque à ne plus rien dire de désobligeant sur son compte : « Sous ses voiles de pourpre, s'écrie-t-il, sous son manteau de gloire, le soleil n'est qu'un *charbon*. C'est l'emblême de toutes les grandeurs humaines, *je ne lui en veux point*, comme l'ont dit quelques journalistes. Après tout, Dieu seul est grand ». On ne sera pas fâché d'apprendre que M. Mercier n'en veut point au soleil, et je ne doute point que le soleil reconnoissant ne consente enfin à prêter sa lumière au gros livre de M. Mercier, qui est resté jusqu'ici dans une profonde obscurité. Alors M. Mercier conviendra que le soleil est un corps lumineux, il lui rendra toute sa gloire, tous ses honneurs; il lui ôtera même toutes les taches que les astronomes lui ont données; il reconnoîtra en lui la *lanterne de la maison*, à condition cependant qu'il

tournera, car notre philosophe ne se relâchera jamais sur ce point capital; il ne pardonnera jamais à Copernic d'avoir fait tourner le globe où nous sommes. « Qu'eût dit la chaste Cybelle, la tête ornée de ses tours, dit sérieusement M. Mercier, si l'on eût osé avancer cela à Rome, où elle avoit des temples et des autels ». En effet, la terre étant chez les Romains la mère des dieux et des hommes, il me semble qu'il n'eût point été convenable de faire faire à la vieille déesse 600 mille lieues en vingt-quatre heures; et le soleil qui étoit un jeune dieu, devoit être seul chargé de faire une course si longue; les poètes lui avoient donné pour cela quatre chevaux de race divine; il avoit, en outre, douze palais dans lesquels il pouvoit se reposer, et il voyageoit ainsi plus commodément que la terre qui n'avoit point d'asyle sur la route. M. Mercier a cru devoir entrer dans ces considérations, et il veut absolument rétablir les choses comme elles ont été arrangées par Hésiode chez les Grecs, et par Ovide chez les Latins.

M...D.

XXXI.

Essai sur le Monde, par H. Azaïs.

J'admire le courage d'un auteur qui publie aujourd'hui un nouveau système du monde. Les circonstances ne me paroissent pas favorables à ces sortes de romans. Nous sommes en général dégoûtés des systèmes; ce sont des fruits dont l'abondance a produit la satiété. Systèmes de métaphysique, systèmes de morale, de

politique, d'économie, et même de littérature, nous en avons eu de toutes les façons et de tous les genres, depuis environ cinquante ans. Quels en ont été les résultats ? Tout le monde le sait. La révolution, en portant le dernier coup à la philosophie, nous a rendu bien philosophes. Nous l'étions fort peu, lorsque nous croyons l'être; nous le sommes à présent plus que jamais, parce que nous n'avons plus de prétentions à la philosophie : faire peu de cas de l'esprit de système, se moquer des rêveries philosophiques, bafouer toutes ces théories, aussi vaines qu'ambitieuses, qui bravent l'expérience et ne tiennent pas contre elle, c'est être, en effet, très-philosophe. La vraie philosophie n'est que le bon sens éclairé par l'expérience. Les systèmes sont, en philosophie, ce que les romans sont en littérature : les vrais littérateurs proscrivent les romans; les vrais philosophes rejettent les systèmes : les premiers veulent que l'on consulte en tout la nature et la vérité; les autres veulent qu'on raisonne toujours d'après l'expérience et les faits. Le genre romanesque est un genre faux, qui corrompt la littérature; l'esprit de système est un mauvais esprit, qui dénature la philosophie. Ou je me trompe beaucoup sur le goût qui règne à présent, ou l'auteur de ce nouvel ouvrage aura peu de lecteurs. Il est venu vingt ans trop tard : nous sommes bien décidés aujourd'hui à laisser aller le monde comme il va.

Je tiens donc pour sûr que l'auteur de cet *Essai sur le monde* connoît peu le monde; il a étudié la marche des astres, mais il ignore celle des esprits; il ne sait pas les progrès que nous avons faits en philosophie; il croit que nous sommes encore au temps où les dames même étoient folles de l'Encyclopédie, où les sciences et les théories philosophiques étoient à la mode, où

l'on cherchoit à pénétrer, à interpréter tous les secrets de la nature, où l'on raisonnoit de tout à tort et à travers. Il se trompe : ses prétendues découvertes sur la *gravitation*, son système sur *la formation de l'ame humaine*, ne feront pas aujourd'hui une grande sensation. Et pourquoi ? Parce qu'encore une fois on est las aujourd'hui des visions philosophiques ; on veut des choses positives ; on ne veut plus de suppositions et d'hypothèses, même en physique. Or, on ne sauroit expliquer les *causes de la gravitation*, on ne peut raisonner sur la *formation de notre ame* que d'une manière purement hypothétique et imaginaire : ce sont là des secrets qui demeureront éternellement cachés dans le sein de la nature ; ce sont des énigmes dont on peut donner des interprétations plus ou moins ingénieuses, mais dont on ne saura jamais le mot. On peut bâtir là-dessus des romans à perte de vue ; la vérité échappera toujours. Le plus ignorant même sent quelles sont, à cet égard, les bornes de l'intelligence humaine. Le créateur a livré le monde à la dispute des hommes : qu'ils disputent donc sur le jeu de la machine, mais qu'ils ne se flattent point d'en jamais découvrir les ressorts. La philosophie qui s'attache à l'explication des causes est une philosophie erronée ; la seule vraie philosophie est celle qui étudie les faits, qui les combine entr'eux, ne donnant rien à l'imagination, qui trompe presque toujours, pour s'en rapporter uniquement à l'expérience, qui ne trompe jamais.

Ce fut celle de l'illustre Newton, esprit aussi sage et aussi judicieux que perçant et sublime : c'est une erreur populaire de croire qu'il ait jamais prétendu interpréter la cause du grand phénomène *de la gravitation* dont il calcula les lois ; ce vrai philosophe se

contenta de dire et de prouver que les choses se passent dans le monde physique, comme si les corps s'attiroient entr'eux en raison directe des masses, et en raison inverse du carré de la distance; mais il n'avança jamais que l'attraction existoit réellement, parce que rien de positif ne pouvoit le conduire à établir une telle assertion : ce fut sans doute un spectacle extraordinaire de voir ce grand homme, qui, après avoir arrangé dans son cabinet, et sur le papier, le système du monde, trouva que la marche des cieux attestoit la justesse de ses calculs; c'est un des traits qui font le plus d'honneur à l'esprit humain; mais ce qui me paroît le plus admirable encore, c'est la retenue courageuse qui l'empêcha de se livrer aux attraits séduisans de sa théorie sublime : il falloit, en effet, une grande force de jugement pour s'arrêter ainsi dans les bornes du vrai, pour ne point donner comme une réalité, une supposition qui avoit des résultats si beaux, et pour respecter le secret de l'intelligence divine, en s'élevant au dernier degré où puisse atteindre l'intelligence humaine. C'est que Newton connoissoit la véritable philosophie; c'est que ce génie à qui nous devons le plus magnifique de tous les systèmes, réprouvoit l'esprit de système : et nous devons dire à la louange des plus illustres savans de nos jours, qu'au moins relativement à la physique, ils suivent les principes de Newton : ils reconnoissent que le raisonnement doit toujours s'appuyer sur l'expérience, et rejettent toute espèce de théorie qui n'a pas les faits pour base; ainsi la philosophie physique n'aura jamais été plus modeste que depuis qu'elle est plus parfaite, et jamais elle ne se sera élevée plus haut que depuis qu'elle se tient le plus près du simple bon sens.

Et, en effet, n'est-ce donc pas assez pour la gloire de l'esprit humain d'avoir calculé le cours des astres, mesuré leurs distances, apprécié leurs dimensions, évalué leur pesanteur même ? La sagesse peut seule mettre le sceau à tant de grandeur : les élans téméraires d'une vaine curiosité, les rêves mensongers de l'imagination ne sont propres aujourd'hui qu'à décrier la philosophie : ce sont les traits de la foiblesse et de l'enfance ; ce ne sont point les caractères de la force et de la maturité. Avant que quelques hommes supérieurs, aidés par les découvertes précédentes, et portés par le cours du temps, eussent posé, dans certaines sciences, les bornes et le *nec plus ultrà* de l'esprit humain, avant que Newton eût expliqué les phénomènes célestes d'une manière sûre, avant qu'il eût marqué d'une main ferme le point fixe qui sépare la certitude de la probabilité, il étoit sans doute permis de se livrer aux conjectures : c'étoit alors la seule voie pour arriver à la vérité ; mais aujourd'hui que la vérité est connue, et brille dégagée de tout mélange d'obscurité et d'erreur, aujourd'hui que la véritable méthode philosophique est trouvée, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne point s'en écarter ; c'est de repousser tous les fantômes et toutes les illusions d'une vaine curiosité : loin de rien produire d'honorable pour la philosophie, elle ne pourroit même que répandre des nuages sur sa gloire.

Ce qui me paroît donc manquer le plus à notre nouveau philosophe, c'est le véritable esprit philosophique : abstraction faite de toute idée particulière et de toute opinion religieuse, j'affirme que celui qui veut expliquer comment se forme l'ame humaine, ne connoît pas la vraie philosophie ; et si l'on dit que Descartes et Mallebranche se sont livrés à des spé-

culations aussi étranges, je répondrai que ce n'est ni la *vision en Dieu*, ni la *glande pinéale* qui ont assuré la réputation de ces deux grands hommes, et je saurai bien montrer quels sont les vrais fondemens de leur gloire. Henri Azaïs a beau établir *quatre grands laboratoires* dans la nature, avec une force *de compression* et une force *d'expansion* qui sont les deux pivots de sa théorie, je ne vois là que des mots, et jamais il ne parviendra à prouver, avec tout cet appareil, que *l'ame humaine est l'ouvrage de la nature entière ; que le corps de l'homme est le dernier laboratoire où se compose ce merveilleux ouvrage*, ce qui est le but et la fin de son système. Il ne parviendra pas mieux à le persuader (car Henri Azaïs emploie aussi les moyens de persuasion) par les exclamations, les prosopopées, les apostrophes, et toutes les figures de rhétorique dont cette brochure préliminaire est farcie : j'aimerois autant croire qu'il sort des pensées des intestins du bas-ventre, comme le veut M. Cabanis, que d'admettre que notre ame se forme dans le *quatrième laboratoire*, comme le prétend Henri Azaïs.

Il faut donner une idée succincte de son système, quoique ces sortes de matières soient assez étrangères à notre journal : suivant lui, c'est la lumière qui produit dans le monde tous les phénomènes de la gravitation. Ce qu'il appelle *la rayonnance stellaire*, c'est-à-dire, la lumière qui s'échappe sans cesse de tous les soleils répandus dans l'univers, maintient dans des points fixes les corps lumineux, et pousse dans des courbes les corps opaques qui se trouvent entre l'impulsion de la lumière et le mouvement que le Créateur leur a imprimé ; car, bien que M. Azaïs paroisse regarder l'ame humaine comme le dernier résultat de la matière filtrée dans ses quatre grands

laboratoires, il admet cependant un Créateur *immatériel*. L'action de la lumière des étoiles, c'est ce qu'il appelle la force *de compression ;* et l'on peut trouver assez ingénieuse la manière dont il accorde sa force *de compression* avec le calcul de Newton. Quant à la *force d'expansion*, c'est le mouvement des grands corps sur eux-mêmes ; et c'est par ce mouvement que l'auteur paroît expliquer tous les phénomènes de la vie. Ainsi, je ne dirai pas les ames des animaux, car je ne sais si Henri Azaïs leur accorde des ames ; mais l'ame de l'homme est produite, en principe et en dernière analyse, par la rotation de la terre sur elle-même ; et ce qui fait qu'elle peut devenir immortelle, car il admet qu'elle peut l'être, c'est que l'homme est *omni-vore*, et sur-tout mange beaucoup de viande. Cette immortalité de l'ame est, selon lui, *l'objet du monde ;* mais l'ame du sage est seule immortelle : toutes les autres sont anéanties par la mort. « Jeune homme, s'écrie M. Azaïs, en concluant, qu'il sera beau pour vous de voir dans toutes les lois qui conduisent le monde un concours en votre faveur ; de vous convaincre que ce tout fut composé, jusque dans ses moindres parties, de manière à produire non-seulement votre existence terrestre et passagère, mais encore votre existence seconde et immortelle ! (Assurément cela est très-beau). Ce rapprochement vous étonne : (il y a de quoi). La composition de l'univers et votre immortalité, si vous pratiquez la justice ! quel rapport y a-t-il entre ces deux choses ? (On peut répondre : aucun). Et ne faut-il pas un but universel, une raison générale à la composition de l'ouvrage universel ? .... Jeune homme, qu'un noble espoir vous donne la force de mériter et d'attendre : *l'immortalité de l'homme sage est la raison de*

l'univers! » Je crois entendre Diderot, lorsqu'il est le plus exalté et le plus emphatique.

Au reste, il faut attendre le développement de ce beau système; nous n'avons encore qu'une brochure préparatoire où l'auteur n'a fait qu'indiquer ses idées. Je doute que cette brochure lui concilie d'avance beaucoup de partisans; il doit peut-être fonder plus d'espoir sur les efforts de quelques personnes qui lui travaillent déjà une réputation : on le représente, en effet, comme un sage qui attend *l'immortalité de son ame*, et plus encore, je crois, le succès de son livre dans un coin des Pyrénées. Une savante dame, prenant les eaux à Barège, eut le bonheur de découvrir la première cet étonnant ermite; elle revint à Paris, prônant, non pas *ses revers*, mais *les systèmes qu'il faisoit encore*. Si cette dame composoit elle-même des romans, il ne seroit pas surprenant qu'elle eût été si vivement touchée de ces systèmes, qui ne sont aussi que des romans, mais moins agréables que les siens. Y.

XXXII.

Discours de M. Azaïs, sur le Système universel.

De tout temps les philosophes ont voulu expliquer le système du monde, et ils ont eu l'ambition de remonter à la première cause. Plusieurs d'entr'eux ont cru l'avoir trouvé; un plus grand nombre ont voulu faire croire qu'ils avoient fait cette découverte sans en être persuadés eux-mêmes; car il étoit impossible

qu'ils ne s'aperçussent pas de l'insuffisance de leurs moyens, et des nombreux défauts de l'édifice qu'ils élevoient. Plusieurs aussi ont présenté des systèmes, dans le seul but de se rendre célèbres, et d'étonner les hommes par des idées nouvelles et extraordinaires. L'idée d'une cause unique et d'un seul agent est, sans doute, bien naturelle; car presque tous les auteurs de cosmogonies l'ont d'abord adoptée, et n'ont admis une seconde cause que quand il leur a été impossible d'attribuer à une seule les contradictions apparentes que l'on remarque dans le mécanisme de l'univers. Aucun de ces philosophes n'a réussi. Ils ont tous brillé plus ou moins long-temps : quelques-uns même ont asservi l'esprit humain pendant des siècles; mais l'observation, cette terrible ennemie des systèmes, les a successivement détruits, et a placé au rang des romans ingénieux les écrits que leurs auteurs avoient appelés l'Histoire de la Nature. Les plus vraisemblables de toutes ces conjectures avoient toujours un vice radical : c'étoit de vouloir tout expliquer par une première cause qui avoit elle-même besoin d'explication. Je ne connois aucun philosophe qui soit parti d'un fait reconnu, indubitable et constamment reproduit dans la nature, pour lui assigner une cause non moins évidente, constamment agissante, et qui pût seule expliquer tous les faits. S'il s'étoit trouvé un homme qui eût rempli toutes ces conditions, le système du monde seroit connu; la première cause ne seroit plus un mystère, et la science seroit désormais bornée à la connoissance des faits particuliers, qui se rattacheroient d'autant mieux à la première cause, qu'ils seroient plus parfaitement connus.

Ce n'est qu'après bien des naufrages que les faiseurs de systèmes ont senti qu'il leur falloit une boussole

pour voguer dans l'Océan sans bornes qui nous enveloppe, et un fil sûr pour oser pénétrer dans le dédale immense et tortueux de notre planète. La plus petite molécule de matière est aussi effrayante que les plus grands corps célestes, aux yeux du philosophe qui veut tout expliquer.

Ce n'est guère que dans le dernier siècle que l'on a reconnu la sagesse de ce principe : que tout ce qui n'est pas fondé sur l'observation et l'expérience, ne peut offrir qu'un résultat vague et incertain. On s'est donc, bien tard, décidé à observer les faits, parce qu'on a senti, bien tard, que sans la connoissance des faits on ne pouvoit espérer de remonter à la cause générale.

Je ne suis point étonné que cette marche, prescrite par la sagesse, n'ait pas toujours été celle de l'esprit humain. La longueur et le nombre des sinuosités qu'il falloit parcourir pour suivre la seule route sûre, a effrayé les voyageurs : ils ont voulu suivre la ligne droite, et se sont égarés en croyant prendre le plus court chemin. La lenteur nécessaire dans l'observation et l'expérience; la brièveté de la vie; la multitude de faits à observer, à constater; la certitude que la vie la plus longue est insuffisante pour l'étude d'une seule branche de la science; l'orgueil de l'homme enfin, qui dédaigne une gloire partielle, et ambitionne un triomphe complet : tous ces obstacles ont glacé l'imagination des penseurs, fatigué leur patience, et les ont détournés de la seule route qui pût les rapprocher de la vérité; et je dis *rapprocher*, car je ne crois pas que jamais ils y arrivent.

Sans doute, il est bien plus agréable et plus court d'imaginer une cause générale, que d'interroger et comparer tous les effets; mais le désir de tout rapporter

à cette cause rend le philosophe inexact, et même injuste. Il ne peut se résoudre à renoncer à ce qu'il nomme sa découverte ; il ne se sent pas le courage de recommencer un nouveau travail : dès-lors il prend le parti de faire plier tous les faits, pour les rattacher à la prétendue cause ; il nie ceux qui lui sont contraires, exagère ceux qui lui paroissent favorables, il en imagine même qui n'ont jamais existé ; il répète enfin, sur tous les membres de la nature, l'opération que Procuste faisoit sur les malheureux qui tomboient entre ses mains. Cette méthode, qui a si long-temps entravé et déshonoré la science, est absolument décriée aujourd'hui ; nous n'admettons plus que les fruits de l'observation, les résultats de l'expérience ; et, pour me servir des expressions de M. Azaïs, l'horreur des systèmes est devenue notre système.

Malgré cette révolution dans l'opinion des hommes, il n'étoit pas possible que tous les savans ou tous les penseurs, doués d'une imagination vive, renonçassent à l'orgueilleux espoir de découvrir ce que tous avoient cherché, ce qu'aucun n'avoit pu connoître ; mais, plus sages et plus instruits par les erreurs même de leurs prédécesseurs, ils ont interrogé la nature dans la seule langue qui lui convienne ; ils l'ont recherchée par la seule route où l'on puisse espérer de l'atteindre.

Si la littérature a dégénéré, l'on ne peut nier au moins que la science n'ait fait d'immenses progrès ; et le premier de ces deux effets est peut-être une conséquence du second. Dans tous les genres, nous possédons des savans du premier ordre, et l'instruction n'a jamais été aussi générale qu'elle l'est aujourd'hui. Tous les faits particuliers ont été observés, un grand nombre de ces faits sont bien connus, et le fil de l'analogie nous met sur le chemin de ceux qui se

dérobent encore à nos recherches. La science universelle semble donc attendre un homme qui réunisse tous ses membres épars pour en composer un corps; qui fasse disparoître les contradictions apparentes, qui fasse tout découler d'un premier principe, et qui nous montre un seul univers, un seul système dépendant d'une seule cause. Ce que je viens de dire, un homme prétend l'avoir fait, et cette homme est M. Azaïs. Il n'admet ni doute, ni peut-être, ni *à peu près;* il s'annonce comme certain de vaincre; il défie ses auditeurs de conserver le plus léger doute, quand il leur aura exposé sa découverte. Bien loin de chercher à séduire les esprits et à captiver leurs suffrages, il provoque hautement la contradiction et la critique: si un seul fait est contraire à son système, il consent à regarder son système comme entièrement faux; et si l'exposition qu'il en fait laisse la moindre obscurité; si elle n'est pas clairement comprise par tout homme raisonnable, il veut que le défaut d'être entendu soit considéré comme une réfutation.

On peut voir surtout la preuve de cette confiance qui ne redoute rien, dans le discours que M. Azaïs a eu l'honneur d'adresser à S. M. l'Empereur et Roi. En voici un fragment remarquable: « Sire, l'époque où nous sommes, celle où vous avez pris, par droit de force et de génie, le premier sceptre de la terre, est celle où l'esprit de l'homme doit enfin connoître cette cause universelle qui tient le sceptre du monde. Il a suffisamment interrogé ses effets; il a suffisamment pris dans les réponses de chacun, ce qui devoit former une réponse commune. Cette réponse absolument universelle, et, pour cette raison, parfaitement simple, l'esprit humain l'a confiée à un de vos sujets. Sire, l'esprit humain avoit besoin d'un organe, j'ai eu

l'honneur d'être choisi ». La première phrase de son discours, à l'Athénée, n'annonce pas moins de certitude; elle promet tout en quatre mots : « L'univers va être montré ».

A cette première séance, la curiosité avoit attiré un si grand concours d'auditeurs, que la chaleur y étoit excessive, et paroissoit même incommoder l'orateur. Cependant il a été écouté constamment avec plus d'attention qu'on n'en remarque ordinairement dans les grandes assemblées. M. Azaïs a d'abord parlé des efforts que l'esprit humain a faits dans tous les temps pour pénétrer jusqu'au premier principe; il a ensuite considéré tous les hommes réunis comme un seul homme, qui, toujours existant, se seroit toujours occupé de l'étude de la nature, en rectifiant ses premières notions, et en substituant une vérité à une erreur, ou une erreur à une autre. Après ce préambule, il a établi en principe, que l'unité de cause et d'action doit être la première loi de l'univers; puis il a exposé comment il s'est occupé de la recherche de cette cause. Je pense, comme M. Azaïs, qu'une cause universelle et unique est ce qu'il y a de plus satisfaisant pour la raison; je crois que les premières lois de la nature doivent être extrêmement simples, et que leur expression ne doit renfermer qu'un seul terme; mais devons-nous juger de la simplicité de la nature par la simplicité de notre conception; et la plus grande simplicité possible consiste-t-elle nécessairement dans l'unité?

Quoi qu'il en soit de cette observation, que je présente avec défiance, M. Azaïs nous dit qu'il a d'abord cherché cette cause universelle dans la *pesanteur*; mais ne pouvant considérer la pesanteur comme une propriété inhérente à la matière, il a

reconnu qu'elle n'est elle-même qu'un effet, et il en a recherché la cause. Il nous a présenté ensuite le plan de son ouvrage qui repose sur ces vérités ou sur ces propositions : « Tous les mouvemens qui s'exécutent dans l'univers peuvent être partagés en deux ordres ; les mouvemens de gravitation ou de rapprochement, et les mouvemens de séparation ou de répulsion. La somme des mouvemens du premier ordre est constamment égale à la somme des mouvemens du second. Ainsi, le principe général, sans jamais cesser d'être universel, doit se partager en deux exercices opposés, ou plutôt se balançant l'un par l'autre ». On avoit déjà reconnu ces deux *exercices opposés* que l'on avoit nommés principes ; mais M. Azaïs leur donne un principe unique et universel qu'il promet de nous faire connoître ; et, s'il tient parole, il fera ce que personne n'a fait avant lui. Après nous avoir révélé cette première cause, qui ne sera plus une hypothèse ou un mystère, il l'appliquera à tous les effets de la nature : il s'occupera successivement de la physique, de la chimie, de l'astronomie, de la géologie, de la physiologie ; puis il entrera dans ce vaste labyrinthe que nous nommons métaphysique, en traitant de l'ame, de l'idéologie, de nos affections, de nos sentimens, de nos passions, entre lesquelles il établira des nuances bien fines, sans doute, et peut-être arbitraires. Mais comme M. Azaïs s'est borné, dans ce discours, à faire pressentir son principe et à nous faire des promesses, il ne m'est pas permis de préjuger sur la validité de son système. Tout ce que je puis dire actuellement, c'est que son style est toujours simple, clair et noble, comme l'exige la majesté du sujet. On y a surtout remarqué une parfaite propriété de termes ; qualité extraordinaire quand on embrasse toutes les

confirmer leurs spéculations, ni aucun résultat les rendre utiles ; et les Asclépiades agissoient sans qu'aucun raisonnement éclairât leur pratique, l'affermît dans sa marche, et lui permît de faire des pas plus rapides. C'étoient comme les deux moitiés d'une même science qui étoient restées séparées pendant long-temps, et qu'on n'avoit pas encore songé à réunir pour en former une science complète. Hippocrate, de la race des Asclépiades et le dix-huitième descendant d'Esculape, étudia la physique générale et la métaphysique sous les plus célèbres philosophes de son temps, enleva, pour ainsi dire, à ceux-ci la partie de la médecine qui étoit sans usage entre leurs mains, et la réunit, dans les siennes, à celle que déjà il possédoit à titre d'héritage. Cette heureuse combinaison de moyens, qui étoit moins une révolution dans la science qu'une création de la science elle-même, a été attestée par les plus grands philosophes et les médecins les plus renommés de l'antiquité; entre autres Celse a dit : *Hippocrates Cous, primus quidem ex omnibus memoriâ dignis, ab studio sapientiæ disciplinam medicinæ separavit, vir et arte et facundiâ insignis.* « Hippocrate, de l'île de Cos, le premier de tous les médecins dignes de mémoire, homme également fameux par son éloquence et par son habileté, sépara la médecine de l'étude de la philosophie »; c'est-à-dire, ravit aux écoles de philosophie la science physiologique qu'elles avoient en quelque sorte usurpée, et la restitua aux écoles de médecine, à qui elle appartenoit légitimement.

Avant Hippocrate, les médecins passoient tout le jour au coin des rues, et là les malades envoyoient, venoient, ou enfin se faisoient apporter pour les consulter. Il ne faut en rien conclure contre la dignité de

un de ces rares génies ; il est le fondateur de la médecine ; et, depuis vingt-deux siècles et plus qu'elle est pratiquée dans l'Europe et dans l'Asie avec tout ce que l'intérêt de la gloire et de la fortune peut ajouter d'ardeur à l'intérêt de l'humanité, cette science n'a fait que décrire un long cercle d'erreurs pour s'être écartée des principes d'Hippocrate ; et lorsqu'elle y a été ramenée, ses progrès ont été presqu'insensibles : comme si les bornes assignées à l'art par le grand homme qui l'a inventé, étoient les bornes même que la nature a prescrites à l'audace de nos recherches et au bonheur de nos découvertes !

Avant Hippocrate, la véritable médecine n'existoit pas. Les sectes philosophiques qui expliquoient ou plutôt inventoient à leur gré les élémens constitutifs et les lois générales de l'univers, daignoient quelquefois laisser tomber leurs regards sur le corps humain ; et alors elles interprétoient, chacune selon son système, les phénomènes de la vie et les mystères de notre organisation ; mais elles n'en tiroient aucune conséquence applicable à l'art d'entretenir ou de rétablir la santé. De leur côté, les trois écoles de médecine, que formoient autant de branches de la famille des Asclépiades, faisoient consister toute la science dans un certain nombre de recettes transmises de père en fils ou inscrites sur des tablettes dans les temples d'Esculape ; mais, dans leur empirisme héréditaire, elles n'imaginoient pas de remonter jusqu'aux principes et aux lois de l'économie animale, seul moyen de bien connoître la nature des accidens qui y portent le trouble, et d'en induire avec quelque certitude la nature des moyens qui peuvent y rétablir l'ordre. En un mot, les philosophes discouroient sur le physique de l'homme, sans qu'aucune expérience vînt

chef d'une secte dont il n'étoit pas. Ses écrits prouvent qu'il a reconnu dans nos humeurs une sorte d'attraction et d'affinité à peu près semblables à celles que la physique générale et la chimie ont découvertes depuis entre les parties de la matière inanimée ; et c'est sur ce fondement que semble avoir été établie la doctrine des sympathies, dont les partisans sont les adversaires naturels des mécaniciens. Il étoit dans la destinée d'Hippocrate que toutes les écoles le voulussent pour maître, toutes les sectes pour fondateur. Les sectes empirique, méthodique et dogmatique se sont attribuées cet honneur à l'exclusion l'une de l'autre ; chacune d'elles prétendoit être la fille légitime d'Hippocrate ; et repoussoit les autres comme des sœurs adultérines ; toutes avoient des droits égaux dont elles abusoient également. Leurs différens systèmes sont dans les livres d'Hippocrate ; mais ils y sont comme vérités partielles, et c'est à tort que des sectaires les en ont détachés pour en faire des vérités générales et uniques.

Les siècles qui se sont écoulés depuis Hippocrate ont été illustrés par l'invention de plusieurs grandes vérités physiques et métaphysiques, dont ses ouvrages, mieux interprétés alors, ont offert des traces légères, mais non pas équivoques. Je n'en citerai que deux exemples : le premier est le principe de la formation des idées, renfermé dans une phrase d'Aristote, et glorieusement développé par Locke ; l'autre est la circulation du sang, dont la découverte a immortalisé le nom d'un autre Anglais, celui du docteur Harvey : ces deux grands phénomènes de nos deux substances avoient été devinés et indiqués par Hippocrate. Les sciences les plus hautes et les plus utiles lui ont d'importantes obligations. C'est dans son

fameux traité *de l'air, des eaux et des lieux*, que des moralistes et des politiques ont trouvé le type de leur idées sur l'influence des climats. Montesquieu n'a fait qu'étendre et appliquer à la législation ce qu'Hippocrate avoit dit des températures, des saisons et des positions topographiques, relativement à l'hygiène. Les jurisconsultes ont donné force de loi à ses décisions en matière de droit canonique, civil et criminel; ainsi, ses ouvrages sont devenus le code de la médecine légale. Enfin, les littérateurs eux-mêmes ont admiré, ont pu prendre pour modèle son style éminemment nerveux, précis, rapide et clair, qui joint la simplicité naïve à la richesse métaphorique, exerce profondément la pensée sans jamais la fatiguer, frappe par des énoncés lumineux et saisit par de vastes aperçus.

Ce qu'on pourroit nommer la discipline médicale d'Hippocrate, n'est pas moins sublime que sa doctrine. Pénétré de l'excellence et de la dignité de son art, il exige que ceux qui le pratiquent soient ornés, non-seulement de toutes les lumières de l'esprit, mais encore de toutes les qualités de l'ame. Ce précepte, répandu dans ses divers écrits, est l'objet unique d'un traité tout entier, de celui qui a pour titre : *De decenti ornatû Medici.* « Le médecin, dit-il, doit avoir de la discrétion et des mœurs; autrement, il sera le fléau des familles, en divulgant les secrets domestiques et en corrompant la vertu des femmes et des filles. Après s'être formé dans l'exercice de son art aux dépens des gens pauvres et obscurs, il ne doit pas, dès qu'il est parvenu aux honneurs de sa profession, se vouer exclusivement au service des gens riches et puissans; qu'il n'aborde ses malades ni avec cet air de gaîté ou de distraction

chef d'une secte dont il n'étoit pas. Ses écri
vent qu'il a reconnu dans nos humeurs
d'attraction et d'affinité à peu près sem
que la physique générale et la chimie
depuis entre les parties de la mati
c'est sur ce fondement que sem
la doctrine des sympathies, d
les adversaires naturels des mé
la destinée d'Hippocrate qu
lussent pour maître, toute
Les sectes empirique, r
sont attribuées cet hom
chacune d'elles prét
pocrate, et repous
adultérines; tout
abusoient égal
dans les livr
vérités par
en ont dé
unique

Le ... contre *l'usage de la Saignée;* par
ont ...r, membre de l'ancienne Faculté de
v... ...cine, etc.

Les disputes de religion ont fait bien des incrédules et n'ont produit aucun bien; deux antagonistes, après avoir épuisé toutes les ressources de la dialectique, se quittent toujours plus opposés qu'ils ne l'étoient avant la controverse. Les disputes des médecins ont ordinairement le même résultat, et elles finiroient par décréditer entièrement la médecine, si la foiblesse des hommes et la peur de la mort ne ramenoient, sous le joug de la faculté, les rebelles les plus audacieux et les incrédules les plus opiniâtres.

Le livre que j'annonce offre d'abord la discussion d'un point de doctrine médicale, fort important, puisqu'il s'agit de tuer ou de conserver les hommes, dans un cas où l'erreur est un arrêt de mort prononcé contre le malade. Il s'agit de l'apoplexie. Existe-t-il deux espèces d'apoplexies, l'une séreuse, l'autre sanguine ? La saignée doit-elle être administrée indistinctement dans tous les cas d'apoplexie ? M. Portal prétend que toutes les apoplexies sont sanguines, et, conséquemment, qu'il faut toujours saigner. M. Gay soutient qu'il n'y a point d'apoplexie sanguine, et qu'il ne faut jamais saigner. On ne peut pas être en contradiction plus évidente; et bien des hommes mourront avant que ces deux docteurs ne soient d'accord.

On ne peut se représenter, sans frémir, un pauvre malade chez qui l'on envoie deux médecins bien savans, bien célèbres, dont l'un dit : si l'on saigne, il est mort; et dont l'autre répond : il est mort, si l'on ne saigne pas. Heureusement encore l'apoplectique ne les entend pas; car il mourroit certainement de la peur de mourir.

Les *quiproquo* d'apothicaire sont funestes, mais au moins ils sont rares; les *quiproquo* des médecins ne sont pas moins meurtriers, et ils se renouvellent tous les jours. Je ne sais comment ces messieurs peuvent se résoudre à nous révéler leur impuissance, et à nous apprendre que quand il s'agit de mort, des savans disent oui, et d'autres savans disent non : de sorte qu'il vaudroit autant jouer la vie d'un homme à *croix ou pile*, que d'appeler des docteurs si peu d'accord sur leur doctrine. La lecture de ce livre m'a tellement effrayé, que j'ai préparé deux billets de loterie, sur l'un desquels j'ai écrit *émétique*, et sur l'autre, *saignée;* et j'ai donné des ordres très-précis pour qu'en cas

d'apoplexie de ma part, on prît au hasard l'un de ces billets, et qu'on exécutât, sur moi, l'ordonnance qu'il contient, sans l'intervention d'aucun docteur quelconque. J'ai l'espoir que le hasard me traitera mieux que ne feroit la médecine. Ce qui va suivre prouvera que je ne plaisante pas autant que mes lecteurs voudroient bien le croire.

Le fameux Sydenham, l'apôtre de l'opium, est appelé chez un jeune homme dont l'état faisoit craindre l'apoplexie. Il ordonne une saignée copieuse; après midi, il en ordonne une seconde; il en fait faire une troisième le lendemain, et il déclare que si l'on n'en fait pas une quatrième, le malade mourra sûrement. Les parens s'opposent à cette quatrième opération; le jeune homme meurt. Sydenham prétend qu'il eût été sauvé, si l'on eût fait cette quatrième saignée. M. Gay prétend qu'il est mort, parce qu'on lui a fait les trois premières: le docteur anglais a écrit de belles choses pour soutenir sa thèse; le docteur français écrit de belles choses pour la combattre; mais en attendant, voilà un homme mort: et ce qu'il y a de clair, c'est qu'il ne viendra pas se plaindre de son médecin.

M. Gay cite beaucoup d'autres exemples où la saignée a tué le malade; et, sans doute, M. Portal pourroit nous donner une belle liste des victimes de l'émétique. Il semble, en vérité, que tous les médecins pensent comme ceux du pauvre Muret, et qu'ils soient toujours prêts à faire *experientiam in animâ vili.*

Il faut avouer cependant que l'ouvrage de M. Gay ressemble plus à un écrit polémique qu'à un traité de médecine; et l'on est tenté de croire, à chaque page, qu'il le dirige contre M. Portal, plus encore que contre la saignée. Ses expressions ne sont pas

toujours mesurées ; et la roideur qu'il met dans ses reproches n'a pas toujours la raison et la justesse pour excuse. En voici une preuve bien évidente : M. Bertrand tombe de cheval ; on lui administre une dose d'émétique avant que M. Portal soit appelé ; ce médecin arrive enfin, il fait saigner M. Bertrand à la jugulaire, et le malade meurt. Je rapporte ce fait d'après M. Gay, sans rien préjuger pour ou contre son exactitude ; ce qu'il y a d'incontestable, c'est que M. Bertrand est mort. M. Portal pense *qu'il auroit fallu insister davantage et plutôt sur les saignées.* A ces mots, M. Gay s'écrie : « Prétendre qu'un malade qui a succombé à la première saignée, auroit dû être saigné *davantage*, c'est une assertion qui n'avoit pas encore été écrite ». Oh, pour cette fois, M. Gay se moque un peu de son lecteur ! Il n'y a pas un écolier de sixième qui ne sente que le mot *davantage* signifie ici *plus fortement*, *plus impérieusement*, et non pas *itérativement* après la mort du malade. Ce n'est pas à un homme tel que M. Portal qu'il faut faire dire une bêtise ; et c'en seroit une bien étrange que de vouloir ordonner une seconde saignée à un homme mort de la première. Voilà cependant l'intention que lui prête M. Gay ; car il dit plus loin : M. Portal, qui, dans l'activité de sa pratique, prescrit la saignée *aux vivans et aux morts*, etc..... Cette plaisanterie passe les bornes. Un médecin a bien le droit de nous égorger en nous saignant, ou de nous empoisonner par l'émétique ; mais il n'a pas celui de dire des sottises. Mille victimes immolées dans les formes feroient moins de tort à sa réputation, qu'une phrase absurde ou une citation inexacte ; ainsi, concluons que MM. Gay et Portal sont tous deux des hommes fort habiles, et que nous devons avoir en eux toute

confiance, quoique le premier prétende que le second nous assassine par la saignée, et que le second soutienne que le premier nous tue par l'émétique. O Molière, que n'êtes-vous ici! Mais, que dis-je? Vous y êtes, et vos médecins ne diffèrent entr'eux que du blanc au noir, vos médecins sont les nôtres.

Un autre point de discussion démontrera que nos savans ne sont pas seulement en contradiction dans les cas difficiles, mais qu'ils sont diamétralement opposés sur les choses même les plus simples. M. Portal condamne l'usage de l'émétique dans l'apoplexie, et il dit, dans le tome II de ses Mémoires : « L'estomac et les muscles du bas-ventre, en se contractant, font refluer le sang vers les parties supérieures ; car dans les personnes qui vomissent, toutes les parties de la tête reçoivent plus de sang qu'à l'ordinaire...... Il n'est donc pas surprenant que plusieurs apoplectiques aient péri pendant l'action du vomissement ». M. Gay prétend, au contraire, que pendant le vomissement *tout se passe dans l'estomac, et non dans la tête;* que la tête ne reçoit pas plus de sang alors que dans tout autre cas ; qu'elle en reçoit même moins, puisque l'effet du vomissement est de contracter les vaisseaux au lieu de les dilater. M. Portal trouve, à ceux qui vomissent, *le visage rouge et les yeux enflammés;* M. Gay les voit, au contraire, *pâles et défigurés :* M. Portal, enfin, regarde les apoplectiques comme des hommes morts, s'ils vomissent ; M. Gay veut qu'on les enterre s'ils ne vomissent pas. Il ne manque à cette scène qu'un troisième médecin, qui les condamne à mourir, soit qu'ils vomissent, soit qu'on les saigne : il s'en présentera, gardons-nous d'en douter.

Quelque désir que j'aie de rester neutre dans cette lutte, je ne puis m'empêcher de faire observer que

sur ce dernier point, M. Gay paroît avoir du dessous; en effet, M. Tissot, qu'il cite avec éloge en deux endroits, a professé publiquement l'opinion renouvelée par M. Portal. Dans la seconde partie de l'Avis au Peuple, page 221, édition de Didot, je trouve cette observation : « Pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation se fait beaucoup plus fortement, et *les vaisseaux de la tête* et de la poitrine, *se remplissant extrêmement de sang*, pourroient se rompre; ce qui tueroit sur-le-champ, *comme il est arrivé plus d'une fois* ». Notez bien qu'il ne s'agit point ici d'une conjecture, mais d'un fait observé par un grand praticien, qui ajoute : *Comme il est arrivé plus d'une fois*. Notez aussi qu'il est encore question d'une chose *qui tueroit sur-le-champ; tuer* est le mot familier, le mot banal; en vérité j'ai pitié de mes lecteurs, qui ne sauront à qui croire, et qui ne peuvent manquer d'être tués, de quelque côté qu'ils se tournent.

M. Gay me paroît aussi avoir quelquefois affirmé légèrement, et cité avec peu d'exactitude. Il prétend que le même Tissot condamne l'application des vésicatoires dans les fièvres malignes par dissolution; mais Tissot dit, au contraire, que dans la fièvre putride et dans la fièvre maligne, quand il y a de l'assoupissement, *il faut appliquer de grands vésicatoires au gras des jambes ou à la nuque;* et dans la dernière de ces fièvres, il veut même qu'on applique le vésicatoire *sur toute la tête* : il ne croit donc pas, comme le dit M. Gay, que l'âcreté de ce remède augmente la dissolution du sang et fait périr le malade.

Après cette discussion *sur la saignée*, on trouve dans le même ouvrage un examen de la doctrine de Galien, de Sydenham et de M. Portal, *relative à la*

saignée ; cet examen est très-sévère pour le médecin romain, très-critique envers le médecin britannique, et très-satirique contre le docteur français. Il faut avouer néanmoins que dans cette partie de l'ouvrage, comme dans la précédente, les raisonnemens de M. Gay, contre la saignée, sont pleins de force, souvent fondés sur la saine logique, et étayés des autorités les plus nombreuses et les plus respectables. Il est vrai qu'il faudroit entendre la réponse de M. Portal, qui ne manque pas, sans doute, de logique et d'autorités. J'ai grand peur qu'il n'ait raison à son tour ; et je vois avec douleur que les seuls qui auront tort seront les malades.

L'ouvrage est terminé par des observations *sur les maladies des femmes*, et sur *l'utilité d'un registre domestique des maladies ;* à la fin de cette dernière partie, l'auteur présente d'excellentes vues *sur les honoraires des médecins.* Son projet est fondé sur la raison et la justice ; il auroit les suites les plus heureuses : mais il a un petit défaut, c'est celui d'être inexécutable.

Si maintenant M. Gay me demandoit comment un ignorant comme moi ose porter un œil profane sur de si doctes écrits ; et pourquoi, sans être médecin, j'ai l'audace de lui parler de la médecine, je lui répondrois que j'ai le grand avantage de n'avoir tué personne, ni par la saignée, ni par l'émétique ; qu'un article du journal peut bien faire dormir les malades, mais ne les tue point ; que, quelqu'ignorant que je sois, je ne pourrai jamais me tromper autant que M. Portal s'est trompé aux yeux de M. Gay, et M. Gay aux yeux de M. Portal ; je lui répondrois enfin, que je tiens ce droit de lui-même, puisqu'il dit dans son avertissement : *J'ai écrit de manière à*

être compris de tout le monde; et il redit à la page 61 : *Les gens les plus étrangers à l'art de guérir peuvent décider la question qui nous occupe ici.*

Quant à M. Portal, je n'ai parlé de ses opinions que sur la foi de M. Gay; puisque ces deux savans sont en contradiction, il y en a certainement un qui a tort : lequel? Je ne sais; mais je prévois qu'il faudra compter les morts, pour savoir lequel des deux généraux aura gagné la bataille. H.

XXXV.

Observations sur la nature et sur le traitement de l'Apoplexie et sur les moyens de la prévenir; par A. Portal.

Si j'en juge par cet ouvrage de M. le docteur Portal, il paroît qu'une des maladies les plus communes, qu'une de celles qui attaquent et qui abrègent le plus fréquemment la vie humaine, l'*apoplexie*, a été jusqu'à présent un des phénomènes physiologiques les moins bien observés par les gens de l'art: peut-être en est-il de ce terrible fléau de l'humanité comme de toutes les choses très-vulgaires, sur lesquelles il s'établit ordinairement d'autant plus de préjugés, d'autant plus de ténèbres, qu'elles semblent devoir être éclairées de plus de lumières; ce qui arrive tous les jours, ce qu'on voit à chaque instant, n'excite point cette espèce de curiosité dont l'aiguillon salutaire réveille l'esprit, le met sur la voie des découvertes, et le pousse énergiquement vers les sources de la vérité;

chef d'une secte dont il n'étoit pas. Ses écrits prouvent qu'il a reconnu dans nos humeurs une sorte d'attraction et d'affinité à peu près semblables à celles que la physique générale et la chimie ont découvertes depuis entre les parties de la matière inanimée ; et c'est sur ce fondement que semble avoir été établie la doctrine des sympathies, dont les partisans sont les adversaires naturels des mécaniciens. Il étoit dans la destinée d'Hippocrate que toutes les écoles le voulussent pour maître, toutes les sectes pour fondateur. Les sectes empirique, méthodique et dogmatique se sont attribuées cet honneur à l'exclusion l'une de l'autre : chacune d'elles prétendoit être la fille légitime d'Hippocrate, et repoussoit les autres comme des sœurs adultérines ; toutes avoient des droits égaux dont elles abusoient également. Leurs différens systèmes sont dans les livres d'Hippocrate ; mais ils y sont comme vérités partielles, et c'est à tort que des sectaires les en ont détachés pour en faire des vérités générales et uniques.

Les siècles qui se sont écoulés depuis Hippocrate ont été illustrés par l'invention de plusieurs grandes vérités physiques et métaphysiques, dont ses ouvrages, mieux interprétés alors, ont offert des traces légères, mais non pas équivoques. Je n'en citerai que deux exemples : le premier est le principe de la formation des idées, renfermé dans une phrase d'Aristote, et glorieusement développé par Locke ; l'autre est la circulation du sang, dont la découverte a immortalisé le nom d'un autre Anglais, celui du docteur Harvey : ces deux grands phénomènes de nos deux substances avoient été devinés et indiqués par Hippocrate. Les sciences les plus hautes et les plus utiles lui ont d'importantes obligations. C'est dans son

fameux traité *de l'air, des eaux et des lieux*, que des moralistes et des politiques ont trouvé le type de leur idées sur l'influence des climats. Montesquieu n'a fait qu'étendre et appliquer à la législation ce qu'Hippocrate avoit dit des températures, des saisons et des positions topographiques, relativement à l'hygiène. Les jurisconsultes ont donné force de loi à ses décisions en matière de droit canonique, civil et criminel; ainsi, ses ouvrages sont devenus le code de la médecine légale. Enfin, les littérateurs eux-mêmes ont admiré, ont pu prendre pour modèle son style éminemment nerveux, précis, rapide et clair, qui joint la simplicité naïve à la richesse métaphorique, exerce profondément la pensée sans jamais la fatiguer, frappe par des énoncés lumineux et saisit par de vastes aperçus.

Ce qu'on pourroit nommer la discipline médicale d'Hippocrate, n'est pas moins sublime que sa doctrine. Pénétré de l'excellence et de la dignité de son art, il exige que ceux qui le pratiquent soient ornés, non-seulement de toutes les lumières de l'esprit, mais encore de toutes les qualités de l'ame. Ce précepte, répandu dans ses divers écrits, est l'objet unique d'un traité tout entier, de celui qui a pour titre : *De decenti ornatû Medici.* « Le médecin, dit-il, doit avoir de la discrétion et des mœurs; autrement, il sera le fléau des familles, en divulgant les secrets domestiques et en corrompant la vertu des femmes et des filles. Après s'être formé dans l'exercice de son art aux dépens des gens pauvres et obscurs, il ne doit pas, dès qu'il est parvenu aux honneurs de sa profession, se vouer exclusivement au service des gens riches et puissans; qu'il n'aborde ses malades ni avec cet air de gaîté ou de distraction

on se croit dispensé de réfléchir sur ce qui frappe journellement les yeux, on se croit dispensé d'étudier ce qu'on rencontre à chaque pas, on s'en rapporte aux traditions, on les adopte sans examen, on les met à la place des connoissances réelles, et sur la foi de ce qu'on appelle l'expérience des siècles, qui n'est souvent que l'erreur appuyée d'un crédit antique, on néglige de se former à soi-même une expérience; car je ne donnerai point ce nom à cette pratique aveugle, à cette routine, qui n'est en quelque sorte qu'une habitude machinale qui ne ressemble presque en rien à l'intelligence, et qui est même au-dessous de l'instinct.

En tout genre, le génie est rare, et la logique même n'est point commune : cette dernière qualité est une des plus essentielles dans la médecine, une des plus nécessaires aux médecins ; sans elle, la science acquise, les connoissances amassées par la lecture d'un grand nombre de livres, ne sont qu'un trésor confus entassé dans les magasins de la mémoire; sans elle, l'inspection même de la nature, l'étude des faits, l'habitude du positif de la science, la fréquentation journalière des lieux où tous les genres d'infirmités et de maladies se rassemblent pour l'instruction de ceux qui veulent apprendre à les guérir, ne sont que des voies ouvertes à l'erreur; sans elle, l'esprit n'est qu'un flambeau trompeur, qui n'éclaire que pour égarer; et cette force de tête qui lie les idées entr'elles par leurs rapports les plus généraux, qui domine les faits, qui les enchaîne, qui les serre autour d'un point commun dans un ordre systématique, n'a qu'une direction fausse et qu'une activité périlleuse. C'est faute de logique, c'est parce qu'ils ne raisonnoient pas juste, que les

médecins des siècles passés tombèrent systématiquement dans des excès qui rendirent la science si suspecte, en rendant les savans si ridicules; et ce n'est sûrement pas en raisonnant avec plus de justesse que quelques médecins de notre temps, pour ne pas suivre les traces de leurs prédécesseurs, se sont jetés dans des excès contraires, ont paru se défier des ressources de l'art, en invoquant sans cesse le secours de la nature; et, réduisant toutes les méthodes de guérir à un système d'inertie, ont calomnié la science même dont ils font profession.

Ce n'est pas elle, pourtant, qu'il faut accuser : elle n'est coupable, cette grande et belle science, ni du ton pédantesque des anciens médecins, ni des airs légers des nouveaux; ce n'étoit pas elle qui conseilloit d'intarissables saignées et d'éternelles purgations; ce n'est pas elle qui veut qu'on laisse agir la nature sans la secourir; ce n'est pas elle qui a créé des partis et qui forme des sectes : elle n'est ni de l'ancienne ni de la nouvelle école; elle est également étrangère et au charlatanisme qui la compromet, et à l'indifférence qui l'annulle, et à la manie des systèmes, qui la dénature, et à cette affectation de sagesse qui la paralyse, et aux décisions tranchantes, hasardées, qui la brusquent, et au doute méticuleux, tremblant, qui la décrédite : elle n'a jamais dicté ni le langage des docteurs d'autrefois., ni celui des docteurs d'aujourd'hui; elle n'a revêtu ni la robe poudreuse des uns, ni le frac élégant des autres; elle n'a pris ni l'énorme perruque des temps passés, ni la chevelure abrégée du nôtre; elle révèle ses secrets et ses mystères à l'homme studieux qui, doué d'une saine et forte logique, marche d'un pas ferme dans le sentier qu'elle

lui trace entre tous les excès, qui se tient également éloigné de tous les partis, qui ne se confie pas trop dans ses lumières et qui ne se défie pas trop de son art, qui soumet toutes les méthodes à ses réflexions, qui vérifie toutes les traditions par sa pratique, et toutes les expériences par sa propre expérience.

Les livres de médecine abondent, et la plupart de ceux qui paroissent, manquent de ce caractère de logique et de droit sens, sans lequel un ouvrage de ce genre n'est qu'une compilation plus ou moins ridiculement indigeste de faits déjà connus, ou qu'une théorie plus ou moins ingénieuse, plus ou moins vague, dans laquelle la justesse des raisonnemens solides et la subtilité des vains sophismes, le bien et le mal, le vrai et le faux, se trouvent confondus; c'est un reproche que l'on ne fera point au livre de M. le docteur Portal : l'auteur y démêle un de ces faux raisonnemens, un de ces sophismes accrédités qui se transmettent de génération en génération, et qui passent d'école en école jusqu'à ce qu'un esprit éclairé, tournant plus particulièrement ses regards et sa pensée vers le point de la question, dissipe ou les ténèbres ou les lueurs trompeuses qui obscurcissoient la vérité ou qui la faisoient méconnoître. Sans doute il seroit nécessaire que ce fût un homme de l'art qui rendît compte à ma place de l'ouvrage de M. Portal; il seroit nécessaire que l'analyse en fût faite par un juge qui joignît aux connoissances requises une impartialité plus rare peut-être que la science; mais si l'on peut contester ma compétence, on ne pourra du moins contester ma bonne foi : il n'est pas toujours si utile qu'on le pense d'être jugé par ses pairs.

M. le docteur Portal a pour but, dans ce livre

important, de démontrer la fausseté de la division de l'*apoplexie* admise par la plupart des praticiens de nos jours, en *apoplexie sanguine* et en *apoplexie séreuse*. Depuis Hippocrate jusqu'à Gallien, l'apoplexie fut regardée comme un effet de la compression du cerveau; et le sang passant pour en être la cause, comme il est vrai qu'il l'est le plus souvent, la saignée fut toujours le remède accrédité parmi les anciens; mais depuis que les ouvertures de corps sont devenues fréquentes, on a reconnu qu'il y avoit quelquefois, au lieu de sang épanché dans le cerveau des sujets morts d'apoplexie, un liquide séreux; et dès-lors les médecins ont établi, d'après cette observation, une nouvelle théorie. L'apoplexie déterminée par un amas de sérosité, dût être, suivant eux, distinguée de l'apoplexie produite par un épanchement de sang; la première exigeant les vomitifs et les purgatifs, la seconde les saignées; l'une se reconnoissant à la pâleur du visage, à la petitesse du pouls sans gêne de la respiration; l'autre ayant pour symptômes un pouls dur et plein, une respiration stertoreuse, une figure très-rouge. Tel est encore aujourd'hui le sentiment des médecins en général; mais M. le docteur Portal qui, dans les commencemens, ainsi qu'il a la bonne foi d'en convenir, partageoit l'erreur commune, s'en est depuis affranchi; et l'objet de son nouvel ouvrage est de ramener les idées des praticiens modernes à l'opinion des anciens : il a trouvé, nombre de fois, du sang épanché dans le cerveau de sujets qui avoient eu tous les symptômes attribués à l'apoplexie séreuse; des amas d'eau se sont offerts à lui, non moins souvent, chez des apoplectiques dont le visage avoit été coloré, le pouls dur et la respira-

tion bruyante : quelquefois les deux altérations se sont trouvées réunies. La nature de l'épanchement ne change donc pas celle de l'apoplexie, et les deux ordres de symptômes lui sont communs. La saignée, dans les deux cas, en diminuant le sang contenu dans les vaisseaux de la tête, est le remède souverain, comme le prouve l'auteur par de nombreuses observations, tandis que les vomitifs redoublent la maladie, en augmentant la pléthore cérébrale, ainsi que le démontre aux yeux de l'homme le moins instruit la rougeur dont se colore le visage pendant le vomissement. Il en résulte qu'on doit proscrire le traitement jusqu'à présent conseillé, pour l'apoplexie prétendue séreuse; et cette réforme dans l'art médical est d'autant plus importante, que cette maladie comparée, pour la rapidité de ses effets, à l'éclat de la foudre, ne laisse pas le temps de réparer une faute.

L'ouvrage est divisé en deux parties : dans la première, l'auteur, après avoir remis sous les yeux du lecteur deux Mémoires publiés, l'un en 1782, l'autre en 1803, dans lesquels il avoit déjà fait connoître sa doctrine sur l'*apoplexie*, traite avec détail des causes de cette maladie en vingt articles, accompagnés chacun d'exemples que lui a fournis sa propre expérience, ou qu'il a puisés dans les auteurs les plus célèbres. Dans la seconde, il expose en général le diagnostic, le prognostic, et le traitement de l'apoplexie confirmée; l'un curatif et composé de la saignée, des vésicatoires, des évacuans, des eaux de Balaruc, de Bourbonne, etc.; l'autre, préservatif et variable, suivant les causes.

Remarquons que la pensée qui sert de base à l'ouvrage de M. le docteur Portal, a autant de simplicité que de justesse : il est d'une évidence frappante

qu'en diminuant la masse et le volume du sang, on diminue dans la même proportion les liquides épanchés, qui sont la cause de l'*apoplexie*, ou du moins qu'en débarrassant les veines du cerveau, on donne plus de jeu à ces liquides, qui dès-lors pèsent sur cet organe avec moins de force. Il me semble que ces idées sont à la portée des esprits même les plus étrangers aux études et aux mystères de la médecine; et cependant il est clair que jusqu'à présent les réflexions et l'expérience des gens de l'art ne les avoient point atteintes : tant il est vrai que les raisonnemens les plus naturels sont très-souvent ceux qui échappent avec le plus de constance et de facilité aux hommes qui devroient les saisir d'abord. On a lieu d'espérer que du moins leurs yeux ne se fermeront pas à la lumière que M. le docteur Portal vient de répandre sur un point si important de l'art de guérir. S'il y a quelque chose de pire que l'erreur, c'est l'attachement à une opinion erronée, lorsque la fausseté de cette opinion est parfaitement démontrée; il n'est pas rare toutefois de voir les intérêts de l'amour-propre l'emporter sur les intérêts de la vérité, sur ceux de l'humanité; l'histoire des sciences n'offre que trop d'exemples d'un renversement si condamnable; il y a des cas où la médecine elle-même, personnifiée, ne seroit pas écoutée des médecins; et si elle pouvoit leur parler, il est probable qu'on lui demanderoit d'abord si elle est de *l'ancienne* ou de *la nouvelle* école. Y.

XXXVI.

De la conservation des femmes, ouvrage utile à la population; par le docteur A. Leroi, professeur de la Faculté de Médecine de Paris, etc., etc.

Nous devons commencer par admirer le zèle infatigable de M. Alphonse Leroi, pour le soulagement de l'humanité souffrante, et surtout l'étonnante fécondité de sa plume, qui est telle, que nous ne concevons pas qu'il puisse lui rester encore quelques momens pour professer à la Faculté de Médecine de Paris, les accouchemens et la médecine des femmes, des enfans, etc., etc. M. le docteur Alphonse Leroi est auteur de *la Médecine Maternelle*, ou *l'Art d'élever et de conserver les enfans;* du *Manuel des Goutteux et des Rhumatisans, des Pertes de sang et de toutes les hémorragies;* d'une *Histoire de la Grossesse:* il va mettre sous presse le *Catéchisme des Mères et des Nourrices;* un *Art de Cuisine pour les enfans;* un *Traité sur les fièvres intermittentes, sur la nature et les effets du kinkina;* un *Manuel des Sages-Femmes;* il travaille à un *Traité de la puberté, de la grossesse; de l'accouchement et de ses suites*, etc. Et il n'aspire point, dit-il modestement, à laisser après lui une longue mémoire. Cependant il faut convenir que si dans chacun de ces nombreux ouvrages, il y avoit quelques découvertes, quelques vues neuves, quelques résultats utiles à l'humanité, M. Alphonse Leroi auroit des droits évidens à cette longue mémoire. Eh!

comment n'y aspireroit-il pas avec de tels titres, quand le moindre petit auteur d'une chansonnette espère bien qu'on se *rappellera* éternellement de lui, et parle hardiment de sa gloire dans les avertissemens qui précèdent toujours sa chansonnette. Mais malheureusement les sciences, et particulièrement la médecine, qui produisent tant de livres, ne produisent bien souvent que cela; et depuis le premier homme, nous continuons de mourir dans une proportion qui devient tous les jours un peu plus forte, à cause de l'acquisition de quelques maladies nouvelles que nous faisons toujours de temps en temps, à côté de l'acquisition de quelques découvertes nouvelles en médecine. Voilà ce qui se passe depuis le premier homme, et on nous promet bientôt le *dernier* dans un poëme nouveau; et il faut convenir que voilà un rude soufflet donné à la science des Hippocrate et des Galien, qui nous verra tous enterrer les uns après les autres, sans pouvoir y porter remède; et jusqu'à ce qu'il ne restera plus sur la terre qu'un seul individu qui ne sera pas enterré, à moins qu'il ne se rende lui-même ce dernier devoir en s'enterrant tout vif.

Tout enterrement à part, quoique nous soyons sur le chapitre de la médecine, nous avons été séduit par le titre du dernier ouvrage de M. Leroi, au sujet *de la Conservation des femmes*, et d'autant mieux que nous avons pensé qu'il y avoit là un ellipse, et qu'il s'agissoit proprement de conserver la beauté des femmes; qu'il étoit question de quelque nouvelle drogue, de quelque liqueur supérieure à celle de Ninon, au moyen de quoi il ne seroit pas possible de devenir laide; alors nous comptions être très-agréable au beau sexe, en nous hâtant de lui faire connoître un tel ouvrage; mais il ne s'agit que de lui conserver

la vie, ce qui, en comparaison de la beauté, n'est vraiment qu'une bagatelle. M. Leroi nous dit que les femmes semblent avoir été oubliées en médecine. Si cela étoit, n'y auroit-il pas un compliment à leur faire à ce sujet, et d'autant mieux, qu'elles vivent volontiers plus long-temps que nous, et qu'on a vu partout, de tout temps, le nombre des femmes l'emporter sur celui des hommes. Cependant, il faut convenir que si la médecine a oublié les femmes, les femmes n'oublient point la médecine; car elles y ont beaucoup plus de confiance que nous, et on les voit généralement, pour la moindre chose, s'environner de médecins, de remèdes, et se faire même, très-souvent, *traiter d'une visible et parfaite santé.* M. Leroi prétend que la femme doit être l'objet d'une médecine spéciale; car, autre est l'art de guérir les hommes, autre est l'art de guérir les femmes. Comme l'a dit lui-même Hippocrate : *Alia est muliebrium, alia virilium curatio.* Mais puisqu'Hippocrate a dit cela, c'est une preuve assez claire qu'on s'est toujours occupé de guérir les femmes aussi bien que les hommes, et qu'on est probablement aussi avancé d'un côté que de l'autre. Il n'est pas douteux que les maladies des femmes ne ressemblent pas toutes aux nôtres; que leur organisation est différente; que leurs fonctions sont d'un ordre différent, comme le dit M. Leroi; il ne faut pas être bien savant et bien pénétrant pour avoir découvert cela; mais nous ne voyons point du tout pourquoi la médecine de la femme *exigeroit une étude nouvelle toute particulière.* Les femmes n'ont donc point été guéries jusqu'à ce moment-ci, ou si elles l'ont été, c'est apparemment contre les *principes;* ce qui équivaut, sans doute, à une guérison. Cependant le même Hippocrate a écrit

un livre *De Morbis Mulierum*, des maladies des femmes. Hippocrate n'y entendoit-il rien, et M. Leroi a-t-il fait sur ce sujet des découvertes précieuses? C'est ce que nous nous efforçons de chercher, et ce que nous ne trouvons point, du moins dans la brochure que nous avons sous les yeux. Il semble, à l'entendre, que jusqu'ici nous n'avons point pu *conserver* de femmes, et qu'elles meurent toutes en couche ou des suites de cet état, ou de l'état continuel de maladie où elles sont; car Hippocrate a dit, et M. Leroi répète, que la femme est toute maladie: *mulier tota morbus est*. M. Leroi ajoute que *la santé des femmes importe plus qu'on ne pense à l'ordre social: car si l'on veut que les hommes soient sains et robustes, il faut que les femmes soient fortes et saines.*

Nous demandons si on a jamais douté de ces choses-là, et si c'est bien la peine de répéter des vérités si exactes. Mais que fait donc M. Leroi pour nous procurer des femmes fortes et saines? Il déplore d'abord l'ignorance et la barbarie de la plupart des sages-femmes; d'où il suit que les campagnes sont à la veille d'être *ravagées*, c'est-à-dire, d'être dépeuplées (quoique jamais elles n'aient donné une plus grande espérance de population). Il propose les moyens de donner rapidement, dans tout l'Empire, de l'instruction aux sages-femmes; il veut que, comme il y a des officiers de santé, des docteurs en médecine, en chirurgie et des professeurs, il y ait la même création et la même hiérarchie pour propager la science de la médecine des femmes, et la science et l'art des accouchemens, et l'art de conserver les enfans.

On assimileroit les sages-femmes de campagne aux officiers de santé, et on les appelleroit *sages-femmes*

de deuxième classe; les sages-femmes d'une éducation plus soignée seroient appelées *sages-femmes de première classe;* elles seroient assimilées aux médecins. Les unes et les autres auroient été instruites par des professeurs particuliers, dépendant de corps surveillant l'enseignement public. (Suit le développement de ce projet).

Voilà qui est merveilleusement commode et facile à arranger dans un cabinet, au beau milieu de Paris; mais nous demandons si tout cela est d'une exécution possible dans les provinces: nous demandons où on trouvera des femmes d'une éducation soignée qui se soucient de se faire sages-femmes de première classe et de se faire recevoir docteur, *après avoir suivi des cours et des professeurs; subi des examens publics, soutenu des thèses, répondu à des questions tirées au sort*, etc.? Il est très-probable que la première chose que feroit la nation française, qui aime à rire, seroit, avant de se servir de sages-femmes de première classe, de se moquer un peu d'elles, et de les ranger dans la classe des *Femmes Savantes*, qui n'ont jamais pu réussir en France depuis ce bourreau de Molière, lequel a eu aussi un peu de succès à se moquer des médecins et de la médecine; mais ce n'est pas ici le cas de discuter un projet qui, s'il étoit exécutable, seroit au moins très-inutile. M. Leroi ne se crée-t-il pas des malades et des morts pour avoir le plaisir de guérir et de ressusciter, et pour arranger, à cet égard, un système qui tourne à l'avantage de son art, et fasse briller son savoir? La nature ne se mêle-t-elle plus de nos affaires, et nous a-t-elle totalement abandonnés dans les fonctions qui lui ont été les plus chères jusqu'à ce moment? Ne pourrons-nous plus désormais avoir

des enfans et les conserver que sous le bon plaisir de la médecine, et à l'aide des professeurs et de *sages-femmes de la première et de la seconde classe?* Les dernières ont suffi, ce nous semble, jusqu'à ce jour; car, enfin, la *mortalité des femmes, au temps et dans les suites de leurs couches*, n'est nulle part aussi *effrayante* que M. Leroi veut bien le dire. La mortalité des enfans est moindre qu'elle n'a jamais été. Nous ne manquons pas de laboureurs et de soldats, Dieu merci! Où est donc le mal qui nécessite de nouveaux docteurs, et surtout des docteurs femelles? Si nos sages-femmes actuelles sont si *ignorantes*, elles sont au moins assez heureuses avec l'aide de la nature. Tenons-nous en donc à leur féconde ignorance, et ne comptons pas, jusqu'à un certain point, sur la *science* qui nous a bien quelquefois trompé, et qui n'a pas toujours dans la pratique comme dans la théorie, une heureuse fécondité.

M. Leroi ne se borne pas à vouloir guérir et à conserver les femmes et les enfans, il prétend « d'après de nombreuses observations et expériences, qu'il existe des moyens d'améliorer l'espèce humaine, c'est-à-dire, d'obtenir des enfans bien faits, pleins de vigueur, et même très-intelligens ».

On voit que la médecine et les médecins poussent leurs prétentions un peu loin; mais cela n'est pas d'aujourd'hui. Depuis que nos savans promettent d'améliorer la race humaine, tant au physique qu'au moral, comment se fait-il que nous ne soyons pas encore une race charmante et accomplie de tout point? Comment tant de systèmes de médecine et d'éducation nous laissent-ils toujours, de temps en temps, malades de corps et d'esprit? Voilà ce qui passe notre pauvre intelligence, laquelle, nous l'avouons, auroit besoin d'amélioration plus que toute autre. Voilà ce qui nous

donne encore des doutes sur l'efficacité des livres nombreux de M. Alphonse Leroi, malgré tout le mérite et le talent qui les distinguent d'ailleurs. B . . . x

XXXVII.

Lettre écrite des Pyrénées, le 20 juin 1805.

Si la santé, qui semble avoir fui des villes, s'est retirée dans un désert, sa demeure est sans doute aux *eaux chaudes* (*). Jamais la Thébaïde n'offrit une aussi profonde solitude. Figurez-vous deux maisons et quelques cabanes suspendues sur les flancs escarpés d'une montagne au-dessus d'un ravin étroit et profond, où coule un torrent. Le terrain inégal qui sépare les cabanes, est disposé comme les marches d'un escalier. De tous côtés, la vue est arrêtée par des montagnes élevées et arides. On ne peut y respirer que du côté du ciel, et le ciel même n'y paroît qu'un très-petit cercle.

Il n'y a pas long-temps que les serpens sembloient être les seuls hôtes de cette contrée; ils entroient familièrement dans les cabanes : n'ayant point de venin, et incapables de nuire, ils n'excitoient aucune crainte; on les eût pris pour ceux que les Grecs consacroient à Esculape, le Dieu de la santé.

Sous des rochers arrondis en berceaux,
Coule à grands flots une source brûlante;
Un souffre pur allumé dans les eaux,
Exale au loin sa vapeur bienfaisante :

(*) Les *eaux chaudes* et les *eaux bonnes*, célèbres pour les maladies de poitrine, sont à six lieues de Pau, et à quatre d'Oléron, dans les Basses-Pyrénées.

Encens divin du culte solennel
Que la Santé reçoit sur cet autel.
Cette déesse, en ces lieux consultée,
N'est jamais sourde aux accens du malheur;
Sous divers traits, ingénieux Protée,
Elle visite et calme la douleur.
Tantôt dans l'air, c'est elle qu'on respire :
Elle affermit le tissu délicat
D'un tendre sein, qu'un air trop vif déchire.
Tantôt dans l'eau qui paroît lui sourire,
Éclair rapide elle attaque et combat
Les ennemis de la froide vieillesse,
Et les tyrans de l'ardente jeunesse.
L'essaim des maux s'enfuit à son aspect;
L'espoir la suit; et le flot qui murmure,
Semble redire avec un saint respect,
Pour médecin n'ayez que la nature.

C'est au sein de ces montagnes que j'ai vécu seul pendant un mois : quelques livres et des promenades solitaires m'ont tenu lieu de plaisirs; j'ai du moins eu le bonheur d'y oublier mes peines et de rajeunir mon ame. « Dans ce désert, m'écrivoit hier une femme ingénieuse et sensible, un être rêveur ne voit autour de lui que des ruines et des barrières immenses qui semblent le séparer de l'univers. Mais il est un monument précieux que je considère avec respect; c'est le rocher énorme qu'une main bienfaisante a percé pour garantir de l'oubli l'infortuné réduit à chercher la santé au bout du monde ».

Ce rocher se nomme *Mauhourat;* et c'est à la sœur d'Henri IV qu'on doit de l'avoir fait ouvrir. Elle étoit venue chercher la santé aux *eaux chaudes :* elle voulut qu'un bienfait attestât son séjour. Les fidèles Béarnais gravèrent des vers sur le rocher ; leur seul mérite

est de rappeler le nom de Catherine et le souvenir de Henri.

Lorsqu'on a traversé le rocher de Mauhourat, on descend dans le vallon de Laruns, petite enceinte circulaire bordée par un amphithéâtre de montagnes, sur lesquelles sont suspendus des villages; le bourg de Laruns en occupe le centre, il est traversé par un ruisseau; le bâtiment destiné aux magasins de la mâture en fait le principal ornement. Dans le village de Louvie, qui domine ce vallon, on a trouvé une carrière de marbre blanc, tel que celui de Carrare. Louis XVI en a fait transporter à Paris sept blocs destinés à représenter les grands hommes de la France. La blancheur de ce marbre est parfaite. On craint seulement qu'il ne soit traversé de veines terreuses. J'ai considéré avec plaisir les masses de cette carrière; il me sembloit y découvrir sous le marbre la Vénus de Médicis ou l'Apollon du Belvédère. Si j'habitois en Béarn et que j'eusse à mes ordres la fortune et les arts, je fixerois ici un sculpteur habile; je lui demanderois de reproduire à mes yeux les personnages célèbres qui ont illustré ces montagnes. Les Gastons de Foix, les Nemours, les Lautrec, la reine Jeanne, Henri IV, les Gassions décoreroient ma galerie; j'y laisserois entrer quelques écrivains tels que Marca et Abadie; et je ne pourrois refuser aux grâces d'y placer Corizandre.

Si l'on suit à travers une prairie un petit ruisseau, qui semble s'offrir à vous pour guide, on parvient aux pieds d'une colline qu'un sentier étroit et pierreux sert à franchir. De son sommet on descend dans un précipice; on arrive en glissant au fond d'un puits, et l'on se croit enseveli dans une mine : et en effet

les mines du Potose offrent des trésors moins précieux ; ce sont des eaux, remède infaillible pour les maladies de poitrine, et leur nombreux succès leur ont mérité le surnom de *Bonnes*. Quelques cabanes forment un établissement misérable et assorti à la tristesse du lieu. Il faut venir ici pour découvrir quelque charme dans le séjour des *eaux chaudes ;* le sombre aspect de ce puits semble rendre leur position agréable et riante, tant les contrastes peuvent tout embellir ! C'est même à l'effet des contrastes que les montagnards doivent leur principal charme : leurs vallons paroissent charmans, et leur verdure est d'une fraîcheur qui enchante. On trouve ailleurs des vallons plus fertiles et de plus vastes tapis de gazon ; mais ces prairies et ces vallons tiennent à des vallées non moins agréables, ou sont terminés par des collines riantes ; rien ne les détache, pour ainsi dire, du fonds sur lequel leur image est visible. Ici des roches arides et menaçantes, des montagnes noircies par le temps, et des neiges éternelles servent de cadres à des prairies. L'œil effrayé par l'aspect sérieux des rochers, se repose avec délice sur le tapis d'une molle et fraîche verdure ; on la retrouve comme un ami qui vient nous visiter dans une prison.

Il s'y mêle aussi un sentiment vague d'espérance, assez semblable à celui qui embellit la vie. Quand vous jetez les yeux sur une plaine, un seul regard vous la découvre ; et bientôt elle cesse d'exciter en vous le léger intérêt de la curiosité. Mais si vous voyez un joli vallon borné par une montagne, vous imaginez qu'elle cache un vallon plus délicieux encore, et vous en voulez tenter la découverte. C'est ainsi dans la vie, que nous marchons d'espérance en espérance ;

et ce qui contribue à rendre notre existence agréable, est d'ignorer notre destinée.

Ces cascades, si multipliées dans les montagnes, ces filets d'eau qui tombent sous mille formes différentes, m'intéressent moins par la variété de leur spectacle, que par le sort qui leur est asservi. Ce simple ruisseau ira se mêler à la mer et sera peut-être l'un des élémens d'une tempête; de là ses gouttes pompées par le soleil, iront former le Nil, l'Orénoque ou le Danube. J'aime à contempler dans un filet d'eau l'espérance d'un grand fleuve. Ainsi une tendre mère se plaît à découvrir dans son fils, encore enfant, un Turenne, un d'Aguesseau, un Pascal, ou un Racine.

Parmi les objets de mes promenades, je n'oublierai pas le petit hameau de *Gouze*. En sortant des *eaux chaudes*, on descend au bout d'un ravin; on traverse le torrent sur un pont, au pied duquel il se brise et rejaillit en écume. On suit un sentier qui monte en serpentant sur le flanc d'une montagne. Il est escarpé et il a fallu en quelques endroits tailler des degrés. Enfin, on parvient à une petite plaine creusée dans la montagne même : c'est un lac de verdure; huit maisons y sont dispersées; chacune a son jardin, son verger, et sa bergerie. La plupart des habitans ne sortent jamais de cette enceinte; et la terre entière est pour eux dans un espace de cent arpens. J'entrai dans l'une des maisons; j'y trouvai du lait excellent, du beurre frais et un mets du pays composé de millet. J'appris avec plaisir que ces maisons étoient habitées par des familles qui, s'alliant constamment entr'elles, doivent n'en former qu'une. Je me peignois les mœurs de l'âge d'or; je me croyois dans l'Arcadie; mes hôtes

me parlèrent d'un procès qu'ils avoient avec leur voisin, et je vis mes illusions disparoître.

En s'avançant vers les hautes montagnes, on rencontre des forêts où l'on coupe les sapins destinés à servir de mâts aux vaisseaux. Un art ingénieux a dirigé les chemins, construit des ponts hardis, établi des glissoirs commodes, et multiplié tout ce qui peut faciliter et diminuer le travail des hommes. En contemplant quelques beaux mâts, je n'ai pu m'empêcher de penser qu'ils iroient visiter un jour les rivages de l'Inde; j'y ai gravé quelques mots pour l'ami de mes jeunes années, et j'espère qu'un heureux hasard lui transmettra mon souvenir.

Les bords du Gave sont bordés de sorbiers et de sureaux à grappes rouges; ils forment comme une double guirlande, qui va se terminer au pied du pic du midi : c'est une montagne isolée qui s'élève en pyramide à douze cents toises de haut. Elle a longtemps passé pour inaccessibles; le duc de Candale parvint, sous Henri IV, à monter jusqu'au sommet, et le président de Thou en fait mention dans son histoire.

Je n'ai point encore parlé des personnes qui s'étoient rassemblées aux *eaux chaudes;* il y en avoit un assez grand nombre, et ce triste lieu ne m'en paroissoit que plus désert. J'y ai vu arriver, il y a quinze jours, une jeune femme qu'un long exil avoit retenue sur les bords de la mer Baltique et dont la poitrine avoit été altérée, par ces vents froids qui ont traversé les plaines glacées de la Sibérie. J'ai cru alors que les *eaux chaudes* étoit le seul lieu de la terre qui fut habité; mais j'ai obéi malgré moi à cette destinée qui semble entraîner les hommes loin des lieux qu'ils préfèrent. En partant j'ai remercié la nymphe de ces

fontaines, et je lui ai offert ces vœux pour l'aimable infortunée :

O nymphes de qui l'urne épanche la santé,
Si jamais ton secours aux mortels fut utile,
Si moi-même, par toi, de la mort racheté,
De fleurs et de festons j'ornai ton simple asile,
Je t'implore aujourd'hui, puissante déité!
Tes biens, je les veux tous; je les veux pour Sophie.
A tes soins protecteurs l'amitié la confie:
Fais couler ton nectar dans son sein languissant;
Mets ta main de crystal sur ses tempes brûlantes;
Ranime de son teint les roses pâlissantes.
Que dis-je! il faut pour elle un secours plus puissant.
Dans ses yeux si brillans ne vois-tu pas des larmes?
C'est son cœur déchiré qui cause nos alarmes:
Que ton onde, semblable à l'onde du Léthé,
Lui porte un doux oubli des malheurs de sa vie!
Rends le calme et l'espoir à son cœur agité;
Modère les regrets dont son ame est flétrie:
En un doux souvenir convertis sa douleur,
Et que, par l'amitié, consolée et chérie,
Elle se laisse aimer et renaisse au bonheur.

De B...r.

XXXVIII.

Une Soirée d'Auberge.

Dans une même hôtellerie
Cinquante voyageurs arrivent à-la-fois;
Tout retentit de leurs confuses voix,
Chacun d'eux peste, jure, crie,
Et, sans façon, admis dans ce triste séjour,
Se plaint, en haletant, des fatigues du jour.

Précédé d'une fille à la démarche lente,
Chacun va visiter le modeste réduit
Où le sort le condamne à passer une nuit;
Et, voyant le grabat qui trompe son attente,
Gronde tantôt l'hôtesse et tantôt la servante.
Bientôt la faim a mis tout le monde aux abois;
J'entends, près du foyer, crier le tournebroche,
L'airain propice a retenti deux fois,
Et du souper déjà l'heure s'approche.
Le tumulte s'accroît: au milieu du fracas,
Le maître du logis, qu'un bonnet blanc décore,
Au troisième signal de la cloche sonore,
Sur deux rangs allongés fait aligner les plats.
Tandis que tout le monde arrive,
Il sourit à chaque convive,
Et regarde en pitié ceux qui ne soupent pas.
Près du maigre festin, on s'assemble avec joie,
Et chacun se place au hasard;
Malheur à ceux qui viennent un peu tard!
Car, des premiers venus, le souper est la proie.
Souvent un pauvre diable, à ce festin admis,
Célèbre de Grimod (*) la doctrine savante,
Et nous dit que Berchoux (**) est fort de ses amis.
Il se plaint sans pitié des mets qu'on lui présente,
Et se plaît à montrer son dégoût, son ennui,
Pour faire croire aux gens qu'il soupe mieux chez lui;
Certain Gascon nous dit qu'aucun plat ne le tente,
La table est mal servie, et rien n'est à son gré,
Et trouvant tout mauvais, il a tout dévoré.
L'hôte, que rien n'étonne et que rien n'épouvante,
Semblable au roc battu par la vague écumante,
Reste debout, voit tout sans s'émouvoir,
Brave en paix les clameurs, et sourit à l'espoir
De rançonner la troupe mécontente.
Cependant, grâce au vin du crû,

(*) Auteur de l'Almanach des Gourmands.
(**) Auteur de la Gastronomie.

Le calembourg circule et la gaîté s'anime ;
Chacun à discourir s'évertue et s'escrime.
Là, certain campagnard, par le coche venu,
A tous ses compagnons, dont il n'est point connu,
Révèle avec candeur le nom de sa famille,
Les vertus de sa femme ou celles de sa fille ;
Plus loin, d'un air content et d'un ton ingénu,
Un rimeur indiscret lit les fruits de sa veine
A son voisin qui bâille et qui l'écoute à peine.
Un petit-maître, en poste arrivé de Paris,
Dit les modes du jour, rit du ton des provinces,
Nous fait croire qu'il a du crédit chez les princes ;
Se pare des bons mots chez Brunet applaudits,
Et cite les auteurs du parterre chéris.
Devant tous ces bourgeois, sans façon il se vante,
Toujours il exagère, et souvent il invente.
Chacun des voyageurs conte ce qu'il a vu ;
Tous parlent à-la-fois, aucun n'est entendu :
L'un plaisante, et l'autre raisonne ;
De mille cris divers l'hôtel bruyant raisonne.
Si quelque doux minois arrive en ce moment,
Tous nos beaux discoureurs se taisent à sa vue ;
Chacun sourit et prend un ton galant,
Chacun veut plaire à la belle inconnue.
On veut surtout paroître du bon ton :
Le cavalier méprise le piéton ;
Et, fâché de n'avoir à mépriser personne,
Contre tous les valets, celui-ci gronde et tonne ;
La berline légère, et portant gens de cour,
Rit de la diligence à la marche pesante ;
Et la diligence à son tour,
Regarde avec dédain la patache indigente :
On raille les derniers venus ;
On s'observe, et l'on s'examine,
Et trente voyageurs, l'un à l'autre inconnus,
Se jugent tour-à-tour, sur l'habit, sur la mine ;
Sans se connoître, on se cherche le soir
Dès le lendemain on s'oublie

Et l'on se quitte enfin pour ne plus se revoir ;
C'est le vrai miroir de la vie ;
Et sans avoir l'esprit fort pénétrant,
Pour peu qu'on connoisse les hommes,
On conviendra qu'une auberge est vraiment
L'image du monde où nous sommes.

M... D.

XXXIX.

L'art de Dîner en Ville, à l'usage des Gens de lettrés, poëme en quatre chants.

L'ART de dîner en ville est un art précieux, sans doute : mais ce n'est point, je crois, aux gens de lettres qu'il falloit le dédier. Il n'est plus ce temps où le nom de poëte étoit, pour ainsi dire, synonyme de pauvre diable : où le malheureux Colletet, crotté jusqu'à l'échine, alloit mendier son pain de cuisine en cuisine ; où l'on ne pouvoit faire le portrait d'un auteur sans l'affubler d'un méchant habit noir et d'une perruque sale et mal peignée : aujourd'hui tous nos beaux esprits sont rentés ; ils sont admis dans les cercles les plus brillans : ils font leurs lectures au milieu des sociétés les mieux choisies ; et bien loin qu'ils soient réduits à aller quêter leurs dîners, on se les dispute, on prend leur jour, et c'est une espèce de fête pour ceux qui ont le bonheur de les posséder à leur table. Je ne sais si cette abondance et ce luxe des gens de lettres est bien propre à favoriser les progrès de la littérature, et s'il ne seroit pas beaucoup plus avantageux pour elle qu'ils fussent circonscrits dans cette médiocrité d'or dont parle Horace. Ce désir immodéré de la célébrité, cette soif ardente de la gloire, qui tourmentent jour

et nuit un auteur, lorsqu'il est encore perdu dans la foule, deviennent bien moins vifs, lorsque, lancé dans le grand monde, il jouit de toutes les commodités, de tous les agrémens d'une vie molle et voluptueuse : le génie s'endort au sein de la mollesse ; et il n'a souvent manqué à tel homme, pour se faire un grand nom, que d'avoir senti vivement l'aiguillon du besoin. Duclos cependant semble d'un avis différent dans ses Considérations sur les Mœurs ; il pense que ce mélange des gens du monde et des gens de lettres a été favorable aux uns et aux autres ; que les gens du monde ont cultivé leur esprit, formé leur goût, et acquis de nouveaux plaisirs ; que les gens de lettres ont trouvé de la considération, perfectionné leur goût, poli leur esprit, adouci leurs mœurs, et acquis, sur plusieurs articles, des lumières qu'ils n'auroient pas puisées dans leurs livres. Il faut considérer ici que c'est un philosophe du dix-huitième siècle qui parle, un philosophe qui fréquentoit beaucoup le monde, et qui étoit admis aux tables des grands ; cependant, si la dissipation, l'opulence et le luxe sont funestes aux gens de lettres, comme on le croit assez communément, il faut convenir que la pauvreté ne l'est pas moins. L'Histoire ne le prouve que trop. Depuis Homère jusqu'à Gilbert, qui mourut de faim à l'hôpital, quelle immense nomenclature d'hommes célèbres qui ressentirent les angoisses de la misère ! Combien d'autres dont le génie peut-être fut éteint dans sa fleur ! Comment se livrer à de hautes conceptions, lorsqu'on est tourmenté par le besoin ? Comment se consacrer à des méditations sublimes, quand on est aux expédiens pour se procurer un morceau de pain ? L'auteur du poëme que j'annonce paroît avoir vivement senti combien a toujours été funeste aux

lettres, cette misère qui en est presque toujours l'apanage, et il s'en explique assez gaîment : « Depuis que les auteurs dînent mal, dit-il, la littérature a dégénéré d'une manière sensible; un mauvais dîner éteint l'imagination, énerve les ressorts de l'ame, et glace tous les sens. Le vin de Surène peut-il inspirer un poète ? Le fromage de Brie peut-il échauffer un orateur ? Je prie nos auteurs qui connoissent si bien l'influence du moral sur le physique, de faire un traité sur ce sujet; mais qu'il soit court et point ennuyeux, si cela leur est possible ». Juvénal exprimoit à peu près les mêmes idées, il y a environ dix-huit siècles : « Comment voulez-vous, dit-il, qu'un poète qui manque de tout, qui n'a ni de quoi se coucher, ni de quoi se vêtir, enfante des vers dignes des Muses ? Horace est plein de Falerne, lorsqu'il s'écrie : *Ohe !* Et si Virgile n'avoit point eu de gîte, s'il n'avoit point eu de laquais pour le servir, croyez-vous qu'il eût réussi à peindre Alecton, sous des traits aussi effrayans ? Non, sans doute; sa lyre n'eût rendu sous ses doigts, que des sons durs et rauques : »

Neque enim cantare sub antro
Pierio, thyrsumve potest contingere sane
Paupertas, atque æris inops quo nocte, dieque
Corpus eget. Satur est, cum dicit Horatius : Ohe !
Nam si Virgilio puer et tolerabile desit
Hospitium, caderent omnes a crinibus hydri,
Surda nil gemeret grave buccina. . . .

C'est donc pour rendre un service essentiel aux lettres, que l'auteur enseigne aux écrivains l'art important de dîner en ville. Selon lui, l'influence d'une bonne table ne peut manquer d'agir puissamment sur leurs écrits, et son poëme doit donner une face

nouvelle à la littérature. J'engage donc les auteurs que des succès nombreux n'ont point encore tirés de leur obscurité, et qui par conséquent sont réduits chez eux à un ordinaire très-exigu, à profiter de ses leçons; ils apprendront, dans son poëme, par quels moyens ils pourront dîner en ville tous les jours, toute l'année, toute leur vie.

D'après le système de l'auteur, le dix-huitième siècle auroit dû avoir une grande supériorité sur le siècle précédent; car à cette époque les gens de lettres commencèrent à se mêler avec les grands, à partager tous leurs plaisirs; et après avoir bien dîné à leurs dépens, ils alloient philosophiquement faire d'éloquens chapitres contre la noblesse. L'auteur ne manque pas de saisir dans sa préface ce trait caractéristique du dix-huitième siècle, et il peint avec beaucoup d'esprit les mangeurs célèbres qui parurent alors: « Il faut l'avouer, pour l'honneur de la littérature, dit-il, les écrivains du dix-huitième siècle semblèrent avoir deviné la *parasitique;* et sans doute ils durent cette belle découverte aux progrès des lumières et à la perfectibilité de l'esprit humain. A cette époque à jamais glorieuse, des hommes se sont rencontrés d'un appétit incroyable, gourmands raffinés autant qu'habiles philosophes, capables de tout entreprendre et de tout oser pour se faire ouvrir les meilleures tables: également actifs pendant le dîner et pendant le souper, si adroits et si prêts à tout, qu'ils ne refusoient aucune invitation, eussent-ils dû dîner deux fois par jour. Quel grand, quel intéressant spectacle! Qu'il étoit beau de voir tous les écrivains assis aux tables des grands et des financiers, et de tout ce qui avoit un nom et de l'argent! Que ces hommes furent heureux de naître dans un siècle où tout favorisoit leur appétit!

C'est par eux que nous l'avons appris ; c'est dans les Mémoires de leur vie qu'ils nous font connoître à combien de tables ils avoient leur couvert mis : c'est là que leur reconnoissance a éternisé les noms à jamais fameux des la Popelinière, des Beaujon, et de tant d'autres qui ont laissé si peu d'imitateurs : c'est là, enfin, que des femmes devenues célèbres, reçoivent les honneurs de l'apothéose, parce qu'une fois par semaine elles les invitoient à leurs banquets. Grâce à leurs dîners, l'immortalité de ces honnêtes bourgeoises est aussi assurée que celle de la mère des Gracques, etc. ». Ce petit échantillon de la préface de l'auteur servira à montrer le genre et la manière de l'auteur quand il écrit en prose ; on voit qu'il est familiarisé avec la lecture des grands orateurs du dix-septième siècle, et qu'il sait faire entrer à propos dans ses écrits l'imitation de leurs chefs-d'œuvre. Nous allons maintenant examiner ses vers : nous verrons que la contrainte de la rime et de la mesure ne lui ôte rien de son allure franche et naturelle, et que les bons mots, les traits piquans, les plaisanteries fines, trouvent aussi bien place dans ses vers que dans sa prose.

Il n'y a point de poëme sans invocation ; c'est une chose convenue et à laquelle on n'a garde de manquer. L'auteur, après avoir donc exposé son sujet, fait son invocation ; elle est conforme au genre qu'il traite :

Toi qui laisses à jeun tes favoris fidelles,
Savant régulateur du chœur des neuf pucelles,
Apollon, dieu des vers, viens inspirer mes chants ;
Ma Muse engraissera tes malheureux enfans.

Hélas! sur le Parnasse on fait maigre cuisine;
On y dine fort mal, si pourtant on y dine.
Quoi! n'est-ce donc, grands dieux, n'est-ce que pour les sots
Que le ciel bienfaisant créa les bons morceaux?

L'auteur s'adresse ensuite au patron des gourmands, au grand pontife des parasites, à ce Montmaur si célèbre à-la-fois et par ses bons mots et par son appétit, qui s'étoit logé dans un des endroits les plus élevés de Paris, afin de mieux découvrir la fumée des meilleurs cuisines, et il continue ainsi:

Age heureux! siècle d'or! où le poète à table
N'avoit d'autre souci que celui d'être aimable.
Ah! ce bon temps n'est plus! D'insensibles traiteurs
Osent, leur carte en main, poursuivre les auteurs.
Il faut rester au lit, tant il est difficile,
Dans ce siècle de fer, d'aller dîner en ville!

Le premier précepte qu'il donne au poète, et qu'il est d'une nécessité indispensable de remplir, s'il veut avoir place aux somptueux banquets des riches, c'est de se faire faire un habit, afin de pouvoir se présenter décemment partout: sans habit, nul espoir de parvenir; car, ainsi que le dit fort bien l'auteur,

Sachez que dans ce siècle où règne la sottise,
Mieux vaut Pradon couvert qu'Homère sans chemise.

Mais comment trouver de quoi payer un tailleur, lorsqu'on n'a pas d'argent pour avoir un dîner? On sent bien que l'auteur a prévu cette objection, et qu'il n'est pas homme à laisser son poète dans l'embarras; il lui indique de point en point de quelle manière il doit agir pour se vêtir d'une manière élégante et recherchée: il le met ensuite sur la

trace des meilleures tables ; car il ne veut point qu'il fasse maigre chère ; il ne veut point qu'il s'adresse à ces cuisines obscures où se prépare le maigre repas de l'économe bourgeois :

Mais surtout évitons la soupe des rentiers ;
Etendons nos filets chez de gros financiers :
Dans cette classe encore, il est un choix à faire ;
L'un est mesquin, avare, et fait très-maigre chère ;
L'autre tient table ouverte, et vit avec honneur ;
Celui qui se ruine est toujours le meilleur.
Ainsi donc chez Mondor faites-vous introduire.

Le voilà donc chez Mondor. L'auteur nous donne l'histoire de ce financier parvenu, qui, venu autrefois à Paris avec un bâton à la main, nage aujourd'hui dans l'opulence, et de son luxe scandaleux étonne tout Paris. Il fait ensuite le portrait de la femme de ce Mondor ; et pour que le lecteur soit plus à même d'apprécier la manière de l'auteur, je citerai ce portrait tout entier.

Loin d'elle les devoirs et le titre de mère ;
Ce sont des préjugés réservés au vulgaire :
Que d'autres à sa place élèvent ses enfans !
Elle éclaire son siècle... : elle fait des romans,
Embrasse d'un coup-d'œil toute la politique,
Sonde les profondeurs de la métaphysique,
Analyse notre ame et ses affections,
Dans leurs détours obscurs poursuit nos passions,
Et prouve, d'après soi, que la mélancolie
Est le type certain d'un sublime génie.
Elle a pris pour devise : *A l'Immortalité ;*
Sur son voile est écrit : *Perfectibilité.*
Elle résout d'un mot, en plaçant sa fontange,
Ces grandes questions qui terrassent la Grange,
On voit sur sa toilette un Euler, un Pascal,
Salis et barbouillés de rouge végétal ;

Elle trouve au Newton je ne sais quoi d'aimable,
Et l'algèbre a pour elle un charme inexprimable.
Le soir dans un donjon, d'un regard curieux,
Au bout d'un astrolabe interrogeant les cieux,
Son œil observateur y poursuit la comète;
Lalande, tous les jours, lui vole une planète.
A cette femme auteur, sophiste en cotillon,
Sachez plaire, etc.

Je pourrois citer beaucoup d'autres morceaux où l'on reconnoîtroit le même talent, la même facilité et la même finesse; je pourrois transcrire beaucoup de vers très-piquans, tels que ceux-ci :

— Tel doute à l'entremets, qui croit tout au dessert.
— . . . . . . La loge d'un portier
Est le vrai tribunal où se juge un quartier.
— Il mangeoit en glouton, et pensoit sobrement.

Mais j'en ai dit assez pour faire voir que ce petit poëme est un badinage très-ingénieux, et que l'auteur, quel qu'il soit, ne peut être qu'un homme de beaucoup d'esprit. Il est par fois un peu caustique; mais telle est en général notre malignité, que ses vers n'en plairont que davantage. Comment, d'ailleurs, ne pas pardonner des plaisanteries qui annoncent beaucoup moins de fiel que de gaîté?

A la fin du poëme on trouve une notice biographique sur les auteurs morts de faim. Ce morceau n'est pas bien neuf; mais il est assez naturellement placé à la suite de *l'Art de Dîner en ville*. C'est présenter tout à-la-fois le mal et le remède. D.

LX.

Épître sur la Dépendance des Gens de lettres (*).

Tu veux te faire auteur pour vivre indépendant !
Insensé ! comme toi, dans mes vœux, imprudent,
Aux charmes d'une vie obscurément heureuse,
Je préférai le bruit d'une vie orageuse.
Par le démon des vers je me crus tourmenté ;
Sans dormir je rêvois mon immortalité,
Et j'allois en jouir d'avance à l'Athénée.
Pour remplir dignement ma haute destinée,
Je fis un mélodrame : un succès clandestin,
De Louvois à ma muse applanit le chemin.
Picard, de mon héros, voyant la bienfaisance,
Crut que d'une semaine il paieroit la dépense ;
Mais malgré tout son or, mon généreux bourgeois
Le soir même expire, sans enrichir Louvois.
Le parterre usa bien de sa toute-puissance ;
Et m'apprit, en sifflant, ma triste dépendance.
C'est peu ; trente journaux, aboyant tour-à-tour,
Retentirent trois mois de ma chute d'un jour.

Conspué, sans argent, mais du moins anonyme,
J'espérois effacer, par un drame sublime,
La honte qu'un revers imprima sur mon front.
Vain espoir ! Mes amis, touchés de mon affront,

(*) La thèse contraire, proposée par l'Institut, prêtoit beaucoup à la poésie ; mais ce n'est qu'un beau rêve. L'homme de lettres, comme l'artiste, est dépendant *par sa profession*, puisque le public est juge de son mérite. Il ne peut être indépendant que par ses mœurs et son caractère : on pourroit donc proposer cette question : *L'étude des lettres élève l'ame et la rend indépendante.* (Note de l'auteur.)

Imprimèrent mon nom dans plus d'une épigramme.
Un noble désespoir s'empara de mon ame;
Et pour tout bien, chargé de six mains de papiers,
Je quitte l'entresol pour monter au grenier.
Là, neuf mois enfermé, seul avec mon génie,
J'enfantai deux romans outre ma tragédie.

Je me crus riche alors : avec un seul roman,
Je sors de mon réduit, je cours chez le Normant.
« Monsieur, j'ai composé ce roman incroyable;
Voulez-vous l'acheter? — Il doit être impayable,
Dit Geoffroy; car j'ai vu cet auteur à Louvois ».
Je veux lui répliquer, je demeure sans voix,
Et je fus tout honteux chez un autre libraire.
« Eh! qui lit à présent, me dit-il? qu'ai-je affaire
D'un roman? Mais voyons..... Est-il du moins moral?
Est-il anglais, surtout? — Il est original.
— Tant pis. — A des Français j'offre des mœurs françaises.
— J'en suis fâché; la mode est pour les mœurs anglaises.
— Que m'offrez-vous enfin? — D'imprimer à vos frais ».
Partout même réponse, et mon roman français
Dans un tiroir obscur languit avec son frère.

Il est dur d'essuyer les mépris d'un libraire.....
Laissons vivre l'ingrat aux dépens des auteurs.
Melpomène m'appelle et m'offre ses faveurs;
Je vole au comité; je demande lecture.
« Connois-tu cet auteur, dit l'un? — Non, je te jure.
— Il n'a pas l'œil tragique ». On ne me répond pas,
Les princesses rioient et se parloient tout bas.
Mais Suin, du sénat la doyenne prudente,
De royales amours discrète confidente,
Prouva, d'après la loi, qu'il falloit m'écouter,
Et, par treize au scrutin, m'exclure ou m'adopter.
On prend jour; un acteur se soumet à me lire
Dans deux mois; c'est bien long, mais je n'ose rien dire;
On reprend *Nicomède*, on remet *Manlius*,
Et l'affiche au public annonce *Antiochus*.
On m'apprend poliment que le public sévère
Se gâte en écoutant et Racine et Voltaire.

Le terme expire enfin; mon lecteur enrhumé
Demande quinze jours; c'étoit au mois de mai;
L'été vient, en province il va faire sa ronde;
Mon pauvre manuscrit avec lui court le monde.
Trois auteurs protégés n'ont pas perdu leur temps;
Et mon tour, au plus tôt, doit venir dans sept ans.
Alors, désenchanté d'une espérance vaine,
Je succombe accablé sous le poids de ma chaîne.
Je m'écrie en pleurant : « Quelle étoit mon erreur !
Je croyois obtenir la gloire et le bonheur :
Le mépris et la faim, voilà ma récompense.
Je chantai les douceurs de mon indépendance,
Et je dépens, hélas! d'un acteur, d'un journal!
Ah! quittons ce métier à mon repos fatal!
Je crus être immortel, et je suis inutile.
Loin de Paris encore il me reste un asile;
Mon père, au repentir dont je suis tourmenté,
Offrira le pardon et son obscurité ».

Ami, plus sage enfin, je ris de tes chimères;
Heureux dans mon hameau, je ne m'informe guères
Des chutes, des succès de nos petits auteurs,
De compilations adroits agioteurs,
D'un tiers de vaudeville espérant de la gloire,
Colportant le génie aux tréteaux de la Foire.
Ici je ne vois point ces grossiers parvenus
Qui tiennent Apollon aux gages de Crésus;
Usuriers insolens, dont la main frauduleuse
Signa, pour s'enrichir, leur faillite honteuse,
Et vont de leurs trésors impunément ravis,
Afficher le scandale aux yeux de tout Paris.
J'ai brûlé mes romans et ma tragique fable.
Retiens de mon grenier l'histoire lamentable,
Réprime les élans d'un téméraire orgueil,
Et redoute une mer dont j'ai marqué l'écueil.

Tu ne me réponds rien; mais ce malin sourire
Révèle, malgré toi, ce que tu n'oses dire.
Tu ne peux m'offenser, je ne suis plus auteur.
— Et bien, je vais répondre; excusez ma candeur.

Des mauvais écrivains vous eûtes le salaire ;
Mais celui qui s'élève au-dessus du vulgaire
Au fond de sa retraite, heureux, indépendant,
Commande à l'avenir, et jouit du présent,
Loin des cours se consacre à la philosophie,
Et lègue à ses enfans l'exemple de sa vie.
C'est ainsi que Rousseau, libre dans ses forêts,
Des hommes qu'il chérit sonda les maux secrets,
De nos vieux préjugés dévoila l'*imposture*,
Et pour nous corriger fit parler la nature.

— Sans doute il s'attendrit sur tout le genre humain :
Mais les cris de ses fils, rejetés de son sein,
Accusant sa mémoire, iront dans tous les âges
Démentir son orgueil et ses vertus sauvages.
Et ! puis-je l'estimer lorsque, m'ouvrant son cœur,
Il ose des mortels se dire le meilleur ?
Fut-il indépendant lorsque sa défiance
Outragea l'amitié, trahit la bienfaisance,
Révéla des secrets qu'il devoit respecter,
Et n'avoua ses torts que pour mieux se vanter ?
Et cependant mes pleurs, honorant son génie,
Ont trempé les feuillets d'Émile et de Julie.
— Mais Voltaire du moins réunit à-la-fois
Les dons de la fortune et la faveur des rois ;
Il marcha leur égal, et la philosophie,
Malgré le despotisme, éclaira la Russie.
Le Salomon du Nord l'appela son ami ;
Le poète le crut, il vola près de lui :
Hélas ! il vit trop tard qu'un orgueil despotique
Avoit tissu de fleurs ce lien politique ;
Voltaire, du héros servant la vanité,
N'étoit que l'instrument de sa célébrité.
Désabusé des rois, certain de sa puissance (*),
Il reconquit sa gloire avec l'indépendance.
De Ferney, dans l'Europe, il envoya ses lois,
Et l'Europe charmée applaudit à sa voix.

(*) Allusion à ce mot si connu de Mirabeau : *Ma tête est une puissance.*

Il écrivit alors, plus modeste et plus sage :
J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage (*).

— De Voltaire, avec toi, j'admire les talens.
Quel usage a-t-il fait de ces dons si brillans ?
Frondeur audacieux, prêchant la tolérance,
Pour plaire à Catherine il décrioit la France ;
Et soudain, redoutant un exil mérité,
Il flattoit Pompadour, sûr de l'impunité.
On le vit tour-à-tour adorer et proscrire
Le dieu de Mahomet et le dieu de Zaïre.
De brillantes couleurs il orna la Raison ;
Il oublioit la sienne en songeant à Fréron.
Patouillet et Coger, Nonotte et Desfontaine,
Dont il rendit les noms immortels par sa haine,
S'ils refusoient l'encens qu'attendoient ses autels,
Faisoient frémir ce dieu qui trompoit les mortels.
Trente ans il fit le mort pour mieux cacher sa vie ;
Envieux des talens, il accusoit l'envie.

L'histoire du génie atteste les revers.
Colomb, qui découvrit un nouvel univers,
Par un monarque ingrat, de chaînes flétrissantes,
A vu charger ses mains tant de fois triomphantes.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Et tu prétends encore, Icare audacieux,
Jusqu'à l'astre du jour t'élever dans les cieux !
Crains de te confier à ton aîle factice,
Et mesure l'abîme ouvert pour ton supplice.
Mais ton ame indignée et pleine d'Apollon,
Repousse les conseils de la froide Raison,
Appelle les dangers, et de bruit affamée,
Dans son nuage d'or poursuit la Renommée.

(*) C'est un vers de Voltaire. (*Note de l'auteur.*)

Tu connoîtras bientôt qu'un public inconstant
A son joug tyrannique asservit le talent,
Et tu viendras, instruit par ton expérience,
Près de moi dans nos champs trouver l'indépendance.

H. G.

XLI.

Petit voyage en Béotie, trouvé dans les papiers de feu CLAUDE-NICOLE ALEXANDRIN, *poète français,* et recueilli par JOSEPH B... X, son cousin.

UN jour, pressé par le besoin d'écrire,
Voulant rimer, et ne sachant que dire,
Ayant en vain cherché dans mon cerveau
Quelque sujet agréable et nouveau,
Désespéré de ma triste impuissance,
Je m'avisai d'une invocation
Où des neuf sœurs j'implorai l'assistance.
Je n'obtins rien de ma pétition
Que j'avois faite en huit vers héroïques,
Des plus ronflans et des plus magnifiques,
Qui finissoient par ce vers assez fort :
Accordez-moi du génie, ou la mort.....
Vaine demande, inutile prière!
De mes huit vers je n'eus pas le salaire :
Les doctes sœurs en firent peu de cas;
Je restai sot et je ne mourus pas.
Or, savez-vous, dans l'embarras extrême
Où se trouvoit mon esprit altéré,
Ce que je fis? Je m'en allai moi-même,
Par le plus court, tout droit au mont sacré,
Sur l'Hélicon, lieu de la Béotie,

Où je savois, par ma mythologie,
Que demeuroient les chastes déités.....

Je ne dis pas quelles difficultés
J'eus à souffrir dans ce pélerinage.
J'étois à pied, comme on peut le penser :
Ce fut toujours la monture du sage :
Allant ainsi pour très-peu dépenser,
Portant au dos mon petit équipage,
Formé d'un sac de cuir demi-tanné,
D'une bouteille à mon col attachée,
D'une écritoire à Saint-Claude tournée,
Et d'une plume à mon dinde arrachée,
En peu de temps je me trouvai grimpé
Sur le sommet par les sœurs occupé.
Je me glissai dans le temple des muses,
Balbutiant quelques foibles excuses
Sur mon projet peut-être extravagant,
Et je finis par le discours suivant :

Je vous salue, ô filles de mémoire !
Source d'esprit, de génie et de gloire ;
Me direz-vous pourquoi vous refusez
De m'inspirer, quand je vous supplie ?
Pourquoi mon triste et malheureux génie
Ne peut trouver que des sujets usés
Qui, produisant des phrases rebattues,
Portent toujours mes lecteurs dans les nues,
Ou sur les bords *des ruisseaux argentés ?*......
  direz-vous pourquoi mes tragédies
Par des sifflets sont toujours accueillies ;
Malgré le sang que j'ai l'art d'y verser,
Malgré le soin que je prends d'y glisser
Des traits affreux, des scènes déchirantes,
Et d'y saigner jusques aux confidentes,
Pour attendrir et pour intéresser ?
Quand sur les pas de Regnard ou Molière,
Je veux, comme eux, *instruire en amusant*,
Me direz-vous par quel autre accident

Je n'instruis point et je n'amuse guère?
Que si je veux, à l'exemple d'Homère,
Mettre en récit quelques grandes fureurs
Et célébrer les *vainqueurs de la terre*,
La terre, hélas! se rit de mes *vainqueurs*?.....
Que faites-vous, ô pucelles chéries?.....
Sur vos sofas êtes-vous endormies?
Ai-je envers vous oublié mes devoirs!
Et quand ma voix vous invoque sans cesse,
Ai-je manqué d'égards, de politesse?
Vous auroit-on retiré vos pouvoirs?.....

Lors, une muse entr'ouvrant la paupière,
(Elle l'avoit abaissée un moment
Pour m'écouter avec recueillement),
Me dit ces mots, d'une voix débonnaire,
Tant en son nom qu'au nom de ses huit sœurs:
« Nous prenons part, mon cher, à tes malheurs,
Car nous t'aimons, et tu nous *intéresse*,
Quoique bien foible et bien mince rimeur;
Mais tu nous fais l'aveu de ta *foiblesse*,
C'est un grand point et qui te fait honneur
Dans notre esprit: beaucoup de tes confrères
En parlant d'eux, ne sont pas si sincères....
Tu n'est qu'un sot.... L'arrêt est rigoureux:
Mais ce n'est pas un destin si funeste;
Console-toi: la sottise modeste
Est préférable au talent orgueilleux.
Va, mon ami, retourne tout-à-l'heure
Dans le grenier où tu fais ta demeure.
Quoiqu'assez près du logement des dieux,
Il faut cesser ton commerce avec eux......
Dans ton hameau n'as-tu pas un asile;
Un petit coin de terre à défricher?......
Tu feras mieux de te mettre à bêcher
Et de semer, dans un terrain fertile,
Un peu de mil, de seigle ou de froment,
Pour t'assurer un solide aliment.....

Car nous jugeons aisément à ta mine
Qu'on dîne mal dans ta froide cuisine,
Trop rapprochée, hélas! du firmament....
Il est assez de poëtes vulgaires
Qui, dans Paris, malheureux locataires,
Au labourage ont dérobé leurs bras;
Qui, s'emparant des plus hauts galetas,
Laissent languir leurs terres nourricières,
Et sottement, une plume à la main,
Chantent Cérès, tout en manquant de pain...
De ces messieurs la foule est inouie.
Mes sœurs et moi voyons avec douleur
Chez les Français souvent la poésie
Tourner la tête au fils du laboureur,
Qui, s'échappant du foyer de son père,
Cherche la gloire, et trouve la misère.
Laisse, mon cher, ce sentier dangereux,
A ces mortels nés sous un astre heureux,
Au sein des arts, du goût et du génie,
Qui, pénétrant dans les secrets des dieux,
Sont appelés à l'éternelle vie:
Laisse Delille enchanter l'univers,
Et l'étonner de l'éclat de ses vers.
En l'inspirant pour l'honneur de cet âge,
Nous avons mis le comble à nos travaux,
Nous ne pourrons inspirer davantage,
Et devons prendre un siècle de repos.... ».

Je fus d'abord saisi d'un peu de honte,
A ce discours par la raison dicté.
— Adieu, mes sœurs, vous me donnez mon compte,
Je le reçois et j'en suis enchanté:
De vous servir j'étois fort dégoûté.
De vos conseils la sagesse est visible,
Je vais les suivre, hélas! s'il m'est possible.

Lors, reprenant mon sac et mon bâton,
J'ai pris congé des filles de mémoire,
Et, sous leurs yeux brisant mon écritoire,
J'ai, sans regret, déserté l'Hélicon.

Or, maintenant, exempt d'inquiétude,
De ma sottise ayant la certitude,
A mon esprit je ne demande rien.
Dans mon hameau, maitre d'un petit bien,
Je fais germer, sans effort de génie,
Un gain utile au soutien de ma vie,
Logé moins haut, et moins souvent à jeun,
Je suis heureux..... et j'ai le sens commun.

B...x.

XLII.

Spectacle singulier.

Je viens d'assister à un spectacle qui a précédé la belle antiquité, qui a eu un nombre infini de représentations, sans que jamais personne se soit lassé de le voir, qui est toujours le même, et qui, cependant, paroît toujours nouveau. Je ne crois pas que les journaux, qui parlent de tout, en aient jamais parlé. Je vais essayer de vous en donner une idée, et je n'aurai pas tout-à-fait perdu mon temps, si je le place, dans l'opinion des Parisiens, au-dessus du *Pied de Mouton* et de *la Queue du Diable*.

La salle est immense : le pauvre et le riche y sont également admis ; toutes les places y sont communes ; on y respire un air toujours pur. Le théâtre est vaste et parfaitement éclairé, bien que les flambeaux n'aient point été fournis par le sieur Argant : rien n'égale la beauté des décorations ; celle qu'on a faites pour le *ballet d'Ulisse*, pour *Acis et Galatée*, même pour *Achille à Scyros*, n'ont pas autant d'éclat ; le magasin de *l'Opéra* ne renferme point des bocages aussi verts,

des antres aussi frais, des rivières aussi limpides, des nuages anssi légers, des perspectives aussi riantes, aussi variées; toutes les merveilles que ce spectacle rassemble sont distribuées avec un ordre infini; tous les changemens de scène y sont exécutés avec une précision admirable; en un mot, tout ce qu'on y voit donne la plus haute idée de la richesse de l'administration, de l'habileté du directeur; et je puis dire, sans craindre d'être accusé de partialité, que les décorations y font le plus grand honneur au machiniste.

Quant à la musique, elle n'est point de l'école italienne, ni de l'école allemande, encore moins de l'école française : les musiciens n'ont pas pris des leçons au Conservatoire, et cependant l'oreille est ravie de leurs accens; le cœur en est ému, l'ame en est transportée. Tous les rôles y sont remplis avec une perfection inimitable; on n'y entend jamais chanter faux, ni faire un contre-sens. On n'y connoît point de relâche, et les chanteurs n'y sont jamais enrhumés.

Je ne puis pas dire que les scènes de ce grand spectacle soient composées précisément d'après les règles d'Aristote; mais on y trouve une variété inépuisable, et les véritables amateurs en sont toujours enchantés; les chants n'y sont point imités des chœurs d'Euripide ou de Sophocle; mais ils n'en réveillent pas moins les plus doux sentimens dans l'ame des auditeurs; ce drame à grand spectacle, a été commenté plusieurs fois, et les commentateurs n'en ont jamais fait connoître toutes les beautés. Il n'a pas été à l'abri de la critique, et, comme tous les chefs-d'œuvre, il a triomphé de l'ignorance et de la méchanceté des hommes : les spectateurs qui ont l'ame sensible et reconnoissante, demandent encore l'auteur, comme

à la première représentation d'une tragédie, et ils le remercient du plaisir qu'il leur a donné : d'autres voient les décorations, sans songer au machiniste ; ils écoutent les accords d'une céleste harmonie, sans penser au compositeur, et ce beau spectacle est pour eux comme l'ouvrage du hasard.

Quel est donc ce rare spectacle, me direz-vous, qu'on place au-dessus de notre Académie impériale, au-dessus des plus pompeux mélodrames? Ce spectacle, il est vrai, n'est point affiché au coin des rues; il n'est point annoncé dans les feuilletons des journaux; vous ne me devinerez pas. C'est le Printemps qui vient de reparoître dans nos climats. J'ai dit que le théâtre étoit vaste et magnifique : regardez le ciel et la terre. J'ai dit que les décorations faisoient le plus grand honneur au machiniste : jetez vos regards sur les prairies qui commencent à se couvrir de fleurs, sur les bois qui reprennent leur verdure, sur les champs qui étalent partout leurs beautés naissantes. J'ai parlé d'une musique qui surpasse celle qu'on entend sur nos théâtres : écoutez les chants du rossignol qui célèbre son retour dans nos campagnes; écoutez le bruit des eaux, le murmure des vents du matin, et ce concert universel qui s'élève du sein des vallons et des bosquets, vous conviendrez avec moi que ce spectacle n'est pas sans beauté ; on y trouve même plus de grandeur que dans les tragédies de Corneille, plus de pathétique que dans celle de Racine, plus de douceur que dans les opéras de Quinaut, plus d'harmonie que dans toutes les compositions de Gluck et de Sacchini. — Toutefois, je demande pardon aux Parisiens de l'avoir placé au-dessus du *Pied de Mouton* et de *la Queue du Diable*.

M...D.

XLIII.

De l'Agriculture.

De toutes les sciences physiques, cultivées aujourd'hui avec tant d'ardeur et de succès, l'agriculture est sans contredit la première : non que j'aime les systèmes et le jargon scientifique dont on a voulu l'embarrasser ; c'est la pratique qui m'en plaît, beaucoup plus qu'une vaine théorie presque toujours démentie par l'expérience. L'agriculture est l'occupation la plus favorable à la vertu et à la liberté, les deux plus précieux avantages de l'homme.

« Trop heureux le laboureur ! s'écrioit dans son enthousiasme le chantre immortel des *Géorgiques*, s'il savoit connoître et apprécier son bonheur ! loin du tumulte des armes et des discordes civiles, il puise au sein de la terre reconnoissante, des biens qui ne lui coûtent ni dangers ni remords ».

O fortunatos nimiùm, sua si bona norint,
Agricolas, quibus ipsa procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus !

Procul discordibus armis est un de ces traits de vérité qui distinguent les peintures des anciens de nos descriptions vagues et froides. Les biens que produit l'agriculture sont surtout précieux par le contraste des maux qu'entraîne la guerre civile. C'est dans les temps de troubles et de discordes qu'on apprend à estimer le repos et la paix. Le poète lui-même, chassé autrefois

de son petit domaine par le vainqueur, sentoit vivement combien il est doux de vivre au sein de ses foyers.

A l'autorité d'un poète joignons l'autorité d'un homme d'état, d'un savant, d'un sage : écoutons le fameux Caton le censeur. Ce grave personnage s'enflamme quand il parle de l'agriculture; il semble entrer en verve, et le philosophe se change en poète. La vie du cultivateur, dit-il, est ce qui approche le plus de la vie du sage; elle le met en correspondance avec la terre toujours obéissante, toujours exacte à rendre avec usure ce qu'on lui a confié. Caton peint l'abondance champêtre qui environne l'homme des champs; ses celliers qui regorgent de vin et d'huile; les moissons entassées dans ses granges et dans ses greniers; sa basse-cour peuplée de toutes sortes d'animaux; il s'extasie sur la beauté du spectacle que présentent des champs bien cultivés, et finit par dire que les délices de l'agriculture le réconcilient avec la volupté. C'est l'éloquent Cicéron qui le fait parler ainsi dans cet admirable Traité de la Vieillesse, le plus intéressant peut-être et le plus philosophique de ses ouvrages.

Parmi les diverses branches de l'agriculture, l'éducation des troupeaux tient le premier rang; c'est la plus ancienne, la plus honorable et la plus lucrative. Il est vrai qu'elle est bien déchue de sa noblesse antique : nous ne sommes plus au temps où les pasteurs des peuples étoient aussi pasteurs de troupeaux, où les jeunes princes portoient la houlette, où les bergers jugeoient les déesses; sans remonter à ces temps reculés où la vérité se mêle avec la fable, il est constant qu'aujourd'hui tous les professeurs d'économie rurale regardent la nourriture et la reproduction des animaux utiles à la culture, comme la plus abondante source de l'opulence rustique.

L'agriculture, comme les autres arts, étant soumise à la mode, l'amélioration de la race de nos moutons est aujourd'hui l'industrie du meilleur ton et du goût le plus nouveau. Les troupeaux espagnols se multiplient en France : l'Espagne est devenue pour nos modernes instituteurs de bergeries, une seconde Colchide; moins entreprenans et plus heureux que Jason, ils ravissent à l'Andalousie ces belles toisons, plus précieuses que la toison d'or, objet de l'expédition des Argonautes. Que ne peuvent-ils aussi transporter sur notre sol, avec les béliers porteurs de ces riches toisons, les tièdes zéphyrs et la douce température qui règnent sur les bords du Guadalquivir.

C'est une admirable conquête que celle qui enrichit un pays sans appauvrir l'autre, qui fait la fortune du vainqueur, sans dépouiller le vaincu! L'Espagne ne s'aperçoit pas encore, à ses dépens, des efforts de notre émulation ; nous avons conquis quelques-unes de ses toisons, et ses laines n'en deviennent que plus chères. On diroit que ses richesses augmentent à mesure que nous nous efforçons de les partager ; son commerce en ce genre étoit moins florissant lorsqu'il n'existoit pas en France un seul bélier espagnol.

Quelques naturalistes pensent que les races, d'abord améliorées, finiront par se dégrader dans notre pays, après quelques générations, et qu'il faudra toujours faire venir d'Espagne de nouveaux régénérateurs; mais si l'on peut juger du règne animal par le règne végétal, n'avons-nous pas des fruits d'origine étrangère, qui bien loin de dégénérer, se sont perfectionnés dans nos climats, quoiqu'en apparence beaucoup moins favorables? La cerise, originaire du Pont, en Asie, ne valoit peut-être pas celle de la vallée de Montmorency; et nos pêches de Montreuil valent mieux que celles

qui naissent dans la Perse ; leur première patrie. Un temps viendra peut-être ; où les moutons français se verront chargés d'une toison aussi fine que celle dont se glorifient les moutons espagnols ; et ceux qui essaient aujourd'hui de procurer cet avantage à la France, lui auront rendu un plus grand service que s'ils eussent augmenté son territoire d'une vaste province. G.

XLIV.

La Mort d'Abel, de Gessner.

LA poésie pastorale est peut-être celle dont le caractère générique est le moins déterminé, et dont les lois et les règles sont le moins établies, soit par la nature, soit par les modèles que nous ont laissés les anciens. En lisant les Idylles de Théocrite, on voit qu'elles ne sont pas toutes consacrées à la description du paysage ou aux scènes champêtres ; la plupart s'embellissent de toutes les richesses de la mythologie payenne ; et si les interlocuteurs sont des bergers, du moins racontent-ils souvent les histoires des dieux ; d'autres idylles, remplies de plaintes amoureuses, se rapprochent du genre de l'élégie ; quelques-unes n'offrent que le récit d'une métamorphose ; Virgile, en imitant le poète de Syracuse, étendit encore davantage le domaine des églogues. Les dix qu'il nous a laissées forment au moins sept ou huit genres bien distincts, et peu d'entre elles doivent leur intérêt principal à la peinture de la campagne ou des plaisirs des bergers. Je citerai la première pour exemple. La conversation de Ménalque

et de Tityre, sous l'abri d'un hêtre, auroit pu paroître fade aux Romains, s'il ne se fût agi que des charmes d'Amarillys et de Galatée ; mais le partage des terres aux soldats d'Auguste, le désespoir des agriculteurs dépouillés, l'éloge indirect de l'empereur, l'expression délicate de la reconnoissance de Virgile, forment le fond du tableau, dont les détails champêtres ne sont que les accessoires. Ailleurs, la rencontre de quelques bergers donne au poète l'occasion d'amener des chants lyriques, qui sans doute ne retentirent jamais dans les prairies des environs de Mantoue. En effet, quoique l'agriculture fût plus honorée chez les nations anciennes qu'elle ne l'est chez aucun peuple moderne, les Romains du siècle d'Auguste n'étoient plus les contemporains de Cincinnatus ; on n'alloit plus chercher les consuls à la charrue, et l'on n'eût pas trouvé de poètes à la suite d'un troupeau de vaches et de brebis ; il est probable que les chevriers et les bouviers étoient alors ce qu'ils sont de nos jours, de petits paysans bien sales, bien ignorans et bien grossiers, et que les bergères des rives du *Mincio* n'étoient pas plus attrayantes que celles de nos villages. A la vérité, Virgile possédoit des troupeaux et des terres, mais ses mains manioient plutôt la lyre que la houlette ou l'aiguillon.

Quoique bien éloignés des mœurs patriarchales et de la simplicité des premiers Romains, nous pourrions trouver encore parmi nous d'élégans bergers et des agriculteurs très-polis ; les riches toisons des *mérinos* ont attiré l'attention de nos citadins spéculateurs ; on entend tous les jours *Chloé* parler de la noble race de ses béliers, et *Linval* vanter l'épaisseur de ses laines argentées. Tel qui s'occupoit jadis de sa généalogie, ne pense plus qu'à celle de ses moutons, et bâtit sa maison plus petite pour faire sa bergerie plus grande. Ce-

pendant ces églogues-là se passent entièrement dans les salons de la capitale, et nul de nos brillans pasteurs n'auroit envie de suivre ses troupeaux errans dans les plaines de la Beauce ou de la Brie. Où donc trouver les bergers de Théocrite et de Virgile? où? dans le pays des nymphes, des demi-dieux, des sylphes, des génies, parmi toutes ces riantes fictions écloses du cerveau des poètes; heureuses inventions dont la nature n'offre point de modèles, et qui, cependant, doivent porter son cachet, et se parer de sa grâce et de sa variété. Lorsque le législateur de notre poésie parle de l'idylle, il prescrit l'imitation de Théocrite et de Virgile, comme le précepte le plus sûr :

Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent pas vos mains, jour et nuit feuilletés....
ART POÉT.

C'étoit aux Grâces que Théocrite lui-même demandoit de l'inspirer; il s'écrie dans la seizième idylle : « Divinité que révéroit Etéocle, ô Grâces! qui chérissez Orchomène, autrefois ennemie des Thébains, ma muse reste dans l'abandon et dans la solitude; mais daignez l'encourager, et sa confiance renaîtra. O Graces! rien ne me séparera de vous : quel objet sans vous pourroit plaire aux mortels! Grâces, puissiez-vous être mes compagnes éternelles! »

Parmi les modernes, Gessner a peut-être seul possédé cette qualité si nécessaire à l'idylle; il a, cependant, payé le tribut au goût dominant de son siècle, et surtout de sa nation, pour le genre descriptif. Ses idylles sont des tableaux de paysages peu variés, où l'on aperçoit à peine une ou deux figures qui excitent peu d'intérêt : l'expression de quelques sentimens doux et naturels ne suffit pas pour animer ces sortes de

compositions; mais dans la *Mort d'Abel*, le poète suisse a rencontré un sujet auguste par son ancienneté et par sa source, pastoral par sa simplicité et par son caractère, intéressant par ses circonstances : et nous pouvons regarder ce charmant ouvrage comme une idylle pleine de grâce et de mouvement. Je remarquerai, à cet égard, que les anciens puisoient toujours les ornemens de leurs poëmes et le grand intérêt de leurs tableaux dans leur théologie et dans leurs traditions religieuses; leurs vers unissoient le ciel et la terre, et l'Olympe s'ouvroit pour agrandir la carrière du poète. Aujourd'hui que la mythologie est épuisée pour nous, et qu'elle n'a plus ce caractère auguste et sacré, c'est, peut-être, dans nos livres saints, dans nos traditions religieuses que nous devons chercher de nouvelles inspirations, des beautés plus sublimes, des tableaux plus vastes, des sentimens plus vrais; je ne parlerai point ici des chefs-d'œuvre multipliés que les arts ont produits en puisant dans cette source féconde; je ne citerai ni Milton, ni Racine, ni J.-B. Rousseau; mais je remarquerai que les mœurs et les vertus pastorales ne durent exister réellement que près du berceau du monde, et dans le siècle des patriarches et des peuples pasteurs. Les bords du Jourdain ne seroient pas moins féconds en idylles que les rives du Pénée ou les champs d'Aréthuse.

J'ai rangé au nombre des idylles la *Mort d'Abel*, parce que la simplicité des faits, des mœurs, et des images, me paroissent le caractère essentiel de ce genre, sans exclure néanmoins la force et la beauté des sentimens. Le personnage de Caïn, cependant, se rapproche de l'épopée; mais les incidens qui mettent ses passions en jeu le rattachent à la poésie pastorale; il s'irrite de la fertilité du champ d'Abel, et du succès

d'un sacrifice de fleurs et de fruits. On a mis ce sujet sur la scène tragique, et Caïn n'a point paru déplacé dans le temple de Melpomène ; mais Abel y a semblé fade et doucereux : ce rôle est nécessairement pastoral. Au surplus, ce n'est point une nouvelle traduction du poëme de Gessner que j'annonce ici, mais simplement une nouvelle édition de l'ancienne ; quoique écrite par un étranger, elle ne manque ni de douceur, ni d'élégance : on y trouve cependant quelques germanismes, qu'il eût été facile de faire disparoître.

A. D.

XLV.

Les Saisons de Thompson, traduction nouvelle, par F. B.

J'ai comparé cette traduction à celle de M. Deleuze, qui est la plus récente, et qui paroît avoir le plus de réputation. J'ai reconnu qu'elle lui est supérieure pour l'exactitude, l'élégance et l'harmonie. M. Deleuze est un homme de goût, qui s'est attaché à diminuer l'enflure et la surabondance du poëte anglais. Son dessein étoit louable ; mais il a souvent affoibli et décoloré ce qu'il ne falloit qu'adoucir : *In vitium ducit culpæ fuga*. Le nouveau traducteur, avec plus de talent et d'éclat dans le style, a aussi lutté avec plus de succès contre l'imagination vive et hardie de Thompson. Cependant le désir de tout exprimer l'a entraîné dans quelques longueurs ; et la concision pénible de l'original, offrant à notre langue une résistance

presque invincible, l'a forcé de recourir en plusieurs endroits à une espèce de paraphrase.

Au reste, le traducteur le plus habile et le plus heureux n'élevra jamais à la perfection du style un poëme purement descriptif. Celui qui s'attache à décrire les beautés de la nature physique, manque le principal objet de la poésie, qui est d'offrir, dans ses expressions figurées, l'harmonie des deux mondes. C'est elle qui unit les corps aux esprits, les pensées aux images. L'homme est un être tout poétique; et sans cette étroite alliance qui se fait en lui du monde intellectuel et du monde sensible, il n'y auroit pas de poésie proprement dite. On transporte, il est vrai, la nature humaine aux objets même inanimés. On donne aux plantes des passions et des caractères. Mais cette espèce de fiction, ou plutôt de rêveries fabuleuses, fait plutôt violence qu'illusion à l'esprit; elle ne peut être le fondement d'une action ni d'un intérêt durable; enfin, ces prétendus amours des fleurs, où on a voulu chercher une nouvelle poésie, se termine toujours au matériel, c'est-à-dire, à ce qu'il y a de plus froid et de plus borné.

Le spectacle de l'univers offre, sans doute, de grandes beautés, et leur peinture fait une partie essentielle des couleurs de la poésie. Mais elles n'intéressent profondément que dans leurs rapports avec le cœur humain; et c'est avec raison que les hommes de goût se moquent de ces poètes anglais ou allemands, qui se croient de grands peintres de la nature, parce qu'ils auront décrit, avec une merveilleuse exactitude, ou la marche d'un insecte sur un brin d'herbe, ou la chute d'un saule au bord d'un ruisseau. Ils ignorent que plus ces descriptions sont exactes, moins

elles sont poétiques; et que ceux même qui consentent à admirer leur patience dans ces bagatelles laborieuses, n'y trouvent au fond aucune sorte d'intérêt. C'est le goût trop répandu de la physique et de l'histoire naturelle, c'est l'étude des pierres, des plantes, des oiseaux, des insectes, et de je ne sais combien d'objets de cette nature, qui rappetissent la vue, et qui ont introduit cette minutieuse poésie, bonne tout au plus pour des cirons; cette poésie du siècle des philosophes, qui ne voit dans l'univers que des meubles dont elle admire l'élégance, et dont elle étudie les commodités.

Avec toutes les richesses de l'imagination la plus brillante, Thompson lui-même languit dans le cercle étroit d'un genre naturellement faux et vicieux. Sa muse a beau s'élancer jusqu'aux extrémités de la terre, et demander des tableaux à toutes les scènes de la nature, depuis les cités populeuses jusqu'au silence du désert, son poëme manque de cette douce chaleur d'un intérêt continu, parce que le mouvement n'est point l'action. Le mouvement ne fait qu'agiter les corps, la source des actions est dans l'ame. De là vient que cette poésie philosophique, si je puis l'appeler ainsi, a recherché le mouvement et le fracas dans ses représentations, et qu'elle néglige l'action véritable. Lorsque J.-J. Rousseau soutenoit que Corneille et Racine n'étoient que de beaux parleurs, et que Voltaire seul savoit agir, il en jugeoit en philosophe, c'est-à-dire, en homme extrêmement ignorant des premiers et des plus clairs principes de l'art.

Thompson passe pour un poète philosophe. Il est vrai que les mots de *philosophie* et de *liberté* reviennent assez souvent dans ses vers, ce qui lui

donne un air déclamateur; mais comme il n'explique jamais clairement ce qu'il entend par cette philosophie, il semble qu'on n'en peut rien conclure de bien positif. Une femme célèbre, qui étoit persuadée que les poètes ne manquent jamais de se peindre dans leurs ouvrages, prétendit connoître Thompson, après avoir lu son poëme. Elle soutint qu'il devoit être fort amoureux, très-sobre, et grand nageur. On fit des recherches pour vérifier la sagacité de son jugement. Il se trouva que le poète n'avoit d'autre passion que celle de la table, qu'il étoit très-carnacier, et qu'il ne s'étoit jamais baigné de sa vie dans l'eau froide. La dame qui avoit deviné si juste, devoit être d'autant plus piquée sur le chapitre de la gourmandise, qu'à en juger par les violentes déclamations de ce poète contre ceux qui se nourrissent de la chair des animaux, on auroit juré que ses lèvres n'avoient jamais touché aucune sorte de viande. C'est un exemple, entre mille autres, qui prouve que la critique doit se renfermer dans l'ouvrage, sans prétendre que son jugement tire à conséquence par rapport à l'auteur, qui souvent est meilleur ou pire que ses productions, selon l'influence du temps où il a vécu.

Les Saisons de Thompson se ressentent plus ou moins de l'esprit de son siècle, et le choix seul de son sujet annonce le goût qui dominoit à cette époque. A parler rigoureusement, c'est moins un poëme qu'un amas de peintures qui étonnent d'abord par un coloris vigoureux, mais qui fatiguent bientôt par la répétition des mêmes images, et par l'uniformité de leur éclat. Ce seul effet devroit faire sentir le vice d'un pareil genre de poésie, et prononcer sa condamnation. Cependant

j'ai remarqué avec étonnement que M. de La Harpe soutient, dans son Cours de Littérature, que la fatigue et l'ennui qu'on ressent à la lecture d'un poëme, ne prouvent rien contre son mérite, et qu'il en faut seulement conclure qu'on n'en doit lire qu'un certain nombre de vers à-la-fois, afin de n'en être pas excédé. La précaution est excellente; mais il est bon de remarquer qu'il avance cette opinion pour justifier le Poëme des Saisons de son ami M. de Saint-Lambert, et plus encore la Henriade, dont le pouvoir assoupissant est assez renommé. La raison que donne ce grand critique est vraiment singulière, et prouve à quel point la prévention peut aveugler les plus clairvoyans. Il ose dire que ce qui fatigue dans ces poëmes, c'est le prodigieux mérite de la difficulté vaincue, qui se fait sentir à chaque vers, et qui épuise par la sensation même d'un plaisir extraordinaire : en sorte que ces poëmes ne vous ennuient et ne vous lassent que parce qu'ils sont excellens ; et la meilleure preuve qu'on puisse donner de leur mérite, c'est que passé tel nombre de vers, on bâille en les lisant. C'est l'excès de l'admiration qui vous fait tomber le livre des mains; et la lecture en est si délicieuse, qu'elle devient tout-à-fait insoutenable.

Cette conséquence peut paroître forcée; mais n'est-ce pas exactement celle qu'on doit tirer de ce passage? « Le plaisir que vous procurent l'harmonie *et le sentiment de la difficulté continuellement vaincue*, n'est-il pas de ces sensations vives, délicates et même voluptueuses qui s'émoussent aisément, et vous fatiguent un peu si vous les prolongez trop ? Est-il bien vrai qu'il faille lire de suite un long ouvrage en vers? Est-ce ainsi qu'on doit lire la Henriade, et les poëmes

anciens ou étrangers.... ou *un ouvrage écrit en beaux vers, dont le sujet ne peut vaincre l'impression qui résulte de l'uniformité de l'alexandrin?* »

Cette impression n'est autre chose que de l'ennui, cela est assez clair; mais est-il vrai que ce soit le sujet de la Henriade qui ait rendu le poëme ennuyeux? Je trouve une sorte de contradiction dans ces mots: *le sentiment de la difficulté vaincue.* Croit-on, de bonne foi, qu'un grand poète ne s'attache à vaincre les difficultés que pour les faire sentir à ses lecteurs? Peut-on dire même que la difficulté soit vaincue, si on la ressent à chaque vers? Et la seule vraie manière d'en triompher, n'est-ce pas de la faire tellement disparoître, qu'il ne reste plus à l'homme de goût que le plaisir d'entendre des vers qui coulent de source, et qui paroissent d'autant plus faciles et naturels, qu'ils ont coûté de plus longs efforts? Il me semble que lorsqu'on lit Homère, Virgile, le Tasse, Boileau, Racine, La Fontaine, la seule difficulté qu'on éprouve, c'est de quitter le livre; et on ne s'est jamais avisé de douter du mérite de leurs vers, parce qu'ils ne vous obligent pas à tout moment à suspendre votre lecture pour vous délasser du plaisir de les admirer.

J'avouerai cependant qu'à l'égard des poëmes qu'on appelle *descriptifs*, la doctrine de M. de La Harpe pourroit être mise utilement en pratique. La lecture d'une page de Thompson a autant de charmes qu'il est pénible d'en suivre un chant tout entier. On doit regarder son ouvrage comme une mine de poésie qu'il est bon d'exploiter lentement. Ceux qui connoissent toutes les difficultés et toutes les obscurités de son style, sauront gré à M. Fremin-Beaumont d'avoir non-seulement tiré l'or de la mine, mais de l'avoir

épuré au creuset du bon goût. On fera connoître plus particulièrement le mérite de son travail dans un second extrait, où l'on donnera en même temps une idée plus étendue des beautés et des défauts de l'original. Z.

XLVI.

Suite du même sujet.

Les hommes les plus habiles ont leurs erreurs, et malheureusement elles font autorité. M. de La Harpe ne savoit pas l'anglais ; il n'avoit pu lire Thompson dans l'original ; cependant il place ce poète fort au-dessous de M. de Saint-Lambert, c'est-à-dire, au-dessous d'un homme qui n'occupe pas même l'un des premiers rangs du second ordre. Il faut pardonner à l'amitié ce jugement qui ne peut se soutenir, puisqu'il n'est fondé sur aucune comparaison. L'auteur du Cours de Littérature cite avec de justes éloges plusieurs beaux morceaux des Saisons du poète français ; mais il n'en cite aucun des Saisons de Thompson. Ainsi, rien ne constate la supériorité du premier. Le célèbre critique admire aussi trop complaisamment quelques petits tableaux qui n'ont qu'un mérite assez commun de correction et d'élégance, tel que celui où le poète dépeint les fleurs :

La tulipe orgueilleuse étalant ses couleurs ;
Le narcisse courbé sur sa tige flottante,
Et qui semble chercher son image inconstante,
L'hyacinthe azurée qui ne vit qu'un moment :
Des regrets d'Apollon, fragile monument, etc.

« Voilà, s'écrie-t-il, des traits d'imagination

poétique; voilà du vrai coloris! » Soit : c'est un si petit malheur de louer avec excès ce qui n'est pas sans mérite, et ce malheur est si rare chez les critiques de profession, que je souscrirai volontiers à ces louanges. Mais il ne falloit pas oublier de dire que Thompson a traité la même peinture avec des couleurs plus riches et plus neuves ; et comme la langue anglaise est assez connue aujourd'hui des hommes de lettres, j'en citerai quelques traits pour la satisfaction des connoisseurs :

Then comes the tulip-race, where beauty plays
Her idle freaks; from family diffus'd
To family, as flies the father-dust,
The varied colours run; and while they break
On the charm'd eye, the exalting florist marks,
Wit hsecret pride, the wonders of his hand.
No gradual bloom is wanting; from the bud
First-born of spring to summer's musky tribes;
Nord-hyacinths, of purest virgin white,
Low-bent, an blushing inward; nor jonquils
Of potent fragrance; nor narcissus fair,
As over the fabled fountain hanging still.

Voici la traduction de M. Beaumont :

« Près d'elles fleurissent les tulipes, beautés éclatantes que leurs caprices rendent encore plus belles. La poussière fécondante vole de famille en famille, mêle, varie et rompt leurs couleurs ; le connoisseur s'extasie ; et le fleuriste admire avec une joie mêlée d'orgueil les miracles de sa main. L'art a nuancé la parure de ces lieux enchantés, depuis le premier bouton du printemps, jusqu'aux tribus odorantes de l'été. Là, les humbles jacinthes montrent leur blancheur virginale sur un fond incarnat, et la jonquille répand

au loin l'esprit de ses fleurs. On voit le beau Narcisse penché, comme dans la fable, sur le miroir de l'onde, etc. ».

Cette traduction offre tous les caractères poétiques; le style a du nombre, de l'éclat et de l'harmonie. L'auteur a su joindre la liberté à l'exactitude, et faire quelques légers sacrifices au bon goût, sans rien perdre de sa fidélité, et sans refroidir les hardiesses du talent. C'est ainsi qu'il a corrigé *the father-dust*, qui est une de ces mauvaises alliances de mots qu'on rencontre trop souvent chez les poètes anglais. Je lui observerai cependant que l'expression *rompt leurs couleurs* ne me paroît prise ni dans l'original, ni dans la nature. Je crains qu'il n'ait été abusé par le mot *break*, qui signifie *rompre* dans le sens ordinaire, mais qui marque ici l'action de s'ouvrir. Ce mot, dans la langue anglaise, prend une multitude d'acceptions différentes, et il est aisé de s'y tromper en vers, parce que les poètes suppriment l'adverbe qu'on a coutume d'y joindre pour en déterminer la signification précise. Cette expression fait ici tableau; Thompson a voulu peindre le fleuriste qui épie le moment où la tulipe entr'ouvre son calice. C'est ce qu'il exprime dans ce vers : *While the break*, etc.

M. Deleuze paroît avoir saisi le vrai sens, mais il l'a mal rendu. *Se développer* n'est pas synonyme de *s'ouvrir*. En général, sa version est peu fidèle : non-seulement il supprime des vers entiers, témoin celui de *from the bud first-born*, etc.; mais il substitue des images de son invention aux images de l'original, comme celle de la jonquille à qui il lui plaît de faire ouvrir *des coupes d'or*. Enfin, ce seul endroit suffiroit pour justifier l'avantage que j'ai cru devoir attribuer à la traduction nouvelle.

Quoi qu'il en soit, on reconnoîtra que la manière de Thompson méritoit d'être opposée à celle de M. de Saint-Lambert : on verra que l'un peint et anime par le coloris ce que l'autre n'a fait qu'esquisser d'un dessin pur et correct ; où celui-ci ne met qu'un trait, celui-là fait un tableau.

L'image du Narcisse, chez le poète français, est moins complète et moins précise que chez Thompson. Ceux qui savent l'anglais remarqueront dans le mot *blushing inward*, une beauté que la traduction ne fait pas sentir. *Blushing* ne signifie point l'incarnat, il n'exprime pas la couleur de la plante, il peint le rouge de la pudeur, et il est en opposition avec la candeur virginale, *of purest virgin white*.

Ce sont ces grâces d'expression qui font la poésie de style. C'est dans les comparaisons de détails que se trouve le véritable point de difficulté et la pierre de touche de la critique. Tant qu'on se retranche dans la hauteur des principes généraux, sans en venir à l'application, il est aisé de bâtir de grands raisonnemens, et de se rendre victorieux en spéculations. Il est aisé d'en appeler à ces premières notions de goût et de critique, qui prouvent que notre littérature est plus judicieuse et mieux réglée que celle de nos voisins. Mais cette décision générale ne s'applique point aux cas particuliers ; il ne faut pas en faire une mesure à la *Procuste*, où tout ce qui en excède la taille soit tranché impitoyablement.

Le goût n'a rien d'arbitraire ni d'exclusif. Il ne dépend point de l'influence des climats ; il n'est point attaché à tel degré d'élévation sur le pôle. C'est une qualité morale qu'on retrouve partout où brille la connoissance de l'ordre et des convenances.

Le peuple qui sera le mieux ordonné dans ses

mœurs, et qui fera paroître dans ses usages le sentiment le plus délicat des bienséances sociales, possédera incontestablement les plus parfaits modèles du bon goût. Mais comme ce sentiment du beau est plus ou moins répandu chez tous les peuples civilisés, comme il dépend de tout homme bien né de l'étendre et de l'enrichir, en cultivant les sémences de perfection qu'il trouve en lui-même, on ne conclura point du général au particulier, et la supériorité d'un peuple ne décidera jamais celle d'un écrivain.

Ainsi, la critique est obligée de sortir des principes généraux pour entrer dans l'examen détaillé d'un ouvrage. Elle abandonne la vérité absolue qui brille d'une lumière toujours pure, dans les hauteurs paisibles de la méditation, afin de chercher la vérité relative qui s'obscurcit et se dérobe à travers mille nuages. C'est là qu'elle ressent la difficulté de départir l'éloge et le blâme avec cette équité rigoureuse qui n'aime que le vrai, qui ne hait que l'erreur, et qui ne règle pas ses jugemens sur les rivalités de nations. Il seroit à souhaiter qu'on trouvât cette mesure juste et sévère dans un art qui est comme le dernier asile des lettres, et qui doit décider de tant de réputations usurpées et de tant d'ouvrages corrupteurs. Il n'est pas seulement injuste, il est pernicieux de louer ce qui peut offrir un dangereux exemple, ou de réprouver ce qui peut en proposer d'utiles. Mais où trouver une règle de critique qui, bien que générale dans son principe, puisse porter sa justesse dans l'examen de tant de productions diverses, et fixer les rangs entre tant de génies rivaux ? La tradition des hommes de goût est une autorité considérable, je le sais ; mais c'est moins par coutume qu'il faut la suivre, que par la connoissance des principes sur lesquels elle est fondée.

Si les anciens ont remarqué avec raison que, dans les ouvrages d'esprit, tout se rapporte à quelqu'une de ces trois parties, l'invention, la disposition et l'élocution, c'est qu'en effet, on peut distinguer dans l'esprit humain trois facultés ou trois attributs unis dans leur principe, distincts dans leur action, le génie qui invente le sujet, le jugement qui le dispose, le goût qui l'embellit. Il semble qu'on retrouve ici cette empreinte, cette image, ces traits de ressemblance répandus sur l'homme avec le souffle de vie par l'esprit créateur, en qui nous avons appris à distinguer sans diviser, à unir sans confondre, ces suprêmes attributs de la puissance qui crée, de la sagesse qui ordonne, de l'amour qui vivifie. Ils embrassent, sous trois rapports divers, tout l'ensemble des choses créées, la formation, l'ordre et la beauté de tous les êtres.

La première et la plus simple conception étant celle de l'être, abstraction faite de toute qualité et de tout mode d'existence, c'est avec raison qu'on place au premier rang, c'est-à-dire, que l'on conçoit avant tout la puissance créatrice, le génie père des arts.

Inventer, c'est découvrir : le génie découvre de nouveaux rapports, soit en idées, soit en images. C'est une manière de créer pour l'homme, puisqu'il est vrai de dire que tout ce qu'il n'a pas découvert n'existe pas pour lui.

Mais autre chose est de découvrir avec l'esprit, autre chose est de trouver par les sens. On découvre les vérités intellectuelles, on trouve les effets physiques. L'un est l'ouvrage du génie, l'autre ne demande que de l'attention.

Comme il seroit inutile de créer ou d'inventer un

sujet, pour en laisser la matière informe et sans beauté, il faut que la puissance enfante la sagesse; il faut que le génie produise le jugement qui dispose chaque partie dans un ordre lumineux, et que de l'un et de l'autre naisse le goût qui orne, qui polit, qui achève tout l'ouvrage par les grâces de l'expression. *Cui lecta potenter erit res.* Voilà l'œuvre de la puissance, voilà le génie qui invente. A quelles marques le reconnoîtra-t-on? *Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.* L'ordre sage des idées, l'expression vraie et convenable ne l'abandonne jamais.

Quoique la puissance ne soit ni la sagesse, ni l'amour, quoique le génie ne se confonde point avec le jugement et le goût, et que des notions précises et distinctes caractérisent chacun de ces attributs, cependant leur connexion est si étroite et si intime, qu'ils rentrent l'un dans l'autre, ou, pour mieux dire, telle est la force d'unité qui les rassemble, malgré la distinction qui les sépare, qu'on peut prononcer hardiment qu'il n'y a point de vraie puissance sans sagesse et sans amour, comme il n'y a point de vrai génie sans jugement et sans goût.

C'est donc une grande erreur d'attribuer au génie ces inventions monstrueuses, ces conceptions désordonnées qui blessent le jugement et que le goût réprouve, quoiqu'on y voie briller une certaine force d'imagination. Il faut que la législation littéraire, qui est la critique, se dégage enfin de ces idées fausses, qui ont fait prendre pour du génie tout ce qui étoit nouveau. Eh! qui est-ce qui n'eut pas de génie dans un siècle où la fureur d'innover devint la seule règle des esprits, et où l'orgueil aimoit à s'égarer, pourvu qu'il s'ouvrît des routes nouvelles? Jamais on ne vit

tant de génie et si peu de bon sens. C'étoit le génie de Voltaire, le génie de Rousseau, le génie de Diderot, le génie philosophique, le génie anglais, le génie allemand : chacun eut le sien ; il n'y eut pas jusqu'à Perrault qui ne se trouvât un homme de génie, au moins dans l'Encyclopédie ; enfin, il y eut jusqu'au génie barbare, qui se faisoit gloire de mépriser le goût, qui traitoit les règles d'entraves, le sens commun de préjugés, et le travail de servitude.

Ce n'est pas, observons-le, que chez tous ces hommes de génie, il ne pût y avoir quelqu'étincelle du génie véritable, comme on le dit de Shakespeare, malgré la barbarie de ses productions ; mais ce qui est de génie chez ce poète, ce n'est pas ce qui est barbare et déréglé, c'est, au contraire, ce qui se trouve judicieux et de bon goût. Ainsi, l'exception ne s'écarte point de la règle ; elle la confirme.

Si le génie découvre de nouveaux rapports, de nouvelles idées, il faut entendre que ces rapports sont justes et que ces idées sont vraies, autrement ce ne seroit rien découvrir. Ceux donc qui, au lieu d'étendre ces idées par de nouvelles découvertes, ou de les fortifier par de nouvelles considérations, trouvent plus doux de se singulariser en renversant ce qui est établi, quelque nouveau, quelque hardi que soit ce renversement, n'enfantent, à coup sûr, que des chimères sans génie et des nouveautés sans invention.

Si l'on examinoit sur ce principe toute la littérature du siècle dernier, on la trouveroit souvent, j'ose le dire, à l'inverse du génie ; mais ceci demanderoit d'immenses développemens. Il suffit qu'on aperçoive sur quelles notions plus exactes, la critique peut s'appuyer dans ses jugemens, et les hommes de lettres

pourront être engagés à tourner leur vue de ce côté, s'ils considèrent qu'il n'y a rien communément de plus vague, de plus superficiel et de plus arbitraire, que les décisions et les oracles du goût. Z.

XLVII.

Fin du même sujet.

PUISQUE l'application d'une règle en découvre la justesse, examinons le poëme de Thompson sur les principes que nous avons posés.

Nous ne trouverons point d'abord, dans le choix du sujet, ce qui caractérise le génie, *res lecta potenter.* Aucune puissance d'invention, aucun choix ingénieux ne nous frappe dans l'idée vague de chanter les saisons. Cependant, ces qualités n'étoient pas incompatibles avec la nature même de l'ouvrage ; mais il faudroit la concevoir d'une toute autre manière.

Au lieu d'entreprendre de décrire l'immense spectacle de la nature, l'homme de génie sentiroit la nécessité de choisir quelque circonstance principale et attachante que pourroient lui fournir les divers travaux qui remplissent le cercle de l'année ; en sorte qu'un intérêt moral et didactique soutiendroit le fond du poëme, et que la peinture des saisons formeroit une broderie magnifique, aussi parfaitement assortie que naturellement liée au sujet. L'agriculture, la chasse, la pêche, la navigation, offriroient une scène aussi étendue que variée; mais comme c'est le choix qui annonce le génie, c'est aussi par le choix qu'on se rend

maître d'une matière trop vaste, en la resserrant dans un plan sagement limité.

Le mérite de cette disposition judicieuse et de cet ordre lucide, qui est la seconde partie de l'art d'écrire, paroît aussi étranger que la première au poëme de Thompson. Dans un ouvrage qui ne s'adresse qu'à l'imagination, la méthode seroit déplacée; et le poète, en effet, semble n'avoir recherché d'autre agrément que celui d'une confusion piquante et d'un désordre plein d'enthousiasme dans cette suite de tableaux qu'il fait passer si rapidement devant vous. Mais cela même prouve que le genre qu'il a embrassé est essentiellement défectueux. Ceux-là connoissoient mieux la nature humaine, etconcevoient la poésie sous des rapports plus étendus, qui dans la composition du poëme didactique, entremêlèrent habilement les descriptions et les préceptes, pour captiver et délasser tour-à-tour l'imagination de l'homme sensible et la raison de l'homme spirituel.

La raison veut être conduite avec art vers un but clairement présenté. Le retour mesuré des préceptes et des leçons lui remet de temps en temps ce but devant les yeux, pour intéresser et soutenir son attention dans la marche d'un long poëme. L'imagination veut à son tour qu'on l'amuse par des descriptions variées, ou qu'on l'entraîne dans des épisodes inattendus, qui sauvent, par de piquantes incertitudes, les ennuis d'une route trop directe et trop uniforme. Le choix de ces doux moyens est donc parfaitement approprié à la nature de l'esprit de l'homme, et il décèle le vrai génie, celui qui est accompagné de goût et de jugement.

Pour ce qui regarde le style, quoique ce soit le côté brillant de Thompson, et qu'on ne puisse se défendre

de lui reconnoître dans cette partie un talent supérieur, il suffit de dire encore qu'il ne sait ni s'arrêter ni choisir, pour montrer que ce n'est pas un modèle de goût. Les hommes qui n'ont que de l'imagination tombent aisément dans le genre descriptif.

Ils ont besoin de mille traits, de mille images pour donner quelque idée de l'objet qu'ils veulent peindre, ou pour mieux dire, ils ne peignent point, ils décrivent. On peut remarquer, en général, que c'est le défaut des jeunes écrivains qui ne possèdent point une assez grande force de jugement pour savoir faire un choix, et qui s'épuisent par les détails. Quelques coups d'un pinceau hardi suffisent aux grands poètes: Homère et Théocrite ne s'amusent point à décrire la beauté d'Hélène; cependant ils en donnent la plus haute idée. Le premier la fait louer par des vieillards, le second par ses rivales. Homère veut-il peindre la profonde douleur de Chrysès? *Il marchoit*, dit-il, *en silence vers le rivage de la mer.* Ce silence du poète est comme le voile du peintre sur le visage d'Agamemnon; il laisse au sentiment et à la situation toute sa profondeur. Cette manière est tellement propre au génie, qu'on peut dire qu'il n'y a pas de marque plus sûre pour le reconnoître.

Mais si l'on veut entrer plus profondément dans cette partie si difficile de l'art d'écrire, il faut comparer Thompson à l'auteur des Géorgiques, dans quelqu'un de ces tableaux, où il montre non-seulement le dessein de l'imiter, mais même la prétention de l'embellir. Tout le monde connoît le bel épisode du second livre, *ô fortunatos nimium!* ..... En faisant passer dans sa langue ce morceau d'un goût exquis, Thompson s'est tellement flatté d'enrichir et de surpasser le poète latin, qu'il n'a pas laissé une image, pas un tour de phrase,

pas une expression, qu'il n'ait corrigée à sa manière, c'est-à-dire gâtée par une affectation et une emphase ridicules. Il semble qu'il ait pris Virgile pour un pauvre écrivain, dont il falloit relever la simplicité par une grande richesse d'imagination. La méprise est un peu forte, il faut l'avouer ; mais quoique le traducteur l'ait très-bien sentie, sa fidélité et son énergie ordinaires nous donneront une idée assez exacte de la manière du poète anglais.

« Heureux, ô le plus heureux des mortels, s'il connoissoit son bonheur, celui qui, loin des fureurs de la multitude, retiré dans un vallon tranquille, avec un petit nombre d'amis choisis, goûte les plaisirs purs de la vie champêtre ! Eh ! quoi, peut-il être heureux quand tous les matins la porte orgueilleuse de son palais ne vomit pas des flots d'adulateurs, qui rampent bassement pour tromper, sont trompés à leur tour, et ne se lassent jamais de ce honteux échange? Peut-il être heureux, quand il n'est pas accablé sous une robe éclatante, enrichie de tous les reflets de la lumière, et flottante à larges ondes, ou roide et appesantie par l'or qui serpente sur l'étoffe éblouissante : ridicule parure que le sot porte avec orgueil, et que les sots admirent? Peut-il être heureux, quand les terres et les mers les plus éloignées ne sont pas tributaires de son luxe effréné, quand la mort ne les ensanglante pas pour charger sa table insatiable de cadavres les plus rares, quand les liqueurs les plus précieuses n'enflamment point sa coupe transparente? Peut-il être heureux, quand il ne presse pas un lit somptueux, l'esprit occupé des soins agréables qui souvent agitent la nuit toute entière, ou abandonnant à l'oisiveté des heures perdues pour la pensée? Peut-il être heureux, quand il ne connoît pas ces vaines jouis-

sances qui sans cesse amusent un monde frivole, et l'abusent sans cesse; montrent la joie sur le front, et remplissent le cœur d'amertume; envahissent tous les instans, et laissent tous les instans vides de vrais plaisirs ? »

Je ferai d'abord observer au traducteur qu'il me paroît s'être mépris sur la signification de ce tour anglais qui contient une ellipse, *vhat tho' the dome be wanting*. Il traduit : *Eh ! quoi, peut-il être heureux, si*, etc. C'est une ironie qui semble déplacée, et qui forme une espèce de dissonnance avec la douceur et le calme du début. On pourroit d'ailleurs remarquer un défaut de sens dans cette phrase : *Eh ! quoi, peut-il être heureux* (cet homme qui mène une vie champêtre), *si la porte orgueilleuse de son palais ne vomit pas tous les matins des flots d'adulateurs ?* Est-ce que l'homme des champs a un palais et une porte orgueilleuse? *What*, dans le tour elliptique, signifie *qu'importe ;* et il me semble que Thompson a voulu dire : *Que lui importe, s'il n'a pas un palais ?*

Quoi qu'il en soit de cette difficulté, on conviendra aisément que le poète anglais a transformé les beaux vers de Virgile en une amplification d'écolier. A quoi reviennent, en effet, ces pompeuses déclamations sur la manière de vivre d'un homme riche, sur sa robe de chambre, sur sa table, sur son lit, et sur tant d'autres détails superflus ? Virgile a bien senti que ce n'étoit pas là le lieu de décrire un palais, et il s'est arrêté aux circonstances les plus apparentes: c'est le choix du génie. Non-seulement sa brièveté est plus judicieuse, mais elle est plus énergique et plus pittoresque. Thompson s'appesantit sur le mot *adulateurs ;* il semble se complaire à étaler toute la bassesse des courtisans. Virgile les peint d'un trait, *manè salutan-*

tum. On rit, en passant, de ces gens qui se lèvent matin pour aller faire des révérences. On les voit dans l'attitude qui leur est familière : voilà le style du poète.

L'auteur des Géorgiques a répandu dans les premiers vers une certaine pompe d'expression et d'harmonie, pour peindre le faste de l'opulence :

Si non ingentem foribus domus alta superbis,
Manè salutantum totis vomit ædibus undam,
Nec varios inhiant pulchrâ testudine postes, etc.

Mais cette magnificence ne sert qu'à faire mieux sentir le contraste de son style, lorsqu'il passe à la peinture de la vie champêtre :

At secura quies, et nescia fallere vita,
Speluncæ, vivique lacus, at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni.

Cette simplicité est exquise ; c'est la perfection du goût et de l'élégance. Mais on ne sait quel nom donner au galimathias poétique dont Thompson a surchargé ce tableau :

» Tout ce qui se pare de verdure dans ces beaux jours où le ciel descend sur la terre en ondées printanières ; tout ce que les feux de l'été, tout ce que les rayons de l'automne colorent et mûrissent sur les rameaux courbés, tout ce qu'une sève abondante engraisse en secret dans les sillons de l'hiver, voilà son luxe et ses trésors ». Un homme qui posséderoit tout ce que produisent les quatre Saisons de l'année, réuniroit à lui seul toutes les richesses imaginables ; il seroit le maître du monde entier. Ainsi, au lieu de peindre la vie champêtre, le poète, à force d'enfler

toutes ses idées, en est venu à représenter une opulence chimérique dont il n'y a point d'exemple.

C'en est assez pour faire toucher au doigt le défaut habituel de ce poëme où brille une imagination forte, mais déréglée. On peut dire de Thompson que s'il a possédé le talent de son art, il n'en a point connu les finesses, ni même les principes. On pourroit lui appliquer la précision rigoureuse de Boileau.

Qui ne sait se borner, ne sut jamais écrire. Z.

XLVIII.

Poétique anglaise ; par M. Hennet, membre de la Légion d'Honneur.

Cet ouvrage semble être un composé de deux ouvrages différens. C'est d'abord un Traité sur la Langue, la prosodie et la poésie anglaise. Cette matière auroit pu, si je ne me trompe, être plus approfondie dans ses principes ; et personne ne pouvoit la traiter avec plus de savoir et de connoissance que l'auteur. M. Hennet possède à fond la langue dont il parle : il fait des vers, et même de très-beaux vers dans cette langue ; mais, épris des beautés de la poésie anglaise, il semble avoir fermé les yeux sur ses défauts. Il n'a pas eu dessein de la comparer à la nôtre, encore moins sans doute de la préférer ; mais quelques jugemens hasardés par l'enthousiasme pourroient tromper les jeunes gens qui liront son ouvrage : surprise d'autant plus aisée, qu'une langue étrangère paroît tou-

jours plus poétique, parce qu'une expression semble hardie, si elle n'est familière, et qu'on prend pour neuf, ce qui est inconnu.

La littérature anglaise, mélange étonnant de barbarie et de politesse, a long-temps partagé les esprits entre une admiration excessive et le dédain le plus extrême. Ces sentimens opposés n'étoient pas sans quelque fondement, parce que les premières études de cette langue avoient pu faire rencontrer aux uns ce qu'il y a de plus bas, aux autres, ce qu'il y a de plus sublime; mais, depuis quelques années, cette littérature, mieux connue, a été soumise à une critique plus mûre et plus réfléchie, laquelle a fondé ses jugemens sur des principes auxquels M. Hennet pourra regreter de n'avoir pas donné assez d'attention. Je ne doute nullement que sa poétique n'eût pris une meilleure forme, en même temps qu'elle eût été bâtie sur un fonds plus solide : il auroit vu que ce que nous appelons le goût, en matière de critique, ne doit rien laisser à l'arbitraire, parce qu'il est appuyé sur des principes qui régissent tous les peuples polis. En effet, comme il y a dans toutes les langues des beautés universelles, c'est-à-dire, des choses qui plaisent à toutes les nations, parce qu'elles sont prises dans un ordre d'idées et de bienséances générales, il y a aussi des beautés particulières qui dépendent des mœurs de chaque peuple. Mais il est aisé de comprendre que ces beautés particulières et locales, avec quelque force qu'un peuple y soit attaché par ses habitudes, ne peuvent jamais servir de règles, ni être proposées pour exemples; et que le goût qui préside à la saine critique doit prendre ses modèles et ses principes dans ces beautés universelles qui emportent le suffrage de toutes les nations éclairées. Un esprit juste verra aisé-

ment dans cette idée la clef d'une poétique générale, et même de toutes les poétiques particulières; car la poétique anglaise, par exemple, consiste à montrer en quoi les Anglais s'écartent ou se rapprochent de ces principes généraux de la littérature, qui ne sont autre chose que les idées même de l'ordre et de la convenance. Ce n'est pas ici le lieu de développer un principe d'une si grande étendue : quelques applications suffiront à un homme aussi éclairé que M. Hennet, pour lui faire entrevoir le plan qu'on souhaiteroit qu'il eut suivi, et la règle qui auroit pu l'y conduire.

Le Paradis perdu offre sans doute des beautés universelles et vraiment divines. Elles sont prises en effet dans le plus divin et le plus universel de tous les livres. Mais on y trouve aussi de ces beautés que les Anglais admirent seuls, et qui sont, pour les autres peuples, des imaginations absurdes et des monstres dégoûtans. Aucun critique n'empêchera d'admirer les premières, aucun écrivain ne doit entreprendre de justifier les secondes. On aura beau dire que ce sont des productions du génie anglais, c'est précisément la raison qui les fait réprouver. M. de Voltaire observe que toute l'Europe lit *Don Quichotte*, et que l'Angleterre seule lit *Hudibras*, que M. Hennet appelle lui-même une rapsodie mal rimée. N'est-ce pas ce qui décide du mérite de ces deux ouvrages ? Et que penseroit-on d'un écrivain qui voudroit opposer le sentiment particulier des Anglais au jugement de toutes les nations ? Lorsque Pope, dans son Essai sur la Critique, félicite ses compatriotes d'être trop fiers pour se soumettre aux principes qui règlent la littérature des autres peuples, c'est comme s'il les félicitoit d'être contraires au sens commun et de s'opiniâtrer dans leur mauvais goût.

Il seroit aisé de faire voir que cette indépendance tient aux plus fausses idées ; mais comme on ne peut pas toujours s'engager dans ces discussions, il vaut mieux trancher la difficulté par l'opinion générale.

C'est en vertu de ce principe que je crois que M. Hennet a pris une règle fausse dans sa poétique, en voulant faire un mérite aux Anglais de ce qui appartient exclusivement à leur langue et à leur poésie. Plus ces choses sont anglaises, plus elles sont liées aux mœurs particulières de cette nation, et plus elles sont vicieuses. En un mot, la règle est de ne jamais dire, cela est beau, parce que cela plaît aux Anglais ; mais cela est beau, parce que cela plaît à toutes les nations.

Cette règle porte sa justesse jusque dans les plus petits détails du style. Toute l'Europe admire dans Homère, les adieux d'Hector et d'Andromaque. C'est une scène pleine de vérité et de naturel, que le traducteur anglais a défigurée, quoiqu'en puisse dire M. Hennet. Hector veut prendre son fils dans ses bras. Epouvanté de l'air martial de son père et du mouvement des touffes de crin qui se balancent au sommet de son casque, l'enfant se rejette dans le sein de sa nourrice. Son père et sa mère rient de sa frayeur ; et, pour le rassurer, Homère dit simplement qu'Hector ôte son casque, κόρυθ' εἵλετ. Pope dit qu'*il détache de ses sourcils les brillantes terreurs.*

The glittering terrors from his brows unbound.

J'avoue que tout le talent de M. Hennet ne me fera point admirer cette emphase. Elle peut être dans le goût des Anglais ; mais la simplicité d'Homère est

dans le goût de toutes les nations. *Ambitiosa recidet ornamenta.* Par la même raison, *Hector adressant aux Dieux sa prière*, vaut mieux qu'Hector prononçant *la prière d'un père.* Il y a plus d'affectation que de sentiment dans cette dernière expression.

Je ne saurois accorder que les vers anglais soient plus concis et plus énergiques que les nôtres, parce qu'ils sont hérissés de monosyllabes. Cette concision, qui est plus souvent de la dureté que de l'énergie, vient uniquement de ce que les poètes violent sans scrupule toutes les règles de la syntaxe, et suppriment les liaisons les plus nécessaires à la clarté du discours. Ils disent : *Whenitis man we love;* mot à mot : *Quand est homme nous aimons.* Il n'y a pas de règle pour entendre un pareil jargon ; il faut être dans le secret pour deviner que cela veut dire : *Quand c'est l'homme que nous aimons.* La seule suppression du *que* relatif détruit tout le sens de la phrase ; et, en vérité, il est aisé d'être concis, quand on ne craint pas d'être inintelligible.

Un homme aussi exercé que M. Hennet, doit sentir combien cette affectation d'enfermer dans un vers moins de mots que de sens, est destructive de toute harmonie ; et j'ai peine à concevoir tout ce qu'il nous dit du rythme enchanteur et de la mélodie des vers anglais. Pope, le plus doux de leurs poètes, n'est-il pas souvent forcé par la dureté de sa langue, d'employer des syllabes lourdes et rauques, pour peindre des mouvemens rapides ? Qu'y a-t-il de plus dur que ces vers où il veut représenter la légère Camille marchant sur les épis, sans les faire plier ?

> Not' so, when swift Camilla scours the plain,
> Flies o'er the unbending corn. . . . . . .

The unbending corn ! Tâchez de trouver, dans *the unbending corn*, la mélodie des expressions de Virgile.

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas.
Mais vois d'un pied léger Camille effleurer l'eau,
Le vers vole et la suit aussi prompt que l'oiseau.

M. Hennet avouera que la langue française a ici une supériorité marquée. Je ne lui demanderai point ce qu'il veut dire, lorsqu'il prétend que *le vers français parle, et que le vers anglais chante* : c'est, sans doute, une conséquence de la première erreur. Il seroit inutile de critiquer quelques détails dans une poétique à laquelle il ne manque que d'être fondée sur un principe plus juste ; et, malgré son admiration pour la poésie anglaise, M. Hennet est si peu éloigné de ce principe, qu'il l'a mis lui-même en pratique avec tout le goût qu'on pouvoit attendre d'un écrivain français. C'est ce que je ferai remarquer dans l'examen d'une autre partie de son ouvrage, qui constitue réellement un ouvrage à part, puisqu'on y voit une toute autre manière et un esprit tout différent. C'est une traduction en vers des beaux morceaux des meilleurs poètes anglais. Dans cet ouvrage, M. Hennet a fait preuve du goût le plus pur et du talent le plus vrai. Il a presque toujours embelli ses modèles dans les morceaux gracieux, et il les a souvent égalés dans les morceaux de vigueur. Ses exemples corrigent abondamment ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans sa doctrine, et ses vers font plus d'honneur à notre langue, que tous les éloges de sa poétique n'en pourront faire à la langue et à la poésie anglaises.

Z.

XLIX.

Suite du même sujet.

M. Hennet a deux manières de traduire et de faire connoître les poètes anglais. La première est une version en prose si littérale, si servile, ou plutôt si anglaise, qu'on y retrouve toutes les expressions bizarres, les métaphores outrées, les tours pénibles, et jusqu'aux inversions les plus violentes de l'original. La seconde est une traduction en vers, pleine de goût et d'élégance, qui imite avec art, ou parodie avec gaîté tout ce qui ne peut être traduit, et d'une manière si aisée et si naturelle, qu'on croit souvent lire un poète français. S'il étoit permis de soupçonner le traducteur de quelque malice dans le choix de deux méthodes si différentes, on seroit tenté de croire qu'en opposant une poésie gracieuse à une prose barbare, il a eu dessein de faire sentir combien les poètes anglais paroîtroient durs et sauvages, si on se piquoit de les traduire avec une fidélité rigoureuse, et, en même temps, de montrer comment le goût peut polir leur rudesse en les soumettant aux grâces françaises. Pour prouver combien cette idée vient naturellement, et combien est vrai tout ce que j'avance sur la barbarie de la version en prose, je crois qu'il suffira de citer le morceau suivant du poëme de King, que M. Hennet nous assure être une imitation du début de l'Art poétique d'Horace :

« Si un portrait étoit dessiné avec la figure de

Diane, et le cou semblable à un ragoût de porc frais, avec des ailes de dindon et des pieds de veau, quoique peint par Kneller, il vous feroit rire. Telle est, mon bon monsieur, la figure d'un repas apprêté par la femme ou la sœur de quelque riche métayer, qui, si ce n'étoit l'abondance et le fumet, ressembleroit au rêve d'un homme malade, où toutes les idées confuses se suivent si vîte, que les crêmes viennent d'abord et les soupes ensuite. Non que les cuisiniers et les poètes ne soient libres d'employer leur talent dans une délicate variété. Aussi le maquereau paroît délicieux aux yeux, quoiqu'accommodé avec d'incohérentes groseilles; l'écrevisse, le saumon, le homar sont mêlés de fenouil, herbe qu'ils ne touchèrent jamais avant leur mort; mais personne ne larderoit du porc salé avec de l'écorce d'orange, ou ne garniroit de l'agneau avec de l'anguille ».

Un cou qui ressemble à un ragoût de porc frais, c'est ce qu'on n'a jamais vu què dans la poésie anglaise; et si l'admiration du traducteur étoit moins franche et moins sérieuse, on imagineroit que c'est moins pour lui faire honneur que pour la couvrir de ridicule qu'il a traduit un pareil morceau. Il y a plus de sel et peut-être autant de poésie dans une page du *Cuisinier Français*, qui, au moins, n'est pas un livre contre le goût; au lieu que les vers de M. King le blessent de toute manière, car il y paroît aussi méchant cuisinier que mauvais poète. Mais qui croiroit que cette version soit sortie de la plume qui a traduit le *Splendid Shilling* de Philips, et versifié le joli conte du Chien? Ceux qui ne liront que les vers de M. Hennet, prendront la plupart des poètes qu'il traduit pour des écrivains pleins de goût et d'enjouement. Mais ceux qui savent l'anglais verront avec quelle liberté,

ou pour mieux dire avec quelle libéralité le traducteur a enjolivé ses modèles, et avec quel bonheur il leur a fait prendre le ton et le costume français. Dans la jolie pièce de Philips, et dans plusieurs autres du même genre, je ne crois pas qu'il ait conservé dix vers parfaitement semblables. A tout moment il supprime des longueurs, des circonstances inutiles ou désagréables, des allusions froides, des digressions hors de place, des plaisanteries de mauvais goût; il ajoute, au contraire, tous les embellissemens que sa langue et son esprit lui fournissent; il porte la hardiesse jusqu'à substituer au tableau des mœurs anglaises des peintures tirées de nos usages; enfin, j'ose dire, après l'examen approfondi que j'en ai fait, que tout ce qu'il y a de gaîté légère, de saillies fines, de tours vifs et enjoués, appartient presque entièrement à la traduction. Il seroit donc à souhaiter que M. Hennet se fût uniquement occupé d'étendre et d'enrichir cette brillante partie de sa poétique. Il auroit pu faire un choix, sinon meilleur, au moins mieux assorti à la nature de son talent.

Les deux monologues déclamatoires, de Shakespeare qui ouvrent son recueil, n'y convenoient nullement. Je crois qu'il eût mieux fait de traduire la scène des adieux de Roméo et de Juliette : et la riche collection du *British théâtre* lui offroit une foule de morceaux qui attendent encore la main d'un homme de goût pour passer dans notre langue avec toutes leurs beautés. Les deux pièces de Waller sont bien versifiées, mais dépourvues d'intérêt. Dans l'une, la flatterie est portée à son comble, ou plutôt à sa dernière bassesse. Le traducteur a adouci quelques traits, tel que celui où le poète félicite Cromwell de *gouverner les cœurs d'une main également douce et puissante*. Qui ne ri-

roit de la douceur de Cromwell et de la bêtise de son panégyriste? Dans l'autre pièce, qui est un morceau de galanterie, le poète compare une dame dont il est épris, à Néron chantant au milieu de l'incendie de Rome. On ne devineroit jamais le rapport qu'il peut y avoir entre ces deux êtres : la raison de l'auteur est que cette dame inspiroit par la beauté de sa voix des passions qu'elle ne partageoit pas. Je laisse à juger si toute l'adresse du traducteur a pu sauver le ridicule de cette singulière comparaison dans les deux strophes suivantes :

Tyran chéri, vainqueur charmant,
Fière des captifs que vous faites,
Vous-même, d'un air conquérant,
Vous chantez vos propres conquêtes.

Tel, fixant d'un œil inhumain
Les larmes qu'il faisoit répandre,
Néron chantoit la harpe en main,
Rome qu'il réduisoit en cendre.

La Ballade de Cowley est un badinage sans conséquence, mais dans lequel on peut reconnoître la versification facile et enjouée du traducteur. Il auroit pu faire un choix plus brillant dans Milton. Les peintures gracieuses des amours d'Adam et d'Eve étoient un sujet digne de la fraîcheur de son pinceau. Il n'a fait qu'en parodier un passage très-court. On trouve quelques beaux vers dans la traduction d'un discours de Satan : je crois cependant que M. Hennet s'est mépris sur le vrai sens de cet endroit :

The mind is its own place, and in itself
Can make a heav'n of hell, a hell of heav'n.

Il peut encore placer, du sein de ses revers,
Les enfers dans les cieux, les cieux dans les enfers.

Cette pensée est peut-être plus belle et plus hardie que celle de Milton; mais elle ne s'accorde pas avec la situation. Au moment où Satan prend possession de l'abîme infernal, Milton lui fait dire, pour se consoler, que l'*esprit*, selon la manière dont il envisage les choses, *peut faire un ciel de l'enfer, et un enfer du ciel même.*

Un reproche plus grave qu'on ne doit pas épargner à M. Hennet, c'est d'avoir traduit deux pièces trop libres du duc de Rochester et du docteur Swift, les deux écrivains les plus licencieux de l'Angleterre. La satire du premier contre le mariage seroit l'opprobre de la littérature, si l'impudence et le délire pouvoient donner à un grand seigneur le droit de se compter parmi les hommes de lettres. Et quel nom, en effet, peut-on donner à un écrivain qui ose conseiller ouvertement de préférer la débauche au mariage, et dans un style digne des lieux où de pareils conseils peuvent se donner? Le traducteur doit être persuadé que tous les adoucissemens de l'art et tous les raffinemens d'expression ne seroient ici qu'un travail inutile et dangereux. Il n'y a point de gaze ni de voile qui puisse couvrir un fonds si immoral; il faut l'ensevelir dans l'oubli. La satire contre l'homme, du même écrivain, est une production plus que bizarre, mais que l'habile traducteur a versifiée avec cette facile élégance qui ne l'abandonne presque jamais. Les connoisseurs pourront comparer la plaisanterie décente et spirituelle de Boileau, avec l'humeur sauvage et extravagante du poète anglais. On s'étonnera d'entendre un des hommes les plus distingués et les plus polis de cette nation, un bel-esprit de la cour brillante de Charles II, s'écrier grossièrement : *Oui, si j'étois libre de choisir l'espèce de chair et de sang que je*

voudrois porter, je préférerois d'être un dogue, ou un singe, ou un ours, plutôt qu'un homme.

Were I. . . . . .
A spirit free to chuse. for my own share,
What case of flesh and blood i'd please ro wear,
J'd be a dog, a monkey, or a bear.

La suite n'est pas d'un meilleur esprit, et a bien pu l'adoucir, mais non le redresser:

Vous appelez raison, moi je nomme sottise
Ce don surnaturel par qui seul, en effet,
Un atome, d'un Dieu croit être le portrait,
Mesure sa foiblesse à sa toute-puissance,
Près de l'éternité met sa courte existenee,
Et, malheureux, se croit formé pour le bonheur.
Raison, foible instrument de vertige et d'erreur,
Toi qui penses d'un Dieu pénétrer les mystères,
Et te perds follement dans tes propres chimères;
Oui, c'est toi qui bâtis ces Petites-Maisons,
Ces Bedlams décorés de respectables noms,
Ces Universités et ces Académies,
Théâtres discordans des humaines folies.
Là, ces graves penseurs, grimpés sur leur raison,
Comme Astolphe autrefois monta sur son Griffon,
D'un monde illimité vont franchir les limites;
Là, ces fats encloîtrés, paresseux cénobites,
A servir les humains, craignant de s'abaisser,
Ne sachant point agir, s'enferment pour penser.
Sans action, pourtant, il n'est point de sagesse;
Où l'action finit, docteur, le bonheur cesse.

Il n'y a pas une étincelle de raison dans cette longue déclamation contre la raison. Mais un tel excès de folie sert à prouver, mieux peut-être que tous les raisonnemens, combien l'esprit de l'homme a besoin

d'une autorité qui le règle, point décisif dans toute société. Si le traducteur est parvenu à rendre seulement supportable la lecture d'un ouvrage si extravagant, j'avouerai qu'il y a de l'habileté, mais de l'habileté mal employée. La pièce du docteur Swift offre au moins quelque sens ; et M. Hennet l'a versifiée avec toute la gaîté et l'agrément qui convient à la poésie légère. Mais s'il blesse encore la décence, après avoir purgé l'original aussi fortement qu'il nous l'assure, on peut juger de la nature des libertés que Swift a cru pouvoir se permettre avec la bonne compagnie de Londres. *Le bel Ecu de six francs*, tiré de *Philips*, est un modèle de traduction ou de parodie bien plus que de badinage. Cette pièce a été rapportée toute entière dans le *Mercure de France*, et elle méritoit cet honneur. Je n'en dirai rien aujourd'hui ; mais j'acheverai bientôt de faire la revue des poètes que M. Hennet a entrepris de nous faire connoître. Ce sera un cours de littérature anglaise agréable et peut-être utile à ceux qui cultivent cette langue, et même à ceux qui la dédaignent.

Z.

L.

Suite du même sujet.

LA belle ode de Dryden pour la fête de Sainte-Cécile, passe en Angleterre pour le chef-d'œuvre de la poésie lyrique. Cependant cette ode est moins remarquable par la beauté des vers que par celle du plan. L'invention en est spirituelle, l'ordonnance bien

conçue, la marche savante et majestueuse. Le poète, au milieu d'une fête royale donnée dans Babylone, introduit le fameux Timothée, qui, parcourant tous les tons de la lyre, allume successivement toutes les passions dans l'ame d'Alexandre. Il le fait courir aux armes, tomber aux genoux de Thaïs, pleurer sur Darius, embraser Persépolis; enfin, il met en action tous les effets de l'harmonie sur le cœur humain: peinture vive et variée, qui sauve au lecteur les langueurs d'un récit ou la pompe fatigante d'une déclamation. On demandera peut-être ce qu'il y a de commun entre cette fête de Babylone et celle de Sainte-Cécile; mais le poète n'élève si haut Timothée que pour le mettre ensuite aux pieds de la Sainte :

Mais Cécile parut, Cécile fit entendre
L'orgue et ses accords enchanteurs ;
L'art devenu plus terrible et plus tendre,
Eut plus d'empire sur les cœurs.
Ses sons plus prolongés, charme de nos oreilles,
Ont surpassé les antiques merveilles.
Non, non, le Grec n'eut point ce talent glorieux,
Où Cécile a des droits à la même louange :
S'il élève un mortel aux cieux,
Sur la terre elle attire un ange.

La traduction de cette ode magnifique demandoit quelque chose de plus qu'une élégance aisée et un tour heureux de versification : il falloit de la pompe, de la variété, du mouvement, et surtout une grande richesse d'harmonie. Sous ce dernier rapport, M. Hennet laisse beaucoup à désirer ; et j'en dis autant de Dryden qui, tout habile qu'il est, n'a pu vaincre entièrement la dureté de sa langue. Un défaut de cette nature blesse toutes les convenances ou sujet dans une ode

sur l'harmonie, où des sons toujours purs, toujours mélodieux, toujours expressifs, doivent tenir l'oreille dans un continuel enchantement. Je ne parle point de l'harmonie imitative, dont l'emploi doit être rare, et qui n'est souvent qu'un mécanisme laborieux, dont l'artifice semble avoir quelque chose de puérile s'il n'est pas habilement dissimulé. Il est une harmonie plus savante et plus profonde, qui consiste dans un choix d'expressions si heureuses et si propres au sujet que l'on traite, que l'oreille est toujours frappée des tons les plus vrais et des plus justes accens. C'est cette harmonie qui est répandue dans le style de Racine, et formée par un concours naturel de beaux sons et de mouvemens variés, qui fait de sa poésie une musique continuelle. Voilà ce que Dryden n'a pas connu dans sa langue, et ce que M. Hennet auroit pu trouver dans la sienne, s'il eût choisi un rythme plus nombreux et plus propre à la poésie lyrique. Un exemple éclaircira mon observation :

Timothée en secret sourit,
De son pouvoir il s'applaudit;
Mais l'ivresse qu'il a fait naître
A sa voix va disparoître.

Il y a plusieurs fautes contre l'harmonie dans ces quatre petits vers. On doit s'apercevoir qu'ils tombent sans grâce l'un sur l'autre, parce que les rimes ne sont pas croisées: dans leur chute uniforme, l'oreille reconnoît trop aisément qu'elles manquent de richesse, et qu'elles n'ont point le mérite de la difficulté vaincue.

Pope a composé une ode sur le même sujet. L'idée première n'en est pas aussi ingénieuse, et le plan n'a pas la même vivacité; mais elle est peut-être supérieure à celle de Dryden par la poésie de style, et surtout

par l'harmonie. Cet avantage n'est point assez sensible dans la traduction, parce que M. Hennet a presque suivi la même mesure et les mêmes mouvemens que dans la première :

Dans ces ténèbres,
Quels cris funèbres,
Quels sons plaintifs,
Quels sanglots convulsifs !

C'est le même défaut qu'on a déjà remarqué : cependant le style de Pope n'est pas celui de Dryden. Le rythme qu'il falloit employer ici, c'est celui dont Rousseau a fait usage dans la cantate de Circé ;

Sa voix redoutable
Trouble les enfers,
Un voile effroyable
Couvre l'univers, etc.

Pope avoit trouvé, dans la descente d'Orphée aux Enfers, une action aussi intéressante, et peut-être un tableau aussi riche que celui de Timothée ; mais la crainte de paroître copiste a arrêté sa main dans les développemens. Je ne sais s'il est d'usage, en Angleterre, de terminer toutes les odes par un jeu de mots, comme on termine tous les actes d'une tragédie par une comparaison. L'un ne seroit pas plus ridicule que l'autre; mais, soit esclavage, soit admiration, Pope a imité et retourné l'antithèse qui finit la pièce de Dryden :

Ah! si jadis Orphée étonna l'univers,
De Cécile aujourd'hui la victoire est plus belle :
L'ombre avec lui sort des enfers,
L'ame aux cieux s'élève avec elle.

M. Hennet a recueilli deux morceaux de Parnell où il y a plus d'imagination que de goût, et plus d'art

que de talent. L'un est ce conte de l'Ermite que Voltaire a employé dans Zadig avec ce ton de parodie burlesque qui n'est pas de la bonne plaisanterie, mais qui amuse les jeunes gens. Parnell conte sans grâce, sans finesse, et même sans vraisemblance; car il n'est pas naturel que son ermite laisse commettre toutes sortes de crimes à son compagnon de voyage sans lui dire un seul mot. Il attend qu'il ait volé une coupe d'or, brûlé une maison et noyé un enfant, pour lui témoigner sa surprise. Cela est absurde; et il est incroyable que Voltaire, et M. Hennet qui l'a suivi, n'aient pas corrigé cette extravagance. L'autre morceau de Parnell, sur les figures de rhétorique, est mieux écrit et mieux conçu: la versification du traducteur a aussi plus de tour et d'élégance. Cependant s'il faut être sévère en proportion du talent, je dirai à M. Hennet, qu'il ne remplit pas le grand vers, le vers alexandrin, avec assez de force et d'harmonie. Je lui souhaiterois un peu moins de cette poésie dont les hommes du monde admirent la facile négligence, de cette poésie à la Voltaire, qui paroît si aisée, si rapide, et qui s'habille, en courant, de tous les ornemens qu'elle trouve sous sa main, au lieu de s'arrêter à en faire le choix. Mais, en revanche, on voudroit rencontrer un peu plus de ces vers frappés sur l'enclume de Boileau, de ces vers pleins, de ces vers sonores où un mélange savant de syllabes douces et mordantes offre à l'oreille, tantôt une résistance piquante, tantôt une agréable mollesse. C'est en cela surtout que consiste le travail de l'harmonie, et c'est ce qu'on ne trouvera jamais dans ce style *qui court en rimant*, et qui, selon la sentence du maître,

Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.

Sans doute une multitude de vers faciles et spirituels prouve un talent assez rare; mais un petit nombre de vers parfaits, où tout brille d'élégance, de vigueur et d'harmonie, laissera toujours des traces plus profondes dans la mémoire des hommes de goût; et, en dépit de la séduction ou de la surprise, ce sont les vrais connoisseurs qui, à la longue, décident des réputations, et les confirment dans l'avenir. M. Hennet, qui a tout-à-la-fois le goût et le talent de la poésie, doit donc nous savoir gré de l'avertir que tout le temps qu'il emploie à laisser couler de sa veine un torrent de jolis vers, seroit mieux consacré à en produire avec effort un très-petit nombre d'excellens. Moins de facilité et plus de travail diminuera quelque chose de l'embonpoint pour ajouter à la vigueur. Je citerai quelques vers de la meilleure pièce de Parnell, pour mieux faire sentir l'utilité de cette critique :

Voyez-vous s'avancer ces êtres poétiques,
D'une muse féconde enfans allégoriques,
Lorsque sur un sujet, grand, noble, glorieux,
Elle veut attirer et retenir nos yeux?
D'armes et d'ennemis cette ville entourée
Est une mère tendre, inquiète, éplorée :
Elle appelle ses fils, implore leur secours,
Et leur montre, en pleurant, ses temples et ses tours.
Ce vieillard appuyé sur son urne penchante:
C'est un fleuve vaincu dont l'onde gémissante
Enrichit à regret d'avides conquérans.

Ces vers sont bien écrits, et, en apparence, au-dessus de tout reproche. Cependant les expressions n'ont pas l'énergie qu'elles pourroient avoir, et les mouvemens du style ne sont point assez variés. Il y a trop d'épithètes, ce qui rend la diction foible et molle; enfin les

trois derniers vers n'ont point l'harmonie convenable au sujet. *Appuyé* est un mot trop sec et trop sourd pour terminer un hémistiche où l'oreille cherche un repos qui la flatte ; *un fleuve vaincu dont l'onde*, est un choix de mauvais sons qui la blesse encore plus sensiblement. Ce sont de petits détails, dira-t-on : oui ; mais ce sont ces petits détails qui font les beaux vers. Si l'on ne se forme point une oreille et un goût tellement difficiles qu'ils n'accordent aucune grâce aux fautes les plus légères, l'art s'évanouira bientôt ; on perdra le secret de cette perfection laborieuse, de cette pureté continue, de cette justesse, de cette correction sévère qui ont demandé tant de soins et de veilles aux plus heureux génies ; on tombera dans cette abondance fade, dans cette fécondité insipide qui ne coûte rien aux écrivains médiocres, et qui fait le supplice des habiles gens ; enfin, les hommes voudront aller à la gloire, à cette gloire enivrante des lettres, sans l'avoir achetée par aucun travail : ce qui est injuste, ce qui est immoral, et ce qui troubleroit l'ordre public, puisqu'offrant à la paresse un attrait si séducteur, on détourneroit la médiocrité des emplois les plus utiles.

Que répondent à cela ces hommes qui vont sans cesse répétant que la critique étouffe leur génie ? Les empêche-t-elle de sentir que ces raisons sont convaincantes, et de voir que leurs plaintes tournent contre eux-mêmes ; car s'ils avoient un peu d'esprit, nous accuseroient-ils de les empêcher d'en avoir ? La critique n'a point empêché le talent de M. Hennet de se produire avec avantage, et ces observations les plus rigoureuses ne serviront qu'à le conduire à un degré de force et de correction plus achevé. Il faut se rappeler cette belle

strophe de la Faye, qui donne tout à-la-fois l'exemple et le précepte :

Par la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il acquiert cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, dans des canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle, qui semble austère,
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

Parmi les petites pièces que M. Hennet a traduites de Prior, on doit distinguer celle qui a pour titre: *The despairing Shepherd ; le Berger désespéré.* C'est une espèce de romance d'une simplicité attendrissante : on y trouve des caractères finement tracés, une aventure pleine d'intérêt, une catastrophe touchante, et plus de grâce dans le style qu'il n'appartient à un poète anglais d'en avoir. Prior avoit beaucoup étudié les bons auteurs français : il les imite avec goût; ce qui ne l'empêche pas de les décrier, si j'en juge par une satire très-mauvaise contre Louis XIV et Boileau, que l'habile traducteur a sagement fait de ne point admettre dans son recueil. Z.

LI.

Fin du même sujet.

M. Hennet a traduit ou parodié la fameuse églogue de Gay, qui fit, dans son temps, les délices des

beaux-esprits de l'Angleterre. Cette pastorale n'est elle-même qu'une parodie grotesque, et les bergers de Théocrite et de Virgile pourroient passer pour des courtisans auprès de ceux qui figurent dans l'idylle du poète anglais. C'est bien de ce poète qu'on peut dire

Qu'il change sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Phylis en Toinon.

Au lieu du beau Daphnis et de la folâtre Galatée, c'est le berger *Lobbin-Clout* qui célèbre les agrémens de *Blouzalind*, et qui, avec ces beaux noms, dispute le prix du chant. M. Hennet, qui a l'habitude d'embellir son original, y a substitué les noms harmonieux de Colas et de Fanchon. La poésie est digne des personnages, et l'habile traducteur nous assure qu'elle approche de celle de Pope pour la douceur et la finesse. J'avoue qu'on est tenté de rire de la douceur du style d'un *Lobbin-Clout*. On peut, d'ailleurs, en juger par ce couplet, qui mérite autant le prix de l'érudition que celui du goût et de l'harmonie :

La Provence aime l'ail, et la Flandre le beurre;
De pommes, le Normand se régale à toute heure;
La châtaigne à Limoge est un manger parfait;
Mais Fanchon n'aime rien à l'égale du navet.
Elle aime le navet, et dès-lors je dédaigne,
Et le beurre et la pomme, et l'ail et la châtaigne.

C'est un grand raisonneur que ce *Lobbin-Clout!* Le navet s'appelle *turneps* en anglais, et la prononciation de ce mot produit un certain sifflement qui peut aider à faire sentir, dans l'original, la douceur de cette répétition élégamment emphatique :

Mais Fanchon n'aime rien à l'égal du navet;
Elle aime le navet!

Il n'y a rien, comme on voit, de plus doux et de plus harmonieux. Pour de la finesse, on en trouvera sûrement dans cette répartie piquante du berger *Cuddy* :

A la main chaude un soir on jouoit sur l'herbette.
J'étois pris ; les bergers tapoient dur. Ma Jeannette
Frappe ; et je vis, malgré son air mystérieux,
Sa douce espiéglerie écrite dans ses yeux.

C'est apparemment pour s'exercer dans tous les styles, que M. Hennet a versifié cette singulière pastorale ; on y reconnoît sa facilité ordinaire : mais par quelle raison n'a-t-il rien traduit de Goldsmith, qui est un des poètes les plus purs et les plus corrects de l'Angleterre, et dont les petites pièces offrent des tirades bien frappées, et des descriptions pleines de fraîcheur ? Il auroit pu, sans doute, faire un plus beau choix dans Pope. Le petit morceau qu'il a traduit de l'Essai sur l'Homme, méritoit d'autant moins cet honneur, qu'on y retrouve en abrégé la doctrine monstrueuse de Spinosa. L'élégie sur la mort d'une jeune dame contient aussi quelques mauvais principes, et la satire sur les caractères des femmes n'est pas d'un meilleur esprit, ni d'un meilleur style. M. Hennet, qui est grand admirateur de Pope, et qui le place à côté de Virgile et de Racine, pourra être surpris qu'on ose accuser ce poète de manquer de goût ; mais je lui demanderai si, dans cette dernière pièce, il ne court pas perpétuellement après l'esprit, ou plutôt après les sarcasmes ; s'il ne cherche pas avec affectation les contrastes de mots ou d'idées ; s'il ne s'attache pas, enfin, à tracer des portraits plutôt singuliers et bizarres, que vrais et naturels? Trouvera-t-on,

par exemple, une peinture naturelle de l'inconstance dans ces deux vers :

Madame, le matin, épouse vertueuse,
Le soir, devient Léda de son cygne amoureuse.

N'est-ce pas là un constrate évidemment forcé ? Trouvera-t-on plus de vérité dans cette peinture satirique :

Narcisse est assez bonne, au fond elle est humaine ;
On la décideroit avec beaucoup de peine,
Pour faire un cosmétique, à tuer un enfant.

Peut-on manier plus lourdement les traits de l'ironie ? Quelle ridicule supposition que celle d'une femme qui tueroit un enfant pour l'intérêt de sa parure, et qui, au fond, seroit humaine ! Ce n'est pas là railler finement ; c'est blesser avec humeur : ce n'est pas cette plaisanterie légère qui pique et qui réveille ; c'est un sarcasme mordant qui déchire avec cruauté. C'est de ce poète qu'on pourroit dire justement qu'il fait une tragédie d'une épigramme. Il y a peut-être encore plus d'esprit faux et de mauvais goût dans le portrait de Clorinde, dont je ne citerai que les premiers vers :

Clorinde est sans défaut; oui, mais le Créateur
A, par distraction, oublié... Quoi?... Son cœur.
Clorinde est très-aimable, et Clorinde est très-sage,
Se conforme au devoir, et se plie à l'usage.

Comment peut on être très-aimable, très-sage, être même sans défauts, et n'avoir pas de cœur ? Cela est absurde : des contradictions ne sont pas des contrastes. M. Hennet m'avouera que ce n'est pas tout-à-fait là le style de Racine ; et si Pope est le Virgile

de l'Angleterre, ce que je ne conteste pas, que faut-il donc penser des autres poètes de cette nation ?

Au reste, je crois pouvoir remarquer, comme une chose générale, que ce mélange d'humeur caustique et de fausse gaîté, cette prétention à la finesse, et cette concision recherchée, tiennent à la manière des moralistes anglais. Le docteur Young a aussi composé une satire contre les femmes, où l'on retrouve cette manière, moins sensible, il est vrai, et moins défectueuse que chez Pope, plus suivie d'ailleurs, dans les pensées, et plus pure dans le style. M. Hennet a traduit cette satire avec beaucoup de légèreté, de grâce et d'élégance ; mais on sent bien qu'il a dû faire d'assez grands changemens pour l'accommoder au génie de notre langue et aux bienséances de nos mœurs. Il a usé de la même liberté dans la troisième Nuit d'Young, qui est la plus belle de ses complaintes. Ce poète est un de ceux qui ont le plus manqué de goût : son génie consiste à outrer toutes les expressions, et de peur d'être foible ; il ne garde aucune mesure. Il dit d'une fleur, qu'elle *boit le soleil*, *drink the sun* ; et, par ce seul trait, il gâte un petit tableau qui pouvoit être charmant.

> Queen lilies! and ye painted populace!
> Who dwell, in fields, and lead ambrosial lives,
> In morn and evening dew, your beauties bathe, etc.

Populace est encore un mauvais jeu de mots, et un constraste recherché, parce que *queen*, signifie reine. Le goût du traducteur a sauvé ces défauts ; mais, en travaillant à polir l'expression anglaise, quelquefois il l'énerve. Le grand art est de trouver le milieu entre la foiblesse et la dureté, et ce milieu est la véritable énergie. On ne craint pas de se montrer exigeant avec

les écrivains habiles, et on doit demander le mieux à celui dont la vue peut s'étendre au-delà du bien. M. Hennet doit sentir que *brillans de couleurs* est trop foible, après *nourris d'ambroisie. Qui vous rafraîchissez des larmes de l'aurore*, n'a pas la grâce de l'original. Il en eût approché davantage, en conservant le tour anglais :

Qui baignez vos attraits dans les pleurs, etc.

Je passe sur quelques pièces de lord Hervey, qui ne peuvent servir à faire connoître la littérature anglaise, et qu'on doit lire seulement pour remarquer avec quelle aisance le traducteur se joue des difficultés et des hardiesses d'un idiome étranger. Thompson, dont il a traduit plusieurs morceaux, offroit de plus grands obstacles : c'est de tous les poètes anglais, celui dont le style est le plus original et le plus plein d'images. Comme Milton, il a secoué le joug de la rime, et il a voulu racheter ce défaut d'harmonie, par la variété des mouvemens et l'audace des inversions. Il forme aussi un grand nombre d'épithètes, par la réunion de deux mots en un seul, selon le génie de sa langue. Parmi ces nouveautés, il en est d'heureuses, il en est de bizarres ; mais, en général, elles donnent au style plus d'énergie que de grâce ; et Thompson, qui a porté plus loin que les autres cette force sauvage et ce luxe d'expressions gigantesques qui distingue la littérature septentrionale, s'est aussi plus éloigné de ce beau caractère d'un style naturel qui se plie à tous les tons, qui observe toutes les nuances, et où les traits les plus brillans éclatent d'autant plus, qu'ils sont relevés par les touches simples et négligées qui les accompagnent. Thompson n'a point connu cette manière

des grands maîtres. Doué d'une imagination prodigieuse qu'il n'a pas su régler, plein de génie, mais sans art, il n'a pu faire un bon poëme avec les richesses de la plus magnifique poésie. Grand peintre, il étonne par des coups de pinceau admirables, et n'a pas un tableau achevé. Son plus grand défaut est de vouloir être toujours fort, toujours brillant. Cet éclat uniforme empêche que rien ne ressorte dans ses peintures. C'est un dangereux modèle pour les jeunes poètes qui ont plus d'imagination que de jugement. La langue et le goût, deux choses sacrées pour un bon écrivain, ont souvent réduit le traducteur à des imitations plus ou moins rapprochées. Cependant, je dois le dire, il est des beautés d'expression contre lesquelles il auroit pu lutter avec plus d'effort ou de bonheur. Tel est, par exemple, ce passage, dans la description d'une pluie de printemps :

. . . . Gay green!
Thou smiling nature's universal robe,
United light and shade, etc.

Qui ne souhaiteroit de retrouver, dans la traduction, l'expression originale de ce vers, *United light and shade?* Ce n'est qu'un trait ; mais il peint toute la nature.

L'élégie de Gray, sur un cimetière de campagne, est une production dont M. Hennet me paroît avoir une trop haute idée : peu s'en faut qu'il ne la regarde comme le chef-d'œuvre de la poésie anglaise. La grande célébrité de cette pièce remonte à l'époque où nos littérateurs ont abandonné le caractère naturel de leur nation, et se sont mis à exalter les rêveries mélancoliques, les promenades sentimentales, et je ne sais quelle oisiveté champêtre qui sembloit me-

nacer les emplois utiles de la société d'une désertion universelle. Ce n'est pas dire assez : la désertion fut réelle dans les hautes classes de l'Etat. Au moment où l'ordre public se voyoit attaqué par des déclamateurs furieux ou par des sophistes perfides, au lieu de le défendre dans une vie appliquée et laborieuse, ces riches mélancoliques alloient rêver dans un parc, et croyoient prouver leur sensibilité, en travaillant d'avance aux inscriptions funèbres dont ils vouloient orner le tombeau d'une épouse encore vivante, ou d'un fils au berceau. On ne vit plus de vertus qu'à la campagne, et la perfection de la vie humaine fut d'aller passer son temps à contempler la verdure. L'élégie de Gray est pleine de cet esprit de mélancolie et de ce goût des petites choses qui régnoit également dans l'administration et dans la littérature du siècle dernier. Le poète s'annonce comme un homme plein de tristesse, qui rêve la nuit dans un cimetière ; et, dès les premiers vers, sa douleur s'amuse à peindre le bourdonnement d'un hanneton et le cri d'un hibou. Ces premières stances sont ridicules pour la pensée, et la diction en est dure et pesante : en général, le style de Gray est emphatique et minutieux dans les descriptions, dépourvu d'ailleurs de cette harmonie qui est essentielle à la poésie élégiaque. Le fond de l'ouvrage n'est pas mieux conçu. Sous prétexte de célébrer les ancêtres d'un hameau, il fait une longue déclamation contre les riches et les nobles, et il ne manque pas d'élever les occupations matérielles de la vie champêtre au-dessus des fonctions intellectuelles de la vie publique. J'avoue que la fin de cette élégie respire une mélancolie profonde, et le traducteur en a rendu l'expression plus douce et plus harmonieuse. Il y a de la grâce dans la manière dont le poète amène le

tableau de sa mort prématurée : je sens comme un autre le charme de ces peintures tristes et attendrissantes, et je sais que les modernes ont plus approfondi ces passions que les anciens ; mais, n'en déplaise à nos rêveurs, quelques beautés sentimentales ne sont point un chef-d'œuvre de poésie, et cette mélancolie si vantée ne constitue ni un genre de littérature, ni un caractère social.

M. Hennet a terminé son recueil par trois jolies pièces de lord Lyttleton, parmi lesquelles on doit surtout distinguer le conte du Chien, qui est un petit chef-d'œuvre de narration et de gaîté. C'est dans ce genre que le talent de M. Hennet paroît exceller. Il est impossible de comparer sa traduction à l'original, sans reconnoître qu'il y a ajouté une foule d'embellissemens (*). Z.

LII.

Choix des meilleurs morceaux de la Littérature russe, à dater de sa naissance jusqu'au règne de Catherine II ; traduits en français par M. L. PAPPA DO POULO, et par M. GALLET.

LE monde a existé près de trois mille ans, sans qu'aucune nation pût se flatter d'avoir ce que nous appelons aujourd'hui une littérature : il s'est trouvé dans

(*) Nous croyons devoir faire remarquer ici que des hommes de goût, également versés dans les deux littératures, ont trouvé que M. Z. avoit réservé toute sa sévérité pour la littérature anglaise et toute son indulgence pour le traducteur français. Les Anglais, surtout, sont de cet avis ; M. Hennet, suivant eux, a constamment affoibli ce qu'il a traduit, et leur suffrage ne sauroit être invoqué pour appuyer celui d'un critique, d'ailleurs, aussi distingué que M. Z.

tous les siècles des législateurs et des philosophes, des auteurs et même des poètes ; mais ce n'est que dans la Grèce, trois ou quatre cents ans avant l'ère chrétienne, que les lettres ont été réduites en art ; et que la littérature a commencé d'être regardée comme une des professions de la société. L'Asie qu'on regarde comme le berceau des sciences et la source des lumières, a produit des sages qui prétendoient avoir pénétré les secrets de la nature, mais dont la philosophie, toujours environnée d'allégories et de fables, n'avoit rien de réel que quelques maximes d'une morale assez commune. Chez les Chinois, les lettrés n'ont jamais été et ne sont encore que de mauvais mathématiciens et de très-médiocres astronomes. L'Egypte si fameuse par ses mystères et ses hyérogliphes, plus fameuse par ses lois et ses monumens, avoit des prêtres et des mages qui se servoient, pour tromper le peuple, de quelques connoissances physiques, et qui vivoient de prestiges. Les Grecs n'ont puisé dans cette source si vantée, que des erreurs monstrueuses et des fables absurdes, qu'ils ont su parer des couleurs de la poésie. La plus grande partie de la Grèce, même dans les plus beaux jours de sa gloire, est restée barbare. Lacédémone étoit grossière et ignorante par principes. La Béotie étoit stupide par la nature de son climat ; l'Epire, l'Etolie, l'Acharnanie, la Thessalie avoient des mœurs sauvages : c'est dans les sables de l'Attique que les arts se sont concentrés : les autres peuples se rendoient, il est vrai, dans Athènes, pour y admirer les chefs-d'œuvre du génie ; mais leur sol étoit incapable de produire de pareils fruits.

Rome, victorieuse d'Athènes, conquit jusqu'aux arts qui rendoient cette petite république la première ville de l'univers ; ou plutôt, comme le dit Horace,

la Grèce vaincue triompha de son vainqueur : les esclaves des Romains devinrent leurs précepteurs et leurs maîtres ; et bientôt la poésie et l'éloquence eurent une seconde patrie plus illustre que la première, puisqu'elle étoit la maîtresse du monde : Athènes, opprimée par les Turcs, n'est plus qu'un malheureux village habité par un peuple ignorant et pauvre : Rome saccagée par les Goths et les Huns, a joui d'un destin plus heureux ; par un avantage dont toute la durée des siècles ne fournira peut-être pas un second exemple, elle a passé deux fois des ténèbres à la lumière, de la barbarie à la politesse ; elle a vu deux fois briller dans son sein ce feu du génie, qui, une fois éteint, ne se rallume plus chez le même peuple : les arts, étouffés sous les ruines de la capitale du monde idolâtre, reprirent une nouvelle vie dans la capitale du monde chrétien. Il faut toujours aux lettres un siége magnifique et glorieux ; elles s'attachent toujours à la grandeur et à la puissance ; elles aiment à régner dans le chef-lieu d'un empire ; et la première ville du moderne univers, Paris, supérieur à la ville d'Athènes pour l'étendue et la richesse, à l'ancienne Rome pour la philosophie, la politesse et les lumières, mais surtout à Rome moderne pour la force et pour la puissance, Paris a été et même est encore dans l'Europe, ce que fut Athènes dans la Grèce, l'ancienne Rome dans l'univers, et Rome moderne en Italie. Comme jadis la foi passa des Juifs aux Gentils, et du peuple de Dieu aux nations infidèles, de même, le privilége des arts et du génie, accordé aux Grecs et aux Romains, a été transporté chez les Barbares ; les lettres ont voyagé du midi au nord, et les anciens repaires des Germains sont devenus des académies florissantes : plusieurs capitales de l'Europe

moderne ont eu et ont encore une littérature ; mais Paris, sous Louis XIV, eut dans les lettres la même prépondérance que dans la diplomatie. Paris fut comme la métropole du goût : Madrid, Londres, Vienne, ainsi que les principales villes de l'Allemagne, reçurent de la capitale de la France des lois et des exemples.

L'excès du froid et du chaud est également nuisible aux esprits. Les Nègres et les Lapons sont également stupides, par des causes diamétralement opposées : les lettres, du côté du nord, se sont arrêtées à la Pologne (*). Je ne sais cependant si le gouvernement n'a pas plutôt nui que le climat, au développement des lumières dans ces plaines vastes et fertiles, cultivées par des serfs, et dévastées par l'anarchie. Les Sarmates étoient aussi propres aux sciences que les Germains ; mais les Germains, sans avoir beaucoup plus de liberté, jouissoient d'une plus grande tranquillité et d'un gouvernement plus stable. Quant à la Suède, au Danemarck, les sciences exactes y ont fleuri, mais le feu du génie expire au milieu des glaces et des neiges ; ces nations hyperborées ne comptent point de poètes et d'orateurs, leur imagination est morte, leur langue repousse l'harmonie. Pourquoi donc la Russie, encore plus éloignée du soleil, a-t-elle produit quelques fruits, sauvages à la vérité, et d'un goût amer, mais qui paroissent susceptibles d'être améliorés ? Il

(*) L'Université de Cracovie étoit regardée, au 16e. siècle, comme l'une des plus savantes écoles de l'Europe. De Thou vante la profonde érudition de Stanislas Hosius, évêque de Warnie, qui présida le concile de Trente. Il atteste que les Polonais unissoient l'amour des lettres à celui des armes, et cite en exemple les députés qui vinrent à Paris en 1573, annoncer au duc d'Anjou son élection au trône.

faut attribuer ce phénomène à l'influence extraordinaire de deux souverains, dont les regards ont échauffé la nation, et, pour ainsi dire, lutté contre l'âpreté du climat. Pierre-le-Grand a voulu régner sur des hommes ; il a essayé de transplanter les arts dans un sol rebelle, et sous un climat meurtrier. Ses efforts et ses soins ont produit le même effet que les serres chaudes de nos jardiniers, qui savent créer en France la température de l'Inde, et faire croître l'ananas dans des lieux où le raisin a souvent bien de la peine à mûrir. L'illustre Catherine a marché sur ses traces ; jalouse de jouer dans l'Europe un rôle proportionné à la puissance et à l'étendue de ses Etats, elle a honoré les savans, elle a encouragé les arts, son exemple et son goût ont dompté la nature : la Suède et le Danemarck, qui sont des petits Etats, n'ont point eu de souverains dont l'ambition se soit tournée du côté des arts ; et aucune impulsion étrangère n'a corrigé dans leur pays l'inclémence de l'air.

« Les Français n'ont point de musique, disoit autrefois Jean-Jacques, et si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux ». Si j'avois la même autorité que Jean-Jacques, et le même goût pour les paradoxes, je pourrois peut-être dire aussi : Les Russes sont encore dans l'enfance des lettres, et si jamais ils arrivent à la perfection, ce sera tant pis pour eux : cela me jetteroit dans des déclamations sur les mœurs, qui ne sont plus de saison. Il pourra bien arriver que les Russes se corrompent sans se polir, et que leurs mœurs deviennent très-dépravées, sans que leurs arts en soient plus parfaits : mais en la place de ces diatribes usées, je crois pouvoir risquer ici une observation qui me paroît plus neuve et plus vraie. Les nations, comme chaque individu qui les compose, par-

courent les divers périodes de la vie humaine : elles ont leur enfance, leur jeunesse, leur maturité, leur décrépitude : le mouvement, source de la vie, est en même temps la cause de la mort, par les secousses qu'il donne ; en nous conservant, il nous use : les êtres qui semblent inanimés, ont une existence beaucoup plus longue, parce qu'ils éprouvent beaucoup moins ces frottemens et ces agitations intérieures, qui fatiguent singulièrement la machine, en accélérant son jeu : tout ce qui, dans le corps humain, précipite le cours naturel du sang, et donne aux nerfs une action extraordinaire, abrège la vie ; les toniques, les liqueurs spiritueuses, tout ce qui imprime aux esprits vitaux un mouvement plus vif, hâte la destruction et donne des ailes à la vieillesse. Appliquons aux associations politiques, cet axiome de physique et de médecine : toutes choses égales d'ailleurs, et sauf les accidens, une société qui sera plus constante dans ses opinions, ses mœurs et ses usages ; une société où les cerveaux ne seront pas si échauffés, où les têtes fermenteront moins, où l'enthousiasme de la nouveauté produira moins de révolutions dans la manière de penser et de vivre, doit parcourir moins rapidement ses périodes, jouir d'une santé plus ferme, et d'une existence beaucoup plus longue : or, la culture des lettres et des arts est pour les sociétés un des stimulans les plus actifs : l'éloquence et la poésie sont pour les esprits des liqueurs fortes, des eaux spiritueuses (*) ; les livres exaltent sans cesse l'imagination des lecteurs ; les spectacles irritent les passions, élec-

(*) C'est sans doute de l'éloquence de la tribune que veut parler l'auteur de cet article, qui certainement ne confond point avec les discours de Mirabeau, ceux de Bossuet ou de Bourdaloue.

trisent les ames. Les auteurs sont occupés à plaire, à séduire ; et on ne séduit que par des idées nouvelles, on ne plaît que par des commotions. Trop souvent la littérature d'un peuple n'est autre chose qu'une conjuration de quelques écrivains, qui, chaque jour, se tourmentent la tête pour enfanter des pensées capables d'éblouir et de surprendre le vulgaire ; qui livrent de continuels assauts à la raison du lecteur, en flattant ses passions et ses vices ; toujours portés à fronder ce qui existe, à vanter ce qui n'est pas et ne peut pas être ; féconds en projets, en systèmes, en fictions, toujours plus spécieuses et plus brillantes que la réalité ; nourrissant les esprits d'illusions, de chimères, toujours bien plus agréables et bien plus douces que la vérité, ils n'établissent leur gloire que sur la simplicité de leurs admirateurs, et ne se font aimer que de ceux qu'ils trompent. Doit-on souhaiter à une nation, à laquelle on veut du bien, une pareille littérature ?

On peut, au reste, se rassurer sur le sort des Russes ; il faudra qu'ils cultivent encore long-temps les lettres, avant de les amener chez eux à ce point de perfection qui les rend dangereuses et nuisibles à la santé. Ils n'ont point encore d'orateurs, et leurs richesses se réduisent à quelques odes ampoulées et soporifiques, pleines de grands mots et vides d'idées. Le plus ancien de leurs lyriques, est un certain *Trediakoski*, lequel a composé une ode fameuse sur la prise de la ville de Dantzick par les Russes, en 1734 : on reconnoît dans le début et dans quelques strophes, une imitation de l'ode de Boileau sur la prise de Namur.

« Quelle ivresse excite ma voix à chanter ? Chœurs du Parnasse, n'est-ce pas vous que mon esprit dé-

couvre ? J'entends les sons harmonieux de vos lyres, je vois les danses enchanteresses de vos divinités; l'enthousiasme élève mon ame. O peuples ! écoutez tous ; vents bruyans ! apaisez-vous : mes vers vont célébrer Anne.

» Pindare et après lui Horace, par leurs chants sublimes, se sont élevés comme des aigles rapides jusqu'aux astres lumineux. Si les miens pouvoient égaler mon zèle ardent pour Anne, Orphée de Thrace et Amphion le Thébain en seroient ravis.

» Par les sons doux de ma lyre, je chante la fête qui célèbre l'humiliation des ennemis, en exaltant nos triomphes. O combien nos succès belliqueux ont accru notre bonheur ! que ces succès sont puissans ! la joie qui remplit nos cœurs est au-dessus de toute mesure, et surpasse tout exemple.

» Est-ce Neptune lui-même qui a construit ces murs ? Ne sont-ils pas sur le bord de la mer ? ne peuvent-ils pas être comparés avec ceux de Troie, lorsqu'ils s'opposent à l'entrée de la nombreuse armée russe ? ne donne-t-on pas le nom de Scamandre à la Vistule ? ne prend-on pas pour l'Ida le mont Stolntzeberg ?

» Ce n'est pas Troie, la mère des fables : là, il n'y a pas seulement un Achille. Mais chaque combattant est un Hercule. Quelle puissance lance des foudres ? n'est-ce pas Minerve avec son carquois éclatant ? c'est sans doute elle-même ; sa figure est celle d'une déesse, sous l'égide redoutable ; c'est Anne, l'ornement des souveraines.

» Une seule phalange russe auroit suffi pour assiéger la ville ennemie de Dantzick. Chacun de nos guerriers est prêt à verser son sang avec bravoure, et à couronner ses exploits sous les auspices d'Anne ; chacun

est fort par elle ; Anne est leur espoir le plus ferme, sa bonté les rend fidèles et sincères.

» O soleil de l'Europe et de l'Asie ! ô souveraine de la Russie ! ce bonheur est ton ouvrage. L'amour que tu prodigues à tes sujets, et les bienfaits de ton règne, t'ont mérité l'admiration de l'univers. Le monde entier t'offre un tribut de gloire, en voyant combien tu t'es rendu célèbre par tes bontés, toujours florissantes ».

On peut observer dans les strophes qu'on vient de lire, la grossièreté et la crudité des éloges, qui sentent la servitude et la barbarie ; le ton plat et trivial, mêlé avec les figures les plus pompeuses ; on croit voir un homme de la lie du peuple, qui a l'air ignoble, les manières basses, avec des habits magnifiques. Je ne sais cependant si les traducteurs ont sur cet article la conscience bien nette, et si la platitude appartient toute entière à l'original. J'approuve beaucoup en général leur principe d'exactitude littérale ; mais lorsqu'un tour et des expressions qui sont élégantes et nobles dans la langue de l'auteur, sont basses et comiques dans celle du copiste, alors l'exactitude la plus scrupuleuse devient la plus grossière infidélité. Au reste, rien n'est si commode que de traduire du russe en français ; il y a peu de critiques en état de comparer la version avec l'original.

Voici quelques strophes d'une ode sur l'anniversaire de l'avènement au trône de l'impératrice Elisabeth Petrowna.

» Tu règnes sur nous depuis vingt ans, ou pour mieux dire, depuis cette époque, tu verses sur nous tes bontés. O que les décrets de l'éternelle sagesse ont été favorables pour nous, grande princesse ! De combien de prodiges merveilleux la divine grâce marqua

ton lever héroïque! la guerre, la paix, nous ont donné tour-à-tour des victoires : ô Dieu! comment te témoignerons-nous notre reconnoissance?

» Lyre dorée, résonne de nouveau, et célèbre la fille de Pierre; chante ses combats et la paix; prends une nouvelle force sous ma main, affoiblie par l'âge; que tes accords surpassent ceux que tu rendois dans ma jeunesse; tu le dois, puisque Elisabeth multiplie chaque jour ses bontés; le monde entier lui devra son bonheur, redoublons le tribut de nos hommages.

» Chante avec transport, dans ces momens où nos triomphes se manifestent de toutes parts; nos dangers et nos longues douleurs les rendent plus précieux et plus éclatans, dans ses jours consacrés à la joie. Portons enfin nos regards sur le passé : nous sentons mieux les jouissances lorsqu'elles ont été précédées par la peine. O Elisabeth! les traces des coups du malheur embellissent ton aimable image.

» Les Russes en voyant sans vie, sur son lit de mort, le défenseur, le père, le héros de la patrie, faisoient éclater les regrets que leur inspiroit la perte de Pierre! L'air retentissoit de cris lugubres, et la désolation régnoit en tout lieu; la terre paroissoit comme un désert, le ciel ne brilloit plus du même éclat; les rivières étoient immobiles, les hautes montagnes sembloient s'affaisser, toute la nature enfin avoit interrompu sa marche ».

Ce début : *Tu règnes sur nous depuis vingt ans*, est bien prosaïque; et cette façon de parler, *ou pour mieux dire*, n'est pas du style de l'ode : il y a plus de noblesse et de chaleur dans les strophes suivantes :

« La fille du héros marchoit sur des précipices affreux. Des murailles fortes et épaisses, et des portes

de fer sont prêtes à l'enfermer pour toujours; les mers des contrées inaccessibles menacent d'engloutir avec elle notre espoir. Elle cherche des moyens et des conseils : le ciel la protège enfin; elle triomphe selon nos vœux, et son règne amène sur nous tous les bienfaits.

» Dieu le voulut ainsi, et les cœurs des Russes seront inébranlables pour toi : quel discours frappe mon oreille ? .... Ce sont les mers et les fleuves qui répètent ces accens en courant avec empressement à sa rencontre : Es-tu Minerve ou Diane? qui t'a portée dans son sein? Tu es digne d'être élue déesse ici-bas, et tu peux mieux qu'aucune porter la couronne.

» N'es-tu pas celle que nous attendons depuis si long-temps, et que nous désirons si ardemment, pour laquelle enfin nous avons répandu des ruisseaux de larmes? Je vois en elle la taille, la figure, l'aimable regard de Catherine, la ressemblance et l'ame de Pierre : c'est notre auguste protectrice! O filles de la Russie! réjouissez-vous, votre espérance ne vous flatte pas, et prêtez avec plaisir votre attention aux discours de votre déesse.

« Je monte sur le trône de mon père pour sauver des mains du crime les opprimés : Je ferai voir mon origine par les effets de ma puissance généreuse : j'encouragerai les savans, et, profitant de mon pouvoir heureux, j'abolirai la peine de mort; je veux régner plus doucement que les zéphirs : toutes mes pensées, et la volonté que le ciel m'a donnée, porteront toujours dans ma bouche le pardon, et l'image de Dieu dans mon cœur ».

Les traducteurs conviennent qu'il y a dans les odes du fougueux Lomonosow un désordre et un pinda-

risme presque inintelligibles ; ils ont eu beaucoup de peine à faire entrer au milieu de ce galimathias et de ce chaos l'ordre et la clarté. De cette grande hauteur de l'enthousiasme lyrique, ils descendent tout-à-coup à la prose, et nous offrent un morceau d'histoire écrit avec beaucoup de simplicité et de naïveté ; le sujet est très-intéressant : c'est le détail circonstancié d'une fameuse révolte des Strelitz, arrivée en 1684. Cette même révolte est la matière d'un épisode qui se trouve dans une espèce de poëme épique, intitulé : *Pierre-le-Grand,* lequel a un grand avantage sur tous les autres poëmes épiques ; car il n'a que deux chants, et la plus grande partie du premier est en épisode : on peut juger par-là que l'action principale n'y tient pas une place considérable : voici un morceau qui pourra faire juger de la philosophie qui règne dans ce poëme :

« O mortels ! pourquoi vous hâtez-vous de courir à la mort ? Pourquoi avant le terme prescrit par la nature, vous entre-détruisez-vous ? N'y a-t-il pas d'autre chemin pour aller au tombeau que par celui de la guerre ? Par-tout le sort nous entraîne avec violence dans les bras de la mort. Plusieurs, après être sortis du sein maternel, passent à l'instant dans les ténèbres de la tombe : d'autres ont à peine fait goûter la joie à l'auteur de leur existence, en lui souriant, qu'ils ferment tout-à-coup leurs yeux pour toujours. La mort, l'inexorable mort, moissonne celui qui est prêt d'entrer dans l'appartement nuptial. L'homme à la fleur de son âge, après avoir construit sa maison, en se flattant de jouir long-temps d'une santé parfaite, dit tranquillement en lui-même : A présent je vivrai et je jouirai de mes travaux ; mais c'étoit sa dernière heure ; il cessa de vivre en prononçant ces dernières

paroles : Mortel, de combien de maux et de peines n'es-tu pas entouré ! Outre les infirmités et les afflictions qui déchirent ton ame, combien de périls ne t'environnent-ils pas au dehors ! Ce sont les inondations, les tempêtes, la contagion, les poisons, les reptiles venimeux, les tremblemens de terre, les animaux féroces, la famine, l'écroulement des édifices, les incendies dévorans, la grêle et les coups de tonnerre ; les marais, la glace, les sables, la terre, l'eau et les forêts, tout est en guerre contre toi, ainsi que le ciel lui-même ; et tu ajoutes à ces maux ceux de la guerre : rien ne peut t'arrêter, tu t'armes éternellement contre toi-même ! »

Ce recueil offre une tragédie très-plaisante, intitulée : *le faux Dimitri.* C'est un sujet national ; le héros est le plus trivial et le plus dégoûtant des tyrans : un de ses plus grands crimes est de vouloir introduire la religion romaine en Russie ; horrible dessein, dans lequel il est secondé par le patriarche Ignace. Il aime la fille d'un Seigneur russe, qui lui déclare qu'elle a un autre amant ; il veut tuer le père, la fille et l'amant : le peuple se soulève ; à la première nouvelle de la révolte, il ordonne qu'on égorge tous les boyards et tous les prêtres ; mais cet ordre ne peut être exécuté ; le peuple assiége son palais : c'est alors qu'il s'écrie :

« Ce n'est pas ma chute du trône que je déplore, il existe un tourment plus affreux pour moi, c'est de me voir rempli de la rage la plus féroce, et de ne pas pouvoir assouvir ma vengeance. Je voudrois nager dans le sang des traîtres, dans celui des esclaves coupables, dans celui des séculiers et de tout le clergé.

Ah ! si je l'avois pu, j'aurois montré ce que sont les tsars en courroux ! j'aurois entouré de carnage l'autel et le trône ; j'aurois rempli l'univers entier de terreur : j'aurois embrasé cette capitale, et ses flammes se seroient élevées jusqu'aux cieux !..... Hélas ! je m'occupe en vain de ces pensées, quand le destin m'ôte le pouvoir de les réaliser ».

Dans son désespoir, il prend sa maitresse par les cheveux et lève le poignard sur son sein, en disant: *Roses, soyez flétries.* Mais un des conjurés est assez subtil pour la lui arracher des mains : alors le tyran tourne le poignard contre lui-même, en criant : *Mon ame, abîme-toi dans l'enfer, et restez-y captive éternellement.*

Telle est la tragédie ; la comédie intitulée *l'Usurier,* n'est autre chose que la peinture plus bizarre que plaisante d'un avare, où l'on trouve quelques traits mal-adroitement empruntés à Molière : le dialogue en est grossier, les plaisanteries lourdes : on y remarque un passage qui semble annoncer que les maris russes sont fort peu galans, et prennent quelquefois avec leurs femmes des manières un peu brutales : l'avare dit à sa nièce, qu'il veut dégoûter du mariage : Quand tu seras mariée, *ce ne sont pas mes côtes que l'on cassera, ce seront les tiennes.* Quant aux saillies de la soubrette, en voici un échantillon ; elle dit à l'avare : *Les punaises ne sont pas si dégoûtantes que toi.* La scène suivante donnera une idée du dialogue : Dorante a emprunté quatre mille roubles sur gages ; il a déjà rendu la somme ; mais les gages sont restés entre les mains de l'usurier, et il envoie son valet Pasquin avec son reçu pour les retirer.

KASTCHEY (*c'est le nom de l'usurier*).

« La somme n'est pas entière, elle n'est pas entière.... Que viens-tu faire ici?

PASQUIN.

Je suis venu pour chercher les effets.

KASTCHEY.

Les effets! Ha, ha, ha!

PASQUIN.

Qu'y a-t-il si étonnant à cela?

KASTCHEY.

Tu voudrois que je te les confie? Ha, ha, ha!

CLAIRE.

Quand il compte de l'argent, il n'a pas même confiance en lui-même, il lui faut des témoins: et on veut qu'il confie les effets! Ha, ha, ha!

PASQUIN (*à part*).

Quel monstre, quel animal, quel avare sans exemple! Ha, ha, ha!

KASTCHEY.

De quoi ris-tu?

PASQUIN.

Je ris, monsieur, de voir que votre excellence, quoique dans une profonde vieillesse, soit si fortement attachée à cette vie; vous agissez comme si vous ne

deviez jamais mourir; cependant vous êtes sec comme un squelette; mais je crois que vous n'êtes pas un avare ordinaire, mais un avare immortel.

KASTCHEY.

Hélas, mon ami, on n'évitera pas la mort; oui, tout est vanité dans ce monde. Les maisons, les villages, l'or et l'argent; les perles, ainsi que les pierres précieuses, tout cela doit être abandonné; il faut faire ses adieux à tout, et arroser avec des larmes amères les coffres-forts, enfin regarder pour la dernière fois les sacs scellés et remplis d'argent. Mon cher argent, bientôt je ne te verrai plus!

PASQUIN *et* CLAIRE.

Ha, ha, ha,.... Ha, ha, ha,... Ha, ha, ha!

KASTCHEY.

Riez, insensés, moquez-vous de l'affliction de mon cœur.... dans quatre cents roubles, il manque vingt sous.

PASQUIN.

Voilà, monsieur, une pièce de vingt-cinq.

KASTCHEY.

Prenez cinq sous, je ne veux pas le surplus.

PASQUIN.

On m'a dit que le mot *surplus* dérive de celui *usure*, et l'usure, comme vous savez, est un péché mortel.

KASTCHEY.

Sans doute elle est un grand péché; péché fatal à l'ame, péché qui crie vengeance au ciel; voler et prendre plus qu'il ne faut, c'est la même chose. A quoi me serviroient vos cinq sous? Prenez-les, mon ami; et profitez-en; jamais mon cœur n'a senti de l'inclination pour le bien d'autrui. Je ne demande que ce qui m'appartient, cela me suffit. Voilà comment on se comporte......... Nous avons stipulé qu'aux quatre cents roubles, il en seroit ajouté vingt, c'est-à-dire, cinq sous par rouble, et aux vingt roubles, cinq sous par rouble, ce qui fait un rouble, et à celui-ci encore cinq sous : quant à l'intérêt de ces cinq sous, qui est une petite bagatelle, je te le laisse pour que tu le distribues aux maisons de charité, afin qu'on prie Dieu pour mon ame.

PASQUIN.

C'est entendu.

KASTCHEY.

Que Dorante vienne lui-même; je ne te confierai pas les effets.

PASQUIN.

Voilà son reçu.

KASTCHEY.

Où est l'argent? »

Ces morceaux de littérature russe n'ont de prix et d'intérêt pour nous, que par la connoissance qu'ils nous donnent de l'état de civilisation du peuple qui les a

produits ; ils sont plus curieux qu'agréables ; le goût des Russes pour la langue française, pour les écrivains et pour les spectacles français, semble être un garant des progrès qu'ils peuvent faire dans les lettres, s'ils ne se trompent pas dans le choix de leurs modèles, et si malheureusement ils ne commencent pas par imiter ceux de nos auteurs qui ont introduit le mauvais goût en France.

G.

LII.

Même sujet.

JUSQU'A présent, on n'avoit en France, aucune idée de la littérature russe. Quelques vers français du comte Schouvalow, quelques fragmens en prose du prince Galitzin, avoient annoncé qu'en Russie, la classe supérieure recevoit une éducation soignée, et se livroit, par plaisir, à la culture des lettres. Mais la littérature nationale, celle qui, seule, peut donner la juste mesure du génie et de l'imagination des Russes, n'avoit point encore franchi les bornes de leur empire.

La littérature des différens peuples nous apprend à connoître leurs usages et leurs mœurs, mieux que l'histoire et les voyages. On remarque, surtout dans les pièces de theâtre, les habitudes, la manière de sentir et de juger, et les opinions du peuple chez lequel elles ont été composées. Une traduction des meilleurs ouvrages russes est peut-être plus instructive que les nombreuses relations qu'on nous donne sur la Russie, depuis quelques années.

Les deux traducteurs ont voulu faire connoître quels sont les talens des Russes, dans différens genres; ils ont choisi les ouvrages les plus remarquables; et leur recueil présente des odes, un morceau d'histoire, un poëme épique, une tragédie et une comédie.

Les odes de Lomonosow, le meilleur poète lyrique de la Russie, sont toutes à la louange de l'impéra-

trice Catherine II. Elles présentent des éloges outrés; mais on y remarque de beaux mouvemens et des peintures gracieuses, autant qu'on en peut juger sur une traduction en prose. Le fonds en est peu intéressant, parce qu'elles furent composées sur des événemens trop éloignés de nous, et, pour la plupart, tombés dans l'oubli. Je n'en citerai qu'une strophe qui, en supposant l'harmonie des vers, mérite d'être distinguée. « Quelle fut votre surprise, Muses de la » Neva, lorsque vous entendîtes cette auguste voix! » Unissant nos pensées et nos accords mélodieux, » nous prononçâmes le serment de zèle; et quand le » jour tomba, ce rivage et ces flots nous parurent, à » travers l'ombre subtile, pleins d'une majesté nou» velle. Au milieu des héros les plus distingués, » parmi les armes brillantes, nous vîmes la beauté, » tenant l'épée redoutable, animer le courage et en» chanter à-la-fois tous les cœurs ».

On se rappelle avec peine que cette ode, la plus belle de Lomonosow, fut faite au moment où Catherine venoit de monter sur le trône. On excuseroit cette flatterie, si le poète eût choisi, pour louer sa souveraine, l'époque où l'on pouvoit lui appliquer ces beaux vers de Voltaire :

Et quinze ans de vertus et de travaux utiles,
Les arides déserts, par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des lois,
Les arts, dans nos cités, naissans à votre voix;
Ces hardis monumens que l'univers admire,
Les acclamations de ce puissant empire,
Sont autant de témoins dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des Dieux.

Le morceau d'histoire, intitulé : *Révolte des Strélitz*, par Alexandre Soumaracow, est un des ouvrages les plus intéressans de ce recueil. C'est la con-

juration de la princesse Sophie contre les Narichskin, et le tableau de leur massacre. On y voit quelles étoient la barbarie et la férocité des Russes, avant le règne de Pierre-le-Grand; les excès d'une soldatesque effrénée y sont peints avec énergie; on y trouve le mélange de la brutalité guerrière et du fanatisme religieux. C'est dans l'enceinte de l'église de Moscow, c'est au pied des autels, c'est au moment du sacrifice, c'est en présence du patriarche et du clergé russes, que Sophie livre son propre frère à des assassins, qui le traînent par les cheveux hors du temple, lui donnent la question, et le font périr lentement dans des supplices inouis. L'historien russe a souvent répandu dans son récit des réflexions politiques. J'en transcrirai quelques-unes qui ont rapport au pouvoir monstrueux et tyrannique qu'avoient usurpé les Strélitz. « Il vaut mieux, pour le peuple, être sous le joug » d'une domination étrangère, que sous celui d'une » populace armée, dont il faut flatter l'insolence, en » tremblant jour et nuit, sous sa garde. Dans les » troupes réglées de l'Europe, le soldat subit la peine » de mort, s'il désobéit. En observant dans les » armées une pareille discipline, on fait naître la » sûreté commune; car celui qui n'est point accou» tumé à commettre de petites fautes, ne se porte » jamais aux grandes, parce que les choses marchent » par degrés; jamais les incendies ne se manifestent » par de grandes flammes, mais ils naissent de petites » étincelles : sitôt qu'on éteint l'étincelle d'une ré» volte, il n'existe point d'embrâsement pour la » patrie ».

Le poëme de Pierre-le-Grand n'est que l'esquisse d'un grand ouvrage, que l'auteur n'a point achevé. Le sujet est un des exploits les moins éclatans du

héros; c'est le siége de Schluchelbourg, ville peu importante que possédoient les Suédois. Cet ouvrage n'offre aucun caractère fortement tracé; Charles XII n'entre pour rien dans la composition de la fable. A peine y parle-t-on de ce guerrier, aussi téméraire que fameux, qui balança si long-temps la fortune de Pierre. Le poète russe s'est encore privé du plus grand avantage que présentoit son sujet: il ne peint pas son héros comme le créateur de son empire.

On remarque cependant que les chefs-d'œuvres, dans le genre épique, n'étoient point inconnus à Soumarocow. Son poëme présente quelques heureuses imitations. Pierre se met en route pour faire le siége de Schluchelbourg, sur les bords d'Ouna, petite rivière qui se jette dans le lac Ladoga. Un vieillard lui apparoît; il prédit à Pierre sa grandeur future, et le héros lui raconte la révolte des Strélitz. La mort du vénérable Narichskin rappelle celle de Coligni dans la *Henriade*. On trouve dans le récit, qui a quelques rapports avec le second livre de l'*Enéide*, des détails heureux, qui peignent, avec une grande vérité, ce mélange des mœurs européennes et orientales qui formoit le caractère des Russes. Le poète lui-même donne lieu à cette remarque dans une exhortation à Pierre, qu'il met dans la bouche du vieillard. « Ton » père envoyoit ici, pour être enfermés dans ces murailles, tous ceux qui, mus par un fanatisme opiniâtre, persistoient dans leur égarement, et que » *la persuasion* et *l'horreur des cachots* n'avoient pu » arracher aux prestiges d'une superstition enracinée » dans les cœurs ».

Ce n'est point là qu'il faut chercher tout ce qu'il y a de riant et d'aimable dans le génie de l'ancienne *Epopée*. Le poète russe n'a devant les yeux que des

forêts de sapins, des lacs couverts de glace pendant six mois de l'année, et l'imagination, au milieu de ces déserts, doit être sans vie comme la nature. Je citerai pourtant une peinture assez poétique de la jonction des rivières de Wolkow et de la Néva, que Pierre réunit en détournant le cours de la première.

« Wolkow, tu te plaignois de ce que le sort t'en- » traînoit vers le Ladoga, et t'éloignoit de la Néva » que tu chérissois. Mais le destin avoit décidé que » ton entrée dans celle-ci ne se feroit qu'après avoir » éte agitée par les tempêtes du lac. Combien tu gé- » missois en te voyant forcé de réunir tes ondes aux » siennes, et d'aller te perdre dans la mer, en ter- » minant ton cours! Tantôt, pour t'affranchir, tu » élevois tes flots troublés au-dessus de tes rivages; » tantôt tu cherchois des passages secrets au-dessous » de la terre, et des digues étoient opposées partout » à tes efforts. Tu n'as pu surmonter, ni les gouffres, » ni tes bords, jusqu'à ce que Pierre, enchaînant le » sort qui te maîtrisoit, te donna un passage, et nous » procura l'abondance des contrées orientales ». P.



LIII.

Sur la Littérature des Arabes, d'après M. Schultens.

LA littérature des Arabes a eu les mêmes vicissitudes que celle des autres nations. On la peut diviser en quatre âges.

Le premier âge a précédé Mahomet. En Arabie, comme auparavant chez les Grecs, la poésie fut d'abord cultivée. Le nombre des poètes de cette première époque fut infini; et, parmi cette multitude, il s'en

trouve beaucoup qui se sont fait un nom à jamais célèbre par la fécondité de leur génie, l'élégance et la sublimité de leurs compositions. La grammaire, l'éloquence, les recherches historiques occupèrent aussi une foule d'écrivains. D'autres, plus rares et moins heureux, se livroient à l'étude de l'astronomie et de la médecine. Ces sciences, nées sur le sol de l'Arabie, n'y faisoient point encore de progrès remarquables; il falloit que les leçons des Grecs et des Latins vinssent en étendre la lecture et améliorer les fruits.

La face des choses changea beaucoup dans le second âge, qui s'étend depuis Mahomet jusqu'à l'an 137 de l'hégire, ou depuis le septième siècle jusqu'au milieu du huitième. La nouvelle religion, propagée dans l'Arabie et les pays voisins par les armes et la force, interrompit toutes les études : les lettres ne pouvoient fleurir parmi ces violences, et il n'y avoit de progrès sensibles que ceux de la superstition. Bientôt elle devint générale : ce fut elle qui inspira le génie des poètes et des orateurs ; elle se soumit tous les arts et toutes les lettres. Les érudits, ou ceux qui le vouloient paroître, ne travaillèrent plus qu'à éclaircir et commenter le Coran. Quelques esprits pourtant eurent la sagesse de se défendre de la contagion, ou le bonheur d'y échapper ; et, parmi eux, il faut surtout distinguer Ali, le gendre de Mahomet, dont le génie, le savoir et l'éloquence, ont honoré ce siècle barbare. M. Reiske, dans sa Dissertation sur les princes mahométans qui se sont distingués par leur amour pour les lettres, dit de ce calife qu'il fut aussi lettré qu'Auguste ; aussi bon, aussi clément que Trajan ; aussi philosophe, aussi pieux que Marc-Aurèle; aussi brave que Pompée, et, comme lui, défenseur infortuné d'une juste cause : il ajoute qu'il fut plus éloquent que

tous ces grands hommes ensemble ; et ceux qui connoissent l'histoire arabe de ce temps et les écrits d'Ali, ne trouvent point ces éloges exagérés.

Le troisième âge abonde en grands hommes dans tous les genres de doctrine : c'est véritablement l'âge d'or de la Littérature arabe. Il va à peu près de l'an 137 jusqu'à l'an 800 de l'hégire ; c'est-à-dire, de l'an 754 de notre ère, jusqu'au XVe. siècle, dans un espace d'environ 700 années. Almanzor, second calife de la race des Abbassides, peut être regardé comme l'auteur de cette heureuse révolution. Il avoit compris que l'application aux ouvrages de l'esprit auroit pour ses peuples le salutaire effet d'adoucir leurs mœurs trop barbares, et de pacifier les troubles intérieurs : il mit tous ses efforts à ramener les lettres de leur long exil, et à exciter chez les autres autant d'amour pour elles, qu'il en avoit lui-même. Tous les hommes, distingués dans quelques parties des connoissances, étoient appelés auprès de lui et comblés de ses bienfaits. Fort habile lui-même dans les mathématiques et l'astronomie, il encouragea surtout ceux qui se livroient à l'étude de ces deux sciences.

Mais cette difficile entreprise de reporter vers les lettres et la civilisation un peuple devenu profondément barbare, ne peut être mise à fin par un seul homme. Il faut qu'il soit aidé ; il faut surtout que les travaux soient après lui continués avec un même zèle. Harun-Alraschid et Almamun qui, peu d'années après, montèrent au trône des califes, achevèrent glorieusement ce qu'Almanzor avoit si bien commencé.

En effet, quoiqu'Alraschid paroisse avoir dirigé ses vues plutôt vers la réformation des mœurs que vers la culture des esprits, cependant on peut dire qu'il contribua singulièrement aux progrès des lettres et

des sciences, en accueillant les littérateurs et les savans d'une façon distinguée, et les comblant de libéralités; car il arriva que plusieurs hommes se trouvèrent excités par l'espoir de ces récompenses à se livrer aux études qui les procuroient.

Mais l'influence d'Almamun sur le génie de son siècle fut encore plus considérable. Non-seulement il se rendit lui-même habile dans la philosophie et les mathématiques, mais on le vit prodiguer les louanges et les honneurs à tous les hommes d'un talent véritable; il assistoit à leurs assemblées, prenoit part à leurs discussions, et les encourageoit par son exemple à de nouveaux et de plus grands travaux. Il fit soigneusement rechercher les livres des Grecs, acheta à grands frais les meilleurs et les plus utiles, et confia le soin de les traduire à des hommes habiles, qu'il récompensoit avec magnificence. Dès-lors les connoissances nationales, accrues de ces richesses étrangères, s'avancèrent rapidement à la perfection. Almamun se montra encore véritablement grand homme par le courage avec lequel il sut, au milieu d'un peuple très-superstitieux, résister aux clameurs absurdes d'une foule de mécontens qui, pour arrêter ses beaux desseins, disoient que toute étude des lettres et des sciences étoit contraire à la cause de Mahomet, et subversive de sa religion. Dans leur fanatisme, ils alloient jusqu'à menacer le calife innovateur de l'éternelle vengeance de Dieu. Mais la constance et la sagesse d'Almamun triomphèrent de ces difficultés; et pour récompense de ses efforts, les lettres négligées déjà et méprisées dans l'Occident, vinrent se réfugier en Asie. De son temps, les Arabes purent lire dans leur langue les Œuvres d'Hippocrate, de Galien, de Dioscoride, d'Aristote, et de ses meilleurs

commentateurs ; de Porphyre, d'Euclide, d'Archimède, de Ptolomée, et de bien d'autres. Des écoles et de grandes bibliothèques furent établies à Bagdad, à Bassora, et dans d'autres villes ; et l'on put dès-lors présager les triomphes futurs de la littérature arabe, qui devoit régner pendant plusieurs siècles en Asie, en Afrique, et dans une partie de l'Europe.

Il seroit trop long de passer ici en revue les écrivains du troisième âge, qui se sont fait un nom dans chaque genre, et dont nous avons conservé les ouvrages. Il suffira de dire, en peu de paroles, que les connoissances sévères, la théologie, la philosophie, la médecine, firent les plus grands progrès ; qu'il y eut un grand nombre d'excellens historiens ; beaucoup de géographes très-instruits ; d'innombrables grammairiens, et plusieurs orateurs, parmi lesquels Hariri et Hambdan peuvent, chacun dans son genre, être comparés aux Grecs. Les bons poètes furent aussi fort nombreux, et il ne semble pas que ceux du premier âge les aient de beaucoup surpassés. M. Michaelis dit, dans la préface de sa Grammaire arabe, que l'âge d'or de la poésie finit à Mahomet, et que les modernes ont perdu le goût du naturel, du sublime et du beau. Mais il ne faut pas trop se presser de croire M. Michaelis (*), il y auroit une injustice extrême à

(*) L'opinion de l'érudit allemand est appuyée par une autorité bien grave, celle du savant Fleury : « Il faut reconnoître, dit-il, que la poésie des Arabes n'a jamais eu que des beautés superficielles : comme le brillant des pensées et la hardiesse des expressions. Ils ne se sont point appliqués à ce genre de poésie qui consiste en imitation et qui est le plus propre à émouvoir les passions : et ce qui les en a éloignés a peut-être été le mépris des

comprendre dans cette sévère censure tous les poètes du troisième âge ; à ne pas convenir que Togray, par exemple, Buzirida, Ibn-Ferdi, et surtout Abulola, méritent, par la hauteur de leur génie, la beauté de leurs images, l'élévation et l'élégance de leur diction, d'être mis à côté des plus grands poètes qui fleurirent avant Mahomet.

La troisième époque finit au huitième siècle de l'hégire, au quinzième de notre ère ; et l'on voit, avec le quatrième âge, reparoître toute la barbarie du second. Ce changement arriva, lorsque Timour ce conquérant qui eut peu de pareils en bonheur, comme en talens militaires, parcourut l'Asie avec ses innombrables armées, et la soumit presque toute entière. D'abord ces guerres fréquentes et longues, rendant l'art militaire exclusivement nécessaire, faisoient abandonner l'étude inutile des lettres et des sciences : ensuite personne ne s'étant rencontré qui sût les relever, cette gloire de la littérature arabe qui avoit, pendant plusieurs siècles, brillé d'un si vif éclat, vint à s'éteindre misérablement. Ω.

arts, qui y ont du rapport comme la peinture et la sculpture, que la haine de l'idolâtrie leur faisoit abhorrer......

» Pour l'éloquence et la politique qui sont nées dans les républiques les plus libres, la forme du gouvernement des musulmans ne leur donnoit pas lieu d'en profiter. Ils vivoient sous un empire absolument despotique, où il ne falloit ouvrir la bouche que pour flatter son prince et applaudir à toutes ses pensées, et où l'on n'étoit pas en peine de chercher ce qui étoit le plus avantageux à l'état, et les manières de persuader, mais les moyens d'obéir à la volonté du maître ». (*Choix des Études*, pages 35 et 39.)

LIV.

Les Mille et Une Nuits, contes arabes, traduits par M. GALLAND, et continués par M. CAUSSIN DE PERCEVAL, professeur de langue arabe au collége impérial.

LE mot d'*arabe* ne réveille point en nous des idées très-flatteuses pour les peuples qui le portent : nous les regardons ordinairement comme des gens durs et sans pitié, comme des barbares, et surtout des voleurs ; il est même difficile, il faut l'avouer, de les défendre sur ce dernier point. Mais apparemment que ce petit défaut ne nuit point à l'esprit, car les Arabes en ont beaucoup ; ni même à la civilisation et à la politesse, car ils sont très-hospitaliers, pleins d'égards entr'eux et envers les étrangers ; et c'est peut-être le peuple de la terre qui a, et dès l'antiquité la plus reculée, et le plus constamment cultivé les sciences, les lettres et les arts d'imagination : preuve incontestable d'une civilisation que n'a interrompue, comme chez les peuples les plus fiers de la leur et les plus dédaigneux, aucune époque d'une profonde ignorance et d'une entière barbarie. C'est une nation singulière, qui n'a jamais été mêlée avec les autres ; qui n'a été asservie par aucune, qui en a beaucoup asservi, depuis l'Inde jusqu'à la Garonne ; qui a conservé dans tous les temps sa physionomie particulière, et en qui tout est curieux, et son histoire, et ses mœurs, et sa littérature. Je ne m'arrêterai, et encore le plus succinctement possible, que sur ce dernier objet de la curiosité qu'elle inspire.

La langue des Arabes, qu'on dit extrêmement

riche, leur tour d'esprit qui paroît plus mobile et léger que solide et réfléchi, leur imagination plus vive que réglée, durent les porter à la culture de la poésie, et les faire courir après les fables, les contes et le merveilleux en tout genre. Aussi de tout temps les Arabes ont-ils fait des *Mille et Une Nuits*, et il n'est point de nation plus féconde en contes et en conteurs. Un savant Hollandais, qui s'est amusé à dénombrer tous les poètes des différentes nations, a trouvé que les seuls Arabes en possédoient en plus grand nombre que tous les peuples réunis de l'univers. Là, les poètes se classent et se comptent comme des armées : on en reconnoît soixante principaux, qu'on regarde comme les chefs de la poésie, et qui sont à la tête de nombreux bataillons. Le nombre ne nuit cependant pas à la considération; et on lit dans la préface historique de l'Alcoran, que lorsqu'un poète se distingue dans une tribu, les autres tribus ne manquent pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui Dieu a fait la grâce de lui donner un poète.

Avant Mahomet, et jusqu'à lui, chaque année les tribus s'assembloient par députation dans une grande place nommée Ocad : là, les poètes lisoient leurs vers; c'étoit une sorte d'athénée en grand. Mais bientôt ce moyen de publicité ne suffit pas à leur impatience et à leur empressement de faire connoître leurs ouvrages; ils le trouvèrent trop lent et trop circonscrit; ils en adoptèrent un fort singulier que j'indiquerai à nos poètes, non moins empressés de publier leurs vers. Les Arabes firent afficher les leurs; et c'est ainsi que Mahomet lui-même afficha plusieurs chapitres de son Alcoran; sorte de Mille et Une Nuits beaucoup moins amusante que celle que nous connoissons sous ce titre.

Quelqu'adonnés que fussent les Arabes aux fables, au merveilleux et à la poésie, l'activité de leur esprit ne leur permit point de se borner à des contes et à des vers; ils cultivèrent les sciences les plus sérieuses, les plus utiles, et s'occupèrent des questions les plus abstraites de la philosophie : recherchant, il est vrai, d'après la trempe de leur esprit, dans ces sciences et dans ces questions, des hypothèses ingénieuses et de vaines subtilités sur lesquelles ils aimoient mieux raisonner sans cesse et disputer sans fruit, que d'approfondir des vertus utiles. Cependant leurs notions, quoique trop subtiles, quoiqu'imparfaites et mêlées d'erreurs sur la philosophie, sur la médecine, sur l'astronomie et les mathématiques, ne furent point inutiles à l'Europe, alors plongée dans la plus honteuse ignorance. Les Arabes ont encore, dans leurs villes principales, des écoles où l'on enseigne toutes les sciences; et si les deux universités de Zebid et de Damar ne sont pas aussi connues que certaines universités allemandes, elles n'en existent pas moins; et dût-on y lire des *Mille et Une Nuits*; cela vaudroit peut-être encore mieux que d'enseigner la métaphysique de Kaut ou la cranologie du docteur Gall, et tous les systèmes d'un obscur métaphysicien, ou les rêveries d'un dangereux *cranioscope*.

L'orgueilleuse Europe a donc successivement dû aux Arabes des chiffres infiniment commodes pour les calculs les plus compliqués; l'art de rimer, car il ne paroît point que les rimes fussent connues en Europe avant l'entrée de Taric et de Muca en Espagne; quelques ouvrages utiles de médecine; beaucoup de commentaires sur Aristote; enfin, des contes et des *Mille et Une Nuits*: et de tous ces présens, ce n'est pas certainement le dernier que j'estime le moins.

Ce n'est point, en effet, un présent méprisable que

celui d'un livre qui plaît à tous les âges, qui convient à tous les caractères et à tous les goûts; qui fournit toujours aux oisifs une lecture amusante, aux gens studieux et occupés un délassement agréable; une source plus abondante qu'on ne pense de réflexions philosophiques et morales aux sages et aux philosophes; une source éternelle de mélodrames aux poètes du boulevard; et aux poètes les plus distingués, des tours, des images, des conceptions qu'ils peuvent ou imiter ou s'approprier, et tous les trésors, je dirai presque les prodiges de l'imagination la plus féconde et la plus variée. C'est surtout cette faculté, la plus essentielle aux poètes, qui brille dans cette prodigieuse quantité de contes dont M. Galland ne traduisît que la trente-sixième partie. Il est vrai que cette imagination n'a pas des règles bien sages, qu'elle ne connoît guère de bornes, qu'elle sort de la sphère des événemens possibles et des êtres naturels, et que, comme celle de l'Arioste, elle nous transporte dans des régions inconnues, parmi des êtres fantastiques, et au milieu des fées, des enchantemens et des génies; mais l'exemple du poète italien prouve que toutes ces imaginations, quoiqu'un peu folles, que toute cette sorcellerie et cette féerie ne déplaisent pas plus aux occidentaux qu'aux peuples de l'Orient. Toujours l'homme aime le merveilleux : c'est un goût général; il est de tous les lieux et de tous les temps. Les contes de fées charmoient nos aïeux :

Dans son château, près d'un large foyer,
On écoutoit tous les faits admirables
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables.
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voisins, et toute la famille,

Ouvroient l'oreille à monsieur l'Aumônier,
Qui leur faisoit des contes de sorcier.

et quoique le même poète s'écrie douloureusement : *On a banni les démons, les fées!* et qu'il accuse la triste *raison* de les avoir mis en fuite, je suis persuadé que cette accusation est injuste, et que nous ne sommes point si raisonnables. Nous aimerons toujours les contes, et les fées et les génies ne gâteront rien : nous nous prêterons à ces fictions, quelqu'invraisemblables qu'elles soient, lorsque, comme dans les *Mille et Une Nuits*, elles amèneront une foule de situations variées et intéressantes; lorsqu'elles nous donneront tantôt une histoire gaie et badine, comme celle des deux frères Schalbriar et Schahzenam, tantôt une histoire agréable et intéressante, comme celle d'Aboulcasen; tantôt une histoire touchante, comme celle de Ganem; tantôt une histoire merveilleuse comme celle d'Aladdin, et une foule d'autres; nous les aimerons surtout lorsque ces fictions serviront à mieux développer les caractères des peuples qui les ont inventées; à mieux faire connoître leurs usages, leurs mœurs, leurs principes et leurs opinions; lorsqu'enfin, sous le voile d'une apparente frivolité, ou même sous le masque d'une folie bizarre, elles cachent une instruction morale et les leçons d'une sage philosophie.

Parmi ce nombre prodigieux de contes, il en est sans doute quelques-uns qui ne se distinguent par aucun de ces divers mérites; mais ils sont en petit nombre : et ceux-là même ne plairont peut-être pas moins que les autres. Il est en effet beaucoup de lecteurs qui pourroient répondre comme les femmes du sage Oulougbeb. Dans le temps que les Arabes et les Persans commençoient à faire des *Mille et Une Nuits* et des *Mille et Un Jours*, on fit un conte mo-

ral, politique et philosophique pour le sultan Ouloug. Ce conte lui plaisoit beaucoup ; mais les sultanes aimoient mieux les *Mille et Un.* » Comment pouvez-vous préférer, leur disoit le sage Ouloug, des contes qui sont sans raison ? C'est précisément pour cela que nous les préférons, répondoient les sultanes ».

Mais ces contes ont en leur faveur des suffrages, sinon plus illustres, du moins d'une plus grande autorité parmi nous que ceux de ces sultanes. Je ne citerai que celui de La Harpe, qui trouvoit tant d'agrément dans les *Mille et Une Nuits*, qu'il les relisoit tous les ans ; et ce n'étoit pas parce que, comme les sultanes, il les trouvoit dépourvus de raison; c'est au contraire parce que la lecture de ces contes lui paroissoit également amusante et instructive. « L'amusement, dit-il, que ces livres procurent, n'est pas leur seul mérite ; ils servent à donner une idée très-fidèle du caractère et des mœurs de ces Arabes qui ont long-temps régné dans l'Orient. On y reconnoît cette générosité qui a toujours été une de leurs vertus favorites, et sur laquelle l'ame et la verve de leurs poètes et de leurs romanciers semblent toujours exaltées. Les plus beaux traits en ce genre nous viennent d'eux : on ne sauroit le nier. Et ce qui rend cette nation remarquable, c'est la seule chez qui le despotisme paroît n'avoir ni avili les cœurs, ni étouffé le génie...... *Les Mille et Une Nuits* sont une sorte de peinture dramatique de la nation arabe. Les artifices de leurs femmes, l'hypocrisie de leurs religieux, la corruption des gens de loi, la friponnerie de leurs esclaves, tout y est exactement représenté, et beaucoup mieux que ne pourroient le faire le voyageur le plus exact ».

On peut donc, en regardant cet ouvrage comme le plus intéressant et le plus curieux de la littérature

arabe, dire, d'après l'idée neuve et féconde de M. de Bonald, que, chez ce peuple, comme chez les autres, *la littérature est l'expression de la société.*

M. de La Harpe, après avoir fait ce grand éloge des *Mille et Une Nuits*, éloge qu'il ne borne pas au peu de mots que j'en ai cités, n'approuve pas cependant la manière dont ces contes sont amenés. Je ne puis être de son sentiment. Je donnerai les motifs du mien dans un second article. A.

LV.

Suite du même sujet.

ON n'exige point que des contes aient entr'eux une liaison aussi exacte que les raisonnemens d'un ouvrage purement philosophique, ni un enchaînement aussi rigoureux que des théorêmes de géométrie : ils paroîtront toujours assez bien amenés, lorsqu'ils seront agréables et divertissans ; et le lecteur n'examinera pas, avec une attention trop scrupuleuse, le fil qui les unit. M. de La Harpe, après avoir prodigué les plus grands éloges aux *Contes arabes*, se montre néanmoins très-sévère, et, à mon sens, beaucoup trop sévère sur la manière dont ils sont amenés.

Le premier de ces contes, fondement de tous les autres, a, cependant pour premier mérite, celui d'être lui-même très-gai et très-amusant : c'est une fiction commune aux peuples de l'Occident, comme à ceux de l'Orient ; soit que de pareilles aventures se reproduisant chez tous les peuples, leur donnent à tous l'idée de contes à peu près semblables ; soit qu'ils l'aient successivement empruntée d'un premier inventeur. Quoi qu'il en soit, Joconde est célèbre chez les Italiens, chez les Français ; et, sous des noms différens,

chez les Arabes. L'aventure, dans les *Mille et Une Nuits*, est racontée avec des circonstances moins libres et moins indécentes que dans l'Arioste et dans La Fontaine; elle n'est ni moins vive, ni moins dramatique, peut-être même est-elle plus intéressante, parce que les auteurs sont moins frivoles et moins légers, qu'ils ne prennent pas leur parti aussi lestement, et que l'événement a des conséquences plus importantes. La narration est simple, naturelle, et ne manque pas de grâce; elle est semée de traits fort plaisans. Lorsque Schahriar raconte sa disgrace et l'infidélité de sa femme à son frère Schazenam, et que celui-ci s'écrie transporté : « O ciel, quelle aventure! Non, je crois qu'il n'en est jamais arrivé de semblable à personne qu'à vous : » la réflexion n'est pas seulement risible, mais elle prépare à toute la fureur à laquelle va s'abandonner le pauvre Schazenam, lorsqu'il apprendra qu'il se trouve justement dans le même cas. Je sais que les suites de cette fureur passent les bornes de la vraisemblance, et qu'il n'est pas naturel qu'un homme, pour avoir été trompé par sa femme, prenne la résolution d'en prendre une nouvelle tous les soirs, et de la faire étrangler tous les matins. Mais comment M. de La Harpe, qui applaudit à tant de contes où les règles de la vraisemblance sont bien plus évidemment violées, veut-il précisément, dans cet endroit, que des conteurs arabes se conforment rigoureusement à ce précepte d'Horace :

Ficta voluptatis causâ sint proxima veris.

Je ne sais d'ailleurs si, dans les premiers transports de sa rage, un despote de l'Orient, jaloux et irrité, ne pourroit pas prendre une aussi étrange résolution; l'invraisemblance ne seroit donc que dans l'exécu-

tion ; or, Schazenam ne l'exécute que deux ou trois fois ; c'est peu de chose. Du moins, et c'est une sorte de mérite et d'excuse, l'auteur arabe, même dans les plus fortes invraisemblances, peint encore les mœurs de sa nation. « On est toujours étonné, dit M. de La Harpe lui-même, de ces mœurs et de ces opinions singulières qui inspirent à une nation ingénieuse et magnanime, d'un côté, l'habitude de l'esclavage, de l'autre, l'excès du pouvoir : cette disposition dans un prince, d'ailleurs éclairé, à compter pour rien la vie des hommes, et, dans ces mêmes hommes, la facilité à se persuader qu'ils ne valent pas plus qu'on ne les apprécie, et à faire de la servitude politique un dévouement religieux ». Assurément, rien de plus propre à peindre les conséquences de pareils principes, que la résolution du Sultan ; et en même temps rien de plus propre que de pareils principes, à rendre moins invraisemblable une aussi étrange résolution.

Mais M. de La Harpe ne se révolte pas seulement contre la cruauté du Sultan, il trouve encore sa clémence très-déraisonnable et très-mal motivée dans *les Mille et Une Nuits*. « On peut croire, dit-il, que Schahriar aimoit mieux les contes que les femmes, et qu'il est *à peu près aussi raisonnable dans sa clémence que dans sa cruauté* ». Pour moi, je l'avoue, je ne le trouve *déraisonnable* ou plutôt atroce que dans sa cruauté ; sa clémence me paroît assez motivée : il est tout simple qu'un despote de l'Asie prolonge, jusqu'à la fin d'une histoire qui l'intéresse, la vie d'un malheureux dont il sera toujours le maître ; et lorsqu'enfin Schahriar accorde entièrement sa grâce à Scheherazade, ce n'est point sans doute pour l'amour des contes, ni parce qu'*il aime mieux les contes que les femmes;* mais c'est parce qu'il est dans la nature que, dans un si long intervalle, sa fureur ait eu le temps

de se calmer, et qu'une douce habitude lui ait fait aimer la Sultane; et parce qu'enfin, comme l'observe très-bien le savant continuateur de M. Galland « tout en écoutant les contes de la Sultane, Schahriar l'a rendue mère de trois enfans...... elle présente à son mari ces trois innocentes créatures, dont la dernière ne fait que de naître; elles tendent toutes vers leur père des mains suppliantes, et lui demandent la grâce de leur mère ». Tout cela est non-seulement vraisemblable et raisonnable, mais même touchant et pathétique.

La Harpe, malgré ces critiques qui m'ont paru injustes, ou du moins trop sévères, étoit cependant, comme nous l'avons dit, un des plus grands admirateurs des *Contes Arabes*; il les a loués en prose et en vers; et il doit, à l'imitation qu'il a faite d'un de ces contes, son plus agréable ouvrage, dans le genre léger et badin, *Tangu* et *Felime*. Le début de ce petit poëme est un nouvel éloge, et assez agréablement tourné, des *Mille et Une Nuits* :

Le peuple arabe est un peuple conteur;
J'aime ses *Nuits* dont il est l'inventeur,
L'antique esprit de sa chevalerie,
Et ses tournois, et sa galanterie;
Chez l'Ottoman son trône transporté,
Tout a péri; ses Contes ont resté.
J'avouerai qu'il n'en falloit pas mille
Pour convertir le Sultan imbécille;
. . . .
Mais cependant en sa profusion,
On reconnoît l'imagination
Folle, il est vrai, *mais pourtant* amusante;
Et de ses jeux la richesse brillante
De la morale embellit les leçons.

Si, jusqu'ici, on a lu avec plaisir les Mille et Une Nuits, on ne les a cependant pas lues sans quelque fatigue dans de mauvaises éditions, pleines de fautes,

sans exactitude dans le texte et la ponctuation ; et tellement défigurées par toutes les incorrections, que souvent le sens étoit, ou très-obscur, ou même tout-à-fait inintelligible. Ces Contes avoient été imprimés, il est vrai, en assez beaux caractères, et même avec une sorte de luxe dans la Bibliothèque des Fées ; mais les éditeurs, semblables à certains hommes fastueux qui, sacrifiant tout à l'éclat, négligent ce qui est utile, avoient prodigué le luxe des gravures et de la typographie, et s'étoient peu embarrassés de la correction du texte ; leur édition fourmille de fautes comme les autres. Il faut avouer que l'embarras qui naît de ces incorrections, nuit beaucoup à l'agrément de la lecture.

Le nouvel éditeur s'est attaché à faire disparoître toutes ces fautes ; et le public doit à ses soins, je ne dirai pas une édition plus correcte que les autres, l'éloge seroit mince, mais une édition parfaitement correcte. Il y a joint quelques notes courtes et en petit nombre, pour expliquer certains usages et certaines traditions, ou opinions des Arabes, lorsque le conte y fait allusion, et que ces opinions et ces usages sont peu connus. Enfin, le format est commode, l'impression est soignée, et les caractères neufs, et plus gros qu'on ne les emploie ordinairement pour le format in-18, sont agréables à l'œil, et ne peuvent pas fatiguer les vues les plus foibles.

Mais ce qui fait le principal mérite de cette édition, et ce qui achève de lui donner la supériorité la plus incontestable sur toutes celles qui l'ont précédée, ce sont les Contes Arabes nouvellement traduits par M. Caussin de Perceval, qu'elle renferme, et qui remplissent le huitième et le neuvième volume. La plupart de ces contes avoient été moins traduits qu'imités, allongés et même presqu'entièrement dénaturés par M. Cazotte. Cet écrivain, spirituel et ingé-

nieux, avoit mêlé ses propres imaginations à celles des Arabes; il faisoit parler les habitans de Bagdad comme les poètes d'Athènes, et avoit transporté les expressions et les images de la mythologie grecque, parmi les sectateurs du Coran; et, comme pour détruire toute illusion et tout costume, il avoit mêlé à ces objets disparates des objets plus disparates encore, des expressions qui ne sont adoptées, et des usages qui ne sont connus que dans des temps postérieurs, et parmi les peuples modernes de l'Europe; un pareil ouvrage ne pouvoit être regardé comme la suite des *Mille et Une Nuits*. M. Caussin de Perceval a traduit les mêmes contes et plusieurs autres avec toute la fidélité d'un professeur qui sait parfaitement l'arabe, et avec la liberté d'un homme de goût qui écrit très-bien en français. Son style, comme celui de son prédécesseur, M. Galland, est simple et naturel, mais il est, de plus, pur et même élégant; ce que n'est certainement pas celui de M. Galland, dont les phrases sont longues, diffuses, souvent mal construites, incorrectes, et pleines de répétitions oiseuses. M. Caussin de Perceval est du petit nombre de ces savans que l'étude des langues étrangères, anciennes et modernes, n'empêche pas d'écrire la sienne avec pureté et élégance. C'est un mérite qu'on retrouvera dans cette continuation des *Mille et Une Nuits*, et dont il avoit déjà donné la preuve dans son excellente traduction de l'Expédition des Argonautes, par Appollonius de Rhodes; présage heureux du succès qu'aura, sans doute, la traduction de Valerius Flaccus, qu'il est sur le point de donner au public.

A.

L V I.

De la Littérature des Nègres, avec des Notices sur la vie et les ouvrages des Nègres qui se sont distingués dans les sciences, les lettres et les arts; par H. Grégoire, ancien évêque de Blois, membre du Sénat conservateur, de l'Institut national, de la Société royale des Sciences de Gottingue, etc. etc. etc.

M. Grégoire dédie son livre à cinq ou six dames, cinq ou six demoiselles, et à environ quatre cents hommes; soixante ou quatre-vingt Français, cent cinquante Anglais, deux douzaines d'Américains, une douzaine de Nègres, autant d'Allemands et de Danois quelques Suédois, quelques Hollandais, quelques Italiens et un Espagnol. Il les nomme tous dans sa dédicace; et parmi ces noms il en est de malheureusement célèbres, et qui appartiennent à des individus fort *amis des Noirs*, sans doute, mais dont les Blancs ont beaucoup à se plaindre. M. Grégoire ne se dissimule pas la surprise que doit causer cette dédicace d'un livre, faite à des hommes dont il semble ainsi vouloir rappeler avec honneur la mémoire véritablement peu honorable; il avoue que *dans sa liste, il y a de certains noms que la vertu n'inscrit pas dans ses fastes;* mais il observe qu'il n'examine ici que la cause qu'ils ont défendue. Peut-être faudroit-il considérer autre chose dans une dédicace, qui est une sorte d'hommage; mais on ne peut nier que l'observation de M. Grégoire ne soit en général très-vraie, et en particulier très-adroite, et qu'elle n'ait tout à-la-fois le mérite de la justesse et de l'à-propos.

Après avoir trouvé que M. Grégoire dédioit sa *Littérature des Nègres* à trop de monde, il y auroit mauvaise grâce à se plaindre de ce qu'il ne l'a dédiée qu'à un seul Espagnol : cela lui étoit bien permis, et cela m'est bien indifférent; mais je ne saurois approuver la raison qu'il en donne. Pour comprendre cette raison, il faut savoir que M. Grégoire fait hommage de son livre à tous ceux qui, par leurs discours ou leurs écrits, se sont déclarés contre la traite des Nègres, et pour l'abolition de l'esclavage. Il n'a donc offert la dédicace de son ouvrage qu'au seul Espagnol Avandagno, parce que, dit-il, « Avandagno excepté, nul autre ne *s'est mis en frais* de prouver que le Nègre appartient à la grande famille du genre humain; que, *partant*, il doit en remplir les devoirs et en exercer tous les droits ». Cela n'est pas bien élégamment exprimé, mais cela seroit du moins conséquent; ce qui ne l'est pas, c'est ce qui suit : « Par-delà les Pyrénées (M. Grégoire écrit les Pyrennées), ces droits et ces devoirs ne furent jamais problématiques; et contre qui se défendre, s'il n'y a pas d'agresseur? »

Ainsi donc, s'il faut en croire M. Grégoire, aucun Espagnol ne se *met en frais* de prouver les droits des Nègres, parce qu'aucun Espagnol ne les nie. Mais cependant quel est le plus précieux de ces droits, celui d'où dérivent tous les autres, celui sur lequel insistent le plus les *amis des Noirs?* N'est-ce pas l'indépendance et la liberté? Et tous les Espagnols reconnoissent-ils ce droit, lorsque des milliers d'Espagnols ont dans leurs possessions d'Amérique des milliers d'esclaves africains? N'est-ce pas là le démenti le plus formel donné à toutes les théories des *amis des Noirs?* Ne sont-ce pas même les Espagnols, qui les premiers ont donné l'exemple aux autres nations de l'Europe, qui les premiers ont transporté des Nègres en Amérique? M. Gré-

goire n'a-t-il jamais ouï parler de l'*assiento* ou contrat passé sous le règne de la reine Anne, et par lequel il étoit stipulé que les Anglais et les Hollandais vendroient aux Espagnols la grande quantité de Nègres qui leur étoit nécessaire pour l'exploitation de leurs colonies ? N'est-ce pas même un des Espagnols les plus recommandables par ses vertus et son humanité, le célèbre Las-Casas, qui fut un des plus ardens promoteurs de l'esclavage des Noirs, dans la vue d'adoucir le sort des malheureux Indiens, accablés par les travaux que leur imposoient ses avides compatriotes ? M. Grégoire nie ce fait, et il nous renvoie fièrement à un Mémoire qu'il a lu à l'Institut. J'avoue que je ne connois point ce Mémoire ; mais il m'est difficile de préférer le sentiment particulier de M. Grégoire à l'opinion généralement reçue, à celle des plus célèbres historiens, de Robertson entr'autres, qui s'appuie de l'autorité d'Herrera, et autres écrivains contemporains. « Pendant que Las-Casas, dit-il, combattoit avec tant de chaleur pour la liberté des habitans du Nouveau-Monde, il travailloit à rendre esclaves ceux d'une autre partie ; et dans la chaleur de son zèle pour sauver les Américains du joug, il prononçoit sans scrupule qu'il étoit juste et utile d'en imposer un plus pesant encore sur les Africains. *Malheureusement pour ces derniers, le plan de Las-Casas fut adopté* ». Cette conduite est, je l'avoue, fort inconséquente ; mais il ne suffit pas d'en faire voir l'inconséquence pour en montrer la fausseté : ces contradictions et ces bizarreries sont naturelles dans les caractères enthousiastes, et elles sont imitées par ceux qui feignent de l'être. Las-Casas, ému de compassion à la vue des maux qui accabloient les Indiens, et des cruautés qu'on exerçoit contre eux, se passionne pour eux, et leur sacrifie les Noirs. D'autres se sont déclarés les *amis des Noirs* ; et M. Grégoire ne dis-

conviendra pas que parmi ceux-là, il en est plus d'un qui s'est montré trop indifférent pour les Blancs, peu sensible aux malheurs de ses compatriotes, quelquefois même injuste, cruel et barbare envers eux.

Nous voilà bien loin de la *Littérature des Nègres;* mais M. Grégoire en est tout aussi loin que nous. On s'imagineroit, d'après le titre de l'ouvrage, que l'auteur va nous entretenir des tragédies, des comédies, des poëmes épiques; enfin, de tous les monumens de l'éloquence et de la poésie des Nègres: mais comme il n'a rien, ou presque rien à nous dire là-dessus, il parle de toute autre chose, et remonte fort haut, prouvant longuement et foiblement ce que personne ne conteste, et n'éclaircissant point ce qui auroit besoin de l'être. M. Grégoire tâche d'abord de nous expliquer ce que c'est qu'un Nègre, comment les anciens les appeloient et les désignoient; quel pays ils habitent; quelle différence il y a entre un Noir, un Nègre, un Ethiopien, un Africain. Je suis surpris qu'il n'ait pas commencé par nous prouver qu'il y a des Nègres; cela eût été plus méthodique; car la première condition pour avoir une littérature, c'est d'exister; mais on a peu de reproches de ce genre à faire à M. Grégoire, il passe très-peu d'idées intermédiaires; et, par exemple, avant de prouver que les Nègres sont des *hommes de lettres*, il commence par établir qu'ils sont des *hommes:* il n'a rien négligé pour s'en assurer; il en a conféré avec Bonn, *qui a la plus belle collection connue de peaux humaines; avec Blumenbach, qui a peut-être la plus riche en crânes humains; avec Gall, Meiners, Osiander,* etc. Tous s'accordent à dire que les Nègres sont des hommes; et c'est une vérité que M. Grégoire a le plaisir de démontrer par une foule d'autorités, entr'autres, celles du *Bonnet de Nuit*, de M. Mercier.

Il n'y a même que très-peu de différence entre un

Nègre et un Blanc; car M. Grégoire prouve encore, par une autre autorité, qu'il ne faudroit que quatre mille ans à un Nègre pour devenir tout-à-fait blanc, par le seul effet du climat et sans le croisement des races; et six cents ans seulement à un Indien dont le teint est cuivré. Mais, selon d'autres autorités encore, celle de Volney et de Grégory, cette différence seroit tout à l'avantage des Noirs; car ce seroient eux qui, dans l'antiquité, auroient été nos *maîtres dans les sciences, et à qui nous devrions nos arts, nos sciences, et jusqu'à l'art de la parole.*

Après avoir prouvé que les Nègres sont des hommes, M. Grégoire prouve qu'ils sont des hommes excellens, pleins de bonté, de probité, d'honneur, de loyauté, de courage, de grandeur d'ame; ce qu'il établit encore par une foule d'autorités et de faits compilés, et disposés sans ordre, sans choix, sans discernement, sans critique: c'est ainsi qu'il procède dans tout son livre, qui n'est, à commencer par la dédicace, qu'une suite de noms connus ou inconnus, précédés ou suivis de quelques faits peu certains, et de quelques raisonnemens peu concluans. Sans doute son but est très-louable; il voudroit qu'une portion considérable de l'humanité fût affranchie d'un dur et odieux esclavage. Cela est incontestablement très-humain et très-juste; mais si jusqu'ici la politique a cru devoir méconnoître les droits de l'humanité et de la justice, M. Grégoire voudroit du moins que les maîtres, que les Colons, traitassent avec douceur et bonté leurs esclaves. Il fait un tableau horrible et sûrement fort exagéré des cruautés exercées contre les Nègres dans les colonies, et cite, à son ordinaire, des faits dans le choix desquels il met peu de critique. Je ne crois point, par exemple, qu'une femme ait fait jeter dans un four allumé un cuisinier nègre pour avoir manqué un plat

de pâtisserie. Mais sans recourir à ces traits d'une démence barbare et impossible, assez d'autres justifieroient les reproches que M. Grégoire fait à quelques Colons; et l'on ne peut qu'applaudir au vœu qu'il forme pour l'amélioration du sort des esclaves. Seulement on lui représentera que le temps n'est pas trop bien choisi pour son plaidoyer : que ce n'est pas trop le moment de vanter l'humanité et les vertus des Nègres, et qu'il n'est pas heureux dans le choix des moyens par lesquels il veut persuader aux Colons d'être eux-mêmes plus humains. Il leur prouve, avec une fatigante polixité, que les Nègres sont des hommes; mais les Colons en doutent-ils? Est-ce à une fausse opinion métaphysique qu'il faut attribuer les traitemens trop rigoureux que quelques-uns d'entr'eux faisoient subir à leurs esclaves? N'est-ce pas plutôt à l'intérêt, à la cupidité, ou à leur caractère emporté, violent et brutal? Ne voit-on pas dans tous les pays des hommes abuser de leur force et de leur position pour tyranniser leurs semblables? Attribuera-t-on cette conduite à un système de philosophie qui les leur fait prendre pour des animaux? Ce sont, je le répète, les passions, le caractère, et des raisonnemens de cupidité, non des raisonnemens de métaphysique, qui conseillent de pareils excès. C'étoient donc les passions qu'il falloit combattre, le cœur qu'il falloit toucher, l'ame qu'il falloit émouvoir; et alors, si le livre de M. Grégoire n'eût pas produit un grand bien, parce que les livres sont foibles contre l'intérêt et les passions, il eût du moins fait quelqu'honneur au talent, à l'esprit et au jugement de son auteur.

C'est sans doute aussi comme moyen de rendre les Colons plus humains envers les Nègres, que M. Grégoire parle de la littérature de ceux-ci, et arrive,

enfin, vers les dernières pages de son livre, à ce qu'il annonçoit devoir en être l'unique sujet. Il cite d'abord quelques-uns de leurs bons mots, qui sont assez mauvais : il parle d'un Nègre qui faisoit des serrures de bois, d'une Négresse très-savante dans l'art des accouchemens ; enfin, ce qui est un peu plus littéraire, quelques Nègres ont fait quelques vers latins assez mauvais, mais presqu'aussi bons que ceux de la plupart des Blancs : quelques autres ont composé des vers anglais, des odes, par exemple ; ce qui fait demander à un auteur anglais qui, comme M. Grégoire, veut prouver que les Nègres ne sont pas des animaux, *si les orang-outangs font des odes?* Le Nègre Sancho a écrit des lettres qui, après celles de madame de Sévigné, peuvent tenir une place honorable. Une autre se servit de ses talens pour prouver que les Nègres sont faits pour être esclaves ; un autre devint un fort mauvais sujet, etc. Parmi ces illustres Nègres, M. Grégoire n'oublie pas un abbé Grégoire fort vanté par Ludolphe et Fabricius. On a voulu contester qu'il fût nègre ; mais M. Grégoire a vu son portrait, et nous assure que l'abbé Grégoire étoit bien véritablement nègre.

Grand ennemi de l'esclavage des Noirs, M. Grégoire assure cependant, page 19, que non-seulement les traits et la physionomie des esclaves attachés au service domestique éprouvent un changement visible, *et qu'ils gagnent au moral*; cela n'est pas très-conséquent. Ailleurs, combattant ceux qui prétendent que les Nègres esclaves ne sont pas malheureux, il dit :

On n'a pas vu un de ces Blancs imposteurs changer son sort avec celui des Nègres ». Cela est mal raisonné : les Nègres pourroient être assez heureux, et les Blancs pourroient le dire sans vouloir être des

Nègres pour cela; de même que dans tout Etat florissant on peut dire, avec vérité, que les ouvriers, que les artisans, que les domestiques sont heureux, sans vouloir néanmoins changer son sort avec eux.

Si, dans un sujet par lui-même intéressant, l'ouvrage de M. Grégoire a cependant peu d'intérêt; s'il ne se distingue pas par l'ordre et la disposition des matières et par la force des raisonnemens, il ne se recommande pas non plus par l'élégance et la pureté du style : tantôt ce sont des termes de l'école, des *concordances* et des *discrépances;* tantôt des termes qui ne sont pas français. Un missionnaire a longtemps *missionné* dans l'Afrique; les Cophtes ont le *ton jaunâtre et fumeux* (un ton fumeux!); d'autres ont *la teinte plus foncée;* il falloit dire *une teinte* et non pas *la teinte.* Ici des inversions forcées : *Sur la disparité des couleurs se sont portées les premières observations.* Là des phrases mal construites : « C'est par elle (la religion) que nos ancêtres Gaulois et Francs cessèrent d'être barbares, *et les bois sacrés ne furent plus souillés par les sacrifices du sang humain* ». Il falloit, en répétant le *que,* dire : *et que les bois sacrés ne furent plus souillés par le sang humain.* Plus loin, ce sont des figures bizarres : *Cuirassés de ces blasphêmes*, etc. etc. D'où l'on peut conclure que si l'ouvrage de M. Grégoire ne nous donne pas une haute idée de *la Littérature des Nègres,* il ne marquera pas beaucoup dans la littérature des Blancs.

A.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIÈRES

Contènues dans les douze années du Spectateur Français au XIXe. siècle.

Le chiffre romain indique l'année, et le chiffre arabe la page.

RELIGION. — MORALE.

ÉDUCATION.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

SCIENCES ET ARTS.

BEAUX-ARTS.

LITTÉRATURE.

ÉLOQUENCE.

POLYGRAPHES.

(*) 60 vol. in-8., chez J.-J. Blaise.

ÉLOQUENCE.

POLYGRAPHES.

THÉATRE.

ROMANS.

CORRESPONDANCE.

HISTOIRE.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

BIOGRAPHIE.

MÉLANGES.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES AUTEURS,

ET DE CEUX DE LEURS OUVRAGES DONT IL EST PARLÉ DANS CE RECUEIL.

Le chiffre romain indique l'année, et le chiffre arabe la page.

A

(*) Un vol. in-4°. imprimé sur grand et beau papier, caractères neufs. A Paris, chez J.-J. Blaise.

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

(*) Mélanges intéressans, du même, faisant la suite. Un vol. Chez J.-J. Blaise.

W

Z

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

TABLE

DES NOMS DES AUTEURS

DE CE RECUEIL.

Anonymes.

ERRATA. Page 409, ligne 18, *Byran*, lisez : *Ryan*.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LEFEBVRE, RUE DE LILLE, N°. 11.

